

LETTRES

D'AUGUSTE COMTE

A M. VALAT

LETTRES

D'AUGUSTE COMTE

A M. VALAT

PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES

ANCIEN RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE RHODEZ

1815 — 1844

« Vivre au grand jour. »

PARIS

DUNOD, ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE Vor DALMONT

Précédemment Carilian-Gœury et Victor Dalmont

LIBRAIRE DES CORPS IMPÉRIAUX DES PONTS ET CHAUSSÉES ET DES MINES

Quai des Augustins, 49

—

JUILLET 1870

En publiant cette correspondance, qui comprend vingt-neuf années de la vie d'Auguste Comte (toutes les lettres qu'il nous a écrites de 1815 *à* 1844) *et la partie la moins connue de son existence, nous avons cédé à un double motif : le premier, tiré de la volonté même du fondateur du Positivisme, qui a chargé certains de ses disciples (ses exécuteurs testamentaires) de recueillir et publier les principaux documents inédits relatifs à sa vie et à son œuvre, le second résulté de la juste impatience de tous ceux qui, directement ou indirectement, s'intéressent à une aussi puissante personnalité et veulent la connaître dans les plus minutieux détails.*

Toutefois, lorsqu'en cédant au vœu des positivistes de toutes nuances, nous avons pris la résolution de publier les lettres en question, nous aurions voulu supprimer des détails oiseux et de médiocre intérêt, surtout ceux qui mettaient en scène notre propre personne; détails inutiles au public et qui sont de nature à nous causer parfois quelque trouble ou quelque embarras,

parce qu'en l'absence de nos propres lettres, que nous ne reproduisons point avec celles de Comte, et dans la confusion de nos souvenirs, il nous est devenu impossible de rectifier ou d'expliquer certains faits que nous croyons erronés ou incomplets. Notre avis n'a pas prévalu dans l'esprit des personnes que nous devions consulter comme étant les plus intéressées à la reproduction des lettres d'Auguste Comte. On a jugé plus convenable de les imprimer textuellement, intégralement, soit parce qu'il eût été difficile d'apprécier l'opportunité des coupures et d'en limiter le nombre ou l'étendue, soit parce que les lecteurs se seraient à bon droit méfiés de l'exactitude de la copie qui n'eût pas reproduit fidèlement l'original. Nous avons dû céder; et nous nous soumettons de bonne grâce au jugement de nos contemporains, sans décliner la part de responsabilité qui nous revient.

Cette correspondance se compose donc de cinquante-quatre lettres.

Il sera aisé de voir, par la première du Recueil, que quelques-unes n'ont pas été reproduites. En effet, un très-petit nombre, soit avant, soit après celles que nous donnons ici, a échappé.

Mais il y en a peu, nous le répétons; car cette correspondance nous parut de suite assez importante pour être soigneusement conservée, tandis que la plupart de celles qui ont occupé ou charmé nos loisirs ont été brûlées ou égarées.

Quoi qu'il en soit, toutes les lettres que nous reproduisons aujourd'hui sont scrupuleusement conformes aux originaux, que nous avons déposés et qui sont conservés aux archives positivistes, rue Monsieur-le-Prince, n° 10, *dans l'appartement même qu'occupait Auguste Comte à sa mort; en sorte qu'il sera toujours possible de contrôler le texte de notre édition et d'en constater l'authenticité.*

P. VALAT.

Juillet 1870.

AVIS

En recevant de M. Valat sa correspondance avec Auguste Comte et en se faisant les éditeurs de ce recueil important de lettres, les exécuteurs testamentaires du fondateur du Positivisme n'ont fait que commencer l'accomplissement de leur mandat, en ce qui concerne la publication de la correspondance générale du philosophe.

Au moment de remplir ce devoir, ils éprouvent le besoin d'exprimer publiquement leur reconnaissance à l'ami qui, malgré le temps et les vicissitudes de la vie, a su conserver ce précieux dépôt, et, le moment venu, n'a point hésité à s'en dessaisir dans l'intérêt public.

C'est là un fait de souvenir et de désintéressement qui honore profondément M. Valat et pour lequel les exécuteurs testamentaires croient pouvoir lui exprimer la gratitude générale.

Si la mémoire d'Auguste Comte est dès à présent honorée, si son nom doit aller à la postérité et sa renommée grandir avec le temps, ce dont ses disciples sont profondément convaincus, quelques-uns dans la génération actuelle et beaucoup dans les générations à venir rechercheront avec un vif intérêt les événements et les détails de sa vie.

Quel document plus fidèle et plus vrai pourront-ils rencon-

trer que ces lettres intimes écrites par le fondateur du Positivisme à un ami de collége, qui les initient à toutes ses inspirations, à ses espérances et à ses déceptions, à ses joies et à ses douleurs, à ses projets et à ses travaux, enfin à tous les accidents de son existence, à toutes les particularités de sa nature et au développement continu de ses facultés, depuis l'enfance jusqu'à la maturité ?

La correspondance d'Auguste Comte avec M. Valat le montre, en effet, à l'école Polytechnique dans la naïveté de l'adolescence; puis, au sortir de l'école, dans l'expansion de la jeunesse, avec le premier essor des passions, l'indépendance et la générosité de cet âge. — C'est l'époque des relations avec Saint-Simon. — On le voit d'abord entièrement capté, puis désillusionné bientôt et portant sur ce personnage, dès 1824, le jugement qui, formulé par lui en 1853 dans l'avant-dernier volume de la *Politique positive*, lui a valu de la part de ses ennemis le reproche si injuste d'ingratitude et d'envieuse rivalité.

On peut dire que cette question, encore pendante, de la prétendue filiation spirituelle d'Auguste Comte envers Saint-Simon, est définitivement tranchée par cette partie de la correspondance, et que ce qui frappe, au contraire, dans les lettres de cette époque, c'est la fâcheuse influence exercée sur le jeune homme par le fondateur de l'industrialisme.

Le premier reste, il est vrai, avec son originalité, sa force d'esprit et de caractère, dont l'autre bénéficie tant qu'il peut, mais son cœur est visiblement opprimé par ce contact et son expansion morale contenue; parfois on dirait, à certaines préoccupations de ses lettres, d'un bourgeois patenté, tant l'atmosphère industrialiste le comprime et l'étouffe ! — Cet état ne pouvait durer.

La rupture avec Saint-Simon fait époque dans la vie de

Comte, comme en témoigne sa correspondance avec M. Valat.

Aussitôt il redevient lui-même, tout lui-même. Ce n'est plus un adolescent qui s'ignore ou se cherche, c'est un homme fait et dans toute sa virilité, un citoyen résolu, un philosophe convaincu, déterminé, un novateur systématique, ayant un motif, un but, des moyens, une volonté.

La dernière partie de la correspondance nous fait assister, en effet, à la construction définitive de la philosophie des sciences et à toutes les péripéties de sa complète élaboration.

Incidemment elle reproduit les principaux détails de la lutte que son auteur eut à soutenir contre l'Académie des sciences et le conseil de l'école Polytechnique, ainsi que de l'oppression dont il fut victime. On y voit comment, d'après l'abaissement du niveau moral dans les classes savantes et leur constitution officielle, ce grand esprit fut repoussé par la corporation mathématique.

L'énumération que nous venons de faire suffit pour indiquer l'importance de la correspondance qu'Auguste Comte eut avec son ami, et la grandeur du service qu'a rendu M. Valat d'abord en conservant ses lettres, ensuite en nous les remettant pour être publiées.

Pour les Exécuteurs testamentaires D'AUGUSTE COMTE,

P. LAFFITTE, Président perpétuel.

LETTRES
D'AUGUSTE COMTE
A M. VALAT

I

A Monsieur VALAT, élève externe au Lycée de Montpellier.

École polytechnique, le 2 janvier 1815.

Mon cher ami,

J'ai beaucoup de choses à te dire en réponse à ta dernière lettre, qui m'a fait beaucoup de plaisir, et en même temps beaucoup de peine, à cause des mauvaises nouvelles que tu m'y donnais de ta santé; mais j'espère qu'à présent tu es complétement guéri. Je vais commencer par te donner une idée de la vie que nous menons à l'École.

A, cinq heures du matin, on bat la diane, et il faudrait se lever; mais on n'en fait rien, et, malgré que les capitaines viennent crier dans les chambres, on ne se

lève qu'à cinq heures trois quarts, lorsqu'on bat le roulement pour descendre à l'appel dans les brigades (salles d'étude). On travaille ainsi jusqu'à sept heures et demie, où l'on va déjeuner jusqu'à huit heures. Le déjeuner consiste en un bon morceau de pain, et il y a de plus un homme qui vend du lait chaud ou du beurre : avec quelque argent on peut bien déjeuner, car d'ailleurs le pain est très-beau et à discrétion. A huit heures on va à l'amphithéâtre de géométrie descriptive ou dans les salles jusqu'à neuf heures, quand il y a amphithéâtre; on remonte alors dans les salles jusqu'à deux heures. Quelquefois, dans cet intervalle, il y a différents cours. A deux heures on dîne avec un potage, un bouilli et un plat de légumes, le tout à discrétion; il y a une bouteille de vin pour cinq, et c'est assez, car il est si mauvais que très-peu d'élèves en boivent. Du reste, la nourriture est aussi bonne qu'elle peut l'être dans un établissement public : elle vaut bien mieux que celle des lycées. A deux heures et demie on ferme les réfectoires et l'on est en récréation jusqu'à cinq heures; dans cet intervalle on va à la bibliothèque, qui est très belle, ou à la salle d'agrément lire les journaux. A cinq heures on remonte dans les salles jusqu'à huit heures, et à cette heure-là on va souper. Après souper on va se coucher, ou, si l'on veut, on promène dans les corridors des casernements. A neuf heures un quart on bat un roulement pour éteindre les chandelles. Et tous les jours on recommence le même train de vie.

Quant à nos cours, nous avons à présent calcul infinitésimal, coupe de pierres, physique, chimie, littérature française et dessin. Le cours de coupe de pierres

a commencé aujourd'hui, et il remplace celui de géométrie descriptive, que nous avons terminé le 24 décembre 1814. Notre cours de calcul différentiel est presque fini, et nous commencerons bientôt le calcul intégral. Voici d'ailleurs l'ordre de ces cours : calcul infinitésimal les mardi, jeudi, samedi, pendant une heure et demie; ce cours est fait par M. Poinsot, et il est excellent. Outre cela il y a le lundi et le vendredi interrogation à l'amphithéâtre pendant une heure et demie, par le répétiteur, qui est Reynaud.

Il y a cours de coupe des pierres et d'analyse appliquée, alternativement, les lundi, mercredi, vendredi, pendant une heure. Le mercredi il y a cours de chimie pendant une heure et demie, et le mardi soir, de sept heures à huit heures, il y a interrogation. Le cours de physique a de même lieu tous les samedis pendant une heure et l'interrogation le vendredi soir. Ces deux cours sont excellents; celui de chimie est fait par le célèbre Thénard, et celui de physique par M. Petit, tous les deux anciens élèves de l'École. Ces cours ne sont pas les seuls que nous devions avoir cette année : quand le cours de calcul infinitésimal sera terminé, nous aurons celui de mécanique par M. Poisson. Tu vois par là que nous avons beaucoup d'ouvrage, surtout à cause des épures qui ennuient et qui dérobent un temps précieux. Je te conseille d'apprendre cette année, si tu peux, la géométrie descriptive et le calcul différentiel : quand tu n'aurais que quelques notions légères de ces cours, pourvu qu'elles soient bonnes, elles te serviront beaucoup l'année prochaine, si tu persistes à entrer à l'École, comme je t'y engage fortement.

Je crois t'avoir dit dans ma dernière lettre que je m'ennuyais à l'École, mais cela n'a pas duré bien longtemps, et je me trouve au contraire très-heureux ici depuis que j'y ai fait quelques liaisons étroites; je serais bien plus heureux si tu avais été admis avec moi, car nous serions ici en paradis tous deux. Tu ne saurais croire quel bon esprit règne parmi les élèves de l'École; la plus parfaite union existe entre nous, et elle a été cimentée avec force par la cessation des bascules, qui a été effectuée solennellement le 31 décembre. Chaque salle de conscrits a envoyé des députations dans les salles d'anciens, qui étaient parfaitement décorées et représentaient presque toutes le sénat d'un peuple libre : les anciens ont répondu aux discours en proclamant la plus parfaite égalité entre tous les élèves et jurant l'union et la fraternité, dont ils nous ont donné le gage en embrassant nos orateurs. Dans plusieurs salles, des autels avaient été élevés à l'amitié; l'un entre autres portait ces mots : *A l'amitié*, et sur le fronton on lisait : *Union et force*. Ces cérémonies émeuvent fortement, je t'assure; il est beau d'entendre ainsi parler de liberté et d'égalité dans le moment où tous nos concitoyens courent à l'esclavage et au despotisme. Le soir il y a eu bal général pour cimenter la nouvelle union. Depuis lors plus de distinction d'anciens et de conscrits, elles ne se renouvelleront que l'année prochaine, quand les nouveaux admis arriveront. Tu vois par le peu que je te dis que tous nos actes solennels sentent beaucoup la république : c'est là l'esprit général de l'École, et si quelques-uns ne vont pas jusqu'à la république, du moins il n'en est pas un qui ne soit un ardent ami de la liberté, que nous savons

très-bien distinguer de l'anarchie. Du reste, toutes nos décisions se ressentent de cet esprit : il n'y en a pas une, de quelque peu d'importance qu'elle soit, qui ne soit rendue à la pluralité des voix, et très-souvent il s'ouvre des discussions très-vives et très-approfondies, dans nos salles, sur plusieurs points d'économie politique. Du reste cela n'empêche pas ceux qui travaillent, parce que nous sommes habitués à présent à travailler au milieu du bruit, et il n'est pas rare de voir dans nos salles des élèves résoudre un problème très-difficile tandis que leurs voisins chantent, sifflent, rient, discutent.

Je crois, par la sympathie que j'ai toujours reconnue entre nous deux, que tu t'accommoderas bien de cet excellent esprit, qui produit les plus grands avantages, et qui fait que dans toutes les circonstances nous sacrifions sans balancer notre intérêt particulier à l'intérêt général. Nous en voyons les bons effets dans nos relations avec les pékins : hier, par exemple, nous avions une permission générale depuis sept heures et demie du matin jusqu'à neuf heures et demie du soir. Eh bien, d'un consentement unanime, nous avons résolu de ne rentrer qu'à onze heures et nous avons été au spectacle. Il y avait au moins cent élèves à Feydeau et cinquante au Théâtre-Français ; j'étais de ces derniers, et, quoique venu très-tard, j'ai pénétré au milieu du parterre où étaient les autres élèves ; les bourgeois étaient à la presse, et nous avions chacun deux larges places, l'une pour nous et l'autre pour notre shako, de manière que s'il était venu cinquante autres élèves, ils auraient encore eu des places.

Adieu, mon cher ami ; je pense que tu seras content

de ces détails, et qu'ils te raffermiront dans la résolution où tu es d'entrer à l'École.

Ton meilleur ami t'embrasse.

COMTE.

P. S. — Ce que tu m'as appris des billets de confession au lycée ne m'a pas fait rire comme tu pensais. Un autre sentiment, c'est l'indignation la plus vive, s'est emparé de moi; j'ai fait cette triste réflexion que l'on en a fait autant dans tous les lycées. La génération qui se forme sera encore plus abrutie que la génération actuelle; dès lors plus d'espoir, la liberté de ma patrie est perdue sans retour; le despotisme royal renaîtra tel qu'il était avant la sublime insurrection de 1789, et même pire!!! Pauvre France! malheureux amis de la liberté! Les nobles efforts que vous avez faits au péril de votre vie pour donner à mes concitoyens la possession de leurs droits légitimes seront rendus inutiles, et peut-être mourrez-vous victimes de votre dévouement à la cause de la raison et de l'Humanité! Dieu! si l'esprit était partout comme à l'École!...

II

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

École polytechnique, le 14 février 1815.

MON CHER AMI,

J'ai reçu ta dernière lettre avec beaucoup de plaisir. Je pensais bien que les sentiments que je t'avais exprimés dans ma lettre seraient partagés par toi, mais j'ai vu avec satisfaction que les institutions de l'École excitaient chez toi un vif enthousiasme. Je t'engage à beaucoup travailler pour y parvenir, et j'espère que ce sera dans un bon rang; je te répète ce que je crois t'avoir déjà dit, d'apprendre le calcul différentiel et la géométrie descriptive. Cette étude te sera infiniment utile à l'École, surtout celle du calcul différentiel, dont je t'engage à avoir du moins des idées générales; c'est ce qui coûte le plus à l'École, à cause des difficultés métaphysiques qui s'y rencontrent; beaucoup d'élèves qui arrivent ici sans avoir ces idées générales de calcul infinitésimal n'en ont jamais de bien nettes à ce sujet, parce que la rapidité des cours les empêche de méditer sur elles, tandis qu'avec ces idées c'est presque un jeu que de suivre le calcul différentiel. Ainsi je te conseille d'apprendre d'abord les principales règles dans le traité élémentaire de Lacroix, pour connaître le mécanisme du calcul, et peu de temps après tu méditeras,

avec toute l'attention dont tu es capable, les *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal* par Carnot. Les cinquante premières pages de cet excellent ouvrage étant une fois bien entendues, bien approfondies, tu auras des idées saines sur le but et l'esprit du calcul infinitésimal.

Tâche surtout de bien savoir l'application de l'algèbre à la géométrie, et principalement la discussion des équations du second degré et des équations très-simples mais de degrés quelconques, et attache-toi à bien voir dans une équation les propriétés de la courbe qu'elle représente. C'est là une partie dont on se sert toujours à l'École ; on ne fait presque aucun usage de ces innombrables propriétés des courbes qu'on fait apprendre dans les lycées.

Dès que je saurai quel est l'examinateur qui doit passer à Montpellier, je te l'écrirai, afin que tu puisses agir en conséquence auprès de lui. Du reste il vaut beaucoup mieux ne faire jouer les protecteurs, si tu en as, que pour obtenir une diminution de pension ; pour ton admission, tu dois te reposer sur toi-même seulement.

Crozals et Capella te font mille amitiés ; le premier est le douzième, le second le cinquantième dans la première division. Quant à Cabanes, je ne l'ai pas encore vu ; il n'est point venu à l'École et il a été rencontré une fois par hasard au Palais-Royal par Bach. Beauxhostes est venu me voir il y a environ un mois ; il se dispose à entrer dans les mousquetaires noirs.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse.

Comte.

Je joins ici une lettre de Bach à ton adresse et je te charge, en adressant mes amitiés à Pouzin, de le tancer sévèrement sur sa négligence; dis-lui qu'il aurait dû répondre à son ami Comte et à son ami Bouteiller, qui sont tous deux fâchés contre lui.

III

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

École impériale polytechnique, le 29 avril 1815.

Je ne t'ai pas écrit, mon cher ami, et je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis les grands événements qui ont changé la face de la France. Cependant je sens le besoin de m'entretenir avec toi : c'est pourquoi, malgré que ce fût toi qui dus commencer à m'écrire, je m'en vais entamer la correspondance.

L'enthousiasme le plus grand règne à Paris depuis le 20 mars, jour de l'entrée de l'Empereur : les esprits sont passionnés pour la liberté et pour l'Empereur qui vient nous l'assurer. Dans tous les théâtres on fait exécuter par la musique les chants patriotiques de la révolution : *la Marseillaise*, le *Chant du départ*, *Veillons au salut de l'Empire*, etc., sont répétés par tous les spectateurs. L'Empereur a été témoin dernièrement de cet enthousiasme à l'Opéra et au Théâtre-Français : il a dû

être bien satisfait de voir quelles idées nobles et généreuses on attachait maintenant à son nom. La plupart des citoyens sont persuadés ici que l'Empereur a changé entièrement dans son séjour philosophique à l'île d'Elbe : pour moi, je suis bien persuadé qu'il a renoncé à présent aux idées d'ambition gigantesque et de despotisme qui nous ont causé tant de maux sous la première partie de son règne ; il n'a désormais d'autre ambition que d'être chef d'un peuple libre et de perfectionner la civilisation en France (1). La constitution qu'il présente à l'acceptation du peuple français est extrêmement libérale ; la liberté indéfinie de la presse qu'elle garantit si formellement a fait beaucoup de plaisir à Paris : beaucoup de gens pourtant crient contre la manière dont la constitution est offerte au peuple ; mais d'autres, plus sages et qui réfléchissent plus, croient que dans ce moment-ci c'était la seule manière qu'on pût pratiquer sans troubler la France : la discussion préliminaire de la constitution serait dangereuse dans une assemblée nombreuse à Paris, composée de gens venus de toutes les parties de la France, dans un temps où les royalistes espèrent encore le retour des Bourbons et de l'esclavage, et où les armées coalisées s'avancent pour envahir de nouveau la France.

On s'attend ici à la guerre : on fait des préparatifs formidables ; on fabrique des armes et de la poudre dans tous les coins de Paris ; il se forme de nombreux bataillons de volontaires. Les nouvelles que nous recevons

(1) Je puis t'assurer que la plus grande liberté de la presse existe déjà dans Paris et que l'opinion publique est très-bien formée.

des provinces indiquent que le meilleur esprit règne dans les ci-devant provinces d'Alsace, de Lorraine, de Bretagne, de Franche-Comté, de Bourgogne, de Dauphiné. La jeunesse se lève dans toutes ces provinces pour défendre la liberté française et pour repousser une ligue barbare.

Quant à ce qui regarde l'École et moi, je te dirai que nous avons passé le 27 mars la revue de l'Empereur aux Tuileries : il a accordé cinq croix d'honneur aux élèves pour « témoigner sa reconnaissance des services « que l'École a rendus à la bataille de Paris, et de la ré- « sistance que nous avons opposée en ces derniers « temps au gouvernement royal. » Nous avons porté il y a huit jours à l'Empereur une adresse par laquelle nous demandons à voler à la défense de la patrie. L'Empereur est venu hier soir nous rendre visite, il a accueilli plusieurs pétitions de quelques élèves, il a visité l'École et a paru très-content. Il a été accueilli aux cris unanimes de *Vive l'Empereur*; nous étions sous les armes. On va nous envoyer aujourd'hui ou demain des canons pour nous faire exercer à la manœuvre en attendant qu'on ait besoin de nous à l'armée du Nord. Je te prie, si tu parles à mes parents de la visite de l'Empereur, de ne pas les instruire de ce départ pour l'armée : cela pourrait les affliger beaucoup; dis-leur seulement que j'ai obtenu une remise de 400 francs sur la pension de l'École : ils doivent en avoir déjà reçu avis.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse en te priant de m'instruire de ce qui s'est passé dans le Midi.

COMTE.

IV

A Monsieur VALAT, ancien élève de l'École polytechnique, à Montpellier.

Paris, le 13 octobre 1816.

Depuis que je suis à Paris, mon cher ami, tu n'as reçu de mes nouvelles qu'indirectement, soit par mes parents, soit par l'unique lettre que j'ai écrite à Pouzin : si j'avais reçu une réponse à cette dernière, ma correspondance aurait été plus active. Néanmoins je me décide à t'écrire aujourd'hui, et désormais je répondrai à toutes tes lettres : comme c'est moi qui fais les avances, ce sera ton assiduité qui réglera la mienne.

L'ordonnance qui réorganise l'École polytechnique admet les élèves licenciés à concourir pour l'admission dans les services publics en 1817. Comme elle ne leur permet pas de rentrer à l'École, on peut la considérer comme une manière honnête de mettre sur le pavé presque tous les élèves de la deuxième division : il est, en effet, moralement impossible pour le plus grand nombre d'entre eux d'apprendre seuls dans un an ce qu'ils auraient vu dans dix-huit mois à l'École, et qui plus est de l'apprendre de manière à lutter avec les élèves de la première division, qui ont sur eux un énorme avantage ; on exclut donc poliment par cette mesure la majeure partie des élèves, tout en ayant l'air de les bien traiter, conformément au système généralement suivi

dans toutes les mesures. Quant aux élèves de la première division eux-mêmes, ils ne doivent guère compter là-dessus, car nous savons très-bien que promettre et tenir ne sont pas toujours parfaitement identiques, et d'ailleurs la condition de la *bonne conduite* en exclura une assez bonne partie. Aussi il n'est que fort peu d'élèves ici qui soient sérieusement décidés à concourir; presque tous cependant travaillent beaucoup, mais par la raison que leur instruction leur sera toujours utile, quelque part que le sort les oblige de se jeter. Pour toi, je te conseille fortement de renoncer à l'idée du concours, dont tu dois concevoir la difficulté : c'est aussi l'avis du général Camprédon. Il t'engage et je t'engage également à tourner tes batteries vers l'instruction publique, pour laquelle je suis sûr que tu as des dispositions. Je ne crois pas qu'il te fût difficile de trouver à Montpellier quelques leçons à donner, ce qui pourrait te permettre de prendre patience et de chercher quelque chose de durable.

Quant à moi, mon cher ami, j'ai acquis la certitude qu'il ne me serait point permis de concourir pour les services publics quand même j'en aurais l'intention : aussi ai-je tourné mes vues d'un autre côté, quoique j'entretienne mes parents dans l'idée de ce concours afin qu'ils me laissent à Paris, ce qui est nécessaire pour la réussite de mes projets. Pour alléger les charges que ce séjour fait peser sur eux, je donne des leçons de mathématiques, qui ne me donnent aucune peine, puisque je ne prends pas seulement le soin de les préparer, et cependant j'ai la satisfaction de voir qu'elles produisent de très-heureux fruits : pour t'en citer un exemple, il me

suffira de te dire que j'ai appris en six semaines la géométrie et l'arithmétique à un jeune homme qui les possède à présent assez bien. De cette manière je me fais une rente d'environ 200 francs par mois, et par conséquent tu vois que je puis subsister très-commodément sans être obligé de demander rien à mes parents. Je continuerai ce train jusqu'au mois de mars prochain, où je compte m'embarquer pour les États-Unis. Je vais t'expliquer un peu cette affaire, sur laquelle je te demande le plus grand secret.

Le général Camprédon m'a procuré il y a environ un mois la connaissance du général du génie Bernard, officier du plus grand mérite et ancien élève de l'École polytechnique. Ce général, dédaigné aujourd'hui par le gouvernement français, s'est arrangé avec la république américaine et vient d'être nommé, par un acte spécial du Congrès, chef du génie américain, avec 800,000 francs d'appointements annuels; il m'a appris qu'à la prochaine session du Congrès (laquelle va avoir lieu en novembre), on s'y occuperait d'institutions militaires, et entre autres de la création d'une École assez analogue à l'École polytechnique. Le général Bernard doit faire sentir la nécessité de l'enseignement de la géométrie descriptive pure et appliquée dans cette École, et il est sûr, m'a-t-il dit, d'obtenir qu'on l'y enseigne, parce que cette belle science est totalement inconnue aux ingénieurs américains, et que tu sais combien elle leur serait nécessaire. Dès lors le général m'a donné sa parole d'honneur qu'il me proposerait pour faire ce cours, et il est presque certain de l'obtenir, puisqu'il est clair que ce sera lui qu'on chargera de trouver un sujet pour cela.

Voilà ce qu'il m'a dit et voilà mes espérances ; il m'a promis, en outre, que dans le courant de décembre ou de janvier prochain je recevrai sa réponse définitive et officielle, et qu'alors je partirais au commencement du printemps. Pour lui, il est parti depuis une quinzaine de jours. Tu sens, je crois, très-aisément tous les avantages que j'ai droit d'espérer de là : la place sera bien honorable, puisque j'irai porter à ces républicains une science toute nouvelle pour eux. Je ne sais pas encore précisément quels seront les émoluments ; mais il paraît que j'aurai au moins 20,000 francs d'appointements. C'est un coup de fortune que je devrai au bon M. Camprédon ; tu conçois que je cherche par mon zèle à me rendre digne de ma place. En conséquence, depuis un mois, dans les heures où je n'ai pas mes leçons, je travaille exclusivement à apprendre l'anglais et à me renforcer dans la géométrie descriptive et toutes ses applications, à l'architecture, à la peinture, à l'art militaire et au dessin des machines. Ce qui me réjouit beaucoup, c'est que je professerai en français, et que je ne serai point obligé de faire moi-même les travaux graphiques, car on me donnera un dessinateur. Il serait possible qu'on me chargeât d'en amener un de France ; dans ce cas, et si la place était bonne, je t'offrirais de venir avec moi : je t'en instruirai lorsque j'aurai reçu la réponse du général Bernard.

Le succès de cette affaire exige que mes parents n'en aient absolument aucune connaissance ; je ne veux leur en parler que lorsque la chose sera tout à fait décidée : si je leur en disais quelques mots avant cette époque, ils me défendraient probablement d'y songer. Du reste, je

les verrai toujours avant mon départ pour la terre promise, car je compte passer à Montpellier le mois de mars à l'effet de m'embarquer à Bordeaux dans les premiers jours d'avril. J'aimerais bien de pouvoir être à même de t'amener avec moi : il est possible que cela arrive.

Je te recommande de nouveau le secret sur tout ce que renferme cette lettre : il faut laisser mes parents dans la ferme persuasion que je veux concourir pour les services publics ; j'exige que tu ne dises rien de ceci pas même à ton père et à ta mère ; tu pourras cependant en instruire Pouzin et Émile, mais seulement eux, et ce sera en leur recommandant de ma part le silence le plus absolu.

Granier est venu ici dans l'intention de concourir pour les services ; mais je suis presque convaincu que, quelle que soit son assiduité au travail, il lui sera impossible de réussir ; du reste, ceci soit dit entre nous deux seulement.

Mon adresse est : A M. Comte, rue Neuve de Richelieu, hôtel de Richelieu, n° 5, près la place Sorbonne, à Paris.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse en Washington et en Franklin.

COMTE.

Mille choses à mes bons amis Pouzin, Émile, et..... (1); dis au premier que je lui aurais déjà envoyé ses....., que j'attends une occasion.

(1) Les points indiquent les mots qui manquent dans le texte par suite de la rupture du cachet de chaque lettre.

(*Note de l'Éditeur.*)

V

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

Paris, le 29 octobre 1816.

Tu n'attendras pas jusqu'au 20 novembre, mon cher ami, pour recevoir ma réponse, car je m'empresse de te répondre, non-seulement par intérêt pour toi, mais par un besoin bien senti de converser avec ce que j'ai de plus cher au monde après ma patrie et mes parents. Ta lettre m'est arrivée hier soir, et par conséquent elle n'a point été interceptée comme tu avais lieu de le craindre. Quel gouvernement que celui sous lequel deux amis sont obligés de se restreindre dans leurs confidences les plus secrètes! Est-il possible qu'après avoir juré de maintenir la Déclaration des droits de l'homme, nous en soyons venus là! Cependant, puisque l'état des choses est tel, il faut prendre les précautions convenables : malgré cela, je tâcherai de te faire entendre toute ma pensée.

Je prends beaucoup de part à ton affliction, et, malgré mon amour pour l'Humanité, je ne puis m'empêcher de maudire les hommes ou plutôt de les plaindre, en considérant qu'un jeune homme plein d'esprit, doué d'une grande capacité et possédant beaucoup d'instruction, ne peut pas, en travaillant de toutes ses forces, trouver de quoi subsister, tandis que tant d'ignares fainéants dor-

ment sur leurs trésors! Cet état pénible doit te fournir matière à réflexion : un abus si horrible subsisterait-il dans un bon gouvernement? J'ai été bien surpris du trait odieux de M. Guillaume : je croyais pouvoir compter cet homme-là au nombre des gens qui étaient parvenus à la vertu par l'instruction, et je vois qu'il faut le rayer de mes tablettes. En vérité, je commence à m'apercevoir que plus on examine les hommes, et moins on en trouve qui gagnent à être vus dans leur intérieur.

Je vois bien que l'instruction publique n'offre pas une belle perspective à Montpellier, non plus que l'instruction particulière : nos chers Languedociens trouvent qu'un professeur de mathématiques ne doit pas être payé plus qu'un mauvais maître de danse ou d'escrime. A Paris, il n'en est point ainsi : on peut vivre très-honnêtement en donnant deux ou trois leçons de mathématiques. Pour moi, je n'ai point à me plaindre des Parisiens de ce côté : on fait généralement ici beaucoup de cas des sciences et de ceux qui les enseignent.

Enfin, mon cher ami, espérons que bientôt tes chagrins s'adouciront et qu'on rendra quelque justice à tes talents. En attendant, je t'engage à t'armer des secours puissants de la philosophie : rappelle-toi que quand même par l'injustice des hommes tu serais réduit aux plus fâcheuses extrémités, tu n'en es pas moins l'égal de tous par les lois naturelles et le supérieur d'un très-grand nombre par ton mérite. Ces vérités doivent un peu te ranimer, et d'ailleurs il faut considérer aussi que le chagrin ne fait qu'empirer les maux, et que, d'ailleurs, les tiens ne sont pas de nature à pouvoir durer bien long-

temps. Si tu as lu avec quelque attention la vie des grands hommes, tu dois te souvenir que tous ne furent pas heureux dès leur jeunesse et qu'ils n'y parvinrent qu'en s'armant de constance. Si tu t'en souviens, Franklin a été garçon imprimeur jusqu'à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et il nous apprend lui-même que pendant ce temps il déjeunait avec un morceau de pain pour tout potage ; et il est mort dans l'aisance, entouré des bénédictions de ses concitoyens et de l'estime de tous les hommes, après avoir rendu la liberté à son pays. Cet exemple est bien fait pour encourager.

Quant à moi, mon très-cher ami, je suis devenu tout à fait philosophe : tu sais que je l'étais déjà par théorie, et à présent je commence à l'être par pratique. Tu m'accuseras peut-être de présomption, mais, malgré cela, comme je ne veux rien avoir de caché pour toi, je te confierai que j'ai pris pour modèle de conduite l'homme illustre, l'homme divin dont je te parlais tout à l'heure : je cherche à imiter le Socrate moderne, non par ses talents, mais par ses mœurs. Tu sais qu'à vingt-cinq ans il forma le projet de devenir parfaitement sage, et qu'il l'exécuta : moi, j'ai osé entreprendre la même chose, et je n'ai pas vingt ans. Sa vie est dans mon modeste cabinet, et chaque jour j'en lis quelque peu pour m'encourager. Quoique mon idée soit peut-être fort chimérique, du moins j'ai la satisfaction de voir qu'elle contribue à mon bonheur, car elle m'a engagé à détruire certaines inclinations qui auraient pu me devenir funestes. Par exemple, tu n'ignores pas combien la passion des femmes est forte en moi et combien elle m'a fait entreprendre de folies : eh bien ! tu seras peut-être

étonné quand je te dirai que depuis trois mois je n'ai rien à me reprocher à ce sujet; rien n'est plus vrai; cependant, je serais parfaitement libre de le faire si je le voulais. D'abord j'ai été obligé d'imposer silence à mes sens, qui criaient quelquefois contre ma raison; mais, après avoir pendant quelque temps surmonté....., je me suis aperçu qu'ils disparaissaient insensiblement. Je pourrais te citer encore quelques autres défauts que je suis parvenu à vaincre, et ce succès m'engage de plus en plus à persister dans ma résolution, d'autant plus que je me sens beaucoup plus heureux. Voici quelle est ma vie :

Après avoir donné mes leçons, je rentre chez moi pour travailler sans relâche aux objets que je t'ai indiqués dans ma lettre précédente, et je ne sors que pour aller déjeuner et dîner, ce que je fais dans le moindre temps possible. Je ne vois personne, excepté quelques élèves qui viennent me visiter dans ma solitude, et le bon, l'excellent M. Camprédon, chez qui je vais une ou deux fois la semaine. Aux sujets ordinaires de mes études je viens, depuis une quinzaine de jours, d'en ajouter un nouveau qui ne contribue pas médiocrement à me faire chérir mes autres travaux : je veux dire que j'étudie les États-Unis. J'ai fait emplette des constitutions américaines et de quelques ouvrages propres à me donner de ce pays une idée exacte. Tu ne saurais croire quel plaisir me fait éprouver chaque nouveau renseignement que j'acquiers; je suis obligé de m'observer, car je passerais des journées entières à ces lectures. Je voudrais bien être à même de te faire partager tout mon

bonheur, car c'en est un que d'approfondir ces belles institutions, fruit du génie et de la vertu ; c'est un bonheur bien grand que de voir combien ces peuples fortunés jouissent de tous les bienfaits de la liberté; je voudrais que tu fusses avec moi pour t'en faire une idée. Ah, dieux! quelles délices quand je toucherai cette terre où la liberté et l'égalité ne sont pas de vains noms et reposent sur une base inébranlable : l'intime conviction et le patriotisme raisonné de tous les habitants! Mon bonheur serait doublé si je pouvais le partager avec toi : espérons que cela pourra avoir lieu. D'après ce que tu me dis, il paraît que tu es disposé à accepter la place quand même elle serait peu lucrative, et tu as raison. Aussi je souhaite bien qu'on la laisse à ma disposition. J'aimerais mieux vivre médiocrement en Amérique que de nager dans l'opulence dans l'Anglo-Germano-Latino-Hispanico-Gaule, et je pense que tu es de mon avis.

Adieu, mon cher ami, espérons que dans six ou sept mois nous nous embrasserons auprès de la statue de Franklin.

COMTE.

Mille choses à Pouzin et à Émile. Dis au premier que, s'il ne l'a pas encore fait, je le prie de soumettre à l'action d'une très-haute température certaine drogue que je lui remis lors de mon départ, et qui est un peu de contrebande : je présume que l'expérience réussira!.....

VI

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

Paris, le 12 février 1817.

Ma foi, mon cher, tout bien considéré, je te pardonne. Voilà un ton de clémence qui pourra te paraître bien audacieux, à toi qui me crois coupable du crime de lèse-amitié, infiniment plus grave à mes yeux comme aux tiens que celui de lèse majesté, pour lequel cependant les rois ne plaisantent pas trop. Expliquons-nous. J'ai répondu à la lettre que tu m'écrivis en octobre, et depuis je n'ai rien reçu de toi ; ces deux lettres dont tu me parles ne me sont point parvenues. Ainsi tu vois que nous pouvions nous fâcher tous deux, et chacun avec raison. Néanmoins, je t'assure que je n'ai pas eu de rancune, et que je t'aurais écrit si d'un jour à l'autre je n'avais attendu de tes nouvelles. Enfin, j'en ai eu hier, et je prends la plume à présent pour te répondre point par point. Cependant je mets une condition à ma clémence, c'est que tu auras assez de patience pour lire d'un bout à l'autre les quatre pages que je t'adresse. Puisse cette condition, apposée à mon amnistie, te paraître presque aussi douce que celles de l'amnistie royale du 12 janvier 1816 ! J'espère, du moins, que notre correspondance va devenir active.

Pour commencer modestement par ce qui m'est per-

sonnel, je te dirai que je n'ai nullement abandonné mon projet d'expatriation, et que j'y tiens plus que jamais. J'attends d'un jour à l'autre des nouvelles officielles du général Bernard, et j'espère que bientôt j'irai le rejoindre. Je vois qu'il me serait impossible de prendre un autre parti et que je ne pourrai jamais rien faire en France tant que.... Je continue toujours à travailler ici dans une solitude philosophique; il est vrai que l'anglais et les sciences exactes ne prennent pas tout mon temps, et que j'y ajoute l'étude des sciences morales et politiques : je parcours Siret et Boyer, je lis Monge et Lagrange, je médite Condorcet et Montesquieu. Voilà comment je passe à peu près toute ma journée, et franchement je ne m'ennuie pas. Cependant, comme je ne veux te rien cacher, je te dirai que, malgré tous mes projets de retraite et de sagesse, Talma et Mlle Mars ont quelquefois, mais rarement, l'honneur de ma présence; et j'ajouterai bien bas à l'oreille que, bien plus rarement encore il est vrai, mais enfin quelquefois aussi, je vais porter une pièce de 5 francs à .... « La nature est plus forte que la théologie », a dit Voltaire; il aurait dû ajouter : « et même que la raison ». Cependant, depuis le mois d'octobre, cette petite sottise ne s'est renouvelée que trois fois.

Quelque habile helléniste que tu sois, mon cher ami, tu ne te serais jamais douté que le mot *École polytechnique* signifiât aujourd'hui *couvent;* je défie bien l'étymologiste le plus décidé de trouver quelque vieille analogie entre ces deux mots. Cependant, au moment où je t'écris, ils sont devenus rigoureusement synonymes, tant la langue se perfectionne de jour en jour.

Et puis, que l'on vienne dire que la littérature rétrograde en France! Tu n'as pas oublié, sans doute, qu'un vieil imbécile disait il y a un an : « Moins d'instruction et plus de dévouement. » Eh bien! son souhait a été accompli, avec ce seul amendement qu'au lieu de dire : « moins d'instruction », on a dit tout bonnement : « point d'instruction ». Enfin, pour parler sans détour, je te dirai que les soixante-douze jeunes gens qui composent ce qu'on ose appeler l'École polytechnique sont assujettis régulièrement, les jeudi et dimanche, à supporter l'ennui d'une messe, suivie d'une instruction, et de vêpres; que matin et soir ils font en commun une prière *ardente* devant un christ de plâtre qu'on a dressé pour cet objet dans la grande salle; que la sortie de l'École leur est interdite, excepté à un petit nombre d'entre eux auxquels on permet une sortie de cinq à six heures le dimanche, pourvu que leur conduite les en ait rendus dignes et que leurs parents ou correspondants viennent les réclamer; que le bataillon en masse, ou, si tu veux, la congrégation, sort pendant deux heures le dimanche et le jeudi, sous la conduite des sous-inspecteurs, pour aller promener presque jusque sur le quai Saint-Bernard, encore faut-il qu'il fasse beau; que l'usage exclusif du *maigre* est strictement suivi les vendredi et samedi, ainsi que les jours de Vigile, Quatre-Temps, Carême. Je pourrais te dire bien d'autres choses, mais tu te les figureras aisément, et, pour tout renfermer en un mot, j'ajouterai qu'on a voué cet établissement à l'illustre saint Éteignoir, qui naquit en France et qui mourra... je ne sais quand.

Que veut-on faire des élèves licenciés? Je t'ai répondu

rien il y a déjà longtemps, mais aujourd'hui ma prédiction semble s'accomplir. En effet, nous savons à n'en pouvoir douter qu'il n'y aura point de places civiles, point du tout non plus d'artillerie, et que tout se réduit à *quinze* places d'ingénieurs militaires. La belle perspective pour les élèves qui veulent concourir? Aussi presque tous y renoncent et sont généralement persuadés que les quinze places seront données sans examen, et seront le prix ou plutôt la peine de l'intrigue et du royalisme plus ou moins affecté. Quant au renvoi à l'année prochaine des élèves qui n'auront pas été placés, tu conçois combien on doit s'en flatter, surtout lorsqu'on réfléchit que, d'après ce qu'a dit le chef de division du génie du ministère, il y aura l'année prochaine environ huit à dix places dont on pourra disposer en faveur des élèves. Tous ceux qui ne veulent être ni protégés, ni intrigants, ni faux, tirent leur épingle du jeu, et chacun cherche de son côté. L'un va en Turquie, l'autre en Égypte, un autre en Belgique, etc., et la plupart au diable, car, en vérité, on est fort embarrassé pour se tirer d'affaire. Je crois que dans quelques années tous ces malheureux débris de la première école du monde seront disséminés sur la surface entière de notre planète.

La misère publique est énorme à Paris ; le pain est fort cher, et l'on craint même d'en manquer ; on ne peut faire un pas dans la ville sans avoir le cœur brisé par l'affligeant tableau de la mendicité ; à chaque instant on rencontre des ouvriers sans pain et sans ouvrage, et avec tout cela du luxe ! du luxe ! ah ! combien il est révoltant lorsque tant d'individus manquent du nécessaire absolu ! En dépit de la détresse générale, le car-

naval est encore assez gai, du moins il y a beaucoup de bals tant publics que particuliers ; j'ai ouï dire même à des personnes très-sensées que l'on dansait cet hiver-ci plus que jamais. Pour moi, je ne puis me figurer qu'une gavotte ou un menuet fassent oublier que plus de trente mille êtres humains n'ont pas de quoi manger ; je ne puis m'imaginer qu'on soit assez insouciant pour se réjouir follement au milieu de tous ces désastres. Les gouvernants ne sont pas du tout fâchés de cette frivolité, car, selon la remarque judicieuse que j'ai entendu faire hier à une dame fort jolie, fort aimable et qui néanmoins pense, « qui danse ne conspire pas ». Ce mot, qui est plus profond qu'il ne paraît, donne la clef de bien des choses.

Granier se destine à l'instruction publique, et il cherche à obtenir, par l'intermédiaire du bon général (tu sais de qui je veux parler), une chaire dans quelque lycée ; mais je doute qu'il y parvienne.

J'espère que tu ne te plaindras pas de ma concision et que tu répondras sur le même pied à ton ami pour la vie.

COMTE.

M. Andrieux fait toujours ses leçons au collége de France : il craint néanmoins d'en être exclu ; en attendant, son cours est fort suivi, et la salle est toujours pleine deux heures avant qu'il n'arrive.

VII

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

Paris, le 25 février 1817.

Parbleu, mon cher, je ne me serais jamais flatté que tu mettrais autant d'activité dans notre commerce épistolaire! Franchement, je ne m'y attendais pas; mais je te fais réparation, et pour te prouver ma reconnaissance je commence par t'imiter, car je n'ai reçu ta lettre que depuis quelques heures. Il y a plus, c'est que je viens d'acheter exprès pour faire ma réponse du papier plus grand que celui dont je me sers ordinairement. Tu pourras trouver les marques de ma gratitude un peu ennuyeuses (supposé que tu aies le courage de lire ceci d'un bout à l'autre), mais enfin je n'y puis que faire, et d'ailleurs je t'avouerai, en mettant à part toute sotte vanité, que je suis persuadé qu'on ne trouve jamais trop longue la lettre d'un ami, à moins pourtant qu'elle ne fût insipide..., comme la mienne peut-être.

Il faut convenir que c'est une bien belle institution que celle des postes. Nous voilà séparés par un intervalle de deux cents lieues, et néanmoins nous avons tous les quinze jours un entretien charmant, qui ne vaut pas cependant la conversation orale. Cependant, comme il est de l'essence de la royauté de gâter tout ce qu'elle touche, elle a corrompu une invention aussi aimable et

en a fait un moyen de tyrannie. Heureusement, il paraît que le Maratique usage de décacheter les lettres n'est plus autant en vigueur actuellement : du moins je ne me suis pas aperçu qu'on eût ouvert la tienne, quoique adressée à un pauvre diable plus que suspect de philosophie et de libéralisme.

Le vent du nord dont tu me parles n'est peut-être pas aussi éloigné de souffler chez nous que tu pourrais le croire : on dit qu'on commence à en ressentir quelques bouffées à Londres, et c'est du moins ce que paraît indiquer la girouette de Westminster ; on ajoute que le palais de Saint-James en a déjà éprouvé quelques petites secousses. Il aura peut-être quelque peine à traverser le Pas-de-Calais, et je crains fort qu'il ne soit dévié vers Berlin avant que de parvenir à Paris, mais enfin il y viendra, j'espère. Sais-tu que ce vent du nord pourrait fort bien me retenir ici et m'empêcher de voguer vers Philadelphie. Cependant je ne désire rien tant que l'arrivée de ce Borée, et si je croyais à la Providence, je la prierais de nous l'envoyer le plus tôt possible. Il paraît que mes lourds compatriotes ont été aussi fous pendant le carnaval que les sémillants Parisiens. Diable! un tournoi, des Don Quichottes, et sans doute aussi plus d'un Sancho Pança ! On n'a pas tant d'esprit dans la capitale, mais du moins on a plus de pudeur, car je dois dire à la louange des *citoyens* de Paris que leurs réjouissances ont moins insulté à la misère publique. Il y a eu beaucoup de bals, mais peu de mascarades publiques, et dans la promenade sur les boulevards, les jours gras, on ne comptait pas en tout plus de cent masques, dont il faut soustraire au moins le tiers, payé par

la police, et de plus tout le cortége du bœuf gras. Néanmoins il y avait un très-grand nombre de curieux sur les boulevards, parce que le temps était beau et que les promenades étant essentiellement gratuites, la misère publique n'empêche pas d'en faire. On a vu même beaucoup d'équipages brillants et non masqués; mais encore le malheur des temps ne peut pas empêcher les personnes qui ont des voitures de s'en servir pour une promenade, il peut seulement diminuer le nombre des gens à voiture, et c'est ce dont il est assez difficile de s'apercevoir sur une population aussi nombreuse. Quant aux bals publics et particuliers, il y a eu foule, et je crois qu'on n'a jamais tant dansé. Pour moi qui ne danse pas, comme tu sais, je me suis contenté d'aller passer la nuit du mardi au bal de l'Opéra. Pendant tout le temps que j'étais resté à l'École je n'avais pu me donner cette satisfaction; mais cette année, songeant que je n'aurais peut-être plus d'occasion de voir ce bal dont on parle tant, je me suis décidé à y aller, et, mes six francs, merci! je sais à présent ce que c'est *qu'un bal de l'Opéra*. Figure-toi, mon ami, la vaste salle de l'Opéra réunie à son théâtre, éclairée par quinze ou vingt lustres magnifiques. Dans le fond de la scène, sur une estrade, une trentaine d'excellents musiciens déguisés en troubadours font entendre par intervalles une délicieuse mélodie : tu croirais qu'ils exécutent des contredanses ou des valses; mais pas du tout, car on ne danse pas un seul instant à ce bal, et c'est ce dont j'ai été charmé. Dans la salle une multitude très-grande de promeneurs et de promeneuses; les hommes proprement mis, mais sans déguisement; les femmes enveloppées depuis les

pieds jusqu'à la téte d'un grand domino noir dont le masque perfide, descendant jusque sous le menton, ne laisse absolument apercevoir que les yeux ; chacune intriguant à voix basse son chacun ou ses chacuns, tout cela avec beaucoup de décence. Voilà à peu près ce que c'est que le bal de l'Opéra. Un individu qui, comme moi, n'a point de chacune, vu qu'il ne connaît personne, et qui est réduit au rôle passif d'observateur, peut s'amuser de ce spectacle pendant une demi-heure, une heure même; mais ensuite, comme la scène ne changejamais, il s'ennuie prodigieusement, et je me suis, en effet, fort ennuyé pendant les quatre heures que j'ai données à cette observation philosophique. Tu me diras que Faublas ne s'y ennuyait pas tant et que c'est là qu'il fit la connaissance de la marquise de B***; mais je te répondrai que je ne suis point Faublas, et je suis convaincu qu'autant on peut s'amuser à cette étrange promenade lorsqu'on s'y rend avec des dames ou qu'on en connaît beaucoup, autant on s'y ennuie lorsqu'on y va seul, et qu'on n'est pas plus répandu que je ne le suis. Néanmoins je ne suis pas fâché d'avoir satisfait sur ce point ma curiosité, ne fût-ce que pour voir combien il faut se défier de toutes les descriptions. D'ailleurs j'ai eu occasion de m'assurer que les mœurs devaient avoir gagné dans cette maudite révolution qui nous a tant démoralisés, puisque ce bal, tel que je l'ai vu, est fort décent et fort honnête, tandis que les descriptions qu'en font Louvet et d'autres écrivains de cette époque sont presque licencieuses.

J'ignore si tu lis ou non les journaux, mais tu dois avoir entendu parler des deux nouvelles éditions qu'on

fait de Voltaire et de Rousseau, pour mettre les ouvrages de ces deux grands hommes à la portée des moindres fortunes (144 francs pour Voltaire, en 12 vol. in-8°, et 49 francs pour Rousseau, en 7 vol. in-8°). Tu dois aussi avoir entendu dire quelque chose du fameux mandement des vicaires généraux de Paris, affiché avec profusion dans toutes les églises de la capitale, et qui fait tellement de bruit ici depuis quelques jours, qu'on a presque oublié momentanément pour lui les montagnes russes et le chien savant. Ce mandement inepte, écrit sur trois colonnes d'un pied et demi, menace des peines éternelles les éditeurs, imprimeurs et *lecteurs* de ces détestables ouvrages. MM. les vicaires ont la bêtise, au XIXe siècle, d'exhorter tous les fidèles (dont le nombre est énorme à Paris, comme tu sais) à brûler les exemplaires de ces œuvres impies, etc., etc. Tel est heureusement le progrès des lumières, que tout le monde a ri de ces sottises, et que le nombre des souscripteurs pour les deux éditions est plus que doublé depuis ce mandement. C'est ce dont l'éditeur remercie beaucoup MM. du chapitre métropolitain dans sa réponse à leurs sottes jérémiades. En vérité, il a été bien bon de daigner répondre à d'aussi impertinents bigots.

Adieu, mon cher; réponse sur-le-champ. Mille choses à Émile et à Pouzin. Bach me charge de te dire mille choses.

Ton ami pour la vie,

COMTE.

VIII

A Monsieur VALAT, professeur au collége communal, à Béziers.

Paris, le 17 avril 1818.

Mon ami (car enfin tu l'es toujours malgré ta négligence), je ne te ferai pas de reproches d'avoir si méchamment interrompu notre chère correspondance; je pense qu'il est inutile de te faire sentir tes torts; ta conscience, ou, pour parler un langage moins mystique, ton amitié doit t'avoir reproché fortement cette impardonnable négligence, et je suis d'ailleurs trop bon homme pour t'affliger par une mercuriale superflue. Je me borne à te rappeler ce fait : il y a plus d'un an que tu ne m'as écrit. C'est à l'époque où tu as été nommé au collége de Béziers que tu as cessé de me donner signe de vie, et même ce n'est point par toi que j'ai appris ta nomination. Comment! me suis-je dit bien souvent depuis lors, est-ce que l'ami Valat serait devenu fier pour être entré dans le corps le plus absurde de France, dans la corporation la plus opposée aux progrès des lumières et de la civilisation, dans l'Université? Je me suis rassuré en pensant qu'il n'y avait pas trop pour un homme d'esprit de quoi se vanter... Enfin, mon cher, je te fais grâce de mes sarcasmes comme de mes jérémiades; j'oublie complétement ce qui s'est passé ou plutôt ce qui ne s'est pas passé entre nous depuis un an,

et, pour te prouver que je ne conserve aucune rancune, moi l'offensé, je fais les premières démarches pour la réconciliation. En amour, il n'y a rien d'agréable comme un raccommodement; je crois qu'il en est de même en bonne amitié. Oh! mais, mon cher ami, ne va pas encore être négligent, et réponds sur-le-champ à mon épître, si tu ne veux pas que je t'accuse d'indifférence. Parle-moi de ce qui te concerne, je vais t'entretenir de moi. Je te demande pardon d'avance si je suis un peu bavard, mais, dame! nous nous faisons vieux tous les jours. Je ne sais en commençant jusqu'où précisément s'étendra ma dépêche, mais je crains bien de te faire avaler les deux feuilles. Aussi pourquoi m'obliger à garder un silence aussi long? Fais attention que j'ai à te parler d'un passé de plus d'un an.

Les choses sont bien changées, mon cher, depuis la dernière fois que je t'écrivis. Je me rappelle que dans ma dernière lettre il était encore question d'aller aux États-Unis; depuis cette époque, deux lettres du général Bernard m'ont appris qu'il ne fallait plus compter là-dessus. L'institution d'une École polytechnique à Washington est bien admise en principe, mais le Congrès en a ajourné indéfiniment l'exécution, de sorte que l'établissement n'aura peut-être pas lieu avant dix ou douze ans, et tu t'imagines bien que dans dix ou douze ans le besoin et le désir d'aller là-bas n'existeront probablement plus; le désir du moins est déjà bien loin. Le général Campredon t'aura sans doute instruit de ces détails, si tu l'as vu. N'ayant plus d'espérance du côté de l'Amérique, je me suis décidé à rester en France, et je t'avoue que j'ai vu avec une sorte de plaisir que je ne

serais pas obligé de m'expatrier. Bien qu'il soit très flatteur de vivre dans un pays plus libre que notre vieille Europe, cependant j'aime encore mieux, tout bien considéré, rester dans ma bonne ville de Paris, même sous le rapport de la liberté. Cette dernière assertion t'étonnera sans doute; mais je te ferai observer en deux mots que si à Paris on a beaucoup moins de liberté politique qu'à Washington, on jouit, en revanche, de beaucoup plus de liberté civile, c'est-à-dire de la liberté de se conduire et de vivre comme on l'entend. Or, je t'avoue que, malgré mon amour pour la liberté politique, j'attache encore plus de prix à cette liberté civile, à cette liberté de tous les moments. Il est sans doute agréable de dire tout haut son avis sur les affaires de l'État, et même de le faire imprimer si l'on croit qu'il en vaille la peine; mais il est, selon moi, beaucoup plus agréable encore de pouvoir faire chez soi tout ce que l'on veut sans craindre le despotisme des caquets, de se vêtir, de se nourrir, de se loger comme on le trouve bon et de vivre, en un mot, à sa fantaisie. Cette liberté bourgeoise, qui porte sur des actes de la vie beaucoup plus fréquents, me semble plus positive, plus usuelle et par conséquent plus précieuse que la liberté politique; du moins tel est mon goût, et tel est, je crois, le goût de la plupart des amateurs de la vraie liberté. Du reste, en te tenant ce langage, je ne crains pas que tu me soupçonnes de dédain pour la liberté politique : tu connais trop ma façon de penser à cet égard; il y a plus même, c'est que je pense qu'un accroissement de liberté politique produit toujours un accroissement de liberté civile, et que, par exemple, la liberté civile est plus

grande à Paris aujourd'hui que sous l'ancien régime, il y a quarante ans. Je pourrais bien te donner la raison de cet enchaînement, mais je ne veux pas t'abasourdir davantage de mes raisonnements politiques ; seulement, permets-moi de te poser mes deux questions bien nettement : 1° Laquelle te paraît la plus précieuse, à laquelle tiens-tu le plus, de la liberté politique ou de ce que j'appelle, faute d'autres termes, *la liberté civile?* — 2° Ne penses-tu pas que de toutes les villes du monde Paris est celle où l'on peut le plus jouir de la liberté civile, bien que la liberté politique n'y soit pas aussi grande que dans plusieurs autres villes? — Je désire savoir ton avis sur ces deux questions; quant à la seconde, je n'ai aucun doute que tu ne la résolves comme moi, et tu serais encore bien plus de mon opinion si tu avais eu le bonheur de rester, comme moi, deux ans dans Paris, abandonné à ta propre direction. Tout en me laissant entraîner par cette discussion sur la liberté politique et civile, je m'aperçois que je t'ai exposé quelques bonnes raisons de ma préférence pour rester en France, c'est-à-dire à Paris ; car, par exemple, s'il s'agissait de vivre en province, j'aimerais assurément mieux aller à Philadelphie (si cela était possible s'entend). Tu conçois bien que perdre la liberté civile sans gagner la liberté politique, ce serait faire un trop mauvais marché : du moins, en allant aux États-Unis, il y aurait une compensation partielle. Mais, tout à l'heure, je vais te donner la raison suffisante, véritable, de mon obstination à ne pas quitter Paris. Avant, je te dois encore quelques détails sur mon passé.

Voyant qu'il n'y avait plus rien à faire en Amérique,

et, d'ailleurs, décidé dorénavant à rester à Paris, je me suis retourné de plusieurs côtés pour me tirer d'affaire. J'ai essayé de plusieurs choses qui ne m'ont pas trop réussi : j'ai été auteur dans plus d'un genre ; j'ai fait avec Hachette un mauvais livre qui n'a rien rapporté ; j'ai été pendant trois mois écrivain politique dans le dernier goût, c'est-à-dire, comme tu le penses bien, dans le genre libéral : je travaillais avec Saint-Simon, un excellent homme et un homme d'un grand mérite dont j'aurai occasion de t'entretenir dans mes prochaines lettres, si tu es assez bon garçon pour me répondre exactement. Cette besogne était fort intéressante et assez productive : 300 francs par mois, payés tous les dix jours. J'y avais pris goût, mais, malheureusement, cela n'a pas duré, et le père Simon, malgré sa bonne volonté et malgré qu'il fût très-content de moi, a éprouvé des revers tels que le pot-au-feu en a diablement souffert, et qu'il a fallu cesser les relations pécuniaires au bout de trois mois. J'ai conservé avec cet excellent homme des relations très-actives d'amitié et même de travail ; je fais encore de l'économie politique pour lui, et, quoique ce soit très-gratuitement, je suis bien sûr que s'il parvient, ce qui est possible à la rigueur, à se tirer un peu de la crise pécuniaire terrible où il se trouve, je n'aurai rien perdu pour attendre. C'est un homme de plus de cinquante ans ; eh bien ! je puis te dire que jamais je n'ai connu de jeune homme aussi ardent ni aussi généreux que lui : c'est un être original sous tous les rapports. Je te prie de tenir cet article-ci fort secret, car papa croit que j'ai rompu toute liaison avec M. de Saint-Simon : tu sens bien que ma famille me croirait

dévolu au terrible tribunal de la police correctionnelle si elle savait que je continue à travailler de temps en temps avec un homme dont le libéralisme est si connu. Je me suis étendu quelque peu sur cet épisode de mon histoire, pensant qu'il devait t'intéresser. Que je te dise quelques mots du jugement que je porte sur ma tentative politique. Cette carrière-là m'a beaucoup amusé d'abord ; et d'ailleurs je crois qu'elle m'a été utile sous plus d'un rapport. En premier lieu, j'ai appris, par cette liaison de travail et d'amitié avec un des hommes qui voient le plus loin en politique philosophique, j'ai appris une foule de choses que j'aurais en vain cherchées dans les livres, et mon esprit a fait plus de chemin depuis six mois que dure notre liaison qu'il n'en aurait fait en trois ans si j'avais été seul. Ainsi cette besogne m'a formé le jugement sur les sciences politiques, et, par contre-coup, elle a agrandi mes idées sur toutes les autres sciences, de sorte que je me trouve avoir acquis plus de philosophie dans la tête, un coup d'œil plus juste, plus élevé. En second lieu, ce travail m'a révélé à moi-même une capacité politique dont je ne me serais jamais cru doué, et il est utile toujours de savoir précisément à quoi l'on est bon. Le père Simon et plusieurs publicistes que j'ai eu occasion de connaître chez lui s'extasient souvent sur ma haute capacité pour les sciences philosophiques et sociales, et me disent que mon talent serait perdu ailleurs. J'ai eu plusieurs preuves positives que ces éloges ne sont point de pure politesse, et que le père Simon pense de moi réellement ce qu'il m'en dit ; or, s'il le pense, il faut bien qu'il en soit quelque chose. Je ne te cacherai pas néanmoins que

cette carrière politique, qui m'a été grandement utile sous les deux rapports que je viens de signaler, m'a été funeste sous un autre, et malheureusement sous celui des intérêts pécuniaires. Voici comment. J'ai commencé à faire le publiciste au mois d'août; or, c'est là l'époque à laquelle j'aurais dû me préparer pour le concours des services publics, et, bien que je fusse très-mal noté, je pense néanmoins que l'on ne m'aurait pas refusé une lettre d'examen si j'en avais sollicité ou fait solliciter avec beaucoup d'empressement et de suite. Mais j'étais alors dans le premier feu de mes espérances, je tranchais des cent écus par mois, et je ne balançai pas à renoncer à la triste carrière d'employé du gouvernement. Ainsi, je ne fis absolument aucune démarche, et c'est ce que je te prie encore de tenir très-secret, car papa croit que je me suis épuisé en sollicitations, et qu'on a été assez barbare pour se refuser à des prières..... que je n'ai pas faites. Enfin, mon cher, si j'avais concouru comme les autres, je serais probablement aujourd'hui ingénieur géographe, je resterais à Paris, et je ne me trouverais pas dans l'embarras. Néanmoins, je n'ai de regrets que jusqu'à un certain point, ou plutôt je suis tout consolé actuellement : d'abord je n'ai pas subi d'examen, et un examen ne laisse pas que de faire employer quelques semaines d'une manière insupportable, et ensuite je n'ai jamais été amoureux du métier d'ingénieur, dans quelque genre que ce soit.

Voici actuellement, mon cher, quelle est ma position sous le rapport des intérêts pécuniaires. Je n'ai encore aucune place, je vis en donnant des leçons, et, jusqu'à ce que je sois parvenu à m'en procurer assez pour de-

venir indépendant de la bourse paternelle, j'ai encore la douleur d'être un peu à charge à mes parents. Mon but est d'entrer dans l'enseignement et de m'y procurer un poste stable; mais, comme j'entends ne point quitter Paris absolument, cela sera un peu plus long et plus difficile. Je serai probablement obligé d'accepter d'abord une chaire dans un pensionnat, et cela vaut presque autant que dans un collége royal; je souhaite seulement de l'avoir bientôt. Une fois installé dans un poste stable de cette espèce, je me retournerai pour me faire jour à l'École polytechnique, ou bien à l'École normale ou à la Faculté, etc. Enfin, tu sais combien Paris offre de ressources diverses pour les personnes qui enseignent avec quelque talent; mais, pour profiter de ces ressources, il est indispensable d'être installé : ce premier pas seul est difficile. Quand j'aurai obtenu quelque chose de positif, je t'en ferai part. Je suis poussé par plusieurs de nos anciens professeurs, et notamment par Poinsot. Dis-moi, mon ami, si nous pouvions quelque jour être réunis à Paris! Eh! cela n'est pas impossible : nous suivons la même carrière.

Tu vois, mon cher, que pour le présent je ne suis pas très-bien traité de la divine Providence sous le rapport de l'intérêt; mais, en revanche, sous le rapport des plaisirs, il y a plus que compensation. Oh! que je regrette d'avoir tant bavardé, que je suis fâché d'avoir tellement avancé ma lettre! C'était sur ceci qu'il fallait m'étendre; mais, ma foi! tant pis si tu reçois plus de deux feuilles, tu payeras peut-être triple, ce sera ta punition : trois ports et triple ennui, ce n'est pas encore assez pour une négligence aussi coupable.

Ah! j'oubliais une chose : en te parlant du passé, j'ai négligé de faire mention d'une carrière dans laquelle on voulait me faire entrer, et que j'ai dédaignée bien vite après y avoir jeté un coup d'œil. C'était une charge de précepteur dans une grande maison de Paris, c'est-à-dire de premier esclave de Monsieur, de Madame, et de leur progéniture. Le bon général Campredon avait combiné cela croyant me servir, et fort heureusement que les personnes ont changé d'avis, car j'aurais été obligé d'accepter pour ne pas faire de peine au général, sauf à donner ma démission au bout d'un mois : le général lui-même a bientôt senti combien un tel poste jurait avec mon caractère. Le papa était député, et à la charge de précepteur j'aurais joint l'entreprise des discours prononcés à la tribune nationale par M. C. P. ..r et par quelques-uns de ses parents. Il y avait, je crois, outre l'assurance d'une petite rente viagère après l'éducation terminée, pour le présent cent louis, la table et le logement à gagner; mais il y avait la liberté à perdre. N'était-ce pas un jeu de dupe ou de brute?

J'arrive maintenant à la confidence que je te dois de l'état de mes affaires sous le rapport du plaisir. Oh! quant à cela, mon cher (et tu sais bien que c'est l'important pour moi), je suis on ne peut plus heureux. Depuis près de huit mois je connais le bonheur : n'est-ce pas te dire que je suis amoureux? Oh! oui, mon cher, je le suis, et dans toute l'étendue du mot; cela t'étonne peut-être, et cela m'a effectivement étonné moi-même; mais je serais bien fâché que cela ne fût pas, car j'aurais perdu les heures les plus délicieuses de ma vie. Je me garderai de te faire une description détaillée de toutes

les émotions que j'ai éprouvées ; si tu les ressens de ton côté, cela ne t'apprendrait rien, et si tu as encore le malheur de les ignorer, tu ne les comprendrais pas et je ne pourrais que te dire : Va-t'en à l'école, mets-toi à l'alphabet de ce charmant langage, et alors tu me comprendras. Aussi, mon cher, ne t'attends pas à des lettres dans le genre Saint-Preux. Et quel est l'objet de ce sentiment si délicieux, demandes-tu ? — Une jeune dame de vingt-cinq ans, Italienne d'origine, habitant Paris depuis quinze ans ainsi que presque toute sa famille, avec laquelle j'ai fait connaissance presque par hasard. Tu sens avec quel ravissement, moi qui n'avais rien éprouvé jusqu'alors pour une femme, qui n'avais connu que l'ombre des plaisirs physiques de l'amour auprès de ces dégoûtantes beautés de la galerie de Valois, avec quel ravissement, dis-je, j'ai dû me porter vers une femme aimable, remplie d'esprit, d'une éducation très-soignée, douée d'un excellent caractère, d'un fort bon cœur, d'une figure agréable sans être jolie, d'une tournure charmante, d'une voix qui va à l'âme, et enfin qui avait la bonté de m'aimer (je t'avoue que jamais je n'aurais cru pouvoir inspirer d'amour). Enfin, mon cher, depuis près de huit mois, je vais chez elle tous les deux jours au moins et quelquefois tous les jours ; nos séances sont de trois heures communément, et quelquefois davantage : tu juges combien ce temps passe vite, et avec quelle volupté nous le savourons. Elle est musicienne, elle me touche son piano-forté pendant quelques instants ; je lui enseigne l'anglais, elle me le rend en italien ; nous nous livrons au charme d'une conversation délicieuse et variée, nous faisons du sentiment, quel-

quefois des sensations, et j'oublie complétement pendant tout ce temps-là les inquiétudes de ma position pécuniaire, mes peines, mes tourments, mon incertitude pour l'avenir. Oh! la belle invention que l'amour! Sans cela, quelle galère que cette vie humaine! Nous sommes obligés de prendre quelques précautions, car ma Pauline est mariée, et ce n'est pas tant à cause de son mari, qui est d'une très-bonne pâte de maris, qu'à cause d'une petite fille de sept à huit ans qu'elle a de lui, et qu'il ne faut pas scandaliser, comme tu penses bien. Ces obstacles produisent parfois des incidents fort piquants, qui contribuent encore à augmenter nos plaisirs. Tous ces incidents se sont terminés jusqu'ici d'une manière fort plaisante, quoique plus d'un se fût annoncé un peu tragiquement. Je te promets encore quelques anecdotes assez bonnes à ce sujet si tu me témoignes le désir de les connaître, mais pour cela il faut absolument que tu sois exact. Ainsi prends-y garde : je te donne bien des stimulants pour écrire; puisse ta paresse ne pas leur résister!

Je ne t'en dirai pas davantage sur ce sujet ; j'ai assez avancé un tableau que ton imagination achèvera facilement (en y mettant quelques ombres toutefois; malheureusement il y en a à tous les tableaux, même à celui-là; telle est la misérable condition de l'animal appelé homme) ; ce que je t'ai dit est plus que suffisant pour te donner à penser tout de suite que de toutes les raisons très-nombreuses qui me portent à rester à Paris. celle-ci est la plus forte, qu'elle est tout à fait déterminante. En effet, les autres raisons pour lesquelles je désire rester ici et y passer ma vie ont une grande in-

fluence sur moi, mais, réunies, elles n'ont pas autant de pouvoir que celle-là seule. La preuve en est que si ma Pauline ne pouvait rester à Paris, je quitterais la capitale malgré les puissants motifs que j'ai d'y demeurer. Mais il est impossible à Pauline de quitter Paris, et voilà ce qui m'y retient irrévocablement. Cette considération est pour moi la plus importante de toutes, et elle l'est à tel point qu'un ordre positif de mes parents de revenir demeurer à Montpellier n'aurait pas même le pouvoir de m'arracher de Paris; je sens que je mourrais s'il fallait la quitter. Tu conçois d'après cela combien je cherche à ôter à mes parents toute idée de retour à Montpellier, combien je tâche de leur faire prendre l'habitude de me voir passer ma vie à Paris; je les aime bien et tu le sais, tu sais combien je brûle de les placer dans une position plus heureuse, mais je t'avoue que, malgré tout le plaisir que j'aurais de passer la vie avec eux, je ne saurais me résoudre pour cela à aller à Montpellier; par exemple, j'aimerais bien qu'ils vinssent tôt ou tard, et le plus tôt possible, se fixer à Paris. Enfin, jusqu'à ce que je sois à même de me procurer ce plaisir, je dois toujours faire mon possible pour que la fantaisie de me rappeler ne s'empare d'eux; heureusement ils en sont encore loin, je crois, et ils sont bien convaincus, comme du reste je le suis moi-même, que mes intérêts personnels me prescrivent de rester à Paris; je les entretiens autant que je puis dans cette conviction. Malheureusement le général Campredon, qui n'est pas dans mon secret et qui désire de si bon cœur de me servir, cherche depuis qu'il est à Montpellier à m'y procurer une place, et la dernière lettre qu'il m'a écrite

me fait voir qu'il compte un peu là-dessus ; heureusement, j'ai lieu de croire qu'il ne réussira pas ou qu'au moins je réussirai aussitôt que lui, et dès que j'aurai une place à Paris, je n'aurai plus rien à craindre. Dans ma réponse au général, je lui ai fait entendre que je désirais fortement me fixer à Paris (tu sens bien que je ne lui ai pas donné la grande raison), que mon intérêt me conseillait ce parti, qu'il ne fallait pas que nos tentatives divergeassent, et que je le priais d'abandonner tous ses projets sur Montpellier et de faire converger sur Paris ses efforts avec les miens. Je pense que sa réponse sera conforme à mes désirs ; je ne suis pourtant pas sans inquiétude. Je te prie, si tu as occasion, de le voir ou de lui écrire, et au cas où il te parlerait de moi, de lui manifester sans affectation ma répugnance à vivre en province, de lui représenter combien mes intérêts et mes goûts s'accordent pour me fixer à Paris ; enfin de lui parler dans mon sens, et cela sans avoir l'air d'en être prié par moi, et surtout en ayant l'air d'ignorer la grande raison. Je me repose à cet égard sur ton esprit et ta sagacité, et je suis sûr que si l'occasion se présente, tu seconderas utilement les projets de ton ami.

Je te dois encore une autre confidence sur mon amour. Tu penses bien qu'un jeune homme de vingt ans et une jeune dame de vingt-cinq ne sont pas huit mois ensemble sans qu'il en résulte certain accident dont les maris s'attribuent si bénévolement la gloire et les charges. Aussi, mon cher, dans deux mois environ je serai père, selon toutes les apparences ; l'enfant à l'air de se bien porter. Tu sens bien, mon ami, qu'une telle circonstance rend mon attachement beau-

coup plus fort, et que ma position prend un caractère plus grave et plus intéressant; tu conçois aussi que cela donne une grande force à mon irrévocable résolution de rester à Paris. Moi! je quitterais la femme que j'aime, la mère de mon enfant. Oh! non, sois tranquille; dussé-je me faire écharper, cela ne sera pas.

Voilà, mon cher, ce que j'avais à te dire de plus essentiel; la prochaine fois je t'apprendrai encore des choses qui t'intéresseront probablement, mais pour cela il faut que tu écrives.

Tu me parleras, j'espère, à ton tour, de ce qui t'est arrivé depuis un an. Je soupçonne ton histoire d'être plus monotone et moins agitée que la mienne; mais n'importe, je veux tout savoir. Te plais-tu à Béziers? Que te semble de tes fonctions? Fais-moi part de tes espérances, de celles pour revenir à Paris, si tu en as, de tes projets, de ton genre de vie, de tes amusements, de tes amours (si tu en as, comme je le pense); en un mot, mets-toi en scène comme je viens de m'y mettre (assez longuement, j'espère); rends-moi les trois feuilles dont je t'accable, et n'oublie pas de répondre à toutes les questions que je te fais.

Adieu, mon cher. Dans une heure je vole à mon cher rendez-vous, et je passe de l'amitié à l'amour: la douce transition! Sois tranquille, l'amour ne fait pas tort à l'amitié, au contraire. Je t'en prie, sois exact. Hormis ma Pauline, je ne vois presque personne: ma vie est assez remplie; tous mes camarades sont dispersés, et mes meilleurs amis ont quitté Paris: Conrot est à Metz, Valat à Béziers; Cabanes seul me reste à Paris; le pauvre Prat est..... Quant à Granier, tu sais bien qu'il n'a

jamais été pour moi qu'une *connaissance*; nos caractères se conviennent trop peu pour que nous puissions être liés d'une véritable et bonne amitié comme je le suis avec toi. Depuis trois mois et demi qu'il est à Metz, il ne m'a pas écrit, quoiqu'il eût fait de grandes promesses; je ne puis donc t'en donner aucune nouvelle, non plus que des autres élèves que tu connaissais. Mellet étudie le droit ici, et il te fait ses amitiés.

Adieu. Ton ami pour la vie.

COMTE.

Je joins ici mon adresse au cas que tu l'eusses égarée :

M. Comte, n° 5, rue Neuve de Richelieu, place Sorbonne.

J'ignore si la poste ne s'avisera pas de refuser mon volume à cause du poids : réponds-moi promptement; je serai inquiet jusqu'à ce que je sache que ma lettre t'est parvenue.

IX

A Monsieur VALAT, à Béziers.

Paris, le 15 mai 1818.

Enfin tu as dignement réparé tous tes torts, et je me plais à t'accorder pour le passé une indulgence complète, à condition néanmoins que tu rempliras tes enga-

gements à l'avenir. Tu ne saurais croire, mon cher Valat, quel plaisir m'a fait ta délicieuse épître ; je l'ai relue au moins trois fois depuis le jour que je l'ai reçue, c'est-à-dire depuis le 7. Oh! oui, nous nous convenons bien, mon cher ami, et le penchant qui nous a toujours entraînés l'un vers l'autre ne nous a point trompés. Nous sommes faits l'un pour l'autre, et cependant il nous est presque impossible de vivre ensemble ! Misérable condition humaine ! Des raisons dont je suis, malgré moi, forcé de reconnaître la justesse te retiennent à Montpellier, et des raisons d'un autre genre, mais non moins puissantes, me prescrivent de rester à Paris. Ainsi va le monde. J'ai trois amis véritables, toi, Conrot et Cabanes ; et de ces trois, l'un est à deux cents lieues, le second est à Metz et deviendra probablement militaire, et le troisième va partir pour sa province ... Tu juges, mon cher Valat, combien ta correspondance me devient nécessaire : tu es de ces trois amis de cœur celui de tous peut-être dont les goûts et l'humeur me conviennent davantage. J'ai besoin de tes lettres, j'ai besoin de ce délicieux commerce d'amitié, j'ai besoin de cet épanchement, de cet abandon absolu : ne m'en prive plus, je t'en conjure, ce serait bien cruel. Tu ne saurais croire combien je suis devenu sentimental, sans qu'il y paraisse, depuis que je suis amoureux. J'avais besoin de cela pour développer entièrement dans moi les affections tendres, qui sont, comme l'a très-bien dit Destutt-Tracy, et comme du reste tous les cœurs sensibles l'ont reconnu, la source du plus grand bonheur. Une famille n'est pas suffisante ; à notre âge il faut autre chose que cela ; le sentiment est trop abondant pour s'en tenir à ce point,

cette surface ne lui offre pas assez de prise. Il me faut, je le sens, outre ma famille, une maîtresse, un petit nombre de bons amis, et j'ai le bonheur d'avoir tout cela. Je vois que tu t'es également pourvu de ton côté, et qu'en homme prudent, tu as su mettre plusieurs cordes à ton arc. Mlle Julie qui est à Lyon, la femme de ce libertin des contributions indirectes (lequel, du reste, a les mêmes travers absolument que le mari de ma Pauline), et la charmante marraine, voilà de quoi satisfaire l'appétit le plus dévorant. C'est notre âge, mon ami; nous sommes à ce moment où nous pouvons sentir cet ordre de sensations-là, qui procure les plus doux instants de la vie, et nous serions diablement nigauds d'ajourner nos jouissances à l'époque où nous ne serons plus susceptibles de jouir. Je reconnais actuellement le vide et la fausseté de cette philosophie stoïque qui tend à vous faire abjurer tous les sentiments qui font le seul charme de la nature humaine. Cette philosophie a été conçue à une époque où l'on avait encore trop peu de lumières pour faire quelque chose de passable dans ce genre, et nous l'admirons, nous autres jeunes modernes, parce qu'elle prête à l'enthousiasme et à l'exaltation, parce qu'elle est tranchante et absolue; mais c'est précisément pour cela qu'elle est fausse. J'en ai été épris tout comme un autre; mais depuis que je me suis mis à réfléchir sérieusement sur cet ordre de considérations, j'ai bientôt reconnu mon erreur, et, sans tomber dans l'erreur opposée, je me suis arrêté au *mezzo termine*. Le *medio stat virtus* est bien vrai, je m'en aperçois tous les jours; c'est une des idées les plus justes qui soient dans Horace, où il y en a un assez grand nombre de justes.

J'ai lu et relu avec un singulier intérêt le tableau piquant que tu me traces de ton genre de vie. Je t'avoue que cela m'a rappelé involontairement le *Bachelier de Salamanque*, et que je te comparais au licencié Carambola, bien entendu que je ne te supposais pas d'une stature aussi exiguë que la sienne.

Je désire bien, mon cher ami, puisque tu ne peux venir à Paris, que tu sois du moins transplanté à Montpellier, et avec des fonctions un peu mieux proportionnées à tes études et à ta capacité, ainsi qu'à ton goût, que celles de régent de cinquième. Si tu pensais que je pusse faire utilement quelques démarches ici auprès des grosses têtes de l'Université, quoique je n'en fasse point pour mon compte, je les tenterais avec plaisir. Je vois assez souvent et je suis assez bien reçu de Poinsot, entre autres.

J'ai une foule de choses à te dire, et l'Encyclopédie ne suffirait pas à insérer toutes les idées qui se présentent à moi quand je t'écris. Mais comme il faut se borner, je n'ajouterai qu'une demi-feuille à la dimension ordinaire, sauf à fourrer le reste de mon bavardage dans mon prochain numéro, si je n'oublie pas tout cela d'ici à ce soir.

Pour ce qui me concerne, je te dirai que ma position pécuniaire est à peu près la même, mais que j'ai de grandes espérances, et des espérances fondées, d'amélioration assez prochaine. Quant à des leçons, n'ayant mis un peu d'activité à en trouver qu'au milieu de l'année scolaire, tu sens qu'il doit m'être fort difficile de m'en procurer; mais pourtant cela va passablement, et pour la prochaine année scolaire je suis certain,

d'après les démarches que j'ai faites, d'en avoir suffisamment pour me faire 250 à 300 francs par mois sans me donner beaucoup de peine, et en ayant encore du temps pour l'économie politique. Mais je t'avoue que, quoi qu'il arrive de la politique, qu'elle devienne fructueuse ou qu'elle reste stérile, je suis décidé à garder les leçons, parce que d'abord le plus pénible, là comme partout, c'est le commencement, et qu'une fois un peu connu, je puis compter sur un fonds très-honnête et aussi assuré que chose humaine puisse l'être, et ensuite parce que je vois que cela ne m'empêche point de trancher du publiciste.

Nous venons de lancer un premier cahier d'un ouvrage bien important, et qui, je crois, fera sensation dans le monde politique, c'est-à-dire chez tout le monde. Je crois que je suis vraiment lié à une belle entreprise, et qui sera non-seulement fort glorieuse, mais assez lucrative, j'en ai l'espérance. Dans un autre cahier, qui paraîtra d'ici à un mois environ, il y aura un grand diable d'article de ma façon, qui chatouillera peut-être les anciens élèves de l'École polytechnique. Je t'en parlerai quand il paraîtra et, si je puis, je t'en enverrai un exemplaire. Je ne signe point encore mes travaux, parce que, relativement à mes parents, je ne me soucie pas de figurer le samedi à la police correctionnelle, quoiqu'à te dire le vrai, je crois notre ouvrage trop grave et trop scientifique pour que le ministère lâche à nos trousses *le déclamateur ordinaire,* M. de Marchangy. Quand une fois l'entreprise aura plus d'aplomb, et qu'elle sera décidément ancrée, alors je me nommerai : c'est un travail qui est de nature à se suivre toute la

vie, et à devenir une chose continue, d'un très-grand intérêt, dans le genre du *Censeur*, mais seulement un peu plus forte d'idées. Songe, mon ami, que *le Censeur*, dans les trois premières années, a rapporté 200,000 francs net à ses auteurs, et actuellement, quoique l'ouvrage ait beaucoup perdu de son ancien éclat, ils ont encore 10 à 15,000 livres de rente chacun. Oh! il y a des ressources dont tu ne te fais pas d'idée dans la carrière politique. Juge, si je puis parvenir à chanter sur cette note-là! Mes parents me pardonneront alors, j'espère, de m'être fait publiciste.

Tu désires que je te fasse connaître M. de Saint-Simon? Très-volontiers. C'est le plus excellent homme que je connaisse, celui de tous dont la conduite, les écrits et les sentiments sont le plus d'accord et les plus inébranlables. Né dans une des familles les plus *nobles* de France, élevé de très-bonne heure au poste d'officier général, il pourrait, s'il avait voulu se décider à faire la cour, jouer actuellement un très-grand rôle à la cour de France et à la Chambre des pairs. Mais il a renoncé volontairement à la noblesse, et tu le concevras sans peine si je te dis qu'il est un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis, un ami de Washington et de Lafayette. Mais non-seulement il a renoncé à la noblesse, il a de plus entièrement abjuré toutes les habitudes féodales, ce qui est infiniment plus rare. Il y a beaucoup de nobles qui professent des principes libéraux et qui pourtant ont conservé le ton de morgue et les manières de leur caste, et qui, par un reste de leur ancien mal, se sentent encore agréablement chatouillés quand on les appelle M. le duc ou M. le comte. Pour

lui, on le croirait né dans le tiers état et élevé dans les manières roturières, ce qui, je le répète, est infiniment méritoire. Du reste, les plus grandes qualités sociales, il les possède à un haut degré ; il est franc, généreux, autant qu'on peut l'être. Il est chéri de toutes les personnes qui le connaissent particulièrement. Cependant les gens qui ne l'ont jugé que de loin le regardent comme un extravagant, parce qu'à force de générosité il est parvenu à dissiper une fortune très-considérable, et qu'il n'a pas voulu user de tous les moyens souples employés sans scrupule par tant de bonnes âmes pour rétablir leurs affaires. Sa conduite, depuis le commencement de la révolution, pendant ces trente années d'épreuves si difficiles, a été pure, tout à fait pure, de l'aveu de tout le monde. Invariable dans la défense de la cause libérale qu'il a embrassée avec ardeur, il n'a jamais servi aucun parti ; il est entièrement intact de tous les crimes révolutionnaires (ce qui est assez rare parmi tous les grands libéraux du jour) ; il n'a jamais flatté Bonaparte, et sous le règne actuel il n'a jamais sollicité les faveurs de la cour, que sa naissance lui aurait si aisément fait obtenir. Aussi son caractère est généralement estimé par les hommes de toutes les opinions. Si plusieurs personnes ne rendent pas la même justice à ses idées, c'est que sa manière de voir s'élève trop au-dessus des idées ordinaires, pour qu'elle puisse être encore appréciée : mais cela viendra tôt ou tard, et voilà l'avantage des gens qui sont plutôt au-dessus qu'au-dessous de leur siècle, c'est que, comme le siècle avance et qu'il ne recule jamais, ils finissent toujours par être estimés ce qu'ils valent, tandis que les gens

au-dessous de leur siècle sont de plus en plus méprisés. Je ne finirais pas si je voulais te citer la foule de traits de générosité qu'il a faits et qui sont connus de tout Paris. Mais comme cette générosité a une manière de s'exercer qui est tout à fait originale, je me réserve le plaisir de te rapporter dans mes lettres prochaines quelques-unes de ces anecdotes. Enfin, je ne tarirais pas sur son compte, et puisqu'il faut pourtant finir, je me contente pour cette fois de te dire, en somme, que c'est l'homme le plus estimable et le plus aimable que j'aie connu de ma vie, celui de tous avec lequel je trouve qu'il est le plus agréable d'avoir des relations. Aussi je lui ai voué une amitié éternelle; et, en revanche, il m'aime comme si j'étais son fils (il n'est point marié). Ah! j'oubliais de te noter un trait bien essentiel de son caractère, bien étonnant, c'est qu'à l'âge de près de soixante ans, il a tout le feu de la jeunesse; enfin, il a beaucoup plus d'ardeur et d'activité que moi, et tu sais pourtant que je ne suis pas froid. Oh! j'aurais des choses bien piquantes à te dire sur son compte.

Pour en venir aux questions politiques que tu m'adresses, je te répondrai d'abord, en thèse générale, que tu es encore dans une mauvaise direction politique, dans laquelle, au reste, j'ai été tout comme toi, puisqu'il n'y a guère qu'un an que je l'ai quittée. Ta politique, autant que j'en puis juger, est fondée sur la théorie des droits de l'homme, sur les idées du *Contrat social*, enfin sur les systèmes des philosophes du siècle dernier. Or je te dirai que cette théorie, ces idées, ces systèmes, sont mal conçus et portent à faux. Tu sens qu'une proposition de cette importance ne peut guère

se démontrer dans une lettre; mais je te prierai seulement de fixer toute ton attention sur ce fait, qui est la clef de la bonne philosophie et auquel tu n'as pris garde probablement jusqu'à présent : c'est que *toutes* les connaissances humaines vont croissant de siècle en siècle, et que les institutions et les idées politiques de chaque époque d'un peuple doivent être relatives à l'état des lumières chez ce peuple à cette époque. Si tu examines cette proposition sérieusement et avec des connaissances historiques, tu ne tarderas pas à l'adopter; et si tu l'adoptes, tu sentiras qu'il en résulte nécessairement que la politique d'un siècle ne peut pas être celle du siècle précédent, et que, par conséquent, la politique du XVIIIe siècle n'est plus celle qui convient aujourd'hui, par cela même qu'elle était celle qui convenait au XVIIIe siècle. En un mot, toutes tes idées générales, mais surtout tes idées sociales, sont toutes entachées d'une idée radicalement fausse, celle de l'absolu. Il n'y a rien d'absolu dans ce monde, tout est relatif; plus tu y penseras, plus tu en seras convaincu. Cette idée fausse nous est donnée à tous par notre absurde système d'éducation, et nous avons ensuite beaucoup de peine à nous en dépêtrer; pour ma part, je sais ce qu'il en est de cette difficulté-là. Ne te fâche donc pas de ce que je te dis que tu es dans une direction d'idées politiques fausse, surtout sans t'en donner la preuve; mais je t'assure qu'il en est ainsi. Je te conseille, pour t'en guérir, de te mettre d'abord bien dans la tête que tout, dans la politique comme dans les autres sciences, doit être fondé sur des faits observés, ce qui te portera à éliminer toutes les idées vagues et hypothétiques, et ensuite de lire beau-

coup moins les ouvrages du genre du *Contrat social* de Rousseau, et beaucoup plus les ouvrages historiques, comme l'*Histoire d'Angleterre*, de Hume, l'*Histoire de Charles-Quint*, de Robertson, qui sont les moins mauvaises de toutes les histoires, surtout la première. Ensuite, mets-toi à étudier l'économie politique, c'est-à-dire l'ouvrage de Smith et celui de Say.

Quant à ta question sur l'application de la peine de mort, je te dirai que je crois, en général, que la société doit infliger les peines qu'elle juge lui être utiles; mais ensuite je te dirai que je ne suis nullement convaincu que la peine de mort soit utile, c'est-à-dire aussi utile que pourrait l'être une autre peine. Du reste, cette question, quoique bien débattue, n'est point encore résolue, parce que l'on ne l'a point examinée dans un esprit convenable, et qu'il n'y a point encore assez d'observations positives recueillies à ce sujet, pour asseoir une opinion bien décidée. Cependant, s'il fallait opter absolument, je pencherais assez volontiers vers le mot de Voltaire : « Un pendu n'est bon à rien. »

Tu me demandes mon opinion sur l'Université, et une opinion motivée, qui plus est. Sais-tu que ce n'est pas là une petite affaire? Je te dirai en gros ce que je t'ai déjà dit dans ma première lettre, que je regarde l'Université comme une corporation essentiellement opposée aux progrès des lumières, et qui tendrait à faire rétrograder l'esprit humain, si l'esprit humain pouvait rétrograder. Parmi beaucoup de raisons que je pourrais donner à l'appui de cette assertion, et que je te débiterai peut-être dans la suite, je me contenterai de te dire en ce moment que l'Université est un corps

nécessairement en arrière et très en arrière du siècle, puisqu'il a pour objet de maintenir un absurde système d'éducation qui se trouve, à quelques légères modifications près, être le même encore aujourd'hui qu'au XVe siècle.

Adieu. Ton ami pour la vie.

COMTE.

A la prochaine lettre, je te donnerai quelques détails sur l'enseignement mutuel.

Dans un mois je serai père. J'ai peine à le croire, et je ne puis encore m'habituer à cette idée-là.

X

A Monsieur VALAT, à Béziers,

Paris, le 15 juin 1818.

Quoique ton exactitude ne soit pas tout à fait aussi scrupuleuse que la mienne, j'avoue avec plaisir que j'aurais tort de te faire le moindre reproche, et, sans aucun préambule chicanier, je me livre à la douceur de répondre à ta lettre que je viens de recevoir il y a une heure, et je m'embarque pour Béziers, incertain si le voyage durera une, ou deux, ou trois feuilles.

Je vais te parler d'abord de ma position, et répondre

aux diverses observations que tu me fais à cet égard, afin de n'avoir pas à revenir sur ce sujet.

Comme je tiens infiniment à conserver toute ton estime, permets-moi de relever l'inexactitude de tes assertions sur ma vie pécuniaire. Tu dis que j'ai tort de prêcher misère quand j'ai 250 à 300 francs par mois à ma disposition, et tu pars de cette réflexion pour me demander en ami si je n'ai pas contracté quelques goûts ruineux. D'abord, je ne sais où tu as pu calculer que j'ai 250 à 300 francs de revenu par mois. Probablement tu me supposes encore dans l'heureuse et courte passe où j'étais chez M. de Saint-Simon; mais tu rabattras de ce compte en songeant que je n'ai que deux écoliers à 3 francs le cachet, et dont l'un ne prend leçon que tous les deux jours : ce qui fait, tout bien pesé, 120 francs par mois. Il y a loin de là à 250 et 300. Ajoute à cela que je suis encore obligé de demander quelques petites choses à mon père, mais qui, un mois dans l'autre, ne vont pas au delà de 40 à 50 francs. Tu penseras facilement qu'avec cela on peut encore prêcher misère *quand on est à Paris*, et que tes 120 francs à Béziers ont au moins autant de valeur que mes 170 ici, surtout étant, comme tu l'es, je crois, logé gratuitement. Je crois donc qu'à bien pousser le parallèle, on pourrait prétendre que tu es plus riche que moi. Quant à la question que tu m'adresses sur mes goûts, je te dirai qu'ils ne sont pas plus ruineux qu'auparavant, et qu'ils le sont même beaucoup moins, parce que depuis que je suis amoureux je ne dépense rien en filles, et que je suis actuellement assez blasé sur les spectacles pour que ce divertissement ne m'occasionne que fort peu de dépenses; mon su-

perflu (quand superflu il y a) file presque toujours en livres, et encore même de ce côté y a-t-il réduction, car depuis que je me suis avisé de penser je lis beaucoup moins, et j'en suis quitte pour être abonné à quelque cabinet littéraire à raison de 6 francs par mois. Quant à Pauline, je t'assure que c'est bien à tort que tu la suspectes de coquetterie : je n'ai jamais connu de femme qui fût plus raisonnable qu'elle sur cet article. Ce n'est pas qu'elle n'aime les colifichets tout comme une autre, mais elle sait supporter les privations dans ce genre avec une patience angélique, un charme, une gaieté, une grâce, une délicatesse, dont le commun des femmes n'est point susceptible, mais dont je crois aussi qu'on ne peut trouver les exemples que dans cette délicieuse moitié de l'espèce humaine, qui, tout compensé, vaut, je crois, infiniment mieux que l'autre.

Je te demande pardon d'être entré dans cette explication, mais elle était nécessitée par l'impérieux besoin de conserver toute ton estime; et d'ailleurs elle m'a fourni l'occasion de te donner quelques détails sur ma vie privée, et de te faire connaître un des principaux traits du caractère de ma Pauline.

Du reste, tu ne m'entendras plus te prêcher misère : il y aurait affectation ridicule, car je vois maintenant que ma position va devenir bientôt meilleure. J'ai la presque certitude aujourd'hui d'être au mois d'octobre prochain professeur dans une pension, place qui sera au moins de 1,200 francs, sans compter les élèves particuliers; et, en outre, j'ai l'espérance très-probable d'organiser également, à la rentrée des classes, un cours à l'usage des candidats à l'École polytechnique qui

veulent se présenter à la fin de l'année; ce cours, si j'en crois mes espérances, rapportera environ une vingtaine de louis par mois. Alors, je jouirai d'un revenu annuel de près de 6,000 francs, pourvu que cela dure, et sans compter la politique, qui, selon toutes les probabilités, rapportera bien quelques petites choses l'année prochaine. Si mes calculs ne sont pas contrariés par les événements, tu vois que ma position deviendra très-passable l'année prochaine, et que je n'ai guère que quatre mois de mauvais temps à passer. Je t'avouerai d'ailleurs que je suis décidé à ne pas thésauriser, ou très-peu, et que, sans courir après les occasions de faire des dépenses frivoles ou inutiles, je ne ferai pas beaucoup d'efforts non plus pour dépenser moins que mon revenu. Ai-je tort? Ai-je raison? Je n'en sais rien, mais je trouve qu'il y a beaucoup de vraie philosophie dans cette saillie de Figaro : *Qui sait si le monde durera encore trois semaines?*

J'arrive maintenant à toi, mon cher Valat, et, pour rendre la transition plus douce, je te dirai que je désirerais bien que tu prisses le même parti que moi : je t'avoue que, malgré les motifs que tu as de rester en Languedoc, je crois que par ces motifs même tu devrais venir t'établir ici, ou du moins le tenter. Du reste, cela sera plus facile à discuter une fois que je serai installé. Mais je te le demande : si tu parvenais à gagner ici quatre à cinq fois plus qu'en Languedoc, ne pourrais-tu pas déterminer tes parents à se transplanter à Paris? Je te prie de me dire si ce projet serait praticable. Pour moi, je le désirerais de tout mon cœur, et ce désir me porte à croire à sa possibilité, de sorte que je ne saurais être

bon juge en cette matière. Mais toi qui es compétent à cet égard, dis-moi, je te prie, si cela est impraticable sérieusement.

Quant aux craintes que tu manifestes sur un prochain rétablissement des Loyolistes comme corporation enseignante, je t'assure qu'elles sont tout à fait dénuées de fondement. On est bien mal instruit en province de l'état des choses. D'abord, la supposition d'un couvent de cinq cents apprentis molinistes à Paris est un conte absurde; et sans avoir sur celui d'Amiens des données aussi positives, je le crois aussi imaginaire. Que les débris de la Compagnie de Jésus ne soient pas encore complétement anéantis, c'est tout simple; que depuis la Restauration, qui a fait rêver à tant d'imbéciles et de fripons le rétablissement de l'ancien ordre de choses, ces obscurs individus se soient agités (un peu sourdement, il est vrai) pour se remettre sur l'ancien pied; qu'ils aient même conçu des espérances, formé des tentatives systématiques, c'est tout simple encore; mais que leurs espérances soient fondées, que leurs tentatives puissent réussir, voilà ce qui n'est point, ce qui ne saurait être. Mon cher Valat, la force de l'opinion est aujourd'hui solidement constituée; elle est une puissance reconnue, et désormais on ne peut rien entreprendre contre ses décisions formelles; or il n'est aucun point peut-être sur lequel l'opinion se soit plus ouvertement prononcée que sur celui-là. On en a parlé en 1815 (car de quoi n'a-t-on pas parlé dans cette session), eh bien! même dans cette époque, la proposition indirecte du rétablissement des jésuites a soulevé le public d'indignation, et cette indignation s'est bien

montrée au grand jour. Quant à ce que tu crains sur le concordat, je te dirai que je ne sais point quel parti le ministère veut prendre à cet égard, mais je crois le ministère assez sensé pour ne plus remettre une pareille question sur le tapis ; et d'ailleurs, fût-il assez mal avisé pour rendre une ordonnance à cet égard, cette ordonnance ne durerait pas six semaines. Pourquoi penses-tu que le concordat a été retiré ? Tu t'imagines peut-être que c'est par les difficultés que les ministres craignaient de rencontrer à son admission par les Chambres : ce n'est pas cela du tout ; le ministère dispose de la majorité des voix, et quand il veut faire passer une loi, il en vient toujours à bout. Mais en retirant le concordat le ministère a obéi à l'opinion qui s'était prononcée d'une manière irrécusable, et il obéira à la même puissance en s'abstenant de présenter encore cette ridicule proposition. D'ailleurs, tu dois être bien convaincu que dans le cas même où le ministère s'entêterait à ne pas céder complétement sur ce chapitre, du moins il céderait en partie, et qu'ainsi le concordat qui passerait (s'il en passe un, ce qui me paraît fort peu probable) serait nécessairement moins illibéral que le concordat proposé, au lieu de l'être davantage. Ainsi, dans toutes les hypothèses, on ne peut pas craindre que le rétablissement des jésuites soit une suite du concordat. C'est donc avec une ferme confiance que je t'engage à te tranquilliser entièrement à cet égard, et à ne plus te figurer que ta robe doctorale puisse être chassée par une soutane : va, tu ne seras point obligé de croire en Molinos et en Loyola. Les ministères de France, d'Angleterre, d'Allemagne, et surtout de

France, sont devenus actuellement, sur les points importants du moins, les très-humbles et très-obéissants serviteurs de S. M. l'opinion publique.

Quant au bulletin que tu me demandes sur la santé de l'Université, de cette fille aînée de nos rois, qui est si vieille qu'elle en radote, comme disait si spirituellement et si judicieusement le Montesquieu des *Lettres Persanes* (qui n'est pas du tout celui de l'*Esprit des Lois*), je te dirai que j'ai trop peu de rapports avec cette laide commère pour savoir au juste comment elle se porte. Elle fait dire de temps en temps par ses phrasiers qu'elle est utile et même indispensable à l'état actuel et constitutionnel des choses, vu qu'elle convenait si bien à l'état des choses sous le très-constitutionnel Bonaparte; mais cependant on voit aisément dans la conduite de cette vieille folle la prudence, pas si mal entendue, de ne pas trop faire penser à elle : on voit que l'Université tremble fort de tomber si on vient une fois à l'examiner un peu sérieusement; et si elle a cette crainte, il faut bien qu'il en soit quelque chose. Du reste, quand enfin nous aurons des presses libres (ce qui arrivera inévitablement dans un an ou deux), il faudra bien que la question soit discutée, et dès lors tu conçois que c'est généreusement calculer que de donner par approximation à l'Université pour trois ou quatre ans de vie.

Malgré ce que tu me dis sur tes idées politiques, je me sens encore assez porté à croire qu'elles sont entachées du vice de l'absolu (non de cet absolu qui a coûté 108,000 francs au pauvre M. Arson; si tu as lu les journaux assidûment, tu dois m'entendre). Ce qui me

porte à le croire, c'est que notre absurde système d'éducation nous conduit tous à des idées beaucoup trop absolues; que moi-même j'y ai passé, et qu'il n'y a guère plus d'un an que j'en suis heureusement quitte. Je pense donc que ma remarque subsiste, comme dit Vaugelas, et que tes idées sont absolues sans même que tu t'en aperçoives. Du reste, si cela n'est point, j'en suis fort aise, et je t'en félicite de tout mon cœur; dans ce cas, j'ai combattu des chimères, c'est du temps perdu, et voilà tout. Je ne puis t'en dire davantage aujourd'hui, j'ai trop de choses à te conter encore; mais je t'engage de nouveau à étudier l'*économie politique*, qui est une science fort distincte de ce qu'on appelle ordinairement *la politique*. L'ouvrage de Say est ce qu'il y a de mieux à consulter pour cela.

C'est Poinsot qui est l'inspecteur en tournée dans le Midi; mais il est parti depuis trois semaines, de sorte que je n'ai pu lui parler de ce que tu me dis dans ta lettre.

Quant à l'enseignement mutuel, je ne puis te donner ici une idée de cette heureuse découverte; je t'engage pour la connaître un peu exactement à lire les différents rapports faits à la Société d'enseignement mutuel établie à Paris, et dont le recueil doit se trouver à Montpellier, j'imagine. Ce qui vaudrait beaucoup mieux encore, ce serait d'examiner quelque école organisée sur ce principe, s'il s'en trouve à ta portée. Je te dirai seulement en gros que cette méthode, extrêmement simple, a l'avantage immense d'être appropriée parfaitement à la manière d'être physique et morale des enfants; que c'est au point que les enfants s'ennuient dans

les temps de relâche et ne soupirent qu'après l'heure de la séance; qu'en outre, l'instruction est infiniment plus rapide et plus économique par ce procédé. Un enfant d'une intelligence médiocre apprend à lire, à écrire (leur écriture à tous est parfaitement belle), et à compter, en moins de quinze mois, et les parents en sont quittes pour un déboursé de 6 francs dans tout ce temps-là : les frais ne sont presque rien, puisqu'il suffit d'un seul maître pour quatre ou cinq cents élèves, et même pour mille en Angleterre. Enfin, je ne finirais pas si je voulais te faire connaître tous les avantages intellectuels, moraux et politiques de cette méthode; je te dirai en deux mots que cette découverte me paraît destinée à faire époque dans la suite tout comme l'invention de l'imprimerie. Malgré les obstacles opposés à cette innovation, elle n'a pas cessé depuis trois ans de faire de rapides et continuels progrès; il s'en organise par toute la France, dans toute l'Europe, et jusque dans la barbare Russie. On a étendu à Paris les applications de ce procédé, et il s'est formé un grand nombre d'écoles pour enseigner aussi la musique et les langues vivantes. On se propose même de l'appliquer à l'étude des mathématiques élémentaires. Je serai peut-être fourré dans cette innovation, car je serai probablement chargé, si les arrangements me conviennent, de composer un livre à cet effet. Je t'en instruirai si cela se fait. Je parie que dans le fond de ton et de mon Languedoc tu n'es guère au courant des événements littéraires. Il est vrai qu'ils valent rarement la peine que l'on se donnerait pour les connaître. Cependant la publication de l'ouvrage posthume de Mme de Staël doit avoir percé jus-

qu'à toi. Je t'engage à lire cet ouvrage, qui, malgré ses grands et très-grands défauts, est pourtant infiniment supérieur à tout ce qui a été écrit sur le même sujet, en y comptant même les mâles. C'était une femme bien extraordinaire que cette Mme de Staël; elle était bien au-dessus de son cher amant (Benjamin Constant). Sa manière de vivre n'était pas moins singulière que ses écrits. Elle pensait, écrivait et agissait beaucoup plus en homme qu'en femme, quoiqu'elle fût assurément pourvue largement de cette grande sensibilité qui caractérise son sexe.

Je ne sais pas bien au juste si je suis père dans ce moment, mais très-probablement je le serai au moins demain, l'accouchement ne peut guère tarder davantage; le terme est arrivé, non au compte du bénévole mari, mais au mien, qui est un peu plus exact. Je ne me suis pas soucié d'être parrain, non à cause des dépenses, qui sont terriblement exagérées par *l'hermite*, mais à cause des inconvénients qu'il pourrait y avoir à rendre notre liaison perceptible au mari : on vit si commodément à Paris, que ce brave homme ignore même que je vois tous les jours ou tous les deux jours sa femme chez lui pendant deux heures. Il ne m'a jamais vu, il ne sait pas mon nom, il ignore jusqu'à mon existence, tandis que je connais entièrement lui, son nom et toute son existence.

Cabanes est parti depuis un mois, pour aller passer quelque temps chez lui; il compte retourner à Paris en septembre.

Granier m'a écrit enfin depuis quelques jours; c'est la première fois depuis qu'il a quitté Paris. Tout ce

qu'il dit étant fort insignifiant, je ne t'en entretiendrai pas davantage.

Adieu, mon cher, je te quitte pour aller savoir si c'est une fille ou un garçon. Elle ne le nourrira pas elle-même, malgré les beaux raisonnements de Rousseau, parce qu'elle ne le peut point; mais il sera en nourrice à Paris, et je pourrai le voir tous les jours. Je te prie de tenir tout ceci exactement *à parte,* parce que de confident en confident cela pourrait bien aller jusqu'à mes parents, et tu conçois mon désappointement. Adieu. Ton ami pour la vie,

COMTE.

XI

Monsieur VALAT, à Béziers

Paris, le 22 juillet 1818.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas

Mon épigraphe doit te mettre à peu près au courant de ce que j'ai à t'annoncer, mon cher Valat. Oui certainement, ce parti-là est bien préférable au *qui*, *quæ, quod,* de Béziers, et la chose me conviendrait tout autant qu'à toi, puisqu'elle te rapprocherait probablement de ton ami ; mais..., d'après les informations les plus po-

sitives, il se trouve qu'il n'y faut plus songer. C'est ici le cas de montrer de la philosophie.

D'abord, il n'est pas vrai, comme on te l'avait dit, que huit de nos co-licenciés aient été admis à l'école des états-majors, dans laquelle il n'y a encore personne; aucun élève n'a été encore admis à concourir pour y entrer. De plus, tous nos camarades se trouvent exclus par une disposition qui exige formellement que les candidats soient pourvus d'un brevet de sous-lieutenant au moins; ainsi, par exemple, un élève de ma promotion, que tu connais sans doute, Thouret, est depuis deux mois ici occupé à solliciter la faveur que tu désirais, et on a fini par lui répondre officiellement, il y a huit à dix jours, que lui ni aucun élève ne serait admis à concourir, vu la disposition dont je te parlais tout à l'heure; c'est d'après cette réponse catégorique qu'il a renoncé totalement à cette partie. Je te dirai d'ailleurs que, selon toutes les apparences, il y aura un très-grand nombre de concurrents, et que le choix sera fait, non d'après la capacité ni d'après les services rendus à l'État, mais en prenant pour bases la naissance, la faveur et la fortune.

Cette lettre n'étant à autre fin, j'imiterai ton silence sur tout autre sujet, et je t'attends à ta prochaine, bien persuadé que tu seras guéri de ton goût passager pour l'état-major.

Adieu. Ton ami pour la vie,

COMTE.

J'ai changé de logement; voici ma nouvelle adresse : rue Saint-Germain-des-Prés, n° 8.

Si tu peux parvenir à être transplanté à Montpellier, et changer ton Lhomond contre un Legendre ou un Lacroix, je crois que tu pourras te consoler très-facilement de ne pas être officier d'état-major : qui dit militaire dit toujours plus ou moins esclave.

Je crois, du reste, que l'enseignement mutuel nous prépare de beaux jours à nous autres jeunes professeurs de mathématiques. L'application de cette méthode à l'enseignement scientifique ne peut manquer de venir tôt ou tard, peut-être même bientôt, car on est déjà sur la voie; si avec cela nous avons le bonheur d'obtenir la liberté de l'instruction, tu verras que ton sort s'améliorera bien, ainsi que le mien.

XII

A Monsieur VALAT, à Béziers.

Paris, le 17 novembre 1818.

Réception le matin, réponse le soir; j'espère, mon cher ami, que voilà de l'exactitude si jamais il en fut. Pour peu que tu te piques d'honneur aussi, notre chère correspondance ira d'un assez bon train; et, en conscience, j'en ai bon besoin, car tes lettres me font grand bien.

Les craintes que tu avais conçues à mon égard, d'après mon ci-devant silence, étaient et seront toujours, je pense, dénuées de fondement. D'abord, je ne risque pas d'encourir les honneurs de la police correctionnelle par mes sublimes fonctions de publiciste. Bien que nous n'ayons pas encore la jouissance de la douce liberté de dire tout ce qui passe par la tête (qu'on sera, à ce qu'il paraît, obligé de nous lâcher enfin à cette session, sauf les restrictions et les escobarderies de l'illustre et profond M. Decazes), les aboyeurs du ministère ont cependant considérablement adouci déjà leur respectable zèle, et d'ailleurs, dans tous les cas, comme je ne suis pas *l'auteur ostensible,* je ne suis pas non plus *l'auteur responsable.*

Tu as beau me moraliser pour me prouver que j'ai tort de m'ennuyer (ce qui est évident de soi-même), et encore plus tort de m'inquiéter des tracasseries dont m'obsède l'amour-propre le plus impertinent, je n'en continue pas moins à soupirer après le moment où je pourrai envoyer à tous les diables mon enseignement, ou, au moins, il me sera permis d'en prendre à mon aise et de le traiter suivant ma fantaisie. J'admire ta constitution, si elle te permet de supporter des charges de ce genre sans en être excédé; mais la mienne malheureusement n'a pas été aussi bien travaillée par la très-divine Providence, et cela, sans doute, afin que j'aie l'occasion de me mortifier; et si c'est là réellement son intention, elle est largement satisfaite. Je t'assure que c'est pour moi une condition bien pénible que d'être obligé d'enseigner suivant des formes que je vois clairement vicieuses, quand je sens très-clairement

aussi qu'il me serait possible d'en suivre de meilleures, en n'écoutant que mes propres idées. Pour que cette obligation me pesât moins, il faudrait que je ne prisse aucun intérêt à ma besogne, et alors, ma foi, elle me serait bien autrement ennuyeuse. D'ailleurs, pour trancher le mot, le plaisir de faire à ma tête a toujours été et sera toujours pour moi le plus succulent de tous les plaisirs, et m'en voir privé en quoi que ce soit, la plus insipide des contrariétés.

Si j'étais de bonne humeur ce soir, je pourrais te faire rire en te faisant part des aveux naïfs de l'amour-propre de M. Reynaud, dans une conversation que j'ai eue avec lui pour tâcher que mon fardeau fût allégé, de la bonhomie de vanité avec laquelle il en revenait toujours à me dire : « Hors de mes livres, point de salut », ou l'équivalent, etc.

C'est toi, mon cher ami, qui conserves une gaieté imperturbable, et, ma foi, je t'en félicite sincèrement, car c'est, après la santé, le premier des biens. J'ai ri de bien bon cœur ce matin en lisant ton tableau vraiment comique de ton professorat particulier, et c'est la seule fois que j'aie ri de la journée.

Il me tarde bien, mon cher, que nous soyons réunis ici. Je t'avoue que j'éprouve souvent le besoin d'un ami, et d'un ami tel que toi : nous serions, je crois, bien heureux l'un et l'autre. Quoique mes affections conjugales et paternelles occupent fortement et intéressent au plus haut degré mon cœur (toute plaisanterie à part), je sens néanmoins que tu me manques. Les affections douces et tendres sont les plus heureuses, la source du seul véritable bonheur qu'on puisse accrocher sur notre

misérable planète, et on ne saurait en avoir trop; l'amour, la paternité, loin de nuire ou d'être altérés par l'amitié, s'allient, au contraire, parfaitement avec elle; ce sont choses qui vont très-bien de compagnie.

Je ne puis m'empêcher de répondre quelques mots à tes réflexions sur mes observations par rapport à la loi de recrutement. C'est une matière sur laquelle j'aurais fort à cœur de te voir des opinions que je crois saines, et je suis parfaitement convaincu que je t'amènerais à ma manière de voir, si nous étions ici dans nos douces conférences philosophiques et amicales. Mais tu sens que les raisons ne peuvent guère s'exposer dans une lettre; cependant je vais te présenter succinctement quelques réflexions dont je présume que tu reconnaîtras l'exactitude tôt ou tard, en méditant sérieusement sur ce sujet.

Ce n'est pas seulement par principe d'humanité que je déteste une institution semblable à celle des armées permanentes. C'est aussi parce que l'étude approfondie que j'ai pu faire jusqu'à présent de la politique m'a convaincu qu'en analyse définitive, cette institution est aujourd'hui le seul obstacle au perfectionnement de l'organisation sociale, de quelque point de vue qu'on l'envisage. C'est ce dont je te convaincrais, j'espère, par conversation, en examinant avec toi l'état actuel de la civilisation, sous ses différents rapports, et ses progrès futurs probables déduits de l'observation de sa marche passée; mais il y a là pour trois semaines de conversation au moins, aussi je t'en tiens quitte. Je te prierai seulement d'examiner les propositions suivantes :

1° L'institution des grands corps de soldats (exclusi-

vement soldats, bien entendu) est aujourd'hui l'unique motif de guerre, ou à peu près, chez les nations civilisées ; de sorte qu'on n'attaque le plus souvent que parce qu'on a d'énormes masses de brigands oisifs dont on ne sait que faire et qui ne demandent que plaies et bosses.

2° L'établissement des armées permanentes rend impossible l'établissement de la liberté, du moins d'une manière solide : tous les soldats de profession sont de véritables gendarmes, du plus au moins, prêts à insulter, emprisonner et fusiller au besoin tous ceux qu'il plaira au chef militaire de condamner. En un mot, l'ordre social ne sera en définitive fondé que sur la force, tant qu'on gardera des armées soldées. C'est ce qui a été bien établi, et récemment encore, surtout par les publicistes Allemands, et avant par les Anglais, Français, Américains et Italiens.

3° L'expérience a prouvé dans tous les temps que les armées soldées sont excellentes pour l'attaque, mais qu'elles sont tout à fait impropres pour la défense, et que par conséquent les peuples qui ne veulent pas faire de la guerre un métier, qui ne veulent l'employer que pour repousser les attaques étrangères, doivent, même sous le rapport militaire, renoncer à l'emploi des armées soldées. La guerre de l'Amérique et mille autres le prouvent. Tout récemment, ce ne sont pas les armées soldées de l'Espagne qui ont repoussé les troupes de Bonaparte, qui passaient pour les meilleures de l'Europe; ce sont les *guérillas*, en un mot les citoyens armés pour défendre leurs propriétés, leurs femmes, leurs enfants, et qui mettaient plus de courage à cela que les autres n'en mettaient à égorger et à piller l'Espagne.

En Allemagne, ce ne sont pas les armées soldées qui nous ont repoussés; ce sont les *Landwehr*, les *Landsturm*, c'est-à-dire les gardes nationales; et, pour nous autres Français, ce n'est pas avec nos troupes réglées que nous avons battu les privilégiés européens en 1792, c'est avec les carmagnoles.

4° La paix perpétuelle projetée par le bon Henri et le brave Sully, et renouvelée depuis par l'estimable abbé de Saint-Pierre, a été examinée avec beaucoup trop de légèreté par Voltaire, Montesquieu et autres, qui ont jeté du ridicule sur cette idée, et qui ont empêché, par suite, qu'on examinât la question sérieusement. Le fait est que l'idée de ce bon abbé était bonne en elle-même; mais elle péchait par la combinaison fausse par laquelle il voulait l'effectuer, puisqu'il proposait une coalition des rois, dans le genre à peu près de ce qu'on appelle aujourd'hui la Sainte-Alliance, pour maintenir la paix; autant aurait-il valu proposer de faire garder les moutons par les loups. La royauté, dès l'origine, a été une institution essentiellement militaire, et par conséquent guerrière; elle avait conservé ce caractère quand le bon abbé écrivait; elle n'a commencé à le perdre, en Angleterre, qu'à partir de la révolution de 1688, et encore très-incomplètement, et en France par l'effet de notre révolution actuelle. C'est à présent, dès-lors, qu'il devient possible d'établir une paix durable, parce que les rois ne dirigent plus exclusivement, que les peuples ont une part dans la direction suprême de l'État, et que bientôt, par la puissance de l'opinion publique éclairée par la liberté de la presse et exercée par la Chambre des Communes, les peuples gouverneront de fait. Or, ce

sont les rois, et non les peuples, qui ont intérêt et qui désirent faire la guerre.

5° Enfin, et ce n'est pas une considération d'une mince importance, l'armée soldée coûte trois cents millions ; et si l'on pouvait calculer exactement tous les frais indirects qu'elle occasionne à la nation, comme logement des héros, pillage fait par les héros, petites pensions faites aux héros par leurs parents, etc., etc., et qu'on portât ensuite en ligne de compte tout le travail productif que pourraient faire ces 200,000 héros, et qu'ils ne font pas, on friserait de bien près, je crois, le milliard.

En voilà trop, je pense, sur ce seul article ; mais, ma foi, le sujet m'a un peu entraîné, et je conclus au licenciement de l'armée soldée, à l'inverse du respectable Caton, qui opinait toujours contre la paix.

Tu me demandes, mon ami, quelques détails sur ma vie ; ce sera bientôt fait, car elle est presque aussi uniforme que la tienne, et j'espère que cette co-tranquillité est bien honorable pour moi, qui suis sur un si grand théâtre. Mais, ma foi, tout bien pesé, je ne connais pas de caverne où l'on puisse être plus retiré et plus paisible qu'à Paris, quand on en a bien envie. Je me lève ordinairement à sept heures (l'hiver au moins) ; à huit heures et demie je me rends à ma pension pour la leçon du matin, qui dure jusqu'à dix heures et demie ; alors je déjeune, et puis je donne une ou deux leçons particulières et je travaille jusqu'à trois heures, où je retourne à ma pension pour la séance du soir, qui finit à quatre heures. Alors finissent mes ennuis, et je suis enfin à moi-même. A ce moment, je vais ordinairement chez

ma Pauline, ou je la vois chez moi avec ma fille, jusqu'à huit heures environ (en prenant néanmoins une demi-heure pour dîner, car l'amour ne satisfait pas totalement l'estomac, et quelquefois même il le creuse). A huit heures je travaille chez moi jusqu'à dix ou onze heures, ou bien je me couche tout bourgeoisement, ou bien encore (mais ceci est devenu très-rare) je vais au spectacle ou dans un cabinet de lecture. Le lendemain, je recommence.

C'est une chose singulière que la passion du spectacle m'ait si fortement quitté depuis environ un an ; je t'assure que je n'y vais guère plus de deux fois en trois mois, ordinairement. On se blase sur tout ; je m'en suis saturé pendant près d'un an, et actuellement je ne regarde pas seulement les affiches. Je ne vais plus aux Variétés depuis que Potier a quitté ; je n'aime pas les mélodrames, je ne supporte guère la musique que pendant une demi-heure et la danse pendant cinq minutes ; dès lors tu sens que je ne vais qu'aux Français. Or, depuis que j'ai un peu vécu, observé et réfléchi, la tragédie me paraît ridicule, les amours en sont extravagantes, boursoufflées, hors de nature : ainsi je ne me plais qu'à la comédie ; or, Fleury ayant quitté la scène, et connaissant d'ailleurs, pour les avoir vues plusieurs fois, toutes les bonnes comédies, et sachant par cœur les acteurs et actrices, je préfère rester philosophiquement chez moi, ou aller philosophiquement causer avec le digne philosophe Saint-Simon.

Adieu. Ton ami pour la vie,

COMTE.

XIII

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

Paris, le 24 septembre 1819.

Je commence humblement et franchement, mon cher ami, par m'avouer coupable envers toi et envers ma famille du long silence que j'ai gardé jusqu'à présent, et que je confesse naïvement n'être point excusable, quoique, si je voulais faire mon panégyrique, je ne trouvasse facilement plusieurs excellentes raisons pour me justifier. Tu en jugeras toi-même par l'exposé rapide que je compte te faire; malgré cela, je conviens qu'il y a eu paresse et négligence (j'espère bien que tu n'as jamais pensé indifférence). Quelques motifs très-puissants empêchent d'écrire ou font ajourner les lettres; moins on écrit, moins on a envie d'écrire; la paresse, qui se trouve toujours au fond de l'homme, vient à s'en mêler, et on reste des mois entiers sans donner signe de vie à ses amis : voilà mon histoire en deux mots, et je ne prétends pas la blanchir. Cependant, comme d'un autre côté je ne veux pas me faire plus noir que je ne le suis, je te dirai que cinq ou six jours avant de recevoir ta mercuriale, j'avais écrit à ma famille : ainsi ton éloquence s'est trouvée venir un peu comme la moutarde après dîner. Ce petit acte de *pré-obéissance* me vaudra,

j'espère, joint avec le naïf aveu de mes torts, mon pardon tout entier : j'y compte. Pour achever de tout réparer, je promets d'être, à l'avenir, très-fidèle à notre chère correspondance, et de répondre au plus tard dans la huitaine de la réception de tes épîtres amicales.

Comme je me dois à moi-même un dédommagement de mon long silence, tu ne trouveras pas mauvais que je t'envoie un petit volume, que tu seras obligé de lire tout entier, sans avoir le droit de t'endormir ; car, enfin, quelque longue que puisse être mon épître actuelle, la longueur de mon silence passé l'emportera encore de beaucoup dans la balance de l'ennui, comme on dirait au mélodrame. Ainsi, malgré que j'aie beaucoup de choses à te dire, en compte réglé, pour acquitter mon arriéré, je me réserve toujours, comme Montaigne et Sterne, de faire toutes les digressions et excursions qui me passeront par la tête ou par le cœur.

Je te ferai d'abord compliment sur les goûts champêtres qui viennent de s'emparer de toi ; je t'assure que, à ton grand étonnement peut-être, je n'ai nulle envie de m'en moquer. Il faut qu'il y ait entre nous une grande *sympathie*, ou, pour s'exprimer en termes moins poétiques et plus positifs, une grande conformité dans la manière de sentir et de juger, car je t'avoue que, de mon côté, j'en suis arrivé au même point. A la vérité, c'est, je crois, par un chemin inverse. Chez toi, c'est principalement au spectacle des campagnes, et surtout de leurs habitants, qu'est due cette métamorphose ; au contraire, c'est à l'observation attentive et approfondie des villes que je dois un changement à peu près analogue. Mais, comme on ne juge bien que par comparaison, je crois

que nous serions confirmés l'un et l'autre dans notre manière de voir, toi par un séjour plus long à Paris, moi par une connaissance plus ample des campagnes. Quoi qu'il en soit, je suis, je te l'assure, profondément révolté de l'insolence, de la dureté, de la platitude, de la fatuité, de l'égoïsme, de ce qu'on appelle *les gens comme il faut;* ce sont, pour le cœur, la canaille du genre humain. Les vices de la classe inférieure, son avidité, sa stupide admiration pour le luxe et la grandeur, sa servilité, etc , m'affligent plus et me révoltent moins, beaucoup moins, car ces vices sont dus, pour la plupart, à l'ignorance et à la dépendance des classes inférieures, et à l'existence et à l'influence des classes supérieures. En un mot, je me représente les vices des classes inférieures comme le résultat à peu près inévitable de leur position sociale dans l'ordre politique actuel ; tandis que les classes supérieures n'ont point, à beaucoup près, la même excuse, ou au moins au même degré, et leurs vices sont bien plus volontaires. Au total, même dans l'ordre social actuel, il y a, tout bien pesé, plus de vertus dans la classe tout à fait inférieure que dans celle tout à fait supérieure; et la première a l'excuse inappréciable, aux yeux d'un philosophe, d'être victime. Je t'assure, néanmoins, en mettant toute misanthropie de côté, qu'il y a dans la classe moyenne des villes beaucoup de qualités, et qu'au total c'est la fraction la plus estimable de l'espèce humaine.

Quant à moi, je ne suis point, il est vrai, à la campagne, mais je ne suis point non plus à la ville, car je ne suis guère en rapport avec elle. Néanmoins, je forme bien, comme toi, le projet de fixer quelque jour ma résidence

à la campagne, mais sans cependant me *dépariser* tout à fait, car il y a ici une certaine classe d'hommes et une certaine classe de choses avec lesquelles je ne cesserai jamais d'avoir des rapports. A ne consulter que mon goût, je serais entièrement de ton avis ; mais prends garde que, malgré toi-même et à ton insu, il y ait un peu d'égoïsme dans la résolution que tu projettes, et que tu ne la considères un peu trop exclusivement que par rapport à toi. Sans doute, il faut vivre hors des hommes si l'on veut être heureux, du moins avec nos goûts et nos caractères; mais il faut aussi vivre un peu pour eux, et, en te tâtant bien, tu sentiras, j'en suis sûr, que ce besoin est aussi impérieux pour le bonheur que pour tes besoins personnels. Mon ami, cette classe d'hommes laborieux, francs, estimables, que nous aimons tous deux, elle est opprimée, elle est indignement pillée par ses supérieurs ; que le fruit de son travail lui profite désormais tout entier; qu'il cesse d'alimenter le luxe infâme et la basse oisiveté de ses *maîtres;* que l'ordre social, jusqu'à présent organisé pour le compte des gens inutiles, le soit entièrement pour les gens utiles : voilà, mon ami, un devoir pour nous, pour nous qui sortons de la classe des opprimés, et qui pouvons contribuer un peu, par nos lumières et par nos facultés, à effectuer ce grand changement. Une foule d'hommes de mérite, se laissant séduire par l'appât des richesses et du pouvoir, se rangent sous la bannière des oppresseurs ; d'autres, plus honnêtes, qui répugnent à prendre ce parti, se contentent de rester indifférents et paisibles spectateurs de la lutte. Mais qui donc se mettra du côté des faibles ? Mon ami, tu te joindras, nous

nous joindrons à un petit nombre d'hommes éclairés qui travaillent franchement à débarrasser le grand nombre de la domination et du pillage du petit; tu ne te contenteras pas de rester neutre, tu contribueras de tout ton pouvoir à la cause générale. Dans des temps moins heureux que le nôtre, ceux qui avaient aperçu nettement le triste sort de la classe travaillante pouvaient se borner à ne pas prendre part au pillage, persuadés qu'ils étaient de l'impossibilité de faire le moindre effort en faveur des travailleurs contre les oisifs; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi : grâce aux progrès des lumières et de la civilisation, ce qui passait autrefois pour rêve peut commencer à se réaliser; la guerre, le luxe, la misère, le pillage légal et organisé, peuvent disparaître peu à peu; on peut, par des moyens doux et faciles, établir solidement la paix, l'aisance du grand nombre. Quand un tel but peut être atteint, s'isoler entièrement de la société, vivre en simple spectateur, serait égoïsme. Soyons en rapport avec les hommes pour travailler à l'amélioration de leur sort. Certainement la génération actuelle ne verra pas s'accomplir ce grand œuvre, mais elle le verra s'avancer; nous pourrons nous rendre un jour, pour notre petite part, ce délicieux témoignage :

Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage.

Et quant à nous, nous pourrons ajouter, comme le bon vieillard du cher La Fontaine :

Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le besoin d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Tu trouveras sans doute, mon ami, que je viens d'user et même d'abuser largement du privilége que je m'étais réservé de faire des digressions; j'ai même besoin ici d'un privilége nouveau, que j'attends de ton inépuisable bonté, car, en demandant pardon d'avance des digressions et des excursions que je pourrais faire, je n'avais point parlé des complaintes et des utopies. C'est qu'à te dire le vrai, je ne savais point du tout moi-même, en commençant, que je finirais par en venir là. Enfin, je t'ai menacé d'un volume; tu pourras le diviser en chapitres pour ta commodité, et tu intituleras celui-là *Chapitre des Jérémiades*, afin de ne pas y retomber, si jamais tu te décides courageusement à relire ma lettre ou plutôt mon épître apostolique : car, en vérité, saint Paul était encore plus court que moi lorsqu'il adressait ses manifestes aux Athéniens ou aux Romains. A vrai dire, c'étaient bien des manifestes, car, en examinant sans aucun préjugé, soit religieux, soit anti-religieux, l'histoire de ces premiers temps de l'Église, ou pour mieux dire du Christianisme (car il n'y avait point d'*Église* alors), il faut convenir que Jésus-Christ et les apôtres étaient les libéraux de ce temps-là, de véritables philosophes, prêchant l'égalité et la philanthropie, et se faisant pendre par les prêtres et les procureurs généraux de cette époque. Je ne m'étonne pas que dans la révolution on ait appelé Jésus-Christ le premier sans-culotte de l'univers.

Voilà bien encore une digression tout à fait à la Sterne : je suis résolu aujourd'hui à lasser ta patience. Je ne sais moi-même où cela s'arrêtera. Je t'ai menacé d'un volume, ce n'était peut-être que pour ne pas trop t'effrayer

et pour ne pas m'épouvanter moi-même; mais prends garde.

Enfin, je viens au récit que je voulais te faire de ce qui me concerne. Ignorant la date de ma dernière lettre, je vais peut-être t'exposer à apprendre des choses que depuis longtemps tu sais aussi bien que moi; mais, enfin, on ne peut vaincre sa destinée, et la mienne est, pour aujourd'hui, d'être plutôt trop raconteur que pas assez.

Je crois t'avoir informé que depuis le mois de janvier je ne suis plus professeur à la pension où j'étais, à cause d'une tracasserie qui s'éleva entre l'amour-propre et la bêtise de M. Reynaud, d'une part, et, de l'autre, l'obstination et la conscience mathématique de M. Comte, dont celui-ci, en sa qualité de plus faible, a été la victime, ainsi que cela doit être sur la meilleure des planètes possibles; l'un s'entêtant à trouver excellents ses chers ouvrages, et à vouloir, en conséquence, qu'on les enseignât; l'autre s'obstinant à les trouver détestables et à refuser de les enseigner. Mais je ne considère pas cet événement comme du tout fâcheux, car rien ne m'est insupportable comme la dépendance, et surtout celle d'un homme médiocre.

Depuis cette époque, j'ai continué à donner des leçons particulières, et actuellement je suis tout à fait en vacances sous ce rapport. A la rentrée, il m'en reviendra, j'espère, plus que je n'en voudrai.

Quant à mon second moyen d'existence, je te dirai que, vu la loi sur le cautionnement des écrivains périodiques, le *Politique* a cessé de paraître aussitôt après la promulgation de cette agréable loi. Depuis lors, je tra-

vaille au *Censeur Européen*, de MM. Comte et Dunoyer, et peut-être as-tu déjà vu de mes articles dans ce journal quotidien ; il y en avait deux entr'autres, un dans le numéro du 16 juin et l'autre dans celui du 17 juillet, que je désirerais que tu eusses lu. Je n'ai pas jusqu'à présent été un collaborateur très assidu de ces patriotes vraiment estimables, mais j'y mettrai désormais plus d'activité (1). Les articles sont assez bien payés, et, si le journal réussit bien, comme je l'espère, j'aurai là, je t'assure, un très-solide, très-bon et très-honorable moyen d'existence. Le caractère de ce journal jouit de l'estime de toutes les personnes honnêtes, même de celles qui ne partagent pas nos opinions. Je te dirai, à ce propos, que, s'il vient à ta connaissance quelque fait politique que tu croies digne d'être connu, tu me feras plaisir de me l'envoyer ; je l'insérerais sous la rubrique *Béziers*. Attache-toi surtout aux vexations, actes arbitraires, dénis de justice, etc., etc., etc.

Voilà, mon ami, dans le passé, pour ce qui concerne mes intérêts pécuniaires. Quant à l'avenir, je te dirai que je ne songe plus à entrer dans l'Université : cette fille aînée de nos rois n'a pas beaucoup de temps à vivre, selon toutes les apparences, et au dire même des gros bonnets de cet ordre, qui ne se font pas illusion sur la durée de ces abus-là. Il y a grande apparence que d'ici

(1) Tu penses bien que je ne voudrais pas que cette nouvelle parvînt à la connaissance de mes parents. Cependant, comme je signe souvent mes articles en toutes lettres, ils le sauront sans doute un jour, et, au fait, il faut bien qu'ils l'apprennent, vu que je compte faire ce métier fort longtemps. Mais je préfère qu'ils l'apprennent ainsi plutôt que directement.

à deux ou trois années peut-être, cette vieille fille ira rejoindre ses aïeux dans le grand fleuve des ténèbres et de l'oubli. Dès cette session on lui portera quelques coups, mais qui ne seront pas mortels; il n'est pas même à désirer qu'ils le fussent, car les idées ne sont pas encore assez nettes et assez convenues pour qu'il soit utile de tuer dès ce moment l'Université : on ne pourrait guère mettre encore à la place un meilleur plan d'instruction. D'ici à quelques années, au contraire, on aura discuté la question et on sera en état d'organiser de meilleures bases. Il paraît que le mode des concours pour la nomination aux chaires, dont l'utilité est évidente dans les écoles de médecine et de droit, sera généralisé, et alors on pourra se flatter d'obtenir sans intrigues une place honorable dans une institution régénérée.

Quant à mes affaires que je puis appeler *de famille* (puisqu'aux titres près je suis époux et père dans toute la valeur naturelle de ces deux mots), j'ai eu, depuis que je ne t'ai écrit, de grandes inquiétudes pour ma fille. Les médecins l'avaient même à peu près condamnée, mais je l'ai mise à la campagne depuis trois mois, et je me suis convaincu par le fait que sa maladie n'avait d'autre cause que l'air vicié de Paris; elle se porte continuellement de mieux en mieux, et j'espère que je la sauverai. Je m'y attache de jour en jour davantage, et j'espère bien que cet *enfant de l'amour* aura un jour tout l'esprit et toute la sensibilité que les apparences physiologiques m'annoncent en elle. Comme elle n'est qu'à trois lieues de Paris, je puis aller souvent la voir; j'y étais hier.

Pour mon amour, tu sens qu'ayant déjà deux ans

d'existence, il doit être bien caduc; mais enfin l'amitié en tient lieu, et l'attachement que m'inspire ma fille donne un caractère particulier à cette amitié-là. Je ne sais ce que tout cela deviendra par la suite; mais je ne cherche pas à le prévoir, et je me contente de prendre les choses comme elles sont, et d'en jouir provisoirement autant qu'il est possible. Je commence néanmoins à sentir ma liberté un peu gênée par l'assiduité à laquelle j'ai accoutumé mon amie, assiduité que je me crois, par conscience, par probité et par délicatesse, obligé de continuer, même depuis qu'elle ne m'est plus aussi agréable. Mais que veux-tu? Les femmes en général et collectivement ont tant à souffrir des mâles de leur espèce, qu'en particulier je me crois obligé de compenser autant que je le puis les torts généraux de mon sexe. Car, en vérité, mon ami, l'horrible loi du plus fort, que les hommes ont su modifier à leur égard, bien qu'elle soit encore loin d'être détrônée, règne entièrement de la masse des hommes à l'égard de la masse des femmes, et, en détail, elle ne s'exerce aussi que trop. Une femme, dans l'ordre social actuel, est regardée par les lois, et presque toujours par les hommes, souvent moins libéraux que nos codes eux-mêmes, comme un meuble, comme un joujou destiné de toute éternité au bon plaisir et à l'usage de sa Majesté *l'Homme*, qui, par la grâce de Dieu et par la force de ses muscles, est constitué propriétaire de l'animal domestique appelé *femme*; à peu près comme dans les colonies, où un blanc est propriétaire de ses noirs, ou plutôt comme en Pologne, en Russie, en Hongrie, en Bohême, etc. etc., et, il y a quelques siècles, dans toute l'Europe, où un seigneur

est *maître* de ses *serfs*. On déguise, dans *la bonne compagnie*, cette triste condition des femmes, par beaucoup de fadaises qu'on leur débite, par de mauvais quatrains où on leur répète qu'elles sont les *maîtresses*, les *dominatrices*, que les hommes sont leurs *esclaves*, et autres bêtises de cette force; mais tout cela ne change point l'état des choses, et pour en juger il suffit d'examiner le sort des femmes dans les classes inférieures, où l'on dit les choses tout crûment comme elles sont, aussi bien que l'intérieur des ménages dans les classes supérieures. Je crois que l'on peut dire, sans exagérer, que, si la triste condition des femmes n'était point modifiée par les sentiments que fait naître dans l'homme le besoin physique de l'amour, elles seraient purement et simplement des serfs de glèbe, et même pis; vois ce qu'elles sont chez les sauvages : de pures bêtes de somme. Chez nous, quel est le sort de celles qui n'ont point de fortune par elles-mêmes? Le travail le plus assidu et le moins soldé, qui leur manque même très-souvent, vu que les hommes ne leur ont laissé qu'un très-petit nombre de professions, et des moins lucratives; ou bien le libertinage, c'est-à-dire la vente de leur personne, soit au premier venu, soit au plus offrant et dernier enchérisseur. Je m'étonne toujours, en faisant ces réflexions, qu'il puisse exister des femmes qui ne soient pas libérales; il me semble entendre un serf de Russie parler en faveur de l'esclavage des noirs des Antilles. Il est certain que la loi du plus fort ne cessera de s'exercer à l'égard des femmes que lorsqu'elle aura cessé entièrement de se faire sentir à l'égard des hommes; cela est inévitable et dans la nature des choses : aussi les femmes

sont directement et personnellement intéressées, comme femmes, aux progrès de l'ordre social, et ce qui le prouve, c'est qu'en effet l'histoire montre que le sort des femmes s'est constamment amélioré dans la proportion des progrès de la civilisation... Mais je crois, en vérité, que je vais t'assommer d'une dissertation politique sur les femmes. Je suis aujourd'hui en grand train de moraliser. Cela tient, en y pensant bien, à ce que je ne puis guère moraliser qu'avec toi : je n'ai autour de moi, excepté un très-petit nombre de personnes, que des *connaissances* ; toi seul es mon ami, toi seul sympathises complètement avec moi. Ah ! si nous étions ensemble, combien nous philosopherions ! J'espère bien que ce temps-là arrivera un jour. Nous sentons si bien l'un et l'autre le plaisir de philosopher, plaisir qui coûte si peu, qui procure tant de jouissances, et qui est cependant connu de si peu d'hommes !

Je n'ai aucune nouvelle politique intéressante à t'annoncer. Tu connais le résultat satisfaisant des élections ; l'année prochaine nous serons en bon nombre dans la Chambre. Les journaux, et mieux encore les cloches, les canons, les proclamations, t'auront sans doute appris la nouvelle étonnante, admirable, inattendue, de la naissance de la petite princesse. Tu auras sans doute déjà lu des vers, à tant par hémistiche, qui vantent les grâces, les vertus, l'esprit, le bon sens, le jugement exquis, et peut-être même les connaissances profondes et variées, la sensibilité ingénieuse et délicate, etc., etc., etc., de la petite altesse royale de trois ou quatre jours. On a déjà eu l'impudeur de faire représenter deux vaudevilles, auxquels des hommes ont osé mettre leur

nom, en l'honneur de cet événement. Il faut cependant avouer que l'on n'a point fait, et certainement on ne fera point, à son égard, tant de turpitudes qu'on en a fait à l'occasion de la naissance de l'enfant Bonaparte : nos maîtres ont gagné en pudeur depuis cette époque, ou, pour mieux dire, le public a gagné en bon sens et en dignité.

L'on jouit ici, je te l'assure, d'une très grande liberté de parler, et même d'écrire. Il n'y a que les journaux et les hommes purement ministériels qui s'avilissent par des bassesses et des flagorneries, et tout ce qu'ils disent est bientôt relevé et mis à sa place par les journaux des deux bords.

On t'a dit, à ce qu'il me semble, que j'étais occupé dans ce moment d'un ouvrage considérable, qui devait me faire beaucoup d'honneur et de profit. La renommée, selon sa louable coutume, a diablement exagéré les choses. Mais enfin, puisque tu désires être au courant, je vais t'y mettre.

Il est vrai que j'ai conçu le plan d'un ouvrage sur les mathématiques, qui pourra être assez important, si je m'y prends bien; mais je t'assure qu'il n'est point encore prêt à être exécuté, car le plan est achevé depuis à peu près un an et il n'y a point encore une ligne de faite de l'exécution. Il est vrai que ma tête a beaucoup travaillé dessus, ce qui revient au même, mais enfin il n'y a rien de fait. J'ai montré le plan à quelques savants, et particulièrement à Poinsot, excellent juge en cette matière : ils l'ont pleinement approuvé, et ils m'ont beaucoup encouragé à pousser l'exécution. Mais je n'ai garde ; je ne veux pas me presser, l'ouvrage serait

mauvais. J'ai été quatre mois à faire le plan, mais je suis sûr que je n'y ai pas mis encore assez de temps : un plan bien conçu est les cinq sixièmes du travail, pour le moins. Ainsi il faudra que j'aie changé mon plan encore deux ou trois fois avant de m'y tenir et d'exécuter, supposé même que mes occupations m'en laissent le loisir, ce qui n'est pas probable de quelque temps encore. Comme je ne trouve pas encore que mon plan soit mauvais, je suis certain qu'il n'est pas temps, parce qu'il doit pouvoir s'améliorer; j'attends que mes réflexions m'en aient fait découvrir les défauts pour me livrer à ce travail; j'ai pour règle constante de regarder comme imparfait et mauvais tout ce qui ne se montre pas perfectible, persuadé que je suis qu'il n'y a rien d'absolu, et qu'il y a toujours quelque défaut capital dans tout ce qui paraît absolument bon. Enfin, je te dirai cependant ce que c'est. L'ouvrage roulera sur la philosophie des mathématiques; en voici, autant que je puis te l'exprimer si sommairement, les motifs et l'esprit.

L'esprit de l'homme, considéré en lui-même, ne peut pas être un sujet d'observation, car chacun ne peut point, évidemment, l'observer dans autrui ; et, d'un autre côté, il ne peut pas non plus l'observer dans lui-même. Et, en effet, on observe les phénomènes avec son esprit; mais avec quoi observerait-on l'esprit lui-même, ses opérations, sa marche ? On ne peut pas partager son esprit, c'est-à-dire son cerveau, en deux parties, dont l'une agit, tandis que l'autre la regarde faire, pour voir de quelle manière elle s'y prend; croire cela possible, c'est tomber dans la même erreur, c'est se faire la même illusion que lorsqu'on dit que nous voyons les objets

parce que leurs images se peignent au fond de l'œil. Mais avec quoi voyez-vous les images? répondent les physiologistes. Il vous faudrait un autre œil pour les regarder, si les impressions lumineuses agissaient comme *images* sur votre rétine. Il en est de même ici : vous voulez observer votre esprit, mais avec quoi le regarderez-vous? Il vous en faudrait un autre pour l'examiner.

Il résulte de là que les prétendues observations faites sur l'esprit humain considéré en lui-même et *à priori* sont de pures illusions ; et qu'ainsi tout ce qu'on appelle *logique*, *métaphysique*, *idéologie*, est une chimère et une rêverie, quand ce n'est point une absurdité. Les bons esprits sont depuis longtemps assez bien d'accord sur ce point; mais je ne sache qu'on se soit ainsi rendu compte de ce résultat.

Ce n'est donc point *à priori*, dans sa nature, que l'on peut étudier l'esprit humain et prescrire des règles à ses opérations ; c'est uniquement *à posteriori*, c'est-à-dire d'après ses résultats, par des observations sur ses faits, qui sont les sciences. C'est uniquement par des observations bien faites sur la manière générale de procéder dans chaque science, sur les différentes marches que l'on y suit pour procéder aux découvertes, sur *les méthodes*, en un mot, que l'on peut s'élever à des règles sûres et utiles sur la manière de diriger son esprit. Ces règles, ces méthodes, ces artifices, composent dans chaque science ce que j'appelle *sa philosophie*. Si l'on avait des observations de ce genre sur chacune des sciences reconnues comme positives, en prenant ce qu'il y aurait de commun dans tous les résultats scientifiques partiels, on aurait la philosophie générale de toutes les

sciences, la seule logique raisonnable. Tu vois par là que les philosophies et la philosophie générale seraient des sciences tout aussi sûres que les autres, perfectibles comme les autres, qui avanceraient en proportion des autres et qui les feraient avancer à leur tour. Les résultats généraux de la philosophie d'une science qui seraient transportables dans les autres, ou dans quelque autre seulement, y seraient appliqués, et les sciences suivraient dans leurs progrès une marche beaucoup plus uniforme et en même temps beaucoup plus sûre. Il y a incontestablement, aujourd'hui, certaines méthodes dans la chimie ou la physiologie, qu'il serait utile de transporter dans les mathématiques, et réciproquement; on ne le fait point, et pourquoi? C'est que chaque savant est occupé à faire aller sa science particulière, et ne s'avise point d'extraire et d'apporter des secours aux autres savants, ni d'en aller chercher chez eux. Cela ne peut pas être même, sans quoi les sciences particulières seraient négligées. Il faut donc qu'il y ait pour chaque science en particulier une classe de savants uniquement occupés d'en observer les méthodes, de les comparer, de les généraliser, de les perfectionner, et, en sus de tout cela, une classe de philosophes généraux occupés uniquement de même à observer ces différentes philosophies, à les comparer, à les généraliser et à les perfectionner par leurs rapports mutuels. C'est là ce qui ferait marcher les sciences bien plus rapidement, et ce qui, en même temps, les rendrait bien plus utiles à la masse dans leurs applications aux besoins de l'homme. Veux-tu un exemple frappant de la nécessité de cette classe de travaux? Je le

prends dans l'histoire des mathématiques. Diophante et les Arabes ont commencé l'algèbre en imaginant de remplacer les mots par des lettres simples pour désigner les inconnues, et tu sais quel pas a fait faire ce commencement de langage algébrique. Il semble qu'il n'y avait de là qu'un pas à l'idée de représenter aussi les données par des signes abrégés et de former ainsi la langue algébrique en entier. Eh bien, on a été trois siècles à faire ce pas-là, puisque c'est Viète, contemporain de Descartes, et Wallis, qui l'ont fait les premiers. Une telle lenteur est inconcevable; cependant le fait est certain. Quelle en est la cause? C'est évidemment que les mathématiciens, uniquement occupés de se servir de leur méthode, ne songeaient pas et ne pouvaient songer à la perfectionner que lorsqu'ils auraient épuisé tout ce qu'ils pouvaient faire avec elle, et que des questions nouvelles plus composées leur auraient fait sentir la nécessité de nouveaux perfectionnements. S'il eût existé à cette époque une classe de mathématiciens philosophes, ils auraient examiné le pas fait par les Arabes, ils auraient recherché à quoi pouvaient tenir les avantages de cette notation, et ils auraient été conduits à proposer aux mathématiciens exécutants d'en étendre l'usage; cela est évident, car on devait nécessairement arriver là si on s'était mis à réfléchir sur la méthode, au lieu de l'appliquer.

Ce que je viens de te dire composera, étant développé suffisamment et appuyé de faits nombreux, pris autant que possible dans l'histoire de toutes les sciences, l'introduction et la partie réellement la plus importante de mon travail, celle à laquelle j'attache le plus de prix.

Tu conçois, d'après cela, que le reste sera l'exécution, autant que je le pourrai, relativement aux mathématiques, de la conception générale établie dans l'introduction. J'ai choisi les mathématiques de préférence, d'abord parce que c'est la science que je possède le plus en détail, ensuite parce qu'étant la plus avancée, elle est précisément celle qui doit avoir le plus besoin de philosophie et pour laquelle on peut mieux la faire. Le degré de niaiserie, d'imphilosophisme, des mathématiciens, leur défaut d'ensemble et d'accord dans les idées, sont inconcevables. Tel pousse hardiment telle partie des mathématiques, qui ne s'est jamais rendu compte à lui-même des rapports de cette partie....... (1) des mathématiques, à plus forte raison des rapports de cet ensemble avec celui de toutes les connaissances humaines, et n'a jamais examiné à quoi tenait la bonté et la justesse presque mécaniques des méthodes dont il s'est servi; qui, en un mot, n'a fait d'attention qu'aux résultats, et a été toute sa vie une véritable *machine à calculs*, exactement analogue à celle que Pascal avait inventée et exécutant seulement....... ment plus compliquées. Tu dois reconnaître à ces traits beaucoup de mathématiciens de ta connaissance, qui n'ont ni esprit, ni jugement, ni bon sens: .... tout cela pour eux.

Adieu, mon cher ami, j'espère que j'ai répondu assez largement à toutes tes questions, et je te laisse le temps de succomber au sommeil qui t'obsède : je te souhaite

(1) Ces points et les suivants indiquent les mots manquant à l'original par suite de la rupture du cachet de la lettre.

(*Note de l'Éditeur.*)

une bonne nuit et des rêves agréables. Puissent mes philosophies et ma morale ne pas te poursuivre dans ton sommeil! Ton ami pour la vie,

Comte.

Au moment où je signais ma lettre, on vient de me remettre une lettre de Lacanue, qui m'annonce la mort de mon pauvre Cabanes. Je ne craignais que trop ce funeste événement : son silence, son retour qui se retardait tant, et sa maladie que je n'ignorais pas, me faisaient penser que je devais le perdre, que je l'avais peut-être déjà perdu!....... Cependant qui aurait pu croire que ce serait si tôt? Atroce providence, s'il en existe une! qu'avait donc fait ce malheureux jeune homme?....... Ah! mon cher Valat, tu ne l'as pas connu intimement comme moi; tu n'as pas été à même d'apprécier par des rapports suivis toute la bonté, toute la délicatesse, toute la sensibilité de son cœur, toute la justesse et la sagacité de son esprit vraiment philosophique, toute la douceur, la franchise, l'amabilité de son caractère, son dévouement pour ses amis, son adoration pour ses parents, sa tendre et touchante philanthropie...... Oh ciel! toutes ces estimables qualités sont donc perdues pour jamais!...... Quelles sombres idées cette catastrophe me suggère!...... Sommes-nous donc aussi, mon cher Valat, destinés à périr à la fleur de notre âge?...... Oh! du moins, j'espère, si un pareil sort nous attend, que je mourrai avant toi : il est trop cruel de survivre......

Il est mort de la poitrine; ses facultés morales n'ont souffert aucune altération. Sa mort a été digne de sa vie,

il a expiré en vrai philosophe ; d'indignes prêtres ne sont pas venus insulter à sa dernière heure, et gourmander sa belle âme....... Pauvre jeune homme ! il a contribué au bonheur de tous ceux avec qui il a eu quelques relations....... Quel chrétien peut en dire autant?

Adieu, mon cher Valat. Je ne sais ce que je fais, ni ce que j'écris. Il est bien heureux que j'eusse fini ma lettre avant de recevoir cette nouvelle....... Mon ami, réponds-moi tout de suite, je t'en conjure ; je craindrais pour ta santé....... Conserve-la bien, je t'en conjure, cette santé qui m'est si précieuse, et qui me devient encore plus nécessaire par ce cruel événement....... J'avais deux excellents amis, il ne m'en reste plus qu'un.. ....
Adieu, je vais me jeter sur mon lit, et j'essaierai de pouvoir dormir ; il est minuit.

XIV

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

Paris, le 28 septembre 1819.

Bien que je t'aie écrit, il y a seulement quatre jours, une lettre de laquelle tu te souviendras sans doute longtemps, vu l'ennui prolongé qu'elle t'a causé, au risque de passer pour un ultrà-ennuyeux, je vais t'obliger en-

core à digérer une épître supplémentaire ; car, en relisant ta lettre après que la mienne a été envoyée, je me suis aperçu que, malgré mon épouvantable prolixité, je n'avais pas répondu à tout ce que tu me demandais dans ta courte lettre. D'ailleurs, mon cher ami, je puis bien t'affirmer très-sérieusement que, si tu éprouves à me lire le dixième seulement du plaisir que je sens à t'écrire, notre correspondance doit nous rendre singulièrement heureux. Tu diras, sans doute, à ce propos : Pourquoi l'as-tu négligée pendant plus de trois mois ? Le pourquoi ? Je te l'ai dit dans l'introduction de mon dernier volume.

En rouvrant ta lettre, je vois que je ne t'ai rien dit au sujet de tes réflexions sur la gloire et sur ses inconvénients. Elles me paraissent fort judicieuses ; mais je t'assure, mon ami, qu'elles portent à faux, car la gloire est une méchante catin, dont je n'ai jamais été et dont, j'espère, je ne deviendrai jamais amoureux. La gloire n'est à mes yeux qu'un préjugé, aussi ridicule et certainement aussi funeste que bien d'autres. Être un grand homme, un homme dont on parle ou dont on parlera, n'est point du tout mon ambition ; être un homme heureux, soit qu'on en parle, soit qu'on n'en sache ou qu'on n'en dise rien, cela est beaucoup plus solide, et c'est là où je vise. Je ne dis point, sans doute, que je serais totalement insensible au plaisir d'entendre parler de moi d'une manière avantageuse ; je crois que c'est impossible à notre nature, dans la composition de laquelle la vanité entre toujours pour quelque chose, malgré tout le soin qu'on peut y mettre. Mais je veux dire que je n'apprécie point ce plaisir assez haut pour

faire à sa recherche le sacrifice du moindre bonheur réel. Les plaisirs de vanité, en général, me touchent fort peu, et celui-là, quoique le plus précieux de ce genre, est bien creux, à mon avis. Ainsi, ne me fais pas l'injure de me croire épris de fumée. J'aime et je désire de la réputation, non pas pour le plaisir de faire bavarder les badauds sur mon compte, mais pour les avantages positifs qu'elle procure, et uniquement comme moyen d'acquérir un peu d'aisance, en un mot une existence agréable, quoique médiocre, et même comme médiocre. C'est là, je t'assure, le motif secret pour lequel beaucoup plus de gens qu'on n'imagine paraissent aimer la gloire ; car je t'assure qu'on met sur le compte de l'amour de la gloire beaucoup de choses qui ne se rapportent véritablement qu'à l'amour du bonheur. Sais-tu pourquoi ? Tel qui rougirait d'avouer qu'il désire et qu'il recherche l'aisance ne rougit point, et se vante, au contraire, de désirer et de rechercher la gloire ; cela est beaucoup plus *noble* dans l'opinion des badauds, à laquelle il n'est pas d'homme qui ne soit obligé de faire quelques concessions. L'origine de cette idée de *noblesse* attachée à l'amour de la gloire vient, je crois, des succès et des triomphes des conquérants, seul genre de succès qui ait été et qui soit encore pour beaucoup de monde regardé comme *noble*, et succès dont le principe est bien, en effet, l'amour de la gloire dans toute son exécrable extravagance. Nous avons renversé l'ancien régime, mon cher ami, et le voilà, j'espère, enterré pour toujours ; mais il s'en faut encore diablement que nous ayons aussi renversé les idées qu'il a fait naître ; presque toutes nos idées morales s'y rat-

tachent encore. Quoi qu'il en soit, pour ne pas entrer dans une divagation politique, et rentrant dans mon sujet, je suis persuadé, pour l'honneur de la raison humaine, qu'il y a très-peu de gens aimant vraiment la gloire; à l'exception de quelques fous de la classe des Bonapartes, presque tous ceux qui paraissent courir après la gloire courent réellement après le bonheur, au moins dans le principe. Dans tous les cas, c'est ainsi que je pense. Ainsi, pour te parler à ce sujet d'une manière positive, je te dirai que j'ambitionne d'être le plus tôt possible, par mes travaux, membre de l'Institut, parce qu'alors je serai à peu près sûr de me faire une existence commode et assurée. Je t'avoue que je trouve plus simple d'obtenir ainsi mon existence par des ouvrages et par la réputation qu'ils pourront me faire, que d'aller la mendier à la porte de quelque sot titré. D'ailleurs, quand même cela ne serait pas plus simple, et plus sûr, ce que je ne crois pas, le second parti répugne tellement à mon organisation que je me laisserais plutôt mourir de faim que de le prendre. Tu vois, mon ami, qu'il ne s'agit point de gloire dans tout cela, mais tout bêtement et tout vulgairement de bonheur. Je suis bien résigné, jusqu'à l'époque dont je te parle, si jamais elle arrive, à mener une vie précaire, persuadé que le moyen que je prends pour en acquérir une assurée est le seul à ma convenance. Mais, au fond, cette route n'est pas si étrange qu'on le croit; beaucoup de gens la suivent, chacun dans son genre. Celui qui veut faire sa petite fortune dans le commerce cherche d'abord à acquérir de la réputation, qui est la *gloire* de son état. Ce n'est pas pour le plaisir creux

d'entendre dire : Monsieur un tel vend très-bien, il a de fort bonnes marchandises ; c'est afin d'attirer les chalands. Eh bien, je considère la gloire absolument comme ce bon marchand de la rue Saint-Denis, qui, au fond, est beaucoup plus philosophe qu'il n'imagine et qu'on ne l'imagine. Ainsi, j'espère que me voilà disculpé entièrement à tes yeux du soupçon de *gloriolisme*.

Mais, en second lieu, j'ai d'autres motifs, qui sont aussi, je crois, plus communs qu'on ne pense, pour me livrer à des travaux qu'on attribue vulgairement à l'amour de la gloire ; ces motifs sont, en deux mots : 1° le plaisir que j'éprouve à travailler ; 2° le bien que mes travaux peuvent faire à mes pauvres semblables. Mes travaux sont et seront de deux ordres, scientifiques et politiques. Les premiers se rapportent au premier mobile principalement, et les autres au second. Je dis *principalement*, car je ferais très-peu de cas des travaux scientifiques, si je ne pensais perpétuellement à leur utilité pour l'espèce ; j'aimerais autant alors m'amuser à déchiffrer des logogriphes bien compliqués. J'ai une souveraine aversion pour les travaux scientifiques dont je n'aperçois pas clairement l'utilité, soit directe, soit éloignée ; et, en second lieu, je t'avoue aussi que, malgré toute ma philanthropie, j'apporterais beaucoup moins d'ardeur aux travaux politiques, s'ils ne donnaient pas prise à l'intelligence, s'ils ne mettaient pas mon cerveau fortement en jeu, en un mot s'ils n'étaient pas *difficiles*. Tel je suis, et tels, je crois, sont beaucoup d'autres ; j'ai seulement sur eux l'avantage d'être un peu plus franc. Pour te prouver que la *gloire*

n'entre pour rien dans mes projets de travaux, je te dirai que j'ai beaucoup plus de plaisir à concevoir, à produire, qu'à publier, et que pour les travaux scientifiques, du moins, dont l'utile influence n'exige pas une subite publication, je consentirais très-volontiers à les laisser en portefeuille toute ma vie, si ce n'était l'effet utile que j'en espère pour moi, et que je t'ai expliqué plus haut. En un mot, le plaisir d'exercer mon intelligence sur des objets important au bonheur des hommes, et la pensée de contribuer un peu quelque jour à l'amélioration du sort du pauvre genre humain sont, avec le désir de me faire une petite existence commode et assurée, les trois motifs qui me portent à travailler et à écrire, les deux premiers étant pour moi l'élément le plus important du bonheur. Cependant, j'en oubliais un quatrième, qui est encore une spéculation, car je suis intéressé en diable. Je sens que la réputation scientifique que je pourrais acquérir donnerait plus de valeur, plus de poids, plus d'influence utile à mes sermons politiques. Car il est vrai de dire, à la honte des savants, que les vérités politiques ne sont pas, en général, cultivées par les gens les plus capables. Comme elles ne donnent ni à dîner, ni à souper, comme elles ne font pas obtenir de places, de pensions, de cordons, de crachats, etc., etc. (je parle, comme tu vois, de la vraie politique, de la politique morale, et non du machiavélisme déguisé en libéralisme, ou, si tu veux, du bonapartisme), il en résulte que MM. les savants et les gens capables en général aiment mieux se ranger du parti du pouvoir, du gaspillage et de la guerre, que de celui de la liberté, de

l'économie et de la paix. Il suit de cet état des choses que, lorsqu'un homme à réputation scientifique se mêle de politique libérale, il est admiré comme une bête curieuse, qu'il est écouté plus volontiers et avec plus d'utilité.

Voilà, mon cher ami, autant que je suis capable de m'analyser moi-même (ce qui est toujours fort difficile à faire exactement, si même cela est possible), voilà l'examen et la revue complète de mes motifs de travail. Je ne crois pas que personne se soit jamais avisé ainsi de se déshabiller de son mieux ; il est vrai que ce n'est que pour toi, uniquement pour toi, que je me permets cette nudité philosophique. Tu en jugeras comme tu voudras; mais, dans tous les cas, je serais curieux de savoir ton jugement *in petto*, franc et net.

En voilà, j'espère, bien assez sur mon compte, et même beaucoup trop; j'ai maintenant à te faire une petite question. Tu m'as dit, je me le rappelle, dans le temps, que tu avais lu et étudié l'économie politique dans Say, et que tu étais fort content de cette science. Donne-moi, je te prie, là-dessus, quelques renseignements plus développés ; dis-moi quelles sont les principales notions que cette étude a rectifiées en toi, quelles réflexions elle a fait naître, quelles idées elle te donne de l'ensemble de la société. Je m'intéresse extrêmement à ce que tu te formes les idées qui me semblent les plus justes, car, sans avoir l'ardeur du prosélytisme en général, on peut très-bien l'avoir pour ses amis ; mais, de plus, je m'intéresse beaucoup à la propagation de cette belle science, et je suis persuadé que tu es comme moi, et qu'à peine une idée importante a

poussé dans ta tête, tu éprouves le besoin de la répandre et d'éclairer autant que possible. Ce principe existe plus ou moins chez tous les hommes. C'est là ce qui portait irrésistiblement, dans l'origine, la troupe libérale de Jésus-Christ et de ses camarades à se faire pendre ou brûler par les ultras de leur temps. De nos jours, Dieu merci, on n'a pas besoin d'être aussi ardent en propagation d'idées, et on peut l'être à beaucoup meilleur marché.

J'ai vu, un de ces jours, le bon général Campredon; il est à Paris jusqu'à la fin d'octobre. C'est un bien digne homme.

Adieu, mon ami; sois, je t'en prie, encore plus bavard que moi, si la chose est possible.

Ton ami pour la vie,

COMTE.

Ne dis pas, je t'en prie, à mes parents, que je t'ai écrit à de si courts intervalles : ils pourraient se plaindre de la concurrence. Je leur écrirai désormais plus souvent.

XV

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

Paris, le 6 septembre 1820.

J'espère bien que pour cette fois, mon paresseux ami, tu mériterais d'être condamné, pour crime de lèse-correspondance, à réciter tout au moins les sept psaumes de la Pénitence. Sais-tu que le 23 de ce mois, c'est-à-dire dans dix-sept jours, il y aura un an que je t'ai écrit une très-longue lettre, à laquelle tu n'as pas daigné faire la plus petite réponse ? Si je n'étais convaincu de ton extrême nonchalance, j'aurais assurément beau jeu à t'accuser d'indifférence. Ne viens pas me parler d'excuses : il ne peut y en avoir pour un an de silence. Passe bonnement condamnation sur ta paresse, et, à ce prix-là, n'en parlons plus, pourvu que tu répondes sur-le-champ à cette missive, et que tu ne te fasses pas tirer l'oreille plus tard pour activer notre correspondance.

J'aurais bien envie, pour te punir, de te faire avaler une très-volumineuse épître ; mais, par générosité, je n'en ferai rien. J'espère que pour ne pas être en reste à cet égard tu me détailleras très-amplement tous tes gestes, faits, dits, pensées, etc., depuis un an. Il doit y avoir là matière pour une brochure, tout au moins. A te parler

très-sérieusement, je t'assure que nous aurions grand tort l'un et l'autre de négliger notre correspondance, car elle est, pour moi du moins, un grand soulagement, une grande consolation ; et, sans présomption, je pense que cela est réciproque. Ainsi, je t'en prie, mon cher Valat, à l'avenir plus de pareils délais ; je te promets que de mon côté tu n'auras pas lieu de te plaindre. Malgré qu'il y ait ici deux ou trois excellentes personnes qui me sont et auxquelles je suis très-attaché, et qui me conviennent même beaucoup sous le rapport de l'esprit et sous celui du cœur, il n'en est aucune qui m'inspire autant d'intimité, de sympathie, de confiance et d'abandon que toi. Je suis persuadé, mon cher, qu'en fait d'amitié, toutes choses d'ailleurs égales, rien ne peut remplacer la circonstance d'avoir commencé la liaison dans l'enfance de la vie. Il n'y avait que mon pauvre malheureux Cabanes qui eût pu me faire éprouver, sans cette circonstance, la même sympathie; encore, y avait-il même à cet égard quelques légères nuances entre vous deux. Mais, depuis que je l'ai perdu, tu vois bien que tu m'es encore bien plus nécessaire. Ainsi, je te le répète, mon cher Valat, si cette amitié est bien réciproque, comme je n'en doute pas, ce serait à nous deux une grande duperie, ce serait nous priver gratuitement d'un plaisir très-vif et très-facile à obtenir, que de ne pas suppléer par une correspondance très-active à l'ennui de l'absence.

Tu pensais peut-être, mon cher ami, que je pourrais venir cette année passer à Montpellier le mois de septembre, ainsi que je l'avais promis à ma famille. Mes finances ne m'ont pas permis d'exécuter ce projet, au-

quel je tenais beaucoup. J'ai eu tellement de peine à tenir pendant toute l'année mon budget des recettes au niveau de mon budget des dépenses, que tu penses bien qu'il m'a été impossible de songer à faire toutes les économies qu'il m'aurait fallu pour entreprendre un tel voyage; et, d'un autre côté, je n'ai pas voulu que mes parents en fissent le sacrifice. Le plaisir de les revoir et de t'embrasser aurait été empoisonné pour moi, s'il avait dû leur nécessiter des privations. J'ai préféré m'en sevrer pour cette année, mais j'espère que l'année prochaine je n'en serai plus réduit là.

Ne va pas, je t'en prie, inférer de ce que je te disais tout à l'heure sur la difficulté où j'ai été de niveler mon budget des recettes et celui des dépenses que je n'ai pas strictement suivi dans mon économie domestique les maximes sages et prudentes que j'enseigne en qualité d'économiste politique. Malgré que cette inconséquence n'eût assurément rien d'extraordinaire, cependant tu sens aussi que cette difficulté peut s'expliquer de deux manières, ou en supposant mon budget des dépenses aussi enflé proportionnellement que celui de notre pauvre nation française, ou en supposant mon budget des recettes aussi maigre que celui de l'Institut, des Ponts-et-Chaussées ou de toute autre institution *d'une utilité réelle et positive*. Or, c'est dans ce dernier cas justement que ma maudite étoile m'a tenu cette année-ci. L'espèce humaine, que j'ai éclairée pour ma part, en me donnant beaucoup de peine, ne m'a pas rendu (l'ingrate!) de quoi acheter une lanterne de corne. D'un autre côté, j'ai eu le malheur de n'avoir pas autant de leçons que l'année précédente. Avec cette

diminution dans mes deux sources pécuniaires, tu expliqueras sans doute aisément ma disette, sans avoir besoin de recourir à la supposition maligne et forcée de dépenses extravagantes. Cependant, comme il faut de la franchise entre nous, je te dirai que mes dépenses s'élèvent plus haut que tu ne l'imagines sans doute, sans que pourtant il y ait un seul centime employé comme tu pourrais le penser. Le mot de cette énigme, pour laquelle probablement tu n'aurais pas besoin de la profonde sagacité d'Œdipe ou de M. de Lignolle, est : *Dépenses de ménage.* J'espère que tu m'entends. Je pourrai, du reste, une autre fois, m'expliquer plus en détail à ce sujet, si tu le désires, ou bien au cas où tu m'aurais mal compris. Je te dirai, d'ailleurs, que ma petite fille se porte à merveille, qu'elle vient très-bien, et, en un mot, que j'en suis toujours enchanté. Mais sur tout cela *motus*, tu le sens bien, avec qui que ce soit au monde !

Je profiterai peut-être, dans quelque jours, de l'occasion que m'offre le départ prochain de Langlade, pour t'envoyer le paquet de mes œuvres politiques pendant l'année de silence à laquelle tu m'as condamné. J'aurai soin de t'indiquer exactement ce qui est de ma façon et ce qui est de celle de Saint-Simon. Tu auras vu, sans doute, dans le temps, par les journaux, que nous avons eu un procès dont nous sommes victorieusement sortis. Messieurs les procureurs généraux ont beau jeu à fulminer dans des réquisitoires, quand il ne s'agit que de brochures ayant pour objet quelque petite tracasserie de parti ou quelque événement du jour; mais avec des doctrines fortement pensées et faisant corps, ils n'ont au-

cun moyen : aussi ont-ils été pulvérisés dans notre défense. Quand je dis notre, ne va pas t'imaginer que je fusse personnellement en jugement, quoique j'aie coopéré à la défense. Grâce à la précaution que j'ai prise de ne jamais signer mes articles, la responsabilité ne porte point sur moi; c'est une chose convenue avec M. de Saint-Simon, auquel, comme tu le penses bien, cette convention ne fait aucun tort, puisqu'il est évident qu'être pendu avec lui ne le soulagerait guère. Quant à moi, je signerais avec plaisir, ne fût-ce que pour faire connaître à un plus grand nombre de personnes qu'à celles auxquelles nous l'apprenons, ma petite capacité (car l'amour-propre est franchement indestructible); les procès ne me feraient pas peur pour moi personnellement, d'autant plus que, comme disait le bon La Fontaine de bien d'autres sujets, *de loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.* Mais la peine extrême que je causerais à mes parents s'ils venaient seulement à savoir que j'écris sur la politique retiendra toujours ma petite vanité, jusqu'à l'époque, qui ne me paraît pas très-prochaine, où il n'y aura plus à cet égard la moindre crainte de danger.

Nous venons de faire paraître hier une brochure d'environ 100 pages, intitulée : *Considérations sur les mesures à prendre pour terminer la Révolution.* Je te l'enverrai aussi par Langlade.

Je m'occupe, en outre, avec beaucoup d'ardeur, sinon sous le rapport de la rédaction, au moins sous celui de la pensée, de travaux mathématiques. Tu sais peut-être que l'Institut a proposé cette année pour le concours de mathématiques un grand prix très-raisonnable,

ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps. Ils ont eu le bon esprit de ne fixer aucun sujet précis et de se borner à déclarer qu'il y aura un prix *pour le meilleur ouvrage ou mémoire sur les mathématiques* qui aura été publié d'ici au 1er janvier 1822, époque de la clôture du concours. Un champ aussi large m'a déterminé à concourir. Je destine à cet effet : 1° un ouvrage sur *la Philosophie des mathématiques*, dont je t'ai dit quelque chose dans ma lettre du 23 septembre 1819, et sur lequel j'ai beaucoup amassé de matériaux dans ma tête depuis cette époque ; 2° un mémoire sur *le Calcul des variations*, dans lequel je ferai connaître un moyen que je crois avoir trouvé, et qui, si je ne me trompe, fera faire un *pas* important à ce calcul, dernier effort de l'esprit humain en mathématiques. Si j'avais le bonheur, auquel je n'ose aspirer, de réussir dans ce concours, auquel la latitude du sujet donne un caractère très-marquant, je pourrais regarder mon existence comme assurée (tu vois que, malgré ma vanité, je vise au solide), car une bonne chaire dans l'instruction mathématique, et la perspective du premier fauteuil géométrique vacant à l'Académie des sciences, seraient la suite presque infaillible d'un tel succès. Mais, comme je te le disais, je n'ose espérer. La seule chose qui soutienne en moi le faible espoir que me donne un certain sentiment (bien ou mal fondé) de ma valeur, c'est la faiblesse que j'aperçois dans tous ceux qui pourraient concourir; car tu sais que les académiciens ne peuvent point entrer dans cette lice. Enfin, dans tous les cas, je crois que j'aurai bien fait de tenter la fortune ; cela servira du moins à me faire un peu connaître.

Tu sens qu'avec ces travaux et ceux politiques, ma tête doit être occupée; et, en effet, je te réponds que je ne m'ennuie pas. Encore même, outre cela, j'ai en projet plusieurs ouvrages importants, que j'exécuterai plus tard. Enfin, je puis dire que j'ai de la besogne taillée pour la vie, quand je vivrais autant que Fontenelle, ce qui, j'espère, n'aura pas lieu. Je serais aussi heureux que je conçois qu'on puisse l'être si j'étais délivré de toute inquiétude sur mon sort et sur la possibilité de soulager la vieillesse de mes chers parents, qui s'approche. Mais cette incertitude empoisonne tout, même le plaisir du travail intellectuel. Mon métier de professeur ambulant est diablement précaire, et j'en perdrais la tête, si je n'étais heureusement assez philosophe pour être un peu insouciant, et surtout si le travail ne distrayait pas mon inquiétude. Pour réussir dans ce métier, il ne suffit pas d'avoir de la capacité, il faut de plus être un peu intrigant, ou, du moins, assez répandu dans le monde et assez actif pour ses intérêts pécuniaires, pour tenir toujours le nombre d'élèves au complet. Or, c'est une chose à laquelle, comme tu sais, je ne suis nullement propre, pour laquelle j'ai une aversion insurmontable. J'aimerais mieux passer une nuit à résoudre une question difficile que faire une démarche auprès de quelque sot et important richard pour me procurer un écolier. On ne fait pas fortune dans ce monde avec ces manières-là. Aussi n'est-ce pas mon ambition. Je demanderais seulement une existence de savant, et non une existence de banquier ou de ministre. Enfin, mon ami, je ne sais pas encore si j'aurai, au renouvellement de l'année scolaire, assez de leçons

pour subsister, et je vois nombre de nos anciens camarades, qui assurément ne passaient point pour des aigles, se faire, sans interruption, depuis deux ou trois ans, vingt à vingt-cinq francs par jour! Il y aurait là de quoi se brûler la cervelle. Mais ne t'effraye pas, je suis revenu de ces folies, et je saurai prendre mon mal en patience.

Du reste, la nomination de Poisson à la place de membre de la Commission d'instruction publique me donne quelque espoir d'amélioration prochaine dans mon existence. Malgré sa ténébreuse opinion politique, il est mathématicien très-distingué; et il y a toujours des ressources avec les hommes de mérite. Il est très-décidé à soutenir et à fortifier l'enseignement des mathématiques, à tâcher de faire remplacer les mazettes par des gens capables, et il poussera très-fortement dans ce sens. On peut d'autant plus compter là-dessus, que son amour-propre y est éminemment intéressé, attendu qu'il ne peut point se mêler de l'instruction littéraire, à laquelle il n'entend pas grand'chose, comme tu sais; ce qui, du reste, est, à mon avis, un avantage bien plus qu'un inconvénient. Je crois donc qu'il mettra toute sa ténacité à perfectionner l'instruction mathématique, ce qui donne aux jeunes gens capables la perspective d'être avantageusement placés; malheureusement, il est très-probable qu'il sera contrecarré fortement par ses collègues de la commission, qui ont, pour ne pas s'occuper de l'instruction scientifique, le même motif que lui pour ne point se mêler de l'instruction littéraire, et qui, outre qu'ils sont plus nombreux, sont soutenus dans ce sens par le gouvernement, ou, au moins, par

les dirigeants actuels. Sur sept membres de la commission, Poisson et Cuvier sont les seuls savants ; il est fort à craindre qu'ils succombent dans leurs efforts contre les cinq autres, qui sont la perle des obscurants. Mais enfin, comme les savants ont pour eux la tendance actuelle de la civilisation, qui place la science avant les lettres, ils n'est pas douteux qu'ils réussiront tôt ou tard, malgré tous les obstacles, et il se peut même qu'ils réussissent bientôt. Cela dépendra essentiellement de la marche des événements politiques.

Une chose qui me flatte beaucoup dans cette agréable perspective, c'est la possibilité de te tirer de ton *qui*, *quæ*, *quod*, pour te mettre à ta place naturelle. Si nous pouvions un jour être réunis ici comme collègues ! Oh ! mon ami, nous serions trop heureux !

Je t'avais promis une courte épître, et je m'aperçois que, sans le vouloir, je t'ai fait une niche. J'espère que tu me la rendras en même monnaie. Adieu, mon cher ami ; je te le répète pour la troisième fois, tâche de réparer par ton exactitude future ta nonchalance passée.

Ton ami pour la vie,

COMTE.

Fais mes amitiés, je t'en prie, à Pouzin et à Émile Guillaume; dis-moi si je puis espérer de les voir à Paris.

XVI

A Monsieur VALAT, professeur de mathématiques au collége de Rhodez.

Paris, le 21 mai 1824.

Tu seras sans doute bien étonné, mon cher Valat, en recevant cette lettre. Il y a longtemps, je le crains bien, que tu ne t'attendais plus à en recevoir de moi, et ma conduite, je le confesse humblement, ne tendait que trop à faire naître ce soupçon, à le convertir presque en une certitude complète.

J'ai, mon cher Valat, de grands reproches de négligence à me faire à ton égard ; je l'avoue franchement, et cette lettre a pour objet de réparer, s'il est encore temps, tous mes torts avec toi, et d'en obtenir le pardon de ton indulgente amitié. Mais je puis t'assurer, du moins, que je n'ai point à me reprocher d'avoir renoncé à l'amitié que nous nous sommes vouée depuis si longtemps, et qui m'a procuré, je ne l'oublierai jamais, tant de douces sensations. Oui, mon ami, quelque paradoxale que puisse sembler ma proposition, je n'ai avec toi que des torts de négligence très-grande, il est vrai, mais qui n'a jamais tenu à l'oubli de mon amitié. C'est ce dont j'espère te convaincre, si tu veux bien suivre attentivement l'exposé suivant.

Lorsque je reçus ta dernière lettre, au mois de janvier 1822, je commençais à être dans le moment de la

composition directe de l'ouvrage même dont je t'envoie aujourd'hui la première partie. Tu me demandais une exposition rationnelle de ma doctrine politique, et moi-même, depuis longtemps, je désirais te communiquer mes idées d'une manière régulière et suivie. J'avais la certitude que l'ouvrage dont je m'occupais au moment où j'ai reçu ta lettre satisferait entièrement à ta curiosité et à mon désir, d'une manière beaucoup plus complète et beaucoup plus sûre que je ne pourrais jamais le faire par une ou même plusieurs lettres. J'étais même convaincu que toute discussion philosophique serait peu fructueuse entre nous avant que tu eusses lu et médité cet ouvrage, le premier auquel j'aie mis mon nom et le premier qui contienne une exposition satisfaisante et méthodique de l'ensemble de mes idées. J'espérais d'ailleurs avoir bientôt terminé ce travail. Par tous ces motifs réunis, je me trouvai conduit à ajourner ma réponse au moment où je pourrais t'envoyer mon travail. Telle est la cause, et la cause unique, de mes torts avec toi, car ce n'est effectivement qu'aujourd'hui que je puis remplir cette condition que je m'étais imposée, et t'adresser le commencement de mon ouvrage. Tu vas concevoir clairement cela par ce qui me reste à te dire.

Je croyais d'abord, comme je viens de te le dire, que ce travail serait fini beaucoup plus promptement qu'il ne l'a été; car, commencé en janvier 1822, il ne fut terminé qu'au mois de mai de la même année. Première cause d'ajournement de ma lettre. Mais ce n'est pas là la plus grande, comme tu le vois, puisqu'il y a deux ans aujourd'hui qu'elle n'existe plus. La prin-

cipale est relative à la publication de ce .... (1) Aussitôt que mon travail fut terminé, je ne doutai pas, comme tu penses qu'il était naturel de le faire, que la publication n'en fût immédiate, ainsi que cela était convenu avec M. de Saint-Simon, qui était, si tu t'en souviens bien, le directeur de notre association pour toute la partie d'impression, de publication, enfin pour tous les arrangements financiers quelconques, dont je ne me mêlais en aucune manière, m'en reposant entièrement sur lui. En effet, l'ouvrage fut composé typographiquement presque sur-le-champ, et naturellement tu sens qu'ayant été amené à attendre jusqu'alors pour te faire réponse, je devais encore l'ajourner jusqu'au moment de t'envoyer l'ouvrage, moment que je devais croire très-prochain, puisqu'il ne restait plus qu'à tirer les épreuves. Or, c'est ici que la chose se complique : attention! Un autre personnage va entrer en scène; c'est mon ci-devant collaborateur Saint-Simon qui est la cause de tout le reste de l'ajournement. Le voici qui va commencer ; écoute bien.

Par un motif peu important et dont je ne me souviens plus (à moins qu'il ne fût un prétexte, comme je soupçonne aujourd'hui que cela pouvait bien être), Saint-Simon suspendit le travail des imprimeurs pour un temps qui devait être fort court, un mois tout au plus. Il se borna à faire tirer quelques épreuves, afin de pouvoir communiquer l'ouvrage à différentes personnes que cette communication anticipée devait intéresser; mais la publication devait, je le répète, être

(1) Mot manquant dans l'original. (*Note de l'Éditeur.*)

presque immédiate. J'y eus confiance et je fus cruellement trompé. Voici comme :

Pour prendre les choses *à priori* (ce qui abrége beaucoup une exposition), je dois te dire que jusqu'alors je n'avais pas mis mon nom à ce que j'avais fait, en partie pour ne pas contrarier mes parents, en partie par l'influence de mon cher collaborateur, qui ne s'en souciait guère, préférant, par un calcul fort simple, une gloire entière à une demi-gloire tout au plus qui lui serait revenue sans cela. Du reste, soit dit en passant, je ne suis pas fâché aujourd'hui qu'il en ait été ainsi ; car les écrits précédents ne méritaient pas que j'y misse mon nom ; je ne les considère aujourd'hui que comme des études qui m'ont été fort utiles, mais seulement préliminaires ; je préfère beaucoup que mon entrée dans la carrière, aux yeux du public, se fasse par un ouvrage capital, qui m'est beaucoup plus propre, étant entièrement pur de l'influence exercée précédemment sur moi par Saint-Simon, influence, du reste, qui a puissamment servi à mon éducation philosophique. Je reviens à mon sujet. Je te disais donc que, jusqu'à cet ouvrage, mes travaux n'avaient pas porté mon nom, et quelques personnes seulement, en très-petit nombre, auxquelles j'en avais fait confidence, savaient que je m'occupais d'idées de ce genre. Mais en faisant cet ouvrage, je sentis que le moment était venu de secouer et la tutelle de mes parents à cet égard, laquelle ne pouvait toujours durer, et celle non moins fâcheuse de Saint-Simon, qui devait également finir. Par une espèce d'instinct de moi-même, dont je me trouve aujourd'hui bien heureux d'avoir suivi l'inspi-

ration, je compris que l'ouvrage était trop important pour que je dusse laisser échapper cette occasion; et effectivement, si j'avais eu la bêtise de le faire, je me serais fait un tort presque irréparable, et Saint-Simon m'aurait mis définitivement le pied sur la gorge. Tu le sentiras facilement, si tu considères que tous mes travaux subséquents devant être la suite stricte de celui-là. il serait devenu très-difficile d'y mettre mon nom, si j'avais laissé passer le premier sous le nom d'un autre; le public n'aurait su que penser de cette disparate, dont Saint-Simon se serait d'ailleurs fait une arme contre moi. Je lui signifiai donc mon intention formellement arrêtée de mettre désormais mon nom à tous mes écrits, à commencer par celui-ci. Il sentait, sans doute, pour son compte, autant que moi pour le mien, l'importance décisive de cet acte, car il me parut en être profondément contrarié. Néanmoins, ne pouvant s'y opposer, il fallut bien qu'il me laissât faire. Mais, à partir de ce moment, il eut une très-vive répugnance, en son for intérieur, à laisser publier mon livre, et il chercha à ajourner le plus possible cette publication, en profitant, pour cela, de tous les moyens dont il put s'aviser, et surtout de ceux que ma confiance lui laissait comme directeur administratif de notre association. C'est là, je le crois aujourd'hui, ce qui le détermina d'abord à suspendre le tirage, et à se borner à faire tirer quelques épreuves, pour la communication anticipée dont je te parlais tout à l'heure. Mais sa répugnance s'accrut à un degré infiniment plus grand par l'effet de cette communication. Car, toutes les personnes auxquelles il communiqua ce tra-

vail en ayant été enchantées, et des félicitations très-flatteuses m'en étant revenues, quoique je ne fusse nullement en rapport avec elles, puisque lui seul les voyait, il vit qu'il devait, à tout prix, empêcher une publication qui devait, suivant de telles apparences, éclipser ses travaux, ou, du moins, arranger les choses de manière que, profitant de nos relations antécédentes, il pût me présenter au public comme une sorte de manœuvre littéraire à ses ordres et à ses gages, dont toutes les idées n'étaient qu'une émanation et un simple développement des siennes. Quoique je n'aie su que beaucoup plus tard, et tout récemment même, les choses que je t'explique là, cependant, sans m'en douter alors, et m'en tenant simplement à mon intention arrêtée, je suis parvenu heureusement à éviter ce piége, au moins à peu près. C'est ainsi que pendant deux ans il m'a, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, fait ajourner la publication de ce travail, qui, dans tout cet intervalle, m'était constamment représentée comme devant avoir lieu presque immédiatement. C'est ainsi, mon cher ami, que j'ai été conduit à ajourner de mois en mois jusqu'à ce moment une réponse que j'ai toujours désiré pouvoir te faire le plus promptement possible. Enfin, il n'a pas été possible à Saint-Simon de remettre davantage cette publication, ni de me faire consentir à la subalternisation qu'il projetait ; mais il en est résulté une rupture complète et irrévocable entre nous depuis deux mois. J'en suis, du reste, très-content sous beaucoup de rapports, principalement à cause de l'influence directrice qu'il voulait toujours exercer sur moi, et dont il était fort pénible d'a-

voir constamment à se défendre, et à cause de l'approbation apparente que je paraissais donner à une foule d'idées et de démarches extravagantes d'un homme généralement déconsidéré, etc., etc. Enfin, pour couper court, voilà un mois seulement que mon ouvrage s'imprime et que je puis te l'envoyer. Je m'empresse de le faire et de réparer, s'il est possible, les torts que tu as à me reprocher. Tu vois, mon cher ami, par ce que je te viens de dire, qu'ils se réduisent à bien peu de chose. Car si, au lieu d'attendre de jour en jour, je t'avais seulement écrit pour te mettre au courant de ce qui se passait, et te prévenir des raisons qui me forçaient à cet ajournement, je n'aurais pas fait naître en toi les impressions pénibles qui, je le crains bien, se sont élevées dans ton cœur, et dont je te demande profondément un pardon bien sincère d'avoir été la cause. J'espère, mon cher ami, que tu voudras bien me l'accorder, et que nous reprendrons dorénavant, sans interruption aucune, les douces habitudes auxquelles j'ai dû autrefois de si heureux moments. Une amitié comme la nôtre est trop fortement enracinée pour ne pouvoir pas supporter une telle épreuve. C'est, du moins, ce que j'éprouve bien franchement pour mon compte, et ce que, j'espère, tu ressens aussi de ton côté. Néanmoins, je serai dans l'inquiétude à ce sujet jusqu'au moment où je recevrai ta réponse. Tu as cruellement acquis, mon cher ami, le droit de me la faire attendre; mais j'espère que ton indulgence te fera renoncer à en user.

L'histoire de ma réponse à ta lettre ayant été liée à celle de ma vie sous le rapport le plus important, il ne

me reste plus grand'chose à te raconter sur le passé à cet égard, puisque mes travaux sont la grande affaire de ma vie. Néanmoins, dans ma prochaine lettre, je te rendrai compte de mon existence pendant ces deux ans de silence sous quelques autres rapports moins essentiels. Je terminerai celle-ci en te mettant un peu au courant de mon état présent.

L'ouvrage que je t'envoie contient encore quelques traces de ma liaison avec Saint-Simon, parce que la rupture a suivi le commencement de l'impression. Elles consistent dans le mot *élève* et dans le développement de ce mot qui se trouve au préambule. Ces traces disparaîtront dans la prochaine édition, car elles n'étaient que de complaisance. Je dois certainement beaucoup intellectuellement à Saint-Simon, c'est-à-dire qu'il a puissamment contribué à me lancer dans la direction philosophique que je me suis créée nettement aujourd'hui, et que je suivrai sans hésitation toute ma vie; mais les expressions dont je me suis servi pour rendre ce service vont très au delà de la réalité, et je ne l'ai fait que, en partie par influence, et en partie pour que, dans notre querelle, je n'eusse pas le moindre tort de mon côté, même aux yeux les plus prévenus en faveur de Saint-Simon. Dans la préface de la prochaine édition, je mettrai quelques mots qui exprimeront tout cela à la nuance exacte de la vérité.

Par un tour perfide que m'a joué Saint-Simon, il se trouve que ceci ne peut pas encore compter pour une publication réelle de mon livre, car tout se réduit de fait à cent exemplaires que j'ai adressés en totalité aux personnes que je savais y prendre le plus d'intérêt, de

sorte qu'il n'y en a pas un seul en vente. Du reste, je n'en suis pas fâché, car c'était contre mon avis que la première partie de mon premier volume était publiée sans la deuxième, et de fait il n'en sera pas ainsi. Alors, quand j'aurai terminé la deuxième partie (c'est-à-dire dans deux ou trois mois), comme je suis désormais entièrement libre de ma conduite par le fait de cette rupture, je ferai paraître tout le premier volume à la fois, et ce sera seulement dès lors qu'aura lieu la publication régulière par la voie de la librairie. Ceci ne doit donc être regardé que comme une sorte de communication anticipée et confidentielle à quelques personnes, et, dans ce sens, je n'en suis pas fâché, car cela prépare à merveille l'opinion publique.

Je n'ai pas besoin de te parler de l'objet de mon ouvrage : tu en jugeras bien mieux par toi-même. L'idée principale est, comme tu le verras, que la politique doit aujourd'hui et peut devenir une science positive et physique, traitée à la manière de l'astronomie, de la chimie, etc.; que mon ouvrage a pour but de la faire ainsi; que c'est là le seul moyen de terminer l'époque révolutionnaire dans laquelle nous sommes encore, en faisant converger tous les esprits vers une doctrine unique; que, par là, se manifestera un nouveau pouvoir spritue1 capable de remplacer le clergé et de réorganiser l'Europe par l'éducation; et enfin que, jusqu'à ce que la formation de cette doctrine soit terminée, on doit s'abstenir avec soin de toute tentative directe de réformation dans les gouvernements existants; et que ceux-ci doivent essentiellement avoir en vue cet objet, tout en facilitant, s'ils sont sages, par quelques mesures

très-simples, les travaux pacifiques et purement intellectuels dont je montre l'urgence et l'indispensable nécessité (ce qui, comme tu vois, montre sous un aspect assez satisfaisant la conduite actuelle des gouvernements, soit dit en passant). En un mot, ma tendance est de ramener les esprits vers l'élaboration des doctrines, qui est aujourd'hui la grande affaire et qui doit préparer de la besogne à la génération qui nous succédera pour l'élaboration des institutions pratiques. Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner à des développements que je voulais éviter et qui sont très-superflus, puisque tu as sous les yeux l'ouvrage, où ils sont bien plus complétement établis. Si, après l'avoir lu avec attention, tu as à me demander quelques éclaircissements, je te les donnerai avec grand plaisir, en anticipant un peu sur mes travaux futurs. Je désire beaucoup qu'un esprit comme le tien approuve cette doctrine, qui, si j'en crois les apparences, tend à devenir celle de toutes les têtes fortes, également fatiguées du radotage des ultrà et du bavardage des libéraux, aussi bien que de la niaiserie des ventrus, qui sont cependant, pour la pratique, les moins déraisonnables de tous. Ceci est une doctrine à prêcher et à répandre partout, comme l'a été, dans son temps, l'évangile, à cela près qu'elle s'adresse uniquement aujourd'hui aux hommes éclairés, la masse ne devant y participer que plus tard. Si tu y mords bien, tu lui rendras de grands services en la propageant dans tous les esprits que tu trouveras aptes à la recevoir.

Je suis extrêmement satisfait de l'accueil fait à mon ouvrage par les personnes auxquelles je l'ai adressé; il

est généralement approuvé, et de la manière la plus flatteuse, c'est-à-dire que cela ne se réduit pas à de vains compliments, mais qu'il influe profondément sur des esprits du premier ordre. Je t'en parlerai avec plus de détail la prochaine fois. Je me bornerai actuellement à te citer l'approbation très-flatteuse de l'Académie des sciences, qui me l'a manifestée officiellement, quoiqu'elle soit retenue par la crainte de se compromettre avec le gouvernement; je te citerai ensuite spécialement M. de Humboldt, M. Poinsot, et surtout M. Guizot (encore M. Guizot en scène), qui a déclaré qu'il se rangeait sous ma bannière, etc. Enfin, il n'y a pas de jour où je ne reçoive ou une lettre très-flatteuse ou une visite de félicitation de la part d'hommes marquants que je ne connaissais point du tout auparavant, ou très-peu. Dans les hommes à haute position sociale, je te citerai le respectable Ternaux, M. B. Delessert, M. de Laborde, M. de Broglie, etc., etc. J'ai des approbateurs jusque dans le gouvernement, et je compte même faire remettre un de ces jours un exemplaire à M. de Villèle par son beau-frère, que je connais, après quoi j'en irai causer avec lui, pour lui développer certains points sur lesquels il est, je crois, possible de nous entendre, en mettant de côté ceux sur lesquels il est impossible que nous pensions de même. Je te le répète, mon cher ami, je te donnerai de plus amples détails à cet égard et, en général, sur la situation présente de mes affaires, sous tous les rapports, dans ma prochaine lettre. Quant à présent, je me bornerai à ajouter, pour t'ôter toute inquiétude, que mon existence financière, quoique toujours précaire, est très-supportable, et que je crois être

sur le point de la rendre plus large et plus stable à la fois; en attendant, je donne toujours des leçons de mathématiques.

Adieu, mon cher ami; tu vois que j'ai repris sans efforts les douces habitudes de bavardage amical et de confiance intime que nous avions autrefois. J'espère que tu voudras bien, mettant de côté une rancune qui serait néanmoins légitime, je ne le sens que trop, en faire de même à mon égard. J'attends donc de grands détails sur tout ce qui te concerne, ta situation, tes travaux, tes projets, et je suis sûr que tu ne tromperas pas l'attente de celui qui se déclare de nouveau, avec un grand plaisir,

Ton ami pour la vie,

COMTE.

Je demeure actuellement rue de l'Oratoire, n° 6, près le Louvre.

XVII

A Monsieur VALAT, à Montpellier.

Paris, le 8 septembre 1824.

Je dois te demander pardon, mon cher ami, de n'avoir pas répondu plus tôt à tes deux lettres, dont la première m'est parvenue, je l'avoue à ma honte, depuis près de trois mois. Je crains que tu ne m'aies déjà soupçonné, d'après cela, de mauvaise volonté, ou, tout au moins, de négligence. Mais je puis t'assurer que tu aurais grand tort. J'ai eu, depuis ce moment, tant d'occupations et même de contrariétés de plus d'un genre, que tout en projetant très-sincèrement chaque jour de t'écrire le lendemain, il m'a été impossible jusqu'à aujourd'hui de trouver quelques heures de loisir où j'eusse l'âme assez calme et l'esprit assez disponible pour reprendre avec toi un entretien où régnassent librement ce laisser aller et ce doux et confiant bavardage inspirés par notre longue amitié. Je serais bien tourmenté, je te le répète, si ce délai avait pu renouveler en toi, sur la persistance et la vivacité de ce sentiment, des soupçons injurieux que, je le confesse, les apparences n'avaient que trop justifiés auparavant. Les motifs de mon trop long silence n'ont pas été autres que ceux que je viens de t'indiquer. Il y en a eu cependant,

depuis un mois à peu près, un d'une nature distincte; c'est que je comptais pouvoir venir te retrouver à Montpellier vers la mi-septembre. C'est parce que je suis sûr, à présent, que ce projet ne pourra pas s'exécuter, que je prends la plume sans plus retarder. Il m'aurait été bien agréable de pouvoir, après trois ans, reprendre pendant quelques semaines nos longues et intéressantes conversations. Mais je suis forcé de renoncer à ce plaisir, qui était le plus puissant motif qui m'eût attiré à Montpellier, après le désir de revoir mes parents. La nécessité m'oblige d'ajourner cette jouissance jusqu'à l'année prochaine. Je suis d'abord trop occupé en ce moment de la seconde partie de mon premier volume, pour que l'absence n'eût pas de très-grands inconvénients. En second lieu, je veux décidément m'occuper, pendant ces vacances, d'asseoir mon existence matérielle sur des bases un peu moins précaires que celles que je lui ai données jusqu'à présent. Je suis profondément ennuyé de cet ordre d'occupations; mais je reconnais que, jusqu'ici, j'ai donné trop peu d'importance au matériel de ma vie, si bien que j'en ai souvent souffert, et que j'en souffrirais encore plus, si cela continuait; je reconnais qu'il est temps enfin de songer à cela un peu sérieusement et, comme me le disait un de ces jours M. Guizot, de m'en occuper fortement une bonne fois, afin d'en être débarrassé pour toujours. Je dois t'exprimer à ce sujet, mon cher ami, combien je suis reconnaissant de la touchante sollicitude et de l'offre généreuse que ta première lettre contient. Mais, quelque douce que soit la perspective que tu me fais entrevoir, elle en est d'au-

tant plus cruelle, puisqu'elle est malheureusement, et sera longtemps, sans doute, chimérique. Ne crois pas cependant que je renonce à la douce espérance de nous voir un jour réunis : peut-être même se réalisera-t-elle plus tôt que nous ne le comptons l'un et l'autre. Comme je ne crains pas de t'ennuyer en te parlant de ce qui m'intéresse, je vais te faire part, en peu de mots, de mon petit plan de conduite, et j'espère qu'il obtiendra ton approbation.

Ne crains pas, mon cher ami, que le commencement de succès moral obtenu par mes premiers travaux me fasse illusion sur la confiance que je dois leur accorder sous le rapport secondaire de mon existence matérielle. Non ; je suis trop convaincu que le nombre d'hommes qu'ils peuvent intéresser est trop restreint, et que l'intérêt même qu'ils inspirent à la plupart d'entre eux n'est pas assez vif pour que, de très-longtemps et peut-être même de toute ma vie, il m'en revienne autre chose que de l'estime et de la gloire. C'est là, et tout ce que j'espère, et tout ce que j'ambitionne : je travaillerai toute ma vie, et de toutes mes forces, à l'établissement de la philosophie positive, mais je le ferai parce que telle est ma vocation irrésistible, parce que là est la source de mon principal bonheur, et sans prétendre jamais à aucune autre récompense qu'à l'estime des têtes pensantes d'Europe. Sous le rapport pécuniaire, si je puis retirer de mes publications de quoi suffire aux frais d'impression (et j'en suis sûr, même dès à présent), je serai parfaitement content, et ne m'attends pas à davantage. Tu vois donc, mon cher Valat, qu'il est difficile que je sois attrapé et que mes espérances soient

déçues, car elles ne sont pas fort étendues. Mais il faut vivre, et pour cela je vais chercher tout bonnement à régulariser le moyen d'existence qui m'a suffi jusqu'ici, et que j'ai eu le tort de trop négliger, c'est-à-dire l'enseignement. En un mot, je vais faire tous mes efforts pour me placer à Paris dans l'instruction publique, soit à l'École polytechnique, soit au collége de France, soit à la Faculté des sciences, soit même dans un des colléges royaux ; si je n'y puis parvenir, ou du moins jusqu'à ce que j'y parvienne, je vais m'occuper de donner plus d'étendue et de solidité à mon enseignement privé, ce qui, je pense, me sera facile, par les nombreuses et importantes relations que je me trouve avoir ; enfin, pour prévoir tous les cas, si, d'ici à deux ou trois ans, je ne suis pas arrivé à un point qui me satisfasse, j'irai m'établir à Londres dans le même but, et j'ai déjà la certitude (qui vraisemblablement ne fera que s'accroître pendant ce temps-là) d'y obtenir un succès beaucoup plus important et plus fixe. Tels sont, mon cher ami, mes petits projets, et voici maintenant les moyens d'exécution les plus essentiels. La semi-publication de la première partie de mon premier volume m'a déjà procuré beaucoup de relations honorables avec la tête des savants, et en général des penseurs français et même européens : leur nombre et leur intensité ne peuvent qu'augmenter par la publication réelle que je ferai, dans deux ou trois mois au plus tard, de mon premier volume, et, ensuite, par mes travaux ultérieurs ; du moins, telle est mon espérance que j'ai tout lieu de croire fondée : j'ai même déjà formé, et je formerai tout naturellement de plus en

plus des relations, par le même moyen, avec des hommes à pouvoir ou à éminente position sociale. Je ne crois pas me tromper en voyant là une ressource étendue et assurée, pour le succès de mon enseignement privé, surtout si j'ajoute que, dans l'intervalle de mes grands travaux philosophiques, j'ai le projet de publier quelques ouvrages plus spéciaux sur les points fondamentaux des mathématiques, que j'ai conçus depuis longtemps, et que je suis enfin parvenu à rattacher à mes idées générales de philosophie positive, de sorte que je pourrai m'y livrer sans rompre l'unité de ma pensée, ce qui est la grande condition pour la vie d'un penseur. Ce genre de travaux étant plus couramment apprécié, j'espère qu'il contribuera encore plus à la solidité de mon existence, et, peut-être même, (soit dit en passant) au succès de mes travaux principaux. En un mot, pour te dire naïvement toute ma pensée, sans modestie comme sans orgueil, je viserai à entrer le plus promptement possible à l'Académie des sciences, et, dès lors, ma carrière sera assurée. Tout ce que j'indique là, comme moyen de succès pour l'enseignement privé, est, en grande partie, applicable, quoiqu'à un degré moindre, à l'enseignement public. Je sais bien que dans l'état immédiat des choses il est difficile d'entrer dans l'instruction publique sans se faire, ou sans paraître se faire capucin; mais, néanmoins, cela n'est pas impossible, et j'espère y réussir. Dans tous les cas, je suis très-décidé à ne pas accepter de conditions inconvenantes pour moi, et à me rejeter sur l'instruction privée, si cela est nécessaire. Mais, j'ai à ma disposition un moyen qui, jespère, m'en dispen-

sera. Je suis lié avec le beau-frère de M. de Villèle, et même un peu avec ce ministre; je vais lui faire remettre, par son beau-frère, ma première partie, avec une lettre explicative; et quoique je regarde comme impossible qu'il me comprenne essentiellement, cependant, comme il y a en lui réellement un peu de l'homme d'État, je ne doute pas qu'il ne saisisse, au bout de quelques conversations, du moins les points de politique pratique très-essentiels sur lesquels j'ai le bonheur de me trouver d'accord avec le gouvernement du Roi; je ne désespère même pas de lui faire sentir que l'esprit général de mes travaux, abstraction faite de la théorie, tend à seconder le système général du ministère français, par un genre d'influence sur les opinions que celui-ci ne peut trouver dans aucune des manières de voir existantes sur la politique. J'espère lui faire apercevoir cela, parce que c'est un fait que tout observateur peut juger, que mes travaux tendent directement à calmer les esprits, à les détourner de l'action pour les porter vers la spéculation; à empêcher les ignorants et les brouillons de régenter le monde dans leurs écrits, à ruiner le libéralisme et l'ultracisme, sans être obligé d'emprunter à chacun d'eux, comme font les niais du centre, des arguments pour se défendre de l'autre, et par conséquent à seconder, d'une manière neuve, le système du gouvernement français, et même celui de tous les gouvernements européens, qui, malgré les formes, est à peu près le même au fond, dans la pratique. Dans tous les cas, comme je compte faire la même communication à M. Canning, auprès duquel j'ai quelques aboutissants, je suis sûr

que celui-ci me comprendra, sous ce rapport, et, par ricochet, fera entendre la chose à M. de Villèle, quand même ce dernier ne la sentirait pas un peu, ce qui n'est point probable. En un mot, j'ai lieu d'espérer que j'obtiendrai, à un certain point, l'estime et la protection de notre premier ministre. Dès lors, s'il reste en place, ce qui est très-vraisemblable, même en cas de la prochaine mort du Roi, je serai assuré : 1° de n'être point tracassé par le procureur du Roi dans l'exercice de mes fonctions philosophiques ; 2° d'avoir un puissant appui pour contre-balancer l'influence jésuitique qui pourrait s'opposer à mon entrée dans l'Université, surtout si je vise à l'École polytechnique, ce que je ferai d'abord, et comme plus satisfaisant, et parce que les jésuites s'en mêlent moins.

Voilà, mon cher ami, quel est mon petit plan de conduite. Je t'avais promis de l'exposer en raccourci, et tu vois que je n'ai guère tenu parole. Mais je dois encore ajouter une dernière considération. Si mon plan réussit, tu sens qu'il me procurera nécessairement assez d'influence, non-seulement pour me tirer d'affaire, mais aussi pour pouvoir servir mes amis. Dans ce cas, je serai bien heureux si tu peux te décider à venir t'établir ici, en pouvant t'en faciliter les moyens. C'est là ce qui me faisait te dire plus haut que le moment de notre réunion n'était peut-être pas aussi éloigné que nous le craignons tous deux.

Après t'avoir aussi longuement entretenu de mes affaires, j'espère que tu me rendras la pareille en me donnant sur ce qui t'intéresse des détails plus étendus que ceux que renferme ta première lettre. Je dois, à présent,

consacrer le reste de notre entretien à répondre sommairement aux diverses objections que tu me transmets sur le système général de mes idées. Quoique tu ne te donnes là que comme un simple interprète, je crains bien que ce ne soit, au fond, ta propre manière de voir. Mais j'espère qu'avec de la méditation de part et d'autre, des éclaircissements, et les développements que mes travaux ne tarderont pas à prendre, nous arriverons à nous entendre complétement.

Je dois commencer par te remercier beaucoup, mon cher Valat, du jugement favorable contenu dans ta première lettre; il m'a fait un bien grand plaisir, et a confirmé la confiance que beaucoup d'autres approbations honorables et distinguées m'avaient déjà donnée dans la route que je me suis tracée. Mais comme les compliments n'avancent guère les discussions, j'aime mieux, au lieu de m'étendre à ce sujet, me livrer à un premier examen de tes objections.

Celle qui porte sur l'incertitude des connaissances humaines, et qui est la plus essentielle, me paraît, je te l'avoue franchement, porter tout à fait à faux. On peut dire certainement de fort belles choses qui seront même vraies en grande partie, sur l'incertitude de nos connaissances, et depuis Pascal, et avant, on n'y a pas manqué. Mais tout cela n'est pas la question. Il ne s'agit pas de savoir, en général, si les méthodes d'investigation de l'homme ne sont pas nécessairement entachées d'une très-grande imperfection; on sait bien que nous ne pouvons jamais raisonner avec la sûreté et la netteté que nous donnerait sans doute une meilleure organisation, pour laquelle il y aurait même encore de nou-

velles choses à désirer, car tout être est fait nécessairement de manière à concevoir au delà de ce qu'il peut exécuter, et cela est même indispensable pour assurer les progrès de l'espèce. En un mot, l'absolu, dans quelque sens que ce soit, non-seulement n'existe pas, mais ne peut pas même être imaginé par nous, et tel a été jusqu'ici le vice fondamental de la philosophie. Mais en rentrant dans la condition réelle des choses et des hommes, il est question, lorsqu'on parle de méthode, non de savoir si la meilleure que les hommes puissent employer n'est pas nécessairement très-imparfaite, mais uniquement de décider laquelle de toutes celles que l'esprit humain peut concevoir est la plus avantageuse à ses recherches, ou, si l'on veut, la moins mauvaise. Toute discussion qui ne porte pas là-dessus est nulle et chimérique de sa nature. Pour préciser mon idée, on pourra crier tant qu'on voudra contre la méthode employée dans les sciences positives, on pourra faire un tableau très-sombre (ou exagéré, ou même vrai) de leur faiblesse; mais quand on aura fini, il restera toujours à examiner si la méthode positive n'est pas, à tout prendre, préférable encore à la méthode théologique et à la méthode métaphysique, les seules que l'esprit humain puisse employer nécessairement dans ses investigations quand il ne se sert pas de la première. Or, posée ainsi, la question ne peut pas être d'une bien longue discussion; et la prédominance relative de la méthode positive sur les méthodes théologique et métaphysique est aujourd'hui un fait que personne ne peut contester ni ne conteste. Voilà ma réponse essentielle à ta grande objection. Je te dirai d'ailleurs, quoique cela ne soit

pas indispensable pour ma justification, que tu as, à ce qu'il me semble, singulièrement exagéré l'imperfection actuelle des connaissances positives. Pour moi, je t'avoue que je suis beaucoup plus en admiration des pas immenses qui ont été faits dans toutes les directions spéciales depuis moins de deux siècles que le germe de la philosophie positive a commencé à se développer, qu'étonné de ce qu'il n'a pas été fait encore de plus grands progrès. Je vois, en chimie par exemple (qui ne date réellement que de cinquante ans), un beaucoup plus grand nombre de résultats positifs et hors de toute contestation que tu n'en trouves; le reste me paraît tenir à l'enfance de la science. Les incertitudes qui te tourmentent en physique me paraissent beaucoup plutôt porter sur les formes que sur le fond, car les systèmes sur la lumière, la chaleur, etc., ne doivent être envisagés que comme des méthodes d'investigation, et jamais, même quand ils seront plus perfectionnés, comme ayant aucune réalité intrinsèque; et de ce point de vue il est évident que les changements de système dans les sciences physiques n'empêchent pas et même servent puissamment le développement réel de la connaissance, car on ne quitte un système pour un autre que lorsque celui-ci permet de concevoir d'une manière plus étendue les faits généraux qui sont l'essentiel de la science, et dont il est très-clair qu'à travers toutes les incertitudes dont tu te plains, le nombre a considérablement augmenté dans ces derniers temps, et augmente de jour en jour. Je comprends beaucoup moins encore ce que tu me dis relativement à la physiologie. Je ne dis pas et n'ai point dit que cette science fût très-avancée, car elle est évi-

demment dans l'enfance, vu sa difficulté et le peu de temps depuis lequel on lui applique la méthode positive; il est même clair que je la représente dans mon ouvrage comme moins avancée que les autres par cette double raison. Mais j'ai énoncé un fait que je continue à croire exact pour tous ceux qui sont au courant de cette science, qu'aujourd'hui tous les phénomènes physiologiques proprement dits (c'est-à-dire ceux qui se rapportent à l'individu ou au couple considéré isolément) sont soumis à des considérations positives qui certainement ont infiniment besoin d'être perfectionnées, mais qui n'en sont pas moins dès aujourd'hui positives, c'est-à-dire entièrement dégagées de théologie et de métaphysique.

Je t'avoue franchement, mon cher ami, qu'il ne m'est pas possible d'entrer dans ta colère et ton indignation au sujet de la doctrine de Gall. Je la regarde, au contraire, comme ayant complété la révolution qui a rendu positive la physiologie, en soumettant l'ordre de phénomènes vulgairement appelés *moraux* à la méthode positive. Crois bien que tu te trompes à l'égard de cette théorie, dont on a commencé, suivant l'usage, par rire il y a vingt ans, mais dont, je puis te le garantir *de visu et auditu*, il n'est pas aujourd'hui un physiologiste éclairé et vraiment au courant qui n'admette les idées fondamentales, quoique aucun pour ainsi dire n'en regarde l'application immédiate telle que Gall l'a tentée que comme tout à fait hasardée. C'est là une de ces idées mères dont on trouve le germe et l'aperçu partiel dans tous les penseurs qui se sont occupés précédemment de ce sujet avec quelque force. Voici à cet

égard ma manière de voir. Cabanis (pour ne pas remonter plus haut, ce qui est inutile en ce moment) a conçu nettement le premier que l'époque était arrivée de soumettre les phénomènes *moraux* aux mêmes lois, considérations et méthodes que les phénomènes *physiques*, ou, pour mieux dire, de faire cesser la différence fondamentale de nature qu'on supposait entre eux, malgré les nombreux et importants rapports qui les liaient évidemment et dont il a donné de si frappants résumés partiels. En un mot, Cabanis a conçu que les phénomènes dits *moraux* devaient dorénavant s'appeler *cérébraux* et *nerveux*, et s'étudier en conséquence : il a fortement insisté sur l'importance et la nécessité de cette grande réformation. Mais son opération était incomplète; ses travaux, tout en prouvant qu'il fallait faire ainsi, ne renfermaient pas une conception fondamentale propre à mettre en activité et à établir comme étude courante ce qui, dans son ouvrage, ne se présentait en définitive que comme un simple conseil dépourvu de mode d'exécution : il a fait ce qu'il a pu, on n'a pas de reproche à lui adresser; mais il n'en restait pas moins une grande lacune à remplir. Les travaux de Gall me semblent avoir pour tendance et pour résultat de la combler, après les avoir bien étudiés et médités. Au lieu de se borner à concevoir, en thèse générale, et même péniblement, comme l'a fait Cabanis, les phénomènes moraux comme dépendant de l'organisation, Gall a dit : « En vertu de l'axiome fondamental de la physiologie, *il n'y a point de fonction sans organe*, je considère, d'après les expériences incontestables faites de tout temps, le système nerveux cérébral comme le siége

des fonctions intellectuelles et affectives, en général; et, en second lieu (ce qui était absolument indispensable pour compléter la conception), l'expérience et la discussion immédiate de ces fonctions nous les montrant distinctes et indépendantes quoique ayant entre elles de nombreuses et importantes relations, je considère le système nerveux cérébral, et le cerveau en particulier, non comme un seul organe, mais comme un ensemble d'organes (ce qui d'ailleurs est confirmé par l'anatomie humaine ou comparée) dont chacun est le siége d'une fonction morale particulière, sauf à trouver, par l'observation et l'expérience dirigées par une sage analyse, quels sont et les fonctions réellement distinctes et les organes correspondants. » Si Gall s'en était tenu à cette généralité, tout le monde pensant l'eût approuvé, car tout cela est courant aujourd'hui chez les physiologistes, mais peut-être n'eût-il pas fait révolution. Il y a joint une première détermination des fonctions et de leurs siéges qui est évidemment absurde sous plusieurs rapports, et hasardée sous presque tous, mais qui, à prendre la chose de mon point de vue philosophique, me semblait indispensable pour *fixer les idées* et bien entraîner les esprits sur ce terrain, en comptant que la discussion et la culture de cette nouvelle branche de la science rectifieraient de jour en jour la détermination primitive, ce qui effectivement arrivera à coup sûr. C'est là la partie faible de Gall, et malheureusement la seule que les hommes qui n'y ont pas beaucoup pensé en connaissent; mais elle n'est évidemment que d'une importance secondaire. Quant aux bosses du crâne, sur lesquelles se sont jetés les gens d'esprit qui ont voulu

juger ce qu'ils ne comprenaient pas, il est très-rationnel d'admettre qu'à une fonction morale prépondérante il doit correspondre un organe cérébral plus développé, et on sait d'ailleurs très-positivement par l'anatomie que la forme du cerveau est traduite extérieurement par celle du crâne. Je sais fort bien que tu n'ignores pas cela, mais je me trouve entraîné à le rappeler, pour te faire sentir que si effectivement la liste des fonctions intellectuelles et affectives et celle des parties cérébrales qui en sont le siége étaient faites d'une manière positive (ce qui, je le répète, n'est pas encore et ne sera pas avant une ou deux générations au moins, puisque ce doit être l'œuvre du temps et d'une observation variée), il serait très-naturel de juger jusqu'à un certain point par la forme du crâne des dispositions prédominantes, soit intellectuelles soit affectives. Car tu ne doutes pas, je pense, qu'il n'y ait des dispositions innées, indépendantes de l'éducation et des circonstances extérieures, sans prétendre pour cela que les actes qui en résulteront d'après telle ou telle éducation et dans telles ou telles circonstances soient rigoureusement déterminés par l'organisation, absurdité qu'on reproche vulgairement au docteur Gall, et qu'il n'a certainement jamais avancée, quoiqu'il soit loin d'être exempt de blâme sous d'autres rapports très-essentiels. Je te demande pardon de toute cette digression, qui, malgré sa longueur, est bien loin d'être suffisante pour l'objet que je m'y proposais. J'y reviendrai si tu le désires; mais je serai content aujourd'hui si les aperçus que je viens de t'indiquer peuvent te faire envisager avec plus de sang-froid et de réflexion un ordre de travaux qui, malgré ses grandes

et nombreuses imperfections, n'en est pas moins destiné à faire époque dans l'histoire de l'esprit humain. Crois bien ce que je te dis, que c'est à peu près l'opinion commune, soit ostensible, soit secrète, de tous les physiologistes actuels de quelque valeur, et qu'une doctrine ne se soutient pas ainsi en ascendance pendant vingt ans à travers tout le ridicule et toutes les préventions même odieuses qu'on a jetés sur elle, si elle n'a pas quelque fondement réel qui mérite qu'on y prenne garde plus que tu ne me sembles l'avoir fait. Mon opinion est, en résumé, que la physiologie est devenue aujourd'hui une science entièrement positive, non-seulement malgré la doctrine de Gall, mais en partie à cause de cette doctrine.

Après avoir ainsi discuté ta grande objection sur les sciences positives en général, il est assez inutile que 'insiste en particulier sur la partie de cette objection relative à la politique. Car on ne voit pas effectivement pourquoi les phénomènes que présente le développement d'une espèce sociale n'auraient pas de lois tout comme les autres, et pourquoi ces lois ne seraient pas susceptibles d'être découvertes par l'observation tout comme celles des autres, à la réserve seulement que la nature de cette fraction de la *physique* en rend l'étude plus difficile; ni enfin pourquoi les hommes ne pourraient pas tomber d'accord sur l'existence de ces lois, une fois constatées par cette méthode, comme ils l'ont fait dans les autres cas. Du reste, je suis certain que toute la discussion que je viens d'entamer, et que je continuerai si tu veux, sera singulièrement éclaircie dans ton esprit quand tu verras ma deuxième partie, où

j'examine d'un premier coup d'œil général la marche historique de l'esprit humain, et où tu trouveras l'explication des contradictions et des anomalies apparentes que cette marche présente à celui qui se borne à un aperçu superficiel. Je crois que je parviendrai à faire sentir, par le fait même, qu'il y a des lois aussi déterminées pour le développement de l'espèce humaine que pour la chute d'une pierre.

Ta seconde objection est beaucoup moins importante, mais elle a bien plus de réalité que la première, et je crois depuis longtemps que mon ouvrage a besoin là-dessus d'une rectification que j'exécuterai quand cette partie se réimprimera. Je n'ai pas prétendu et je ne prétends pas que les savants *actuels* doivent être mis immédiatement à la politique, ce qui, d'ailleurs, est impraticable, comme je l'ai dit en note. Il faut transporter aux choses ce que j'ai dit, dans le texte, des personnes. C'est la méthode employée par les astronomes, les physiciens, les chimistes et les physiologistes, qui doit être appliquée à la politique théorique, si on veut sortir du bavardage et des extravagances, et non les individus eux-mêmes, qui y sont très-impropres dans leur état actuel. Mais je suis convaincu qu'on ne peut véritablement connaître aujourd'hui la méthode positive sous ses divers aspects, assez pour l'appliquer à de nouveaux objets (et probablement il en sera toujours ainsi), qu'en faisant une étude directe et approfondie des applications qui en ont été faites jusqu'ici. Et d'ailleurs je regarde comme indispensable la connaissance des lois générales des phénomènes pour pouvoir bien étudier la politique, car l'homme et surtout l'homme social n'est point dans

la nature un phénomène isolé qu'on puisse étudier sans connaître les autres ordres de phénomènes. Par cette raison, je suis très-convaincu, et voici ma pensée précise, que la politique théorique ne fera dorénavant aucun progrès réel et n'exercera sur la pratique aucune influence utile tant qu'elle ne sera point cultivée par une classe spéciale de savants, élevée tout exprès dans la connaissance générale des diverses sciences positives, mais ne cultivant que la science politique. Voilà ce que j'aurais dû dire simplement dans le texte, et ce qui s'y trouvera désormais. Je me suis exposé à être, tout naturellement, mal compris, et c'est ma faute, j'en conviens franchement. En s'attachant au sens naturel de mes expressions à ce sujet, ton objection est très-fondée, car certainement les physiciens, chimistes, etc., *actuels*, sont fort impropres à cultiver la politique. Tu vois qu'il s'agit là d'une nouvelle classe de savants, dont la formation est si importante et si peu avancée.

Je passe sous silence l'objection relative au mot de *civilisation*, à laquelle tu as, ce me semble, répondu très-suffisamment. Il est, du reste, possible que je n'aie pas employé cette expression d'une manière assez précise; j'y regarderai en revoyant mon travail pour l'impression. J'arrive à la troisième et cinquième objections, qui n'en font, à proprement parler, qu'une seule. J'ai dit, il est vrai, et j'en suis très-profondément convaincu, que, par une suite nécessaire des lois relatives aux phénomènes sociaux, chaque nation a toujours le gouvernement qui convient à son état de civilisation, du moins sous les rapports essentiels, ou, en d'autres termes, que tout système de gouvernement qui a duré un peu long-

temps a été nécessairement bon pour tout le temps de sa grande vigueur, et je crois que dans la seconde partie j'établirai cela d'une manière irrécusable par les faits les plus généraux. Mais ce serait bien mal comprendre ma pensée que d'en conclure que j'interdis tout perfectionnement, puisqu'au contraire j'établis formellement que tout gouvernement doit changer par suite du progrès de la civilisation, et qu'il n'est nullement indifférent que ces changements s'opèrent par la seule force des choses ou par des plans calculés fondés sur l'observation; je dis même que, dans chaque état partiel, c'est seulement l'esprit général qui est nécessairement bon, mais que, tant que les choses ne sont pas calculées exprès, il arrive souvent que plusieurs détails ne sont pas en harmonie avec l'ensemble, et qu'il est très-utile de rétablir cette harmonie. Ainsi, je suis fort loin de nier la puissance des mesures politiques, soit temporelles, soit spirituelles; seulement je la circonscris, afin d'exclure les espérances chimériques, qui n'aboutissent, dans la pratique, qu'à tout bouleverser; et même j'indique la vraie manière de produire les perfectionnements efficaces. Quant à la féodalité, en particulier, je suis très-convaincu qu'elle *était*, dans son temps, une institution non-seulement excellente, mais indispensable absolument, et qui a eu la plus grande et la plus utile influence sur le développement de notre société européenne, sans prétendre pour cela qu'elle soit bonne aujourd'hui, ce qui serait tomber dans l'absolu, avec lequel l'esprit de mon ouvrage est profondément antipathique. Du reste, ce n'est pas toi qui seras difficile à convaincre là-dessus, puisque ta première

lettre montre sur ce sujet une manière de voir très-nette et très-juste. Je veux bien, en second lieu, accepter l'exemple qu'on me propose de la Turquie. Je suis très-persuadé que le gouvernement turc est susceptible de grands perfectionnements par des mesures convenables ; mais je ne crois pas que cela pût aller aussi loin qu'on le suppose d'ordinaire avec les idées d'absolu et de toute-puissance des combinaisons politiques. Les Turcs me paraissent être à peu près dans l'état où nous nous trouvions entre le sixième siècle et le onzième, et certes celui qui alors eût tenté d'établir chez nous ce qu'on appelle une constitution libérale aurait été un grand fou. Il en serait de même en Turquie aujourd'hui si on voulait y mettre la Charte ou quelque chose d'analogue. Je crois, par exemple, que si on pouvait rendre les pachaliks héréditaires, ou, en un mot, établir chez les Turcs une véritable féodalité, on leur rendrait un beaucoup plus grand service que par toutes les tentatives de libéralisme, qui n'aboutiraient probablement qu'à y faire verser beaucoup de sang. Du reste, ce pays est entaché d'un vice d'organisation bien plus grand dans la confusion du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, et qu'il serait bien plus essentiel de faire disparaître; mais cela est impossible, car ce serait détruire le mahométisme, ce qui ne se fera jamais que par l'expulsion des Turcs, et non par leur conversion. Je te déclare d'ailleurs que ce ne sont là que des aperçus et que je n'ai pas une connaissance assez détaillée de l'état de ces peuples pour indiquer à des hommes d'État le mode le plus convenable des améliorations qu'il comporte; et, en mon particulier, comme je crois cette na-

tion destinée à disparaître, tu sens que je ne me soucie point de m'en occuper. Je ne l'ai prise que comme exemple, et je déclare, en résumé, que s'il était possible dans ce pays d'y rendre les pachaliks héréditaires et de donner au muphti et aux ulémas et mollahs un pouvoir et une indépendance semblable à celle qu'obtinrent notre pape et notre clergé dans le moyen âge (ce que je regarde comme impraticable), on aurait infiniment plus perfectionné son organisation sociale que par aucun système de mesures libérales, qui ne sont pas assurément la panacée universelle, applicable indifféremment soit aux Anglais et aux Français, soit aux Espagnols, soit aux Turcs, etc.

Quant à la sixième objection, sur la brièveté de ma réfutation des doctrines politiques précédentes, je ne prétends pas sans doute n'avoir rien à me reprocher à cet égard. Je ferai seulement observer que ce n'est pas à proprement parler une réfutation de toutes les opinions émises jusqu'ici sur la politique que j'ai entreprise (Dieu me garde d'en avoir seulement l'idée!), mais un simple examen des tentatives qui ont eu pour but jusqu'ici de rendre positive la science politique, tentatives que je ne considère même que comme faits constatant la maturité de cette grande réforme, et comme cadres pour établir quelques points de philosophie politique qui s'expriment mieux sous cette forme que sous une autre. En ce sens, mon examen n'est pas aussi incomplet qu'on pourrait le croire; j'ai dû seulement m'attacher aux chefs d'école et à leurs idées principales, mais je reconnais que j'aurais dû parler (ce que je ferai en réimprimant) d'une ou deux autres écoles. Je te prierai d'ob-

server historiquement que lorsqu'une science devient positive, on ne s'amuse pas à réfuter tous les théologiens et les métaphysiciens qui s'en sont occupés jusqu'alors, mais ceux seulement qui ont tendu fortement vers la direction positive; on aime mieux cultiver la science directement, et on fait bien. Si j'entreprends jamais une histoire de la politique, alors j'examinerai tout le monde amplement; mais ici ce n'était pas le cas, c'est de la politique que je veux faire. Rappelle-toi qu'en physique on ne remonte jamais au delà de Galilée, en chimie au delà de Black et de Lavoisier, etc., et tu verras que, non pour l'histoire d'une science, mais pour sa culture, ce qui est fort différent, l'usage de regarder comme nuls et non avenus tous les travaux qui ont précédé l'époque où la science est devenue positive, est très-raisonnable; le reste ne ferait qu'entraver le savant, et ne doit être pris en considération que par l'historien de la science.

Enfin j'arrive à la dernière et à la moins importante des objections que tu me rapportes, celle relative à mon style. Je te dirai qu'à cet égard je ne puis attacher aucune valeur à aucune opinion, soit favorable, soit défavorable; car, s'il fallait écouter tout le monde, on n'aurait plus de style. Je te dirai en preuve que plusieurs littérateurs, ici, ou des gens qui ne sont très-sensibles qu'au mérite littéraire, m'ont précisément complimenté sous ce même rapport, ce qui montre combien sont vagues et arbitraires toutes ces décisions. Je crois avoir le style propre au sujet, c'est-à-dire le style scientifique, et non celui recommandé par les faiseurs de rhétorique. Si on trouve que j'écris aussi bien que les savants qui

écrivent bien, c'est tout ce que je demande. Si, par exemple, on me disait que j'écris comme Berthollet, comme Bichat, comme Cuvier, etc. (qui ne passent pas auprès des rhétoriciens pour de très-grands écrivains), on me ferait, sous ce rapport, le compliment qui pourrait me flatter le plus. D'ailleurs, tout cela est un bavardage assez inutile, soit dans un sens, soit dans l'autre. Ne dirait-on pas qu'on peut *faire* son style à volonté? J'écris sous l'inspiration de ma pensée et sans aucune espèce d'art; que ce soit bien, que ce soit mal, je puis t'assurer, car j'en ai la conviction profonde, qu'il me serait impossible absolument d'écrire d'une autre manière que celle que le moment me dicte. Mon style sera-t-il plus tard plus animé, plus varié, plus chargé d'images, quand je m'occuperai de choses plus concrètes? Je n'en sais absolument rien et ne me soucie nullement de le savoir. Tout ce dont je suis bien certain, c'est de ne pas faire le moindre effort pour cela. Comme tu le rappelles très à propos, *le style est l'homme même*, et l'un ne peut pas plus se refaire que l'autre.

Adieu, mon cher ami; tu vois que j'use amplement de ton invitation au bavardage. Je souhaite que cette discussion te fasse, comme à moi, passer quelques heures très-agréables, et je te prie de me rendre la pareille dans ta prochaine lettre, que j'espère recevoir bientôt, et à laquelle je répondrai plus promptement que je n'ai pu le faire aux deux premières.

Ton ami,

A^te^ Comte.

XVIII

A Monsieur VALAT, à Rhodez.

Paris, le 3 novembre 1824.

Pour cette fois, mon cher ami, j'espère que ce n'est pas toi qui as à te plaindre de la lenteur de notre correspondance. Je t'ai écrit à Montpellier le 9 septembre, sans que tu puisses l'attribuer à l'effet de la petite lettre stimulante que tu m'as envoyée par un de tes collègues, puisqu'elle ne m'a été remise que quelques jours après le départ de la mienne. Et, néanmoins, je n'ai pas encore reçu de réponse, et cela au milieu du loisir que t'ont laissé les vacances! Tandis que moi, fort occupé, j'avais cependant pu t'écrire une longue et très-longue lettre. Et, pour comble, il faut encore que ce soit moi qui prenne la plume le premier. J'aurais bien l'envie et quelque peu le droit de te sermonner; mais je t'en tiens quitte et t'admets à récipiscence. Cependant, pour te punir un peu et réveiller ta nonchalance, je ne donnerai pas, comme à l'ordinaire, à mon amical bavardage une libre carrière, et je souhaite que tu puisses regarder la brièveté de mon épître comme un petit châtiment de ton inexactitude.

Dans le fait, j'aurais beaucoup de choses à te dire, soit sur mes travaux, soit sur d'autres sujets. Mais précisément, vu la quantité de communications que je vou-

drais te faire et qui ne peuvent toutes être expédiées dans une même lettre, j'ai besoin que tes indications viennent me tirer de l'embarras du choix, et préciser les points sur lesquels je puis m'étendre. Ainsi, ne t'en prends qu'à toi si, soit aujourd'hui, soit dans toute autre occasion semblable, ta négligence t'expose à ne recevoir qu'une lettre maigre et mal remplie. J'aurais, par exemple, beaucoup de développements à ajouter aux discussions contenues dans ma dernière lettre sur l'esprit de ma doctrine; mais, dans l'ignorance de l'effet qu'elles ont produit sur toi, je ne sais sur quels points je devrais spécialement insister, et, de peur de frapper faux, je me tiendrai tranquille aujourd'hui. Je te dirai seulement un mot sur la dernière phrase de ta petite lettre du 25 août, qui m'annonce que tu trouves une remarquable analogie entre ma philosophie politique et celle de M. Cousin, ou, plus exactement, la partie de la philosophie de Kant que M. Cousin a propagée en France. Ton observation n'est pas assez précisée pour que je puisse te dire avec certitude si je la trouve juste; car il est possible, en effet, que pour certains points de détail je me trouve arriver aux mêmes résultats que le kantisme, dans lequel il y a certainement de fort bonnes choses, au milieu d'une foule d'extravagances. Mais quant à l'esprit général de mes travaux, et surtout quant à la méthode, il y a opposition absolue entre ma doctrine et celle du kantisme, et surtout avec cette partie du kantisme professée par Cousin, et qui n'est certainement pas ce qu'il y a de mieux, il s'en faut. Il y a entre ces deux manières de procéder et entre les résultats auxquels elles conduisent, la même différence

qu'entre la physique péripatéticienne et celle qui se fait depuis Galilée; en un mot, l'une est de la métaphysique pure, l'autre de la physique positive. Mais, je le répète, je ne disconviens pas qu'il n'y ait, à quelques égards, une certaine analogie entre la tendance de mes travaux et celle des idées les plus générales de Kant. Quant à M. Cousin, c'est fort différent; il est bien loin de comprendre la portée des idées mères du philosophe de Kœnigsberg. Il s'est fait ici une sorte de réputation, surtout parmi les jeunes gens étrangers aux connaissances positives, en délayant et exagérant quelques-unes des vues les moins importantes de la philosophie allemande, et ses succès sont dus principalement à ce qu'il possède bien une des parties essentielles de l'orateur de Cicéron, la mimique. Mais, hors de sa chaire, il n'est plus rien, et depuis qu'on a fait fermer son cours il a singulièrement baissé, même dans l'opinion des jeunes esprits qu'il était parvenu à fanatiser, au grand détriment du bon sens, et même, si l'on eût laissé faire, de la tranquillité publique. Toute son influence n'aboutissait qu'à former des énergumènes et des déclamateurs, persuadés que, sans jamais avoir rien étudié sérieusement, ils étaient placés par son cours à la source de toutes les connaissances humaines. Comme cette espèce d'esprits n'est bonne qu'à employer révolutionnairement, et qu'une telle action n'est plus de saison, je crois qu'on a sagement fait de faire fermer son cours. Je n'en dirai pas autant de celui de Guizot, qui fut fermé en même temps, et qui était si propre à contre-balancer par une direction sage et une instruction positive l'influence délirante et métaphysique de son collègue. Je crois que,

si tu tiens absolument à me comparer à quelque penseur français vivant, c'est avec Guizot que tu me trouverais les points de contact les plus importants et les plus multipliés, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que nous ayons la même doctrine. Je ne puis douter, quant à moi, de cette concordance, dont j'ai une preuve irrécusable par la liaison qui s'est établie entre nos deux individus depuis que nous avons réciproquement connu notre manière de voir. Du reste, je te le répète, je ne puis répondre que très-imparfaitement à ton observation, tant que tu ne l'auras pas précisée davantage.

J'aurais beaucoup de choses à te dire relativement à moi personnellement. Mais je les réserve pour une autre fois, afin de m'assurer d'une réponse en tenant ta curiosité un peu éveillée. Je te dirai seulement en gros, et sans aucune explication, que je suis sur le point de me marier avec une jeune Parisienne fort spirituelle, fort aimable et jolie, enfin qui convient parfaitement à mon organisation, et dont les capitaux sont exactement équivalents aux miens. Cette nouvelle, je le présume, ne t'étonnera pas médiocrement ; je te prie de m'en garder le secret le plus profond jusqu'à nouvel avis. Je pense que dans ma prochaine lettre je pourrai t'annoncer la consommation de cette grande affaire, qui fixe ma vie sous ce rapport, ce dont j'avais grand besoin.

Adieu, mon cher ami ; je souhaite que ta curiosité soit assez stimulée pour pousser ton amitié à ne pas laisser languir plus longtemps une correspondance que tu devrais savoir être si nécessaire à

Ton ami pour la vie,

A^TE^ COMTE.

XIX

A Monsieur VALAT, à Rhodez.

Paris, le 28 novembre 1824.

Pour cette fois, mon cher ami, c'est à moi, j'espère, à me plaindre de ta nonchalance. Je t'ai écrit le 3 une lettre qui avait pour objet de te forcer à rompre le silence que tu as gardé avec moi depuis plus de trois mois, et je vois avec peine qu'elle n'a encore produit aucun effet. En vain tu te rejetteras sur tes occupations. Moi aussi j'en ai, je t'assure, et bien aussi nombreuses et aussi pressantes que les tiennes; tu vois cependant qu'elles ne m'empêchent pas de t'écrire. Je t'admets encore cette fois à résipiscence; mais si tu refuses d'obtempérer à la sommation que je te fais de m'envoyer une bonne lettre de quatre pages au moins, je croirai que tu n'attaches plus aucun prix à la continuation de notre correspondance. Sérieusement, je t'assure que tu me fais beaucoup de peine en y mettant tant de langueur; car elle est pour moi d'un bien grand prix. Je m'étais bercé de la douce idée qu'après l'avoir trop longtemps interrompue, nous aurions soin, en la reprenant, de lui imprimer une activité soutenue, dont cette interruption avait dû à tous deux nous faire sentir la valeur. Il me serait bien pénible d'être obligé de renoncer à cette espérance.

Ne t'attends pas, mon cher paresseux, que pour cette fois, m'accommodant à ta nonchalance, je me livre de moi-même au bavardage amical que tu dois provoquer. Non, cette lettre ne renfermera que des remontrances. J'ai beaucoup de choses à te dire capables de t'intéresser, et j'aurais bien envie de te les apprendre, mais j'aurai la fermeté de tenir bon et d'attendre que tu me les demandes. Je souhaite que cette petite punition te fasse regretter ta négligence. Ainsi, sans plus ample discours, je finis en te témoignant l'impatience que j'éprouve de recevoir une de tes lettres, et l'espérance que je conserve encore d'en avoir promptement.

Ton ami pour la vie,

A^{TE} COMTE.

P. S. — Je te serais bien obligé si tu veux te charger pour moi d'une petite commission. Je me suis lié ici avec Émile Tabarié, que tu as connu, je crois, comme moi, au collége. Depuis qu'il est retourné à Montpellier, il y a un an, il avait l'habitude de m'écrire assez régulièrement. Voilà cependant quatre mois que je n'ai reçu de ses nouvelles, quoique je lui aie écrit plusieurs fois. Comme je le connais pour exact, et que je sais d'ailleurs qu'il a une très-mauvaise poitrine, je crains qu'il ne soit malade, et peut-être même pis. Tu me ferais plaisir si tu pouvais t'en informer, et me dire au juste ce qu'il en est. Il habitait, l'été, à Saint-André; mais je crois qu'à présent il doit être à Montpellier. J'aurais bien pu écrire pour cela à Pouzin ou à Guillaume, mais comme je ne suis pas en correspondance avec eux, j'ai préféré t'en

charger. Que cette commission ne soit cependant pas pour toi un motif d'ajourner ta lettre; tu m'en parlerais une autre fois, si tu ne pouvais le faire de suite. Je serais fâché que cela retardât la missive que j'attends de toi avec tant d'impatience.

XX

A Monsieur VALAT, à Rhodez.

Paris, le 25 décembre 1824.

Enfin, mon cher ami, j'ai maintenant, au lieu de pathétiques remontrances aussi ennuyeuses à faire qu'à recevoir, des éloges à te donner, des remercîments à t'adresser! Tu viens de réparer par ton exactitude le mal que m'avait fait ton long silence; j'ai reçu presque à la fois deux de tes lettres. Je souhaite et même j'espère que ce zèle se maintiendra, et que tu prendras le dessus franchement sur ta nonchalance. Je te promets d'y contribuer de tout mon pouvoir par ma ponctualité. L'amitié qui nous unit depuis si longtemps déjà, et le besoin que nous éprouvons tous deux de cette correspondance comme compensation de la distance qui nous sépare et des ennuis respectifs de notre situation, m'en sont, je le crois fermement, une sûre garantie. Ainsi,

sans prolonger davantage un préambule maintenant inutile, j'entre en matière directement.

Pour ce qui est de mon ouvrage, j'avoue que je crains de n'avoir pas parfaitement compris ton objection principale, malgré les développements que tu lui a donnés. Si je ne me trompe, elle consiste à partir du fait de la divergence d'opinion ou plutôt de la divagation politique totale qu'on observe aujourd'hui dans les différentes classes de la société, pour en conclure l'impossibilité d'établir jamais des principes fixes, positifs et unanimes sur cette matière. Cet exposé me fait croire que je ne t'ai pas bien saisi; car, autrement, l'argument me semble peu solide. Cette anarchie morale, dont j'admets tout comme toi l'existence actuelle, et qui me paraît le grand fléau caractéristique de notre siècle, prouve clairement la nécessité de rétablir l'harmonie par la formation d'une doctrine convenable, mais nullement l'impossibilité d'y parvenir. Ce serait vouloir conclure par le seul fait de la maladie l'impossibilité de la santé. L'état dans lequel nous voyons aujourd'hui la société n'est point, il s'en faut de beaucoup, un état normal, par lequel nous puissions juger des conditions naturelles de son existence régulière; c'est, au contraire, un état de crise très-violent, qui, pour avoir cessé d'être physiquement anarchique depuis quelques années (et j'espère pour toujours), n'en est pas moins extrêmement critique sous le rapport moral. C'est un état qui doit nécessairement changer, ou bien il faudrait admettre que la société périra d'ici à un siècle au plus, ce que je ne crois pas; car il est impossible qu'une société, surtout aussi vaste que la société euro-

péenne, subsiste longtemps sans opinions fixes, généralement reçues; c'est là la condition spirituelle de l'existence prolongée des sociétés humaines. L'Europe ne vit politiquement aujourd'hui que par artifice et par violence; dans le désordre où les esprits ont été jetés par tout ce qui s'est fait depuis trois cents ans, il n'y a plus d'autre moyen de gouvernement que la force (ouverte ou *virtuelle*, celle-ci valant mieux que l'autre) et la corruption, en un mot, des moyens purement matériels. Or ces moyens peuvent bien maintenir l'association pendant quelque temps; mais s'il ne devait pas s'y joindre bientôt une force morale, une puissance d'opinion, l'égoïsme finirait par tout dissoudre. C'est une vérité qui a été mise en évidence complète par les hommes d'État rétrogrades, de Maistre, Lamennais, etc., quoiqu'ils en aient fait une application absolument fausse. Ainsi, ce n'est point par l'état actuel des choses, nécessairement violent et passager, qu'on peut juger de l'existence régulière d'une société. Mais reporte-toi par la pensée à quatre ou cinq cents ans d'aujourd'hui, et dis-moi si alors il n'y avait pas dans toutes les classes d'Européens des principes fixes et partout admis sans contestation, en un mot, un ordre spirituel régulier.

Ce fait incontestable prouve donc la possibilité de faire tomber d'accord tous les hommes sur certains points de doctrine, même en politique; mais il est bien entendu que cela n'est pas et ne peut pas être en laissant tous les individus raisonner magistralement, comme aujourd'hui, leur croyance, et trancher en dernier appel, chacun pour leur compte, sur les questions les plus compliquées qui puissent s'offrir à l'intelligence hu-

maine, sans distinction de classes, d'éducation, d'organisation, d'âge, ni même de sexe. Cette organisation spirituelle de la société est donc possible, quels qu'en puissent être les moyens, et tout prouve qu'elle est aujourd'hui notre premier besoin. La discussion ne peut donc porter, ce me semble, que sur sa nature actuelle et sur la manière de procéder pour l'établir. Or, l'expérience ayant pleinement démontré qu'au point où l'espèce humaine est maintenant parvenue, la méthode théologique et la méthode métaphysique sont tout à fait usées en politique comme elles l'étaient déjà pour tous nos autres ordres d'idées, qu'elles ne peuvent plus exercer sur la société une influence directrice, il ne reste donc que la méthode positive, qui est celle dont je conseille et commence l'emploi. En deux mots, je suis convaincu que la société tombera en dissolution si d'ici à deux ou trois générations on ne parvient pas à y former un code d'opinions politiques et morales admis sans contestation par toutes les classes; et en second lieu, je suis tout aussi fermement persuadé que si on ne parvient pas à former une doctrine remplissant toutes les conditions nécessaires en traitant la politique comme une science physique, on n'y arrivera par aucun autre moyen. Ces deux points me paraissent évidents, et ils sont la base de tous mes travaux.

Je crois aussi devoir te prémunir contre une tendance qui me paraît régner dans ta lettre, et qui te porterait à mal comprendre mon travail. Tu demandes quelles institutions je veux qu'on établisse? Ce n'est pas là la question du tout, car je ne parle pas d'en établir aucune. Il ne s'agit pour moi que de la réorganisation

spirituelle de la société, et nullement de sa réorganisation temporelle; c'est-à-dire que je tends à l'établissement de doctrines et non d'institutions. Quand les premières seront formées, c'est-à-dire dans soixante ans environ, on pensera aux secondes, qui seront refondues d'après les premières. Mais jusque-là je conseille aux gouvernés le respect des institutions existantes comme ce qu'ils ont de mieux à faire, et j'engage les gouvernants à persister avec fermeté dans leur système défensif. C'est pour moi une idée préliminaire tout à fait importante. Je crains même de n'avoir pas assez insisté sur ce point, que je me propose de rendre plus saillant quand je publierai mon volume en entier. Je regarde toutes les discussions sur les institutions comme de pures niaiseries fort oiseuses et qui ne sont fondées sur rien, jusqu'à ce que la réorganisation spirituelle de la société soit effectuée, ou du moins très-avancée; et c'est un des points capitaux sur lesquels je suis absolument opposé à Saint-Simon, par exemple, qui voudrait commencer par la réorganisation temporelle (entendue à sa manière), ce qui est le monde renversé et littéralement la charrue avant les bœufs. Cette erreur est, du reste, très-répandue. Je pense donc que, d'ici à deux ou trois générations au moins, il est impossible de gouverner autrement que comme on fait, au jour le jour, d'une manière purement provisoire. Sous ce rapport, les hommes d'État me semblent montrer plus de perspicacité et plus de véritable connaissance politique que les publicistes qui parlent sans cesse de constitution, d'institutions définitives à établir à la session prochaine, etc., ce qui est d'une absurdité qui va jusqu'au ridi-

cule. Ainsi, ne perds pas de vue que je suis et veux être purement et simplement un théoricien (mais non pas un rêveur), et nullement praticien, même praticien consultant. En un mot, ce que je me propose par-dessus tout, c'est de fonder une science politique. Quand elle sera avancée à un certain degré, on en fera application à la pratique, comme on applique la chimie aux arts; mais jusque-là je ne vise à d'autre résultat pratique que celui de réunir les esprits par certaines idées politiques. En d'autres termes, tout ceci a beaucoup de rapport avec la formation du christianisme, afin de mieux rendre mon idée par une analogie; je ne dis pas tout à fait : *mon royaume n'est pas de ce monde,* mais l'équivalent accommodé à notre époque. La doctrine chrétienne, conçue pendant très-longtemps comme tout à fait extérieure à l'ordre social, avait en elle-même la puissance cachée d'agir sur lui à un très-haut degré, et elle a fini par la développer singulièrement. Il en est de même, en ce sens, de la doctrine propre à notre régénération actuelle, à cela près que l'état intellectuel de notre siècle permet de concevoir clairement d'avance l'action politique future de ce qui sera d'abord simplement moral, et que d'ailleurs la période sera infiniment plus courte.

Je te demande pardon, mon cher ami, si tu trouves tout cela un peu obscur et désordonné; ce sont des idées qui exigeraient d'être rédigées avec le calme et la lenteur de la composition, et qui ne se prêtent guère au ton épistolaire. Mais, tant bien que mal, elles pourront contribuer à éclaircir ton opinion, et je n'ai pas d'autre prétention. Je reprendrai ce sujet dans ma prochaine

lettre, et d'ici là, j'espère, tu m'auras posé des questions avec une précision et une netteté qui faciliteront singulièrement mon bavardage et rendront mes explications plus claires. Tu ne saurais croire combien, dans un ordre d'idées aussi neuf, je suis contrarié à chaque instant par la langue, par le besoin de nouvelles expressions, dégagées du caractère théologique et métaphysique, sous l'influence duquel se sont formées nos langues. Il y aurait bien la ressource du néologisme; mais, outre que je ne crois pas convenable d'y recourir, elle n'est pas aussi facile qu'on le penserait d'abord; car c'est, je crois, une des plus grandes difficultés qu'il y ait au monde que celle de créer une expression neuve qui soit véritablement bonne et qui remplisse toutes les conditions voulues. Du reste, cela deviendra plus aisé quand la politique sera généralement conçue comme une science positive et dégagée de tout alliage avec le pédantisme littéraire : on s'y permettra alors sans doute les mêmes licences que dans les autres sciences, où on ne se gêne pas pour créer un mot nouveau lorsqu'il y a nécessité constatée.

Je laisse maintenant de côté le général pour arriver au personnel.

Je prends beaucoup de part à ta position; d'après ce que tu m'en dis, je me la figure aisément. Quant au travail, franchement, je ne te plains pas, car il s'en faut, à mes yeux, que ce soit un mal; et même il me semble que, dans ta situation particulière, ce qui peut t'arriver de plus heureux, ce qui peut te faire passer le plus agréablement la vie, c'est précisément d'être absorbé tout à fait par des occupations d'une nature aussi inté-

ressante que les tiennes. Mais je déplore vivement l'isolement où je sens bien que ton âme et ton esprit doivent se trouver dans le cercle où tu es obligé de vivre, la contrainte insupportable que tu dois t'imposer et le dégoût que le spectacle de l'hypocrisie subalterne mêlée à la corruption doit t'inspirer. C'est l'inconvénient d'être attaché à la fille aînée de nos rois, surtout dans le pays où tu te trouves. Mais, malgré tout cela, je crois, comme ami et ne pensant qu'à ton véritable intérêt, devoir t'engager à rester dans cette situation, au moins pendant assez longtemps, car je doute fort qu'il te fût possible de l'échanger contre une meilleure. Il est probable que l'Université tiendra bon contre les Jésuites, et même, en cas de succès de ceux-ci, ils seront tellement obligés de se modifier que ce sera à peu près la même chose, et je ne pense pas que tu eusses à craindre pour ton sort, au moyen de la prudence que tu dois t'imposer. Tu as une existence stable, et c'est beaucoup; dans le pays où tu es, elle est encore plus sûre qu'ailleurs; je crois que tu devrais apprécier cet avantage plus que tu ne le fais, car aujourd'hui il n'est pas aisé à obtenir. Pour moi, je suis plus d'une fois porté à envier ta situation, car je ressens au plus haut degré les inconvénients d'une position sociale précaire. Je suis malheureusement par caractère très-peu intrigant, très-peu soigneux de mes intérêts, et j'en éprouve quelquefois, dans ce moment-ci par exemple, de bien cruels effets. Non-seulement je ne puis parvenir à une existence solide, mais même mon métier précaire de professeur ambulant ne va pas fort bien. A la fin du premier trimestre de l'année scolaire, je me trouve avoir

un grand besoin d'élèves, et je ne puis en avoir malgré les belles promesses qui me sont faites de beaucoup de côtés. Si bien que, si quelque occasion se présentait de prendre une autre profession, je la saisirais avec empressement pour peu qu'elle fût favorable. Je te dirai même que si d'ici à deux ou trois ans mon état ne change pas sous ce rapport, c'est-à-dire si je n'obtiens pas une place fixe quelconque à Paris, ou si mon enseignement privé ne prend pas une tournure solide et satisfaisante, j'irai m'établir en Angleterre, où j'ai tout lieu de croire que je trouverai plus de ressources. Il est bien cruel que, lorsqu'on a des goûts aussi modérés que les miens et qu'on s'est voué à de grands travaux intellectuels qui auraient besoin d'une situation calme, on n'y puisse pas parvenir. Je ne sais si je t'ai déjà parlé d'une démarche qui pourra peut-être améliorer ma position; en tout cas, je te prie de la tenir secrète. J'ai écrit à M. de Villèle, en lui envoyant mon ouvrage, une lettre destinée à lui indiquer les points de contact entre ma théorie et sa pratique, et qui est, je crois, de nature à agir vivement sur lui. Elle doit lui être remise par son beau-frère, que je connais et qui me porte intérêt, du moins à ce qu'il dit. Cette communication doit commencer une relation entre le ministre et moi qui devra probablement m'être utile, si, comme je l'espère, sans entrer dans mes idées (ce que je ne crois pas du tout), il s'intéresse à moi; car il a toute la sagacité, tout le tact nécessaire pour sentir d'une manière générale le mérite et même l'utilité de mes travaux, et pour chercher à me faire une carrière, ce qui ne dépend que de sa bonne volonté, attendu qu'il est et sera sans doute

pour quelques années tout-puissant, malgré les apparences. Malheureusement, quoique ma lettre soit écrite depuis près de deux mois et qu'on en soit très-content, elle n'a pas encore été remise, parce que, m'a-t-on dit, toutes les capacités ministérielles sont en ce moment absorbées par la manipulation des députés et des pairs, ce que je conçois fort aisément. Si cette démarche a quelques suites, comme je l'espère, je te tiendrai au courant. Pour moi, je voudrais bien que cela fût décidé d'une manière quelconque; car cette incertitude m'empêche, vu mon caractère indolent pour mes affaires, de mettre aucune activité à d'autres démarches; je ne pense qu'à vivre provisoirement de mes leçons. Quant à mes écrits, je suis heureusement parvenu enfin à ce degré de bon sens de ne les compter pour rien dans mes moyens d'existence. Je voudrais bien avoir pensé ainsi plus tôt; je ne me trouverais pas dans les cruels embarras que j'éprouve aujourd'hui. Je suis à peu près sûr que l'impression et la publication ne me coûteront rien, mais voilà tout : je ne compte nullement sur le profit. S'il en vient, tant mieux; cela m'étonnera fort agréablement.

Cet état de vives inquiétudes doit, tu le présumes bien, ralentir singulièrement mes travaux. Pendant longtemps j'ai surmonté cette influence délétère, ne me souciant pas de mon avenir à plus d'un mois de distance sous ce rapport; mais aujourd'hui le mal est venu au point (et, d'ailleurs, maintenant il ne m'est plus permis sans égoïsme d'être aussi insouciant) que cela m'absorbe presque tout entier. Des travaux tels que les miens, surtout qui exigent de longues et opi-

niâtres méditations presque continues, ont plus que d'autres besoin de calme; il est cruel que je ne puisse l'obtenir. Dans ce siècle égoïste et matériel, il faut, quand on est né sans fortune, avoir été doué par la nature d'une certaine médiocrité et d'une cupidité soutenue pour arriver à un état satisfaisant sous ce rapport, et on est à peu près sûr de parvenir avec ces deux conditions. Malheureusement il n'est pas plus en mon pouvoir de les acquérir que de m'en passer. Je ne crois pas, à te dire le vrai, que ma seconde partie soit terminée et mon volume publié avant trois mois, quoique j'y travaille au milieu de tous ces chagrins. Je dois être marié dans quelques jours, et tu sens que cela, quoique fort heureux sous les rapports les plus importants pour moi, doit beaucoup ajouter à la gravité de mes inquiétudes, car j'épouse une femme de vingt-deux ans, qui n'a d'autre dot que celle qui inspire à Harpagon de si comiques remontrances, son bon cœur, ses grâces, son esprit d'une trempe peu commune, son amabilité, son heureux caractère et ses bonnes habitudes : je t'en parlerai plus amplement une autre fois. Enfin, j'espère cependant venir à bout de tous ces obstacles. Je sais que le plus difficile est de percer, et il se trouve, quoique cela te puisse sembler étrange, que je suis aujourd'hui au véritable commencement de ma carrière de fortune, les années précédentes ayant toutes été perdues sous ce rapport, en partie par ma faute, et en plus grande partie par la funeste influence que Saint-Simon exerçait sur moi, et qui me détournait et m'empêchait même positivement de faire aucun effort pour asseoir mon existence sur une base solide, ce dont j'aurais eu dix occasions favorables sans cela.

Adieu, mon cher ami ; excuse mon bavardage et mes jérémiades : c'est le libre épanchement de l'esprit et du cœur de

Ton ami pour la vie,

A^te^ Comte.

Rappelle-toi que j'attends une prompte réponse.

La commission que je t'avais donnée relativement à Tabarié est maintenant sans objet, car j'en ai reçu dernièrement une lettre. Je souhaite que cela ne t'ait encore occasionné aucun soin ; s'il en est autrement, reçois-en mes excuses et mes remercîments. Adieu. Je voudrais prolonger encore cette délicieuse conversation, mais il faut se borner. Procure-moi promptement le plaisir de la reprendre.

XXI

A Monsieur VALAT, à Rhodez.

Paris, le 30 mars 1825.

J'étais bien sûr d'avance, mon cher ami, que tu accepterais ma proposition avec le même plaisir que j'ai eu à te la faire, et tu as, en effet, très-bien commencé à la réaliser. Ainsi donc, voilà qui est convenu : nous ré-

pondrons dans un délai de dix jours au plus, et par ce moyen notre chère correspondance est désormais régularisée ; plus de lenteurs, plus d'inquiétudes.

Je dois d'abord t'exprimer, mon cher ami, le vif plaisir que j'ai ressenti à te voir, sur mon mariage, une manière de sentir aussi parfaitement conforme à la mienne. Je savais bien, sans cela, qu'en fait de sentiments élevés et généreux tu ne pouvais rester en arrière; mais je n'en ai pas moins savouré l'expression détaillée de ton opinion. A une époque où, comme tu l'observes si justement, on est entouré de toutes parts des conseils et des inspirations de l'égoïsme, on a besoin d'être appuyé dans une conduite généreuse et large de l'approbation d'un noble et véritable ami; mais aussi ce simple suffrage dispense amplement de l'acquiescement des esprits rétrécis et des âmes vulgaires. Il est malheureusement certain que dans ce siècle il faut du courage pour oser se laisser diriger par autre chose qu'un grossier égoïsme. Nous sommes, sous ce rapport, dans une période de transition extrêmement fâcheuse; la décadence inévitable des doctrines religieuses a laissé sans appui la partie généreuse du cœur humain, et tout s'est réduit à la plus abjecte individualité. Les rétrogrades ont parfaitement raison sous ce rapport; aujourd'hui les considérations d'égoïsme sont sans aucun frein, et il en résulte l'absolue nécessité, quoique bien déplorable, de la corruption pour régir des individus inaccessibles à toute idée morale dans leur conduite. Ce triste état durera nécessairement jusqu'à ce que de nouvelles doctrines sociales aient rétabli un moyen de ralliement propre à subjuguer les esprits actuels, condition que les

doctrines religieuses sont désormais incapables de remplir. Nous sommes, à cet égard, dans une situation très-analogue à celle des derniers temps du paganisme, où l'ancienne doctrine avait cessé de régir les esprits sans que la nouvelle eût encore acquis la consistance suffisante pour la remplacer avec avantage dans cette fonction capitale; il n'y a d'autre différence que celle qui résulte aujourd'hui d'un état de civilisation plus avancé, qui, par lui-même et indépendamment de toute doctrine, tend à placer l'homme dans la route du bien. L'esprit d'individualité a pénétré dans toutes les classes; nul ne rougit d'avouer qu'il ne pense qu'à lui, et, au contraire, on s'en fait gloire. Il n'y a un peu de généralité de sentiments que dans le clergé, et ces sentiments ont une direction finalement immorale. La noblesse elle-même a perdu tous ses préjugés de classe et d'honneur, qui, tant bien que mal, formaient une espèce de frein aux sentiments purement personnels; depuis qu'on voit des nobles de race inspecteurs des jeux et commis aux droits réunis, on peut dire que cette classe est devenue aussi *philosophe* que tout le reste, ce qui, soit dit en passant, rend encore plus ridicules ses prétentions au retour de son ancienne considération. Malheureusement, une opération comme celle de cette réorganisation morale est, par sa nature, infiniment lente. J'y travaille en conscience, et le plus directement possible, puisque tous mes travaux ont pour but de reformer des doctrines sociales, de rétablir dans la société quelque chose de spirituel capable de contre-balancer l'influence du matériel dans lequel nous sommes aujourd'hui si ignoblement plongés. Mais, quoique j'es-

père quelque utilité de mes efforts, je ne me dissimule pas qu'ils ne sauraient produire de mon vivant aucun résultat sensible, même quand ils détermineraient une impulsion générale dans tous les esprits capables de participer efficacement à ce grand œuvre, ce que l'avenir seul m'apprendra. Du moins, c'est, en attendant, une douce consolation que la conviction de s'être conduit le plus moralement possible dans un siècle profondément immoral, et c'est là, avec la gloire, ma principale récompense.

Je ne saurais trop t'exprimer, mon cher ami, ma vive gratitude de l'offre amicale que tu me fais avec tant de loyauté. Tu me connaîtrais bien peu si tu craignais que je puisse m'en offenser le moins du monde. Tu m'as proposé ce que je t'aurais proposé moi-même, si je t'avais cru dans un pareil état. Mais, tout en acceptant ce don de l'amitié, il m'aurait été bien pénible, je te l'avoue, si ma position m'y eût contraint, de penser que par là je te privais pour un temps des ressources trop peu considérables dont ta position ne te permet guère de disposer sans un grave préjudice. Heureusement je n'en suis pas réduit là. Je te dirai même avec le plus grand plaisir que depuis ma dernière lettre ma position a pris une tournure un peu plus favorable. J'ai été forcé de contracter quelques dettes, mais j'espère que cela est terminé entièrement; et comme c'est envers des gens très-riches qui ne s'attendent pas à être remboursés promptement, cela ne me tourmente pas. Je suis sûr de m'en tirer à ma satisfaction, maintenant que j'ai la certitude presque entière de n'avoir plus besoin d'une telle ressource. Je crois même que je refuserai décidément la

place qu'on m'offre à Sorèze. Tes observations à cet égard sont des plus judicieuses. Il me serait profondément pénible de m'aller ensevelir là, ne fût-ce que pour trois ou quatre ans, et je crois pouvoir l'éviter sans inconvénient. Je vois maintenant que je puis, à la rigueur, rester encore à attendre deux ou trois ans ici dans l'état où je me trouve, en ayant seulement une plus grande quantité de leçons, ce qui ne me sera pas difficile, j'espère, à partir de la prochaine rentrée des classes, car j'avoue que jusqu'ici je ne m'en étais pas occupé sérieusement. Or, dans un tel intervalle, il serait bien étrange que je ne pusse pas parvenir à consolider mon existence par une place fixe sans quitter Paris, ce qui, comme tu l'observes si justement, est aujourd'hui une condition indispensable pour pouvoir supporter une place dans l'enseignement public. Je crois donc que je prendrai ce parti-là, qui n'est pas imprudent, ce me semble, et qui est, d'ailleurs, si conforme à mes goûts. Du reste, dans cet intervalle, je crois que la direction actuelle de l'Université sera modifiée, quoique je n'espère pas qu'elle soit changée essentiellement, et cela suffira pour m'en faciliter l'accès à des conditions supportables. Ensuite, en restant à Paris, il peut, d'un jour à l'autre, se présenter à moi des occasions favorables d'une autre nature, surtout ma réputation commençant à se former, ce qui, je l'espère, aura lieu dans cet intervalle. Je suis bien de ton avis sur la nécessité de plier jusqu'à un certain point mon caractère au maudit siècle dans lequel nous vivons, mais le difficile est de mettre ces conseils en pratique; je m'efforcerai cependant de le faire, car j'en sens la nécessité.

Je vois bien qu'il est impossible de se conduire aujourd'hui d'une manière aussi noble et aussi élevée qu'on pourra le faire dans un siècle ou deux, et je tâcherai d'en prendre mon parti, en tâchant toutefois d'altérer le moins possible la dignité de mon caractère.

Je me suis peu occupé dans ces derniers mois de la suite de mon travail, à cause de mes inquiétudes horribles. Mais maintenant que j'ai un peu de tranquillité assurée pour quelque temps, je vais m'y mettre avec ardeur et persévérance, et dans deux ou trois mois je suis sûr que je pourrai publier mon volume.

Pardonne-moi, mon cher ami, si cette fois je ne t'écris pas une lettre aussi étendue que je le désirerais. J'espère bien prendre, dans la prochaine, ma revanche de la précipitation que je suis aujourd'hui obligé de mettre dans notre correspondance. Adieu.

Ton ami pour la vie,

ATE COMTE.

Ma femme te remercie beaucoup de ta bienveillance à son égard ; peut-être la verras-tu cet été, si nous allons à Montpellier, ce qui serait possible, quoique je ne puisse pas t'en répondre.

XXII

A Monsieur VALAT, à Rhodez.

Paris, le 16 juillet 1825.

Je te dois mille excuses, mon cher ami, d'avoir été aussi longtemps sans t'écrire. Mille embarras, les uns agréables, les autres pénibles, m'ont privé de ce plaisir. Mais j'espère que ton indulgente amitié n'hésitera pas à m'accorder mon pardon, en faveur de l'heureuse nouvelle que je dois t'annoncer aujourd'hui. Je pars ce soir pour Montpellier, afin de présenter ma femme à mes parents. Nous ne comptons pas y rester plus de quinze jours, ayant ici beaucoup d'affaires urgentes. Mais j'espère que ce temps sera suffisant pour que, anticipant un peu cette fois sur tes vacances, tu me procures le plaisir de t'embrasser. Ton proviseur ne sera pas assez cruel pour nous priver d'une satisfaction si longtemps attendue. Aussi je ne t'en dis pas davantage, étant très-pressé, et comptant bientôt sur un plus long et plus doux entretien. Que de choses nous avons à nous dire ! Adieu, à notre très-prochaine accolade.

Ton ami pour la vie,

A^TE^ COMTE.

XXIII

A Monsieur VALAT, à Rhodez.

Paris, le 16 novembre 1825.

Il y a bien longtemps, mon cher ami, que j'attendais avec la plus vive impatience une de tes lettres. C'est depuis mon retour à Paris, et par conséquent depuis trois mois. J'allais me décider à t'écrire, ne comprenant rien à ce long silence, quand j'ai reçu ta lettre du 28 octobre, que j'ai lue avec une extrême satisfaction. Je t'en supplie, mon cher ami, qu'il n'y ait plus de telles lenteurs dans notre correspondance. Si tu savais quel prix j'y attache! Si tu savais combien j'ai besoin (au milieu de tout le fracas de cette ville, qui n'est pour moi qu'un désert puisque je n'y suis entouré que d'indifférents) de sentir qu'il y a quelque part, quoique malheureusement à deux cents lieues de moi, quelqu'un avec qui je sympathise pleinement de cœur et d'esprit, tu ne serais pas si avare de tes lettres. Tu sauras tout, un jour, je l'espère, lorsque le bizarre cours des événements nous permettra enfin un long et libre épanchement direct, — car c'est un roman que le fond de ma vie, et un fort roman qui paraîtrait bien extraordinaire, si jamais je le publiais sous des noms supposés.—Tu sentiras alors, cher ami, combien

ta correspondance m'est nécessaire. Jusque-là, crois-m'en sur parole, je t'en conjure, et traite-moi en conséquence. Tu me crois heureux ; je le suis en effet, sous certains rapports, sous tous ceux qui dépendent essentiellement de mon organisation et de mes antécédents ; mais sous d'autres je ne souhaite pas à mon plus cruel ennemi un pareil bonheur. Tout ceci est une énigme pour toi, je le sais bien, mais plus tard elle s'expliquera. Si dès ce moment tu en devines quelque chose, je te prie de le garder dans le plus profond de ton âme, même pour moi, jusqu'au moment où nous nous en entretiendrons formellement.

J'ai exprimé à ta mère, que j'ai eu le plaisir de voir à Montpellier, combien vivement j'étais affligé du contre-temps, heureux pour toi cependant, qui nous privait d'être quelques jours ensemble. Conviens, mon cher ami, que nous sommes bien contrariés par la marche de notre existence. Comment, venir, après deux cents lieues, passer quinze jours à vingt lieues de toi, et ne pouvoir pas seulement t'embrasser, et tout cela tenant à une différence d'époque très-minime, c'est assurément jouer de malheur. J'en suis d'autant plus peiné que te voilà selon toute apparence fixé pour jamais, ou, du moins pour longtemps, en Languedoc, et que moi je ne vois pas quand j'y pourrai réellement retourner, même en visite, quoique pour consoler mes bons parents je leur aie promis d'y revenir l'année prochaine. Le séjour de la province n'a nullement plu à ma femme, et si on l'a trouvée charmante à Montpellier, cet effet n'a pas malheureusement été réciproque. Et cependant je n'y voudrais pas aller sans

elle, d'abord pour moi, et ensuite pour le mauvais effet que cela produirait sur mes parents, et, certes, avec quelque raison. J'espérais beaucoup de cette visite pour faire naître et fortifier, de part et d'autre, le désir de se revoir, et c'est même uniquement pour cela que je me suis déterminé à y aller cette année, ce qui m'a singulièrement dérangé sous plusieurs rapports, et spécialement sous le rapport financier; je ne comptais y aller que l'année prochaine. Or, admire mon heureuse étoile, ce voyage, si inopportun pour moi dans ce moment, je n'en ai pas même retiré le seul résultat qui me l'avait fait entreprendre; et j'en suis même quelquefois à me dire qu'il eût été préférable, même sous ce rapport, de ne pas le faire. La divergence des caractères, des mœurs, des habitudes, s'est trouvée trop grande pour résister à l'essai d'une relation directe et intime, et je n'ai recueilli, pour prix de mon beau plan, qu'une tendance mal déguisée à un éloignement de plus en plus grand. Il y a faute certainement de part et d'autre; mais de quel côté est le plus grand tort, la plus grande inflexibilité d'humeur, et peut-être même la plus grande rivalité d'influence, c'est ce que je n'entreprendrai pas de décider aujourd'hui; la discussion en serait trop longue. Toujours est-il, de fait, que je n'ai pas atteint mon but. Je suis d'autant plus affecté de ce pénible fruit de mes efforts, que je t'avoue, mon cher ami, que le bonheur que j'ai éprouvé pendant quinze jours (et auquel il n'a manqué que ta présence) a vivement pénétré mon cœur. Jamais je n'avais aussi vivement ressenti la satisfaction de passer quelque temps, libre de tout soin, dégagé de tout foyer d'intrigues et de corruption, à savourer le plaisir de

voir réunis autour de moi tous les objets de mes affections, tous, sans en laisser aucun derrière moi, comme il m'était arrivé auparavant. Cet effet a été si profond sur moi qu'il m'avait inspiré le désir de venir me fixer à Montpellier, si j'y pouvais trouver une existence convenable. Je suis aujourd'hui bien revenu du séjour de la capitale; il est sans doute indispensable pour inspirer et alimenter l'activité intellectuelle, dont toute la source est là pour la France entière. Mais la résidence que j'y ai faite jusqu'ici me suffisait pour cela. Tant que je n'ai pas eu arrêté irrévocablement un large et solide plan de travaux pour toute ma vie, j'avais besoin de ce frottement continu des esprits, de cette atmosphère intellectuelle, pour prendre tout mon développement moral. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi; j'ai nettement et fortement établi dans mon cerveau un plan de travaux capable de fournir et au delà à la vie morale la plus active, dût-elle durer cent ans encore; dès lors, le séjour de Paris ne m'est nullement nécessaire; ce que j'y ferai, je l'exécuterais tout aussi bien maintenant dans une caverne des Alpes, à l'abri de tout contact; je n'utilise ici désormais que les secours matériels de travail qui s'y trouvent accumulés, et qu'on peut aujourd'hui se procurer assez aisément, au degré suffisant du moins, dans quelque pays que ce soit. Mes véritables relations ne sont pas verbales, elles sont écrites; elles consistent dans mon action sur les têtes fortes disséminées dans les diverses parties de l'Europe et dans la réaction qu'elles exercent sur moi. Tu vois que tout cela s'arrangerait à présent aussi bien à peu près à Montpellier qu'à Paris. En un mot,

ce n'est plus maintenant hors de moi que je puis trouver la satisfaction de mes grands besoins intellectuels ; c'est essentiellement et presque uniquement en moi. Dès lors, tous les séjours me deviennent, sous ce rapport, à peu près indifférents. Je suis bien certain désormais que mon activité morale ne sera pas comprimée même par une atmosphère plus obscurante que celle de Montpellier, tandis qu'il y a trois ou quatre ans encore je n'en aurais pas répondu. Enfin, cher ami, suffisamment approvisionné maintenant contre les besoins de l'esprit, c'est de ceux du cœur que j'ai surtout à m'occuper pour compléter l'assiette de ma vie morale. Or tu le sais peut-être, ce n'est pas ici en général que se trouvent les grandes ressources à cet égard, encore moins pour moi. On n'a pas le temps d'être attaché à Paris ; la vie y est trop dissipée, trop superficielle ; l'égoïsme et la corruption trop dominants pour cela, et, malheureusement, il n'en est pas de ces besoins comme de ceux de l'esprit, pour lesquels toute tête forte peut finir par ne dépendre que d'elle-même. Pour le cœur, la mutualité, les contacts humains sont indispensables d'une manière continue. Comme tu connais un peu ce monde frivole et sans caractère moral, tu me croiras aisément quand je te dirai que depuis onze ans de séjour permanent je n'ai formé ici aucune liaison réelle, quoique j'y puisse voir et même fréquenter, si je le voulais, un fort grand nombre de personnes. Je suis resté, comme j'étais en arrivant, avec mes affections de famille et mes amis d'enfance. Plus j'irai, plus il est vraisemblable même que je serai forcé de m'isoler toujours davantage ; ce n'est pas cependant la confiance et

l'abandon qui me manquent, comme des gens qui me connaissent superficiellement le pensent; tu sais, toi, le contraire, bien positivement. Bien loin de là, j'irais, et je n'ai même été que trop ici, au-devant des affections sincères et profondes; et, jusqu'à présent, plus d'une expérience m'a péniblement averti ici de me prémunir contre cette tendance. En un mot, mon cher ami, je me suis tristement convaincu que rien au monde ne saurait remplacer les affections pures et si sublimement dépouillées de tout égoïsme qu'on trouve dans sa famille et dans les amitiés contractées aux premières années de la vie, avant que le développement de l'amour-propre, de la rivalité, de l'opposition des intérêts et des positions, ait rendu impossible tout attachement profond. Tu sens que je ne parle ici que des attachements d'homme à homme, les seuls complets, les seuls vraiment durables, les seuls où la sympathie puisse être entière, et qui, malheureusement, sont de beaucoup les plus rares. Enfin, cher ami, mon cœur a des besoins aussi forts que ceux de mon esprit; ceux-ci sont pleinement garantis désormais; je n'ai donc qu'à songer aux autres, et après avoir tout examiné avec cette profonde attention que peut inspirer une recherche dont dépend le bonheur de l'existence entière, j'en suis revenu à penser que le meilleur parti, le plus praticable, serait de vivre dorénavant au sein de ma famille. Juge donc quel cruel et profond regret je dois éprouver en pensant que cet espoir m'est interdit; car, je ne m'abuse pas, la question est maintenant décidée d'une manière irrévocable, et je n'y dois plus penser. Quand même toutes les conditions matérielles (qui cependant

ne sont pas peu nombreuses et peu inaccessibles pour moi) seraient maintenant remplies, quand même j'aurais, en outre, l'acquiescement de ma femme, cela ne saurait se réaliser; des relations purement *politiques* ou *diplomatiques* n'atteindraient pas mon but, et même, quand je pourrais m'en contenter, le développement des discordances, qui résulterait forcément de la fréquentation continue, les aurait bientôt détruites. Cette douce perspective est donc perdue pour moi depuis ce fatal voyage; il ne peut pas même me rester l'illusion, car je ne puis m'empêcher, malgré moi, d'employer ma triste intelligence à voir le fond des choses, même quand il est aussi pénible. Il ne me reste d'autre plan que celui de concentrer le plus possible toute mon existence morale dans mes travaux intellectuels, précieuse mais insuffisante compensation, et de renoncer ainsi, sinon à la plus éclatante, du moins à la plus douce partie de mon bonheur. C'est le parti que j'ai pris et que je tâcherai de suivre, autant que le permettront les diverses tendances de mon organisation.

Je sens, mon cher ami, que le ton sur lequel je t'écris aujourd'hui est bien peu convenable dans l'heureuse disposition d'âme où tu te trouves maintenant. Puisses-tu la conserver longtemps! Je l'espère; et du moins il y aura un heureux sur nous deux, et ton bien-être complet me consolera un peu de n'en pouvoir espérer qu'un partiel. Ta mère m'avait annoncé ton prochain mariage, et je me félicite qu'il soit accompli, puisque tu es heureux. Il me tarde de connaître ta femme et de lui faire sentir combien vivement la part que je prends à ta destinée s'est étendue sur la sienne. Du caractère calme

et réservé, quoique très-sensible, que je te connais, je ne doute pas que tu n'aies fait un excellent choix. La position et les antécédents de ton Adeline me paraissent fort convenables, et je suis fort aise que tu aies eu égard à cette condition de bonheur, dont l'influence est beaucoup plus étendue que la frivolité mondaine ne peut le concevoir dans ce siècle *philosophique*, où, à force de laisser librement raisonner toutes les têtes, même les plus légères, sur les plus importantes et les plus difficiles questions de la vie, on a fini par révoquer en doute et dédaigner comme des *préjugés* toutes les maximes morales qui ne portent pas sur les points les plus grossiers et dont l'appréciation passe un tant soit peu la portée des intelligences les plus bornées. Je ne suis pas étonné qu'on t'ait parlé à Montpellier de l'esprit et du bon ton de ma femme, qui a effectivement beaucoup de l'un et de l'autre, et de la qualité la plus distinguée. Mais je te sais de trop bon sens et de trop d'expérience pour croire que tu fais consister le bonheur dans cet éclat, et pour craindre que tu aies attribué dans ton choix à ces qualités une plus grande importance qu'elles n'en ont réellement. L'esprit et le goût sont assurément fort commodes à rencontrer pour un homme de mérite dans la compagne de toute sa vie, et je ne lui voudrais certainement jamais une femme bornée ou mal façonnée; mais entre nous, ces qualités sont peu de chose pour le bonheur réel. Aujourd'hui, vu le genre d'éducation et de position sociale des femmes, la femme la plus spirituelle et la plus raffinée (à moins qu'on ne parle des anomalies à la Staël, qui ne sauraient être le sujet d'une règle générale, et qui ont d'ailleurs

bien d'autres inconvénients propres) n'équivaut, au bout du compte, tu l'avoueras, qu'à un homme assez secondaire, avec seulement beaucoup plus de prétentions. Tels sont les faits, à tort ou à raison. L'essentiel est (en supposant toujours, bien entendu, une certaine dose d'intelligence et d'instruction, sans laquelle il ne saurait y avoir contact réel), l'essentiel, dis-je, est l'attachement, le dévouement de cœur et la douceur de caractère, avec le genre de soumission que peut lui inspirer le sentiment de la supériorité morale de son époux, et qui puisse suffire pour étouffer à sa naissance tout vain désir de domination. Si avec cela on peut avoir des principes, de bonnes habitudes morales, de bons exemples domestiques, le bonheur est assuré et on peut se consoler de n'avoir pas le plaisir d'une dissertation plus ou moins spirituelle et plus ou moins juste sur le mérite de telle pièce, de tel roman, de telle actrice et de tel poëte. Et remarquons bien, cher ami, que ce dernier genre de conditions est fort difficile à combiner aujourd'hui avec un esprit de femme fort distingué. Il ne manque pas maintenant de gens qui ont assez d'esprit pour ne pas croire en Dieu, et il n'y en a guère qui en aient assez pour s'être recomposé sur d'autres bases une morale fixe et positive, capable d'influer utilement sur la vie et de produire autre chose que des argumentations.

Tu sens, du reste, mon cher ami, que l'ensemble de conditions que je te souhaite, et que j'espère que tu as rencontré, je ne prétends l'appliquer qu'aux hommes de mérite; car pour les gens ordinaires, le mieux est, très-souvent, que leurs femmes leur soient assez supé-

rieures pour les conduire sans hésitation, comme ils doivent l'être pour leur plus grand intérêt. Enfin, cher ami, le résumé de ma théorie, c'est que pour le bien de toute société, d'un ménage comme d'un empire, pour la paix, qui est, dans un cas comme dans l'autre, le premier des biens, il faut par-dessus tout qu'il y ait unité de direction ; or, dans le cas d'un homme de mérite, cette unité ne peut, du moins aujourd'hui, se trouver dans la femme, qui ne saurait lui êtres upérieure, et qui, si par hasard elle lui était égale, deviendrait son rival le plus direct ; il faut donc alors une certaine médiocrité intellectuelle, qui, liée à un caractère convenable, puisse comporter cette subordination volontaire que nous n'admettons jamais envers un inférieur, ni même envers un égal. Voilà ce que je voulais te dire sur ce point capital. Peut-être te demanderas-tu : dans quel but cette discussion ? — Dis plutôt cet épanchement ; et alors tu auras trouvé le mot, peut-être, que je te supplie, en tout cas, de garder pour toi dans ce moment, jusqu'à ce que je t'en parle directement.

Je continue à m'occuper fortement de la seconde partie de mon livre, mais quelques occupations nécessitées par le soin de mon existence matérielle, et sur lesquelles je te donnerai la prochaine fois quelques détails, m'empêcheront de la terminer aussi promptement que je le désirerais et que je l'espérais ; néanmoins je crois pouvoir t'assurer que dans trois mois, ou quatre au plus, je pourrai t'adresser mon volume entier, dûment et définitivement publié. En attendant, je continue à recevoir de nouvelles marques du bon accueil que reçoivent et recevront mes idées dans tous les esprits distingués de

toutes les parties de l'Europe. Entre autres détails qu'il serait trop long de te citer, du moins aujourd'hui, je me bornerai au plus récent. Je viens de recevoir avant-hier une lettre de Berlin, de M. Bucholz, professeur d'histoire à l'université de cette ville, que je n'ai jamais vu, mais auquel, sur sa réputation, j'avais fait tenir mon livre. Sa lettre est on ne peut plus flatteuse, et il se montre grand admirateur de mes travaux, dont il regarde le succès comme assuré en Allemagne. Une singularité assez piquante, c'est que ce professeur, ignorant mon adresse, a mis pour toute suscription : « A M. A^te^ Comte, auteur du système de politique positive, à Paris », et que la lettre m'est parvenue, quoique ayant été remise à un ex-ambassadeur prussien qui me l'a apportée et dont j'ignorais jusqu'à l'existence ; ce qui fait un honneur infini à sa sagacité topographique. Mais cette histoire ne vaut pourtant pas encore celle de la lettre d'un brahme : « Au chevalier Isaac Newton, en Europe, » et qui parvint à son adresse.

Adieu, mon cher ami ; je ne finirais pas, si je m'écoutais, un entretien si doux pour moi, et qui m'est une si précieuse compensation à d'autres chagrins. Tu vois que je t'écris *currente calamo*, le cœur sur les lèvres : imite-moi, et surtout promptement. Présente à ton Adeline l'assurance d'un respectueux et sincère attachement, et crois-moi pour la vie ton ami,

A^TE^ COMTE.

Ne m'en veuille pas si la majeure partie de ma lettre est sombre et mélancolique : je n'ai pas eu l'intention de te faire un épithalame, mais de me procurer un doux

épanchement dans le sein de mon ami. J'oubliais de te dire que j'ai changé de logement. Je demeure depuis un mois *rue du Faubourg-Montmartre, nº* 13. Nous nous portons fort bien. Ton étudiant ne m'a pas apporté ta lettre; il l'a mise à la poste, et n'est pas venu depuis.

XXIV

A Monsieur VALAT, à Rhodez

Paris, le 27 novembre 1825.

Mon cher ami, l'empressement vraiment aimable avec lequel tu as répondu à ma dernière lettre, malgré les heureuses distractions dont tu es sans cesse entouré, t'excuse complétement à mes yeux du long silence que je t'avais reproché. Tu vois que je ne serai pas en reste, puisque c'est ce matin même que j'ai reçu ta lettre. Je n'espère pas que nous soyons assez heureux pour que l'activité de notre correspondance se soutienne toujours au même degré; mais faisons en sorte du moins, je t'en supplie, qu'elle n'éprouve plus la langueur dont nous avons souffert trop souvent; pour moi, j'en prends très-volontiers l'engagement : je te promets qu'il ne s'écoulera jamais plus de dix jours (à moins d'événement tout à fait majeur) sans que je te réponde; et si tu t'imposes la même habitude, il ne se passera jamais plus

d'un mois sans que nous ayons échangé deux lettres. C'est le régime que je t'avais déjà proposé il y a longtemps, et que, ce me semble, tu avais accepté; je ne doute pas que ce ne soit très-involontairement que nous y avons manqué, mais j'espère bien que nous allons le reprendre pour ne plus l'abandonner désormais. Faisons du moins que ce soit là la règle, qui, comme toute autre, pourra comporter quelques exceptions sans cesser d'être habituelle. Ne m'en veuille pas de te prêcher ainsi, dans un moment où j'ai tant à me féliciter de ton exactitude; plus j'en sens le prix, plus il m'importe de la rendre durable.

Je crains, mon cher ami, de ne m'être pas bien expliqué dans ma dernière lettre au sujet de mes chagrins intérieurs. Je me doute bien que tu en as deviné la cause; mais si je m'étais fait entendre complétement, je n'éprouverais pas la peine de ne pouvoir céder à tes instances amicales pour t'en développer les détails. Il était bien inutile de te justifier d'avance d'une froide curiosité dont jamais je ne t'ai cru capable, surtout entre nous. Mais sois bien persuadé, mon cher ami, que ce n'est pas manque d'assez de confiance si mon épanchement n'a pas été plus complet. Il y a entre nous, je l'espère, comme entre tous vrais amis, un abandon franc et absolu; mais tu sens, néanmoins, qu'il y a temps et forme convenable à chaque genre de communication. Je t'assure que, quant à celle-ci, le moment n'est pas encore venu. Dans les choses de cette nature, le sentiment du mal éprouvé a nécessairement des intervalles sans lesquels la vie ne serait pas supportable. J'étais, en écrivant ma dernière lettre, dans une des

mauvaises veines, et je me suis abandonné dans ce sens. Aujourd'hui il n'en est plus de même, et je pourrais, si je voulais faire le charlatan ou le poëte, te tracer un tableau des plus séduisants. Ces intervalles de beau temps ne me font, sans doute, aucune illusion sur le fond du caractère de mon climat intérieur, parce que l'expérience m'a appris à ne pas compter sur leur durée. Mais tu comprends que, du moins, ils ne disposent pas mon cœur à la plainte. Que sais-je, même? Dans ces éclairs de bonheur, je ne puis complétement me soustraire à l'espoir agréable d'une meilleure situation permanente, bien que mon cruel jugement m'en démontre la vanité. Je veux attendre que cette position soit plus caractérisée et qu'elle s'annonce comme irrévocable, d'une manière qui interdise définitivement toute illusion; et alors je m'expliquerai. Jusque-là, si je ne le fais pas encore positivement, crois bien, mon cher ami, que c'est uniquement dans la crainte que cette confidence détaillée ne réagisse sur moi de façon à m'ôter toute possibilité de retour; car, je me connais, c'est là l'effet qu'elle produirait. Je ne sais si tu me comprends, mais j'espère que ton cœur entendra le mien. Je dois d'ailleurs t'avouer que, pour rendre cet épanchement vraiment complet et satisfaisant, pour te bien expliquer l'origine et le caractère de cette position bizarre et fatale, enfin pour te faire bien comprendre comment et pourquoi il m'est à peu près impossible d'y remédier, il faudrait absolument une entrevue directe, non-seulement à cause de la longueur de la conférence, mais aussi et surtout parce que j'aurais alors à te dire des choses que je ne me déciderai jamais à confier au pa-

pier, à moins que tu ne brûlasses ma lettre sur-le-champ, et encore même craindrais-je les curieux dans le trajet. Ainsi, mon cher ami, crois m'en sur parole, puisque je n'ai pas de moyen positif de démonstration. Ce n'est ni par une puérile affectation de mystère, dont tu me sais incapable, et encore moins par la crainte d'un défaut de sympathie et de discrétion, que je sais si bien indigne de toi, que j'ajourne cette grave communication; c'est uniquement parce qu'elle est à la fois encore intempestive dans l'état où sont les choses, et impossible par notre éloignement. Je ne me repens point de t'en avoir parlé vaguement, puisque cela m'a soulagé; mais il me serait cruel d'être obligé de résister à tes instances pour un épanchement plus positif. Sois d'ailleurs bien assuré que tu n'as absolument aucun moyen, ni qui que ce soit, de remédier au mal le moins du monde, et que dans cette explication, quand je te la donnerai, je ne chercherai ni n'espérerai d'autre bénéfice que celui du soulagement qui résultera de cet épanchement même. Ainsi, si tu m'en crois, tu n'insisteras pas davantage.

Je suis bien fâché que le ton de ma lettre t'ait détourné de me tracer le tableau de ton bonheur. Où as-tu pu croire que je le trouverais intempestif? Bien au contraire; moins je l'éprouve, plus j'ai besoin de me consoler un peu en le contemplant dans un ami. Heureusement que, par une inconséquence dont je te sais un gré infini, tu n'as pas entièrement tenu cette promesse. J'ai vu avec le plus grand plaisir ce que tu me dis de ton intérieur, et je t'engage à n'être plus aussi concis sur ce sujet. Tu as rencontré, à ce que je vois,

la compagne que je t'ai toujours souhaitée, et qui peut le plus faire ton bonheur réel, en étant elle-même fort heureuse. Je crois que je n'ai guère besoin d'insister pour te faire sentir le prix inestimable d'un tel trésor, ni pour t'engager à le soigner de toute ta sollicitude.

Je n'aime pas, mon cher, que tu te plaignes de ta position, comme ne pouvant pas y être aussi utile que tu le désirerais. Crois bien que cela n'est pas, et qu'en déployant dans ta sphère toute ton activité, tu n'auras pas à en regretter une autre. Sois bien sûr que contribuer autant qu'il est en soi à répandre la connaissance et le goût des sciences positives est aujourd'hui une excellente manière d'être utile. Je suis peut-être destiné à une action plus étendue et plus éclatante; mais je donnerais beaucoup pour être convaincu qu'elle sera aussi réelle que la tienne. Si je manque mon coup, soit par ma faute, soit par celle de mes contemporains, tout est dit; j'aurai employé ma vie d'une manière brillante peut-être pour moi, mais je n'aurai à peu près été bon à rien. Tandis que toi, tu es certain de l'utilité de tes efforts, dans une proportion quelconque et quand même tu n'en retirerais pas de gloire personnelle, parce que tout ce que tu feras dans ta sphère portera nécessairement. Tu te plains de l'influence capucine qui te contrarie dans ton développement; mais sois bien sûr que le fait seul de ton enseignement la combat plus fortement que tout ce que tu pourrais faire directement. Je crois avoir démontré dans mes travaux qu'il y a incompatibilité entre la théologie et la physique. Ainsi, en poussant celle-ci, tu fais crouler l'autre radicalement, et sans courir les risques personnels d'une lutte immé-

diate. Regarde, mon ami, comment au milieu de tous ces vains efforts du capucinisme le domaine et l'influence des sciences croissent de jour en jour, et tu ne désespéreras pas de la raison humaine. Il est vrai que ce n'est pas dans l'Université qu'il faut regarder principalement, c'est en dehors. Le monachisme envahit l'Université; qu'en résultera-t-il, si cela dure? On désertera l'Université, on cherchera l'instruction ailleurs; et, comme elle y existe, on finira par l'y trouver, en dépit de toutes les entraves. Tu peux même voir qu'on ne met pas des entraves bien fortes à cette tendance. L'esprit du siècle est chassé par une issue, il ressort par une autre; voilà ce qui arrive, et ce qui arrivera, quoi qu'on veuille et qu'on fasse. N'est-ce pas une chose bien remarquable que ce même ministère qui subit si ridiculement l'influence jésuitique soit aussi celui qui a imposé aux étudiants légistes l'obligation d'apprendre les sciences, et qui tous les jours étend et favorise l'instruction scientifique des artisans? Ces gens-là ne savent certainement pas ce qu'ils font, mais ils obéissent au génie du temps. Que ce soit à leur insu ou avec conscience, que nous importe? Si tu regardes bien, tu verras que d'ici à deux ans il n'y aura peut-être pas un seul chef-lieu d'arrondissement qui n'ait un cours de géométrie, de mécanique, ou de chimie pour les ouvriers; il y en a déjà dans presque toutes les préfectures, et tout cela au vu et au su de l'autorité, et propagé ou protégé par elle. Crois bien que par là on ruine bien plus les jésuites qu'on ne les sert par d'autres mesures. Si tu veux dans ce grand mouvement un rôle digne de toi, établis à Rhodez un cours pareil pour les artisans, et le

préfet, j'en suis sûr, te secondera, bien loin de te contrarier. Je t'y engage fortement, comme moyen d'utilité publique d'abord, et ensuite comme issue pour déverser le trop-plein d'activité qui te tourmente. Je serais bien heureux d'apprendre que tu suis ce conseil et que cela s'exécute. Mais ne te laisse pas décourager si tu rencontres d'abord quelque opposition. Tu peux t'armer d'une circulaire que vient d'adresser à tous les préfets le ministre de l'intérieur (oui, mon ami, le vandale Corbière lui-même) pour les engager à établir de tels enseignements dans les principales places de leur juridiction. Pour peu que tu sentes la portée de cette importante série de faits, tu dois apercevoir dans un avenir prochain, et que nous autres jeunes hommes verrons certainement, des cours pareils et plus étendus s'établir pour les classes supérieures des industriels, qui ne voudront ni ne pourront se trouver moins instruits que leurs ouvriers, et de proche en proche, si le jésuitisme continue à gouverner une Université décrépite dont il est inutile de lui disputer le somnifère empire, il pourra bien se réveiller un jour tout étonné de trouver autour de lui et de tous les côtés un système d'éducation scientifique fort et actif, étendu à toutes les classes, et le seul dont personne, gouvernants ou gouvernés, fasse cas. Voilà, j'espère, une perspective capable de te consoler et de te ranimer. Peut-être la trouveras-tu d'abord chimérique, mais je ne doute pas que si tu te places bien au point de vue que je t'indique, tu ne finisses par en reconnaître la réalité. Voilà, mon cher ami, ce que tu dois faire pour être content de toi et des autres. Partout les anciens élèves de l'École po-

lytechnique prennent cette direction, et je me glorifie de penser que c'est à cette noble école que la France devra les germes d'une éducation régénérée. Les Anglais ont pris avant nous cette direction, mais sois bien sûr que nous les y devancerons.

Adieu, mon cher ami. Je me suis laissé entraîner de sorte que je n'ai pas encore le temps de te parler de mes affaires. Je m'en occuperai en première ligne dans ma prochaine lettre, que, j'espère, tu me forceras à écrire promptement. Adieu ; excuse mon décousu, présente à ton Adeline la nouvelle assurance de ma cordiale et respectueuse amitié, et crois-moi bien pour la vie, ton ami,

A^TE COMTE.

XXV

A Monsieur VALAT, à Rhodez.

Paris, le 18 janvier 1826.

J'ai reçu, il y a une dizaine de jours, mon cher ami, ta lettre du 25 décembre. Elle m'a fait un grand plaisir, car il y a longtemps que je l'attendais, et je commençais à m'inquiéter de ce retard, qui est heureusement déjà inaccoutumé, et qui, j'espère, le sera de plus en plus.

L'individu qui m'a apporté cette lettre ne m'a pas trouvé chez moi, et il n'est pas revenu depuis ; peut-être est-il déjà entré dans son séminaire.

J'ai lu avec le plus vif intérêt les détails que tu me donnes sur ton intérieur, et je t'engage à continuer à me décrire une situation que je t'envierais, si l'amitié ne m'y faisait plutôt participer. Quant à moi, je suis actuellement dans une période de calme sous le grand rapport dont je t'ai parlé, et je prévois que peut-être je finirai par prendre le dessus ; mais ce sera vraisemblablement avec la condition de perdre la plus chère partie du bonheur que je m'étais promis dans ma vie, car si j'espère de la tranquillité, c'est uniquement parce que je crois que je finirai par devenir, sous ce rapport, tout à fait indifférent, ce qui est, certes, une triste perspective, quoique la moins fâcheuse, à tout prendre, dans la bizarre situation où je me trouve enchaîné.

Je t'ai fait adresser, il y a environ six semaines, les numéros d'un recueil hebdomadaire qui se publie ici depuis le mois d'octobre sous le titre du *Producteur*, et dans lequel j'insère de temps à autre quelques articles. Je suis étonné que tu ne m'en accuses pas la réception ; cela me fait craindre que le journal ne te soit pas parvenu. Si cependant c'est seulement par oubli ou par distraction que tu ne m'en as pas parlé, je te prie de me le dire dans ta prochaine lettre ; car, autrement, je passerais chez le libraire pour le prier de réparer immédiatement sa négligence. Si tu as reçu ce journal, tu dois avoir reconnu qu'il est réellement très-vicieux, par le défaut absolu de plan qui s'y fait sentir, et par l'extrême disparate d'articles qui en résulte. Mes articles,

qui ont là pour objet de propager les principes exposés dans mon ouvrage, s'y trouvent certainement fort mal encadrés; mais on m'a tant pressé d'y écrire, pour faire une réputation au journal, que je n'ai pu m'y refuser; et d'ailleurs, il y avait pour moi un autre motif terrible qui m'y a engagé : la nécessité. C'est une chose bien diabolique, dans ce siècle tout matériel, que l'existence essentiellement spéculative et théorique pour les gens qui n'ont pas dix mille livres de rente! Pour te prouver à quel point cela est pour moi, figure-toi que, dans ce moment du moins, mon travail à ce journal est mon seul moyen d'existence. Le métier de professeur ambulant est gâté maintenant, du moins pour moi, qui ne sais pas intriguer et me démener partout pour faire venir des élèves : les colléges royaux et les pensions absorbent tout, et, sur un assez grand nombre de nos anciens camarades qui avaient pris cette carrière, trois ou quatre seulement y réussissent comme il faut. Le tripotage de Reynaud et compagnie et des gens de même farine, qui sont malheureusement fort en crédit, est tel qu'on ne peut avoir beaucoup de leçons sans eux, et qu'ils n'en font venir qu'à ceux qui veulent bien se faire leurs instruments et leurs prôneurs, ce à quoi tu sens qu'il n'est pas en mon pouvoir de consentir, quand même je le voudrais. Voilà le vrai à cet égard, et je t'estime de plus en plus heureux d'avoir trouvé un poste modeste, mais sûr, qui te débarrasse de tous ces soucis, et auquel je t'exhorte de tout mon cœur à tenir vivement. Quant à moi, je me vois donc forcé, pour le moment, à renoncer à peu près à ce moyen d'existence, et je t'avoue que si ce journal n'était pas venu

à propos m'offrir une ressource, je n'aurais su où donner de la tête. Encore cette ressource est-elle fort peu convenable pour moi, au moins dans ce moment, parce que, voulant faire en conscience des articles auxquels je mets mon nom, cela me prend nécessairement beaucoup de temps et m'absorbe presque entièrement, sinon pour penser, du moins pour écrire; il en résulte dans mes travaux essentiels des retards dont je suis horriblement tourmenté. Ainsi, depuis près de trois mois, je suis tout prêt à écrire enfin ma seconde partie, qui est désormais suffisamment méditée, et à publier enfin un ouvrage qui est pour moi et pour mon avenir d'une si grande importance sous une foule de rapports. Eh bien! la maudite nécessité de vivre m'a obligé jusqu'ici d'ajourner, et m'obligera peut-être d'ajourner encore longtemps, pour me livrer à une besogne qui est fort loin de me plaire. Enfin, depuis quelque temps, j'ai eu la pensée d'un cours très-important et qui, sous le rapport matériel, me tirerait peut-être d'affaire, dont l'objet (que tu vas comprendre tout de suite) est la philosophie positive, c'est-à-dire l'exposition des généralités et de l'enchaînement des diverses branches des théories positives, y compris la politique positive ou la physique sociale, qui rentre à mes yeux dans le système scientifique. Si je puis trouver pour ce cours un nombre de souscripteurs suffisant, il pourra réussir, en me prêtant d'abord beaucoup aux exigences tenant à la nature de l'auditoire, et alors, suspendant mon travail de journal (si même je n'y renonce absolument), je pourrai trouver le temps et surtout la disponibilité d'esprit nécessaires pour terminer convenablement et publier mon

premier volume. Si, par malheur, ce projet ne me réussit pas, au moins cette année (car je n'y renoncerais pas pour cela), je serai, à mon extrême douleur, obligé d'ajourner ; car encore faut-il vivre, surtout quand on est marié. Si j'avais mis dans la direction industrielle la dixième ou la vingtième partie de la force d'esprit et de la ténacité que j'ai consacrées à suivre ma vocation philosophique, je serais certainement tiré d'affaire dès à présent pour toute ma vie. Malheureusement il n'en a pas été et il ne pouvait en être ainsi, car il y a, dans l'homme, des choses qui s'excluent absolument. La misère est certainement une chose utile, et peut-être même indispensable, vu notre faiblesse et notre paresse, pour nous forcer à mûrir nos talents et à développer nos forces; et quant au passé, je ne m'en plains pas, jusqu'au moment où je suis parvenu à bien marquer ma direction et à concevoir clairement le plan précis des travaux de toute ma vie; mais à présent que j'en suis à exécuter ce plan, je sens que *l'incertitude* (pour prendre les choses doucement) de mon existence matérielle ne peut m'être d'aucune utilité, et ne peut, au contraire, que me déranger singulièrement. Il serait bien temps que cela finît et que je pusse exécuter tranquillement ce que j'ai dû concevoir au milieu des agitations les plus profondes. Mais, malheureusement, dans le monde, rien n'est calculé sous ce rapport, et les intelligences trouvent aujourd'hui dans leur développement, ou des obstacles trop prolongés qui les arrêtent, ou des succès trop faciles et trop prématurés qui les étouffent; il n'y a aucune mesure en cela.

J'espère néanmoins que les difficultés extérieures ne

parviendront pas à m'empêcher; mais si elles ne sauraient être assez grandes pour s'opposer à ce que je puisse produire la part d'utilité générale qui m'est dévolue, elles peuvent l'être assez (et je crains beaucoup qu'il n'en soit ainsi) pour nuire singulièrement à mon bonheur personnel. Mais quittons ce triste sujet.

Je ne puis te donner, du moins en ce moment, aucun conseil positif sur le cours que je t'ai engagé à faire. Mais je t'exhorte toujours très-vivement à l'exécuter, soit pour toi, soit pour le public. A te dire le fond de ma pensée, je ne pense pas que les cours de ce genre puissent être faits convenablement aujourd'hui, car les conceptions spéciales qui se rapportent à ce genre d'enseignement manquent encore absolument; c'est un milieu entre la théorie pure et la pratique pure, qui n'est pas encore nettement déterminé. Je ne connais que la pensée de notre grand Monge sur la géométrie descriptive qui puisse être regardée comme un rudiment réel de ce système intermédiaire, qui en exigerait bien d'autres encore. Je ne suis donc pas étonné de l'espèce d'hésitation que tu éprouves; mais je te conseille fort de passer outre, en pensant que la cause réelle de cet embarras ne tient pas à toi, mais essentiellement à l'état présent de l'esprit humain, qui n'est vraiment pas encore mûr pour un enseignement méthodique en ce genre. En attendant, considère que tout ce qui pourra entrer d'idées positives dans la tête du peuple sera, dès ce moment et pour l'avenir, politiquement très-utile, n'importe pour ainsi dire la manière qu'elles y entrent, et cela suffit; ne t'embarrasse pas du reste. Prends hardiment en géométrie et en mécanique (et même, si on te

laisse faire, en physique et en chimie) tout ce que tu croiras pouvoir être compris de ton auditoire, et ne t'inquiète pas si tout cela forme un véritable ensemble qui puisse satisfaire un esprit méthodique, car cela n'est pas possible actuellement. Le cours de Dupin, ici, est excessivement mauvais, et je ne doute pas que tu ne fasses mieux; ainsi, sois tranquille sur ce point et va ton train.

L'essentiel, c'est que les ouvriers se frottent assez à la science pour prendre en dégoût toute théologie et toute métaphysique, et qu'en même temps ils contractent l'habitude de voir dans les savants leurs pères spirituels; le temps fera le reste, et mettra de l'ordre dans une chose où aujourd'hui il ne peut guère y en avoir, et qui n'en est pas moins, à mes yeux, d'une importance majeure. Fonde ton opinion là-dessus et conduis-toi en conséquence. Le gouvernement ne sait pas ce qu'il fait en tolérant, et, à plus forte raison, en encourageant de pareils cours; tu as pu remarquer, comme chose curieuse, que M. d'H^s^ lui-même donne dans le piége et se mêle aussi de protéger ces cours; heureusement il n'y a aucun inconvénient à faire de telles remarques, car la force des choses est telle que le ministère ne pourrait se conduire autrement, quand même il le voudrait.

Adieu, mon cher; j'attends avec confiance une très-prompte réponse, et je te prie de présenter mes sincères et respectueux hommages à Mme Valat.

Ton ami pour la vie,

A^te^ Comte.

XXVI

A Monsieur VALAT, professeur de mathématiques au collége royal de Bordeaux.

Angoulême, jeudi matin, 28 septembre 1837 (1).

Mon cher Valat,

En me rendant d'Angoulême à Toulouse, dans ma tournée d'examinateur pour l'École polytechnique, je passerai par Bordeaux, où je compte arriver dimanche vers midi et rester jusqu'à lundi soir; je descendrai sans doute à l'hôtel Marin, rue Esprit-des-Lois, qui m'a été signalé à Paris, à moins que je ne demeure peut-être à celui où descendra la diligence. Je ne voudrais pas laisser passer une occasion aussi rare sans avoir enfin le plaisir de te revoir un moment, et j'espère, en effet, t'y rencontrer presque certainement, puisque c'est, je crois, l'époque de la rentrée des colléges. Toutefois, j'ai cru te faire plaisir en t'en prévenant dès aujourd'hui. Adieu. Je vais continuer ici mes examens, commencés seulement hier.

Tout à toi,

ATE COMTE.

(1) Il y a entre cette lettre et la précédente un intervalle de onze années, pendant lesquelles la correspondance fut interrompue. (*Note de l'Éditeur.*)

XXVII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le mardi soir, 21 novembre 1837.

J'ai lu avec un bien grand plaisir, mon cher ami, ta lettre du 4 novembre, qui ne m'est parvenue que le 15. Elle a du moins compensé, quoique très-imparfaitement, le chagrin que j'ai éprouvé de ne pas te rencontrer à Bordeaux lors de mon passage, où j'avais bien compté me dédommager momentanément de notre longue séparation. Quelque occupé ou même préoccupé que je puisse être, comme tu le conjectures aisément, je saurai toujours trouver un moment pour causer un peu avec un vieil ami d'enfance. Des circonstances fatales et impérieuses, ou même la divergence des développements, ont beau nous séparer : ces liens des premières années de la jeunesse finissent toujours, au bout d'un temps quelconque, par reprendre leur doux ascendant; et leur empire devient même, ce me semble, d'autant plus irrésistible que la raison et l'expérience de la vie nous mûrissent davantage, en nous dévoilant, hélas! la triste fragilité de la plupart des autres liaisons, dont l'origine ne saurait remonter à une confiance aussi pure et aussi naïve. J'espère bien, puisque d'ordinaire tes vacances se passent à Bordeaux, que je serai plus heu-

reux l'an prochain, si toutefois j'ai le bonheur d'avoir la même tournée. Je suis bien examinateur titulaire, ne suppléant pas M. Reynaud comme l'avait fait Liouville, mais lui succédant, puisque enfin il est irrévocablement écarté ; seulement, d'après l'ordonnance de réorganisation de l'École polytechnique, de 1832, qui se trouve ici appliquée pour la première fois en ma personne, la place n'est plus désormais à vie (du moins jusqu'à ce qu'une nouvelle constitution *éternelle* aussi vienne succéder à celle-là, ce qui pourrait bien être fort prochain) ; elle est assujettie à une réélection annuelle par le Conseil d'instruction de l'École polytechnique, comme quand j'ai été nommé au mois de juillet. Quoique cette formalité soit, à mon gré, peu agréable, il y a tout lieu de penser, du moins quant à moi, que ce ne sera qu'une simple formalité, comme pour mon autre place de répétiteur d'analyse et de mécanique, où je suis invariablement renommé chaque année depuis cinq ans, sans que cela exige de moi la moindre démarche, et sans même qu'on prenne la peine de m'en informer. Ma position comme examinateur est donc, je crois, fort assurée ; mais tu sens qu'il n'en est malheureusement point de même quant à la tournée, puisque la distribution s'en fait entre nous par le sort et que je ne fraie pas assez avec mes chers collègues pour être en mesure de ménager un échange qui serait d'ailleurs peut-être impossible. Si le double examen est maintenu, et que par suite il n'y ait encore que deux tournées, j'ai chance égale pour et contre ; mais si on en revient aux quatre tournées, mon passage à Bordeaux devient plus incertain. Ce dont, en tout cas, je puis répondre, c'est qu'il faudrait que Bor-

deaux se trouvât bien éloigné de ma tournée effective pour que je ne fisse point un crochet sur toi.

Quoique cet échange de lettres ne soit, je l'espère, qu'une sorte de préface à la reprise de notre ancienne et chère correspondance, je ne puis m'empêcher de bien augurer de la persistance fondamentale de nos sympathies primitives en voyant, dans ton énergique et intéressant *post-scriptum*, la parfaite concordance de nos vues spontanées sur l'importante affaire des examens ; j'en aurais causé avec toi, que je n'aurais pu trouver de termes plus précis et plus exacts pour caractériser mon opinion, formée depuis longtemps et souvent exprimée ici à diverses personnes, sur ce sujet ; elle se trouve en tout point conforme à la tienne. Ton analyse sommaire des abus réels est aussi frappante par son admirable justesse que par sa laconique simplicité. Le fond du mal tient certainement aux personnes; mais, n'ayant pas la fermeté de s'attaquer ainsi à la source, on s'en est pris mollement au mode d'examen, qui n'en pouvait mais et qui eût été excellent en d'autres mains, et on a inventé l'irrationnel expédient du double examen, dont l'expérience vient toutefois de confirmer *a posteriori* le vice radical par les nombreuses et profondes divergences auxquelles il a donné lieu, et qu'on avait eu la simplicité de croire impossibles. Mais, quoique tout le monde, ici, ou à peu près, soit *maintenant* d'accord là-dessus, on cherche encore à résoudre, par quelque autre constitution, le beau problème des bons examens avec de mauvais examinateurs; et, si cette complication absurde est réellement supprimée l'an prochain, on pourrait bien essayer de quelque autre biais de même valeur.

Tu vois, d'ailleurs, que tout cela rentre pleinement dans l'esprit général de nos institutions : la défiance organisée par la pondération des pouvoirs ; ainsi, ce mode étant très-*parlementaire*, suivant le jargon du jour, il pourrait même être finalement conservé, quoique ce soit assez difficile à concilier avec l'éclatante expérience de cette année. Il n'y a dans tout ce mouvement, comme tu le dis fort bien, de vraiment progressif que l'aveu formel des abus; mais la constatation d'une maladie ne suffit pas pour la guérison, surtout lorsque, comme en ce cas, on a reconnu la cause essentielle du mal et qu'on est décidé (si un acte de faiblesse peut, en bon français, s'appeler une *décision*) à ne point y toucher. Enfin, quoi qu'il en soit, je fais et ferai toujours à cet égard, comme à tout autre, mon devoir en conscience et avec le zèle que tu me connais, sans m'enquérir de ce que font mes collègues, et sans m'inquiéter, dans l'exécution du moins, du vice radical du système où je suis enchâssé. Quel que soit ou que devienne le mode, j'ai accepté avec plaisir ces nouvelles fonctions, par la certitude d'y pouvoir faire un bien réel; mon influence pourrait sans doute être plus salutaire si elle était plus libre ou mieux accouplée, mais je m'aperçois déjà qu'elle n'est pas nulle, même dès ce moment, pour réparer le mal profond qu'a causé la déplorable direction donnée à l'enseignement mathématique. Mes examens de Paris surtout, où j'ai pu agir sur une grande échelle, commencent à modifier heureusement les habitudes misérablement subtiles et étroites de la routine scolastique; et, en persistant pendant quelques années avec l'énergie et la persévérance que tu me connais, je

ne doute pas que je ne parvienne à perfectionner sensiblement le système général de notre éducation mathématique. Cette position m'offre, pour ce but important, plus de moyens d'action que la chaire de l'École polytechnique elle-même, dont l'influence est bien moins étendue, quoiqu'une telle chaire, qui probablement me viendra, me fût d'ailleurs personnellement plus agréable à d'autres égards. Du reste, à en juger par cette année, mes fonctions, quoique pénibles, ne me déplaisent nullement en elles-mêmes : malgré les sept cents lieues environ que je viens de faire, je pense déjà presque avec satisfaction à l'obligation d'en faire autant l'année prochaine, car cette course, loin de nuire à ma santé, l'a notablement améliorée; il est vrai que j'avais depuis longtemps un besoin réel d'une forte diversion qui ne me sera plus aussi nécessaire l'an prochain. Si la place était assez rétribuée pour me dispenser de toute autre fonction, sauf mes fonctions de répétiteur à l'École, je la préférerais, même à toute autre position, à cause des huit à neuf mois de loisir presque complet qu'elle me laisserait pour mes grands travaux philosophiques, qui, jusqu'à présent, se sont si péniblement intercalés dans un temps si déplorablement absorbé par un enseignement quotidien presque continu; or, cet espoir finira probablement par se réaliser. En attendant, je continue à travailler malgré tous les obstacles, mais mes accès de travail sont nécessairement beaucoup moins fréquents; j'espère cependant publier très-prochainement mon troisième volume, qui est presque achevé, et avancer beaucoup le quatrième et dernier avant les prochains examens. Quand l'ensemble de cet ouvrage sera enfin

lancé, j'aurai beaucoup plus de tranquillité pour ceux qui doivent suivre, puisque le système général de ma philosophie sera dès lors jugeable.

J'ai fait comme toi, mon cher ami, par la mort récente de ma pauvre mère, une de ces pertes cruelles qui, outre qu'elles sont profondément irréparables, nous font tristement réfléchir que notre tour avance aussi vers la fin d'une vie si absurdement courte. Mon père, que j'ai eu du moins la consolation de voir dans ma tournée pendant cinq à six jours, est dans un si déplorable état d'infirmité, que je crains d'avoir aussi à le pleurer plus prochainement qu'il ne croit, quoique son âge soit encore bien peu avancé.

Si j'avais pu te voir à Bordeaux, je comptais te faire mes remercîments sincères pour l'envoi de ton *Traité d'arithmétique*, que j'avais lu avec beaucoup d'intérêt, en faisant même abstraction de notre vieille amitié; il m'a paru conçu de manière à faire réellement penser les élèves, tandis que tant d'autres ouvrages didactiques tendent si fortement à les hébéter.

Adieu, mon cher ami; j'espère que ce préambule te prouvera ma franche disposition à reprendre notre vieux commerce épistolaire, quoique peut-être mes occupations doivent m'empêcher de le maintenir aussi actif qu'autrefois, mais non moins persévérant.

Tout à toi,

A^TE^ COMTE.

Je regrette beaucoup d'avoir été forcé d'ajourner à l'an prochain l'occasion de faire connaissance avec ta

femme et d'embrasser ton fils, sans envie, quoique je sente avec une amertume de plus en plus profonde le chagrin de ne pouvoir me prolonger ainsi.

XXVIII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le mardi soir, 15 mai 1838.

Je réponds bien tardivement, mon cher Valat, à ta lettre du 14 février, par suite de divers obstacles qui ont successivement contrarié jusqu'ici mon désir très-prononcé à ce sujet. La publication du troisième volume de ma *Philosophie positive*, qui a eu lieu depuis deux mois, et qui était imminente au moment où j'ai reçu ta lettre, a d'abord été la principale cause d'un tel délai; ensuite une indisposition plus intense et plus prolongée que d'ordinaire à l'ouverture de notre printemps (si on peut appeler ainsi l'instant où je suis obligé de me réchauffer pour t'écrire) ; et enfin pour m'achever, un déménagement aussi ennuyeux qu'indispensable, et dont les suites ne sont pas encore dissipées : le tout sans préjudice de plusieurs incidents que je ne pourrais récapituler. Cette suite de contre-temps, survenue au moment même où je venais, s'il m'en souvient

bien, de te rassurer sur ma scrupuleuse exactitude à ne pas laisser languir le renouvellement de notre vieux commerce épistolaire, avait sans doute grand besoin d'explication.

Tu comprends, par un tel retard, que je ne me donnerai pas la vaine satisfaction de répondre en temps aussi inopportun à tes obligeantes demandes relatives à ta thèse de docteur, qui, d'après ta lettre, doit être déjà presque ancienne ; ce serait une gasconnade ridicule. Mais je le regrette d'autant moins que, sur le double sujet que tu avais en vue, je ne pouvais réellement te donner, comme indications neuves, que des conseils en quelque sorte négatifs, qu'il eût peut-être été, dans ta situation, dangereux de suivre. Car, à mon avis, soit sur la théorie des marées, soit sur l'analyse des oscillations des corps flottants, le seul travail mathématique qui pût aujourd'hui offrir quelque attrait et une utilité notable serait une opération de haute critique philosophique, destinée à préciser entre quelles étroites limites l'analyse peut aborder réellement un tel ordre de questions en offrant autre chose que de simples jeux de calcul, et à montrer à quelles illusions on s'est déjà exposé en tentant vainement d'aller au delà : mais une telle appréciation serait probablement fort peu goûtée des juges ordinaires, qui en sont encore à l'extase envers Laplace, Poisson, etc. Tu as donc lieu de regretter fort peu que je n'aie pu, à cet égard, te donner mon avis en temps utile.

Je commence, mon cher ami, à m'apercevoir avec satisfaction que l'année s'écoule assez rapidement, et que dans trois mois environ je me mettrai en route pour ma tour-

née, qui, si j'ai, lors de notre tirage de tournée, la main aussi heureuse que l'an dernier, me permettra de me rapprocher momentanément de mes plus anciens amis, et surtout de toi. Quoique tout ne soit pas encore officiellement décidé, il est cependant presque certain déjà que les examens se feront cette année suivant le mode essayé, quoique si malheureusement, en 1837; et, en vérité, d'après les innovations saugrenues que nous avons eu à discuter en conseil, je suis quasi forcé de m'en réjouir comparativement. Du moins on aura, par de légers amendements, respecté davantage notre temps, en nous ôtant la ridicule présidence de compositions que nous n'avions plus à juger, et en réduisant nos fonctions effectives aux seuls examens mathématiques. Cette petite amélioration a permis d'augmenter de moitié le nombre des villes d'examen, qui avait été si démesurément diminué l'an dernier. Tout en me félicitant de cette mesure dans l'intérêt général de la stimulation des études mathématiques en province, je remarque aussi avec satisfaction les nouvelles chances qu'elle m'offre d'un petit séjour à Bordeaux, qui sera, sans doute, l'un des nouveaux chefs-lieux d'examen ajoutés. Mais aussi quel désappointement si le sort m'assignait la tournée Nord-Est, et qu'aucun de mes collègues ne me proposât d'échange; car je ne pourrais moi-même en demander, à cause de la plus-value de l'autre tournée!

Le cordial intérêt que tu prends depuis si longtemps à ce qui me touche profondément me fait un devoir de t'annoncer l'excellent effet que produit la publication de mon troisième volume, et dont j'ai tout lieu de me

féliciter. Je ne me suis jamais proposé, dans mes travaux, d'autre récompense immédiate que le suffrage consciencieux d'une douzaine environ de penseurs éminents en Europe ; et je m'aperçois que je puis y compter, puisque, à mesure que mon ouvrage se développe, je recueille l'approbation spontanée et profonde des esprits les plus distingués dans chaque spécialité de la philosophie naturelle. Mon deuxième volume avait, il y a trois ans, produit plus d'effet que le premier, et je vois maintenant, de divers côtés, le troisième provoquer déjà des adhésions encore plus complètes et plus éclatantes que le second. Dans l'ordre des doctrines relatives aux corps vivants, j'ai la satisfaction de voir l'homme le plus remarquable, à cet égard, des temps modernes, par l'étendue et la rationnalité de ses conceptions (M. de Blainville), sanctionner ma manière de voir au point de recommander publiquement et avec force à son nombreux auditoire la lecture de ce volume comme moyen d'apprécier la vraie philosophie de cette grande et difficile étude ; et le suffrage a d'autant plus de valeur que la circonspection et l'impartialité du juge sont encore plus connues que sa haute compétence. La partie de ce volume consacrée à la philosophie chimique a reçu une sanction à peu près analogue, quoique d'une moins éminente valeur. J'espère que mon quatrième et dernier volume, qui paraîtra dans un an, et dont je vais ces jours-ci commencer la rédaction, ne rompra pas cette heureuse progression et viendra compléter cet ensemble d'effets philosophiques.

Adieu, mon cher Valat ; je ne saurais t'exprimer combien il me tarde de pouvoir enfin m'épancher avec

toi pendant quelques trop courts instants, autrement que par ces froides et imparfaites communications que nos préoccupations réciproques rendent encore si écartées. J'aurai un bien grand plaisir aussi à être présenté à ta femme et à embrasser ton jeune fils.

Adieu, ton dévoué ami,

A^TE COMTE.

5, rue d'Ulm, près le Panthéon.

XXIX

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le lundi matin, 11 août 1839.

Mon cher ami,

Devant bientôt finir la fatigante série de mes examens de Paris, que je poursuis sans le moindre relâche depuis vingt-trois jours, afin de les terminer plus tôt, je crois devoir te prévenir, dès à présent, avant mon prochain départ, que ma tournée étant cette année la même à peu près qu'il y a deux ans, j'aurai la faculté de passer par Bordeaux, où j'espère être plus heureux qu'alors en te rendant visite. Quoique Bordeaux ne

soit point, malheureusement, une ville d'examen, j'espère néanmoins pouvoir m'y ménager, en allant d'Angoulême à Toulouse, la satisfaction de passer deux ou trois jours de loisir dans une ville dont un séjour de vingt-quatre heures n'a fait que m'inspirer plus vivement le désir de prendre une plus exacte connaissance, surtout en ayant l'espoir d'y causer librement avec un aussi ancien ami, que je n'ai pu voir depuis si longtemps. Malgré qu'Angoulême m'offre plus de candidats qu'aucune autre ville de la tournée de l'Ouest, j'espère cependant, en n'y prenant pas de repos, y rester assez peu pour être à Bordeaux le 17 ou le 18 du mois prochain, sans que ce séjour m'empêche d'arriver à Toulouse en temps légal, en m'y rendant par la malle, qui m'y a, en 1837, si rapidement secoué. Comme j'ignore l'époque où commencent les vacances de Bordeaux, je crois devoir, pour plus de sûreté, t'annoncer dès à présent ce projet. Mais je serais bien contrarié que ma franchise, dès lors indiscrète, pût aucunement déranger tes intentions quelconques et te retenir à Bordeaux, si à ce moment tu avais compté n'y pas être. Pour te mettre, à cet égard, plus complétement à l'aise, je te dirai, avec la même naïveté, seule digne d'aussi vieux amis, que je serais décidé à venir pareillement à Bordeaux quand même je saurais ne t'y pas devoir trouver, quoique ce séjour, seul délassement que me promette une tournée aussi pénible, dût m'être alors infiniment moins agréable. Je n'ai donc d'autre objet en vue, en te donnant aujourd'hui cet avis, que de ne point mériter ultérieurement le reproche d'avoir ainsi laissé échapper, par une négligence que l'amitié ne saurait

excuser, une occasion précieuse, qui pourrait bien désormais ne plus se reproduire, au moins de longtemps. Mais tout cela est sous la réserve de ne troubler aucunement tes vacances.

Quoique je ne doive commencer à Rennes, ma première ville de province, que le 31 de ce mois, je compte toutefois partir de Paris lundi prochain 19, afin de mieux goûter, par les distractions d'un voyage préalable, un court repos, que l'ensemble de cette année m'a certes largement acquis. Je pense que tu as déjà connaissance de la publication de mon quatrième volume, puisqu'il a paru ici le 25 juillet. Si tu avais à m'écrire, il suffirait de m'adresser la lettre *poste restante*, avec le titre d'examinateur pour l'École polytechnique, dans celui de mes chefs-lieux d'examen où je devrai me trouver alors, suivant cet itinéraire d'*arrivée* légale : *Rennes*, le 31 août; *La Flèche*, 7 septembre; *Angoulême*, 13 *id.*, etc. ; la lettre m'y attendrait, ou m'y serait renvoyée, sans que j'aie jamais rien perdu, d'après mon expérience antérieure.

Adieu, mon cher ami; n'oublie pas de présenter mes respectueux hommages à Mme Valat, en attendant que j'aie la satisfaction de les lui offrir personnellement, et d'embrasser aussi ton fils à mon intention.

Ton ami dévoué,

Ate Comte.

XXX

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

La Flèche, le samedi matin, 7 septembre 1839.

Mon cher Valat,

Je t'ai écrit de Paris, le lundi 12 août, huit jours avant de le quitter, pour t'annoncer que j'aurais le plaisir, cette année, de venir passer deux ou trois jours à Bordeaux, pendant ma tournée, quoique ce ne soit pas un centre d'examen, en me rendant d'Angoulême, où je serai le 13 septembre, à Toulouse, où je dois être le 21. Cette occasion de nous voir librement, après si longtemps, toi te trouvant alors en vacances, et moi en une courte relâche, m'a paru si précieuse, que je me serais reproché de manquer, faute de t'en avoir averti, une telle bonne fortune, qui peut-être ne se reproduira pas aussi pleinement pendant tout le temps qui nous reste à vivre à tous deux. Néanmoins, afin de te mettre entièrement à l'aise, et, sachant par moi-même, depuis que je n'ai plus de vacances réelles, de quel prix est la parfaite disponibilité d'un temps pareil, je te prévenais, avec la même franchise, que je resterais à peu près le même temps à Bordeaux, quand même je t'en saurais absent, uniquement alors pour me reposer un peu des fatigues et des ennuis de la tournée, et seulement, dès

lors, avec beaucoup moins de satisfaction. Je t'indiquais aussi mon itinéraire jusqu'à Bordeaux, afin que ta réponse pût me parvenir directement. Cette lettre étant de nature, entre amis d'enfance, à comporter une prochaine réponse, ton silence jusqu'à présent doit me faire craindre que ma lettre se soit égarée, quelque énormément invraisemblable que soit devenu un tel accident, avec la régularité admirable maintenant établie dans notre administration des postes. Il vaut mieux, du moins, pécher ainsi par trop de naïveté que par une défiance prématurée, aimant mieux être dupe qu'injuste, surtout quand il s'agit, d'une manière décisive, d'une aussi ancienne liaison. C'est pourquoi j'ai cru devoir encore risquer de nouveau ce dernier avis, avant de regarder ton silence comme une réponse très-expressive. En agissant ainsi, quand je serai descendu le 18, pour deux ou trois jours, à l'hôtel Richelieu ou ailleurs, je saurai du moins à quoi m'en tenir parfaitement, en ce qui nous concerne désormais, sans devoir me reprocher d'avoir compromis, par négligence, par précipitation ou par susceptibilité exagérée, quelque chose d'aussi respectable qu'une liaison de trente ans. Adieu. Je désire bien vivement m'être alarmé à tort. En attendant, mon cher,

Tout à toi,

A^TE^ Comte,

Examinateur pour l'École polytechnique,
Poste restante, à Angoulême.

XXXI

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Toulouse, le mercredi soir, 25 septembre 1839.

Un loisir inespéré me permet, mon cher ami, de te donner de mes nouvelles quelques jours plus tôt que je ne l'avais compté. Mes opérations, commencées ici avant-hier matin, y ont été terminées hier soir, grâce à un nombre considérable de renonciations, en aussi grande proportion qu'à Angoulême, et à l'habitude que j'ai prise, dans cette dernière ville, pour venir plus vite à Bordeaux, d'examiner six candidats par jour. J'ai donc eu aujourd'hui une journée pleinement libre, et d'ailleurs très-belle, dont j'ai heureusement passé la majeure partie avec mon collègue (M. Bourdon), qui me joint ici pour la première et probablement la seule fois de notre tournée. Si je n'avais point, dès mon arrivée dimanche matin, arrêté ma place pour demain (4 h. soir) dans la malle de Montpellier, afin d'être plus sûr de ne pas manquer cette unique place, j'aurais pu réellement partir aujourd'hui sans embarras. Mais qu'importe? En arrivant à Montpellier après-demain matin, j'y serai encore vingt-quatre heures avant le moment officiel, qui ne peut être devancé par le premier examinateur, à cause des compositions; or, par les tristes motifs de fa-

mille que je t'ai expliqués, tu sais que je ne dois pas chercher à y prolonger inutilement ma présence; en sorte que, quelque triste que soit Toulouse, je ne regrette point, au fond, d'y être retenu un jour de plus que la nécessité ne l'exigerait. Diverses personnes se sont d'ailleurs efforcées de me rendre ce séjour moins ennuyeux, et je suis, du reste, beaucoup mieux à l'hôtel de France que je ne l'avais présumé d'après ma tournée antérieure; je vois qu'on y tient à moi, la vogue paraissant pencher vers un autre hôtel; je sais d'ailleurs que le quart d'heure de Rabelais n'y sera pas aussi imprévu qu'à Bordeaux. Ma santé continue à être excellente, sauf le défaut ordinaire de sommeil; ma nuit de voyage a été fort bonne, et suffisamment préservée, malgré une agréable vitesse de deux postes à l'heure, des inconvénients qui m'avaient laissé un pénible souvenir il y a deux ans. J'espère qu'il en sera de même dans la course, parfaitement équivalente, d'ici à Montpellier.

Les examens d'ici m'ont très-peu satisfait. Il est vraiment pénible de penser que, sur *quatorze* départements ainsi condensés cette année à Toulouse, et formant le sixième de notre France, il ne se soit finalement trouvé que *douze* candidats effectifs, parmi lesquels un seul est à peu près sûr d'entrer (et encore pourvu que le second examen ne le recule guère), et qui offrent *cinq* inadmissibles. Il y aurait là de quoi justifier la mauvaise réputation scientifique de notre Midi auprès des gens du Nord, si tant d'autres cas inverses ne venaient, jusqu'à un certain point, faire compensation. Je désire trouver mieux à Montpellier, où je fus content il y a deux ans.

Ce n'est pas seulement, mon cher ami, pour le plaisir

de te donner plus promptement de mes nouvelles que je m'empresse d'utiliser aussi doucement la fin de cette journée d'un loisir imprévu. Mais c'est aussi, et surtout, pour satisfaire le plus prochainement possible au besoin de cœur que j'éprouve de te remercier, ainsi que l'excellente Mme Valat, de l'accueil si plein d'une touchante amitié que j'ai eu le bonheur de recevoir chez vous, et que des liaisons d'enfance peuvent seules, ravivées en temps opportun, aussi complétement procurer. Depuis le jour où tu es venu, si affectueusement, me joindre à Angoulême, jusqu'au moment où tu m'as embarqué dans le courrier de Toulouse, je puis dire que mon voyage a présenté un tout autre caractère, malheureusement trop passager, mais dont j'ai néanmoins bien goûté la douce cordialité. Précédée et suivie ailleurs d'un isolement glacial, ce contraste me l'a sans doute rendue encore plus précieuse; mais je n'en avais pas besoin, je t'assure, pour apprécier toute la valeur morale d'un accueil dont j'espère bien ne jamais perdre le doux souvenir, et qui me fera toujours une sorte d'époque intime des cinq jours de délassement que j'ai si heureusement passés à Bordeaux, au delà même de ce que j'avais espéré. Je n'oublierai jamais surtout la touchante et gracieuse aménité de Mme Valat pour celui qu'elle ne connaissait encore qu'à titre d'ancien ami de son mari; je voudrais bien que tu me fournisses plus tard l'occasion de lui en témoigner ma reconnaissance autrement que par mes vœux bien sincères pour votre bonheur commun, et par les félicitations profondément senties que je t'ai adressées sur l'excellent choix que tu as eu le bonheur de faire en liant ta vie à une telle compagne,

dont les aimables qualités, aussi solides que modestes, garantissent votre avenir domestique. Je suis convaincu que ma femme aurait beaucoup de satisfaction à la connaître, et saurait, comme moi, l'apprécier.

Il serait injuste de ma part que le souvenir trop vif de cet excellent accueil me fît dédaigner d'avance celui qui m'attend à Montpellier chez un autre ami, moins ancien (que tu ne connais pas), mais qui me recevra avec une cordialité non moins entière. Néanmoins, outre que rien ne peut, ce me semble, équivaloir pleinement aux liaisons qui datent de l'enfance, tu connais, ainsi que Mme Valat, les pénibles raisons spéciales qui, malgré le meilleur accueil possible, répandront toujours une profonde amertume sur le séjour d'une ville où, à quelques pas de mon père, je devrai m'abstenir de le voir! Et, cependant, au point où les choses en sont venues, cette triste attitude est réellement, et depuis longtemps peut-être, devenue un devoir, et un devoir impérieux que je saurai remplir; mais il est singulièrement pénible. Aussi, arrivant à Montpellier après-demain matin vendredi, je compte en partir lundi matin, pour m'acheminer vers Moulins, soit par Marseille, soit plus raisonnablement et plus probablement par Lyon. J'aurai là peu de besogne; mais je compte en trouver ensuite une assez notable à Orléans, ma dernière ville, où vont se trouver condensés, outre les candidats propres, les divers résidus de tous les autres centres. Néanmoins, je compte bien rentrer à Paris le 14 octobre au plus tard. Il est vraisemblable que je ne t'écrirai plus auparavant, à moins de motifs imprévus, car j'aurai fort à faire jusque-là.

Adieu, mon cher ami ; n'oublie pas de présenter à ta femme, avec mes respectueux hommages, les affectueux remercîments de

Ton ami dévoué,

A^te^ Comte.

XXXII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le mardi matin, 22 octobre 1839.

Mon cher Valat,

Quoique rentré depuis le 14, j'ai été jusqu'ici tellement occupé, d'abord par l'élaboration de mon classement général, et ensuite par les opérations définitives du jury d'admission, qu'il ne m'a pas été possible de répondre aussi promptement que je l'eusse désiré à ta lettre du 28 septembre, que j'ai eu le plaisir de recevoir le 6 à Moulins, où elle m'attendait. Je dois cependant me hâter de t'écrire pendant le court loisir qui me reste jusqu'à la fin de ce mois, avant que la reprise simultanée de toutes mes occupations, y compris même mes travaux personnels, qui recommenceront peut-être dès la semaine prochaine, ne vienne m'enlever ou du moins me disputer une telle satisfaction.

Je suis revenu aussi pleinement bien portant que tu m'as vu à Bordeaux, malgré les fatigues de cette longue tournée, dont la seconde partie n'a pas été plus agréable que la première, sauf mon séjour à Bordeaux, qui sera toujours exceptionnellement placé dans mes plus heureux souvenirs.

Les trois jours que j'ai dû passer à Montpellier m'ont été encore plus pénibles que je ne l'avais prévu, malgré l'excellent accueil de l'ami chez lequel je suis descendu. Mais enfin tout cela est maintenant passé, et ma position est désormais établie de manière à me causer ultérieurement moins de chagrins. J'ai d'ailleurs la satisfaction envers moi-même de n'avoir rempli qu'à la dernière extrémité un devoir rigoureux, dès longtemps imposé par la mauvaise volonté de ma famille à mon égard, et surtout par ses indignes procédés vis-à-vis de ma femme. Mon seul tort à ce sujet n'a pu être que d'avoir attendu à prendre un tel parti, aussi évidemment obligatoire. Du reste, je n'ai eu à essuyer, pendant ce court séjour à Montpellier, aucune tentative, directe ni indirecte, de mon père ou de ma sœur; ce qui prouve que cette nouvelle position ne leur est pas, au fond, très-pénible; et néanmoins, sur trois jours, j'en ai eu deux de plein loisir, étant parvenu, par un vrai tour de force que je ne renouvellerai plus, à exécuter convenablement mes *huit* examens en une seule journée, comme je te l'avais, ce me semble, annoncé. Je n'ai pu voir Pouzin qu'un moment, mais ce moment a été bien doux, après douze ans de séparation. Je l'ai trouvé dans un état de santé parfaitement ferme, que je ne lui avais encore jamais connu.

Les explications amicales que contient ta dernière lettre étaient, je t'assure, mon cher Valat, parfaitement inutiles, après l'aimable et touchant accueil que j'avais reçu de toi si récemment. Cette cordialité vraiment fraternelle a tout à coup si pleinement renoué tous nos liens d'enfance, qu'il devient superflu de s'occuper davantage des intermittences antérieures, dont les plus graves ont d'ailleurs tenu, ce me semble, à ma grande maladie de 1826 et à la longue convalescence dont elle fut suivie; d'où résulta forcément une perturbation plus ou moins profonde dans toutes mes relations, même les plus anciennes et les plus intimes. C'est maintenant à l'avenir que nous devons essentiellement penser, en ne nous rappelant du passé que ce qui peut fortifier notre liaison d'enfance et nous faire mieux goûter des affections dont le prix est d'autant mieux senti qu'on a plus vécu.

J'ai été en masse assez content de l'ensemble de ma tournée : la promotion actuelle vaudra mieux que la précédente, quoique inférieure à celle de 1837. Nous venons d'admettre 140 candidats, sauf la ratification du ministre, qui, je crois, prendra cette fois toute la liste, quoiqu'on n'ait d'abord parlé que de 130. Comme 368 candidats seulement avaient participé à toutes les épreuves (sur 532 inscrits), tu vois que la proportion de cette année se trouve très-favorable aux candidats. *Cinq* candidats d'Angoulême sont admis, ainsi que tu l'avais présumé. Je désire bien avoir à y examiner l'an prochain quelques-uns de tes vrais élèves, car le jeune Bureau ne pouvait proprement passer pour tel. Il y a, en effet, tout lieu de penser, d'après ce qui s'est passé

cette année, que les choses resteront en même état pour quelque temps, à moins que M. Poisson ne se retire spontanément ou forcément, ce qui n'est pas prochainement vraisemblable. Je dois donc encore ajourner de un ou deux ans mes espérances relativement à ma position définitive. Toutefois, si cela me procure, l'an prochain, le plaisir de te voir, comme cette année, je serai tout consolé de cette quatrième tournée; mais si elle m'oblige à parcourir l'autre moitié de notre France, je le regretterai beaucoup.

Je vais apporter à la poste, en même temps que cette lettre, un exemplaire du programme complet de mon cours annuel chez M. Laville, divisé en ses quatre parties : 1° Géométrie analytique plane; 2° Géométrie analytique élémentaire à trois dimensions; 3° Algèbre supérieure; 4° Calcul différentiel, plus complet même qu'à l'École polytechnique. Tout est disposé dans l'ordre effectif de l'enseignement. Je désire que ce travail puisse t'être de quelque utilité, et je te l'aurais envoyé depuis longtemps si j'eusse pensé que cela te fût agréable, car il est rédigé et lithographié depuis trois ans accomplis. Cet envoi m'oblige à te quitter plus promptement que je ne le voudrais, pour ne pas manquer l'heure spéciale où la poste reçoit ici de tels paquets. Il faut d'ailleurs que je réponde encore un mot à M. Encontre, qui m'a fait apporter par M. Brandenburg une fort aimable lettre. Comme je ne sais s'il est encore à Bordeaux ou bien à Montauban, je te prie de te charger de la remise de cette réponse. Sa lettre avait d'ailleurs pour objet de me recommander M. Brandenburg et de me demander des conseils pour son fils. Il ignorait sans doute l'entrevue de Bordeaux,

Mais M. Brandenburg, qui paraît un homme fort accessible à des conseils quelconques, ne m'a pas vu ici une seule fois et s'est borné à m'annoncer, sur le dos de la lettre d'Encontre, qu'il venait de placer son fils dans l'une des plus mauvaises institutions de Paris, sans avoir aucunement suivi les avis spéciaux que je lui avais donnés à sa prière, et dont je serai désormais moins prodigue.

Adieu, mon cher Valat; j'espère que tu n'oublieras point d'offrir de nouveau à ta digne et aimable femme l'hommage bien sincère de la profonde gratitude de ton dévoué,

A^TE^ Comte.

XXXIII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le dimanche 5 janvier 1840.

Je saisis avec empressement, mon cher Valat, un instant de loisir imprévu pour répondre à ton aimable lettre du 25 décembre. C'est aujourd'hui mon seul jour de relâche pour mes occupations professionnelles, et je vais même le perdre, du moins l'entamer gravement dès dimanche prochain, où je reprendrai mon cours d'astronomie, suivant mon usage depuis neuf ans; en sorte

que si je ne profitais pas aujourd'hui de cette liberté momentanée, je craindrais de voir trop ajourner la possibilité de causer un peu commodément avec toi. Toutefois, tu mériterais peut-être bien que, occupé comme je le suis, j'employasse autrement cette matinée, en me décidant à mettre dans ma réponse un aussi long intervalle que tu en as laissé écouler pour la tienne. Mais le vif souvenir de l'accueil si cordial que j'ai reçu cet automne à Bordeaux, au moment même où, d'après un silence intempestif, je venais de te faire presque le tort de douter temporairement de ton amitié, m'empêchera toujours d'attribuer à l'indifférence la part de la préoccupation ou tout au plus de la nonchalance. D'ailleurs, je n'ai nullement l'intention de faire la guerre, et surtout ainsi à mes propres dépens, en me privant systématiquement d'un échange aussi doux de pensées et de sentiments.

Pour commencer, à ton exemple, par l'affaire d'Euler, je dois te dire, au sujet de l'éclaircissement que tu me demandes, que je suis au fond très persuadé, comme toi, que l'extension analytique dont il s'agit n'a nullement besoin, non plus qu'aucune autre, de la moindre démonstration spéciale, et qu'elle rentre pleinement, à mon gré, dans le droit général des analystes à étendre autant que possible leurs transformations quelconques, pour si bornées même qu'elles se soient d'abord présentées ; les distinctions de fractionnaire et d'entier, de négatif et de positif, d'incommensurable et commensurable, et même de réel et d'imaginaire, me semblent des considérations essentiellement arithmétiques qui doivent toujours être écartées par l'analyse, aussi bien quand elles portent

sur des exposants que lorsqu'elles affectent seulement des coëfficients; les généralisations vraiment analytiques n'ont pas plus besoin de preuves formelles, à mes yeux, pour ceux-là que pour ceux-ci. Toute autre manière de voir, quoique trop commune encore, me semble n'être qu'un reste transitoire de l'état primitif des idées analytiques qui, nées d'abord des idées numériques, n'ont tendu que depuis environ un siècle à s'en séparer radicalement. C'est ainsi que j'ai toujours envisagé et expliqué l'esprit de l'analyse mathématique, esprit qui se *montre* à ceux dignes de le sentir, mais qui ne saurait se *démontrer*, comme le demanderaient naïvement tant d'étroits géomètres. Tu comprends donc que mon premier et principal reproche à la démonstration d'Euler, c'est précisément d'avoir voulu prouver ce qui, à mon sens, n'en a nul besoin, et ce qui, en effet, avait été admis immédiatement par Newton et tous les autres géomètres, aussitôt que Wallis a eu l'idée distincte des exposants fractionnaires, sans qu'aucun d'eux se soit avisé, jusqu'à Euler, de se croire ainsi coupable d'hétérodoxie mathématique. Mais je dois ajouter qu'il y a plus d'ailleurs, comme je l'explique dans mes leçons. La prétendue démonstration d'Euler est, sans doute, comme tu le dis, fort élégante et fort nette, quand on a une fois admis le point de départ $f(m)\, f(n) = f(m+n)$; mais la manière de l'établir est fort peu satisfaisante, et présente, du point de vue de l'auteur, une sorte de cercle vicieux, puisque, après avoir démontré cette propriété caractéristique pour les seuls cas de m et n entiers, par la considération même des puissances, il croit dès lors avoir le droit de l'étendre spontanément à tout autre cas : or, c'est là qu'est le so-

phisme, qui annule toute l'argumentation. Ce n'est pas moi, sans doute, qui contesterai un tel droit d'extension; mais je demanderai alors pourquoi ne pas l'appliquer directement au développement primitif de $(1+x)^m$: ce qui eût rendu inutile toute la démonstration. Le vice, et on peut même dire le ridicule, du raisonnement d'Euler consiste à prendre pour base une extension parfaitement analogue à celle qu'il se propose de démontrer. On n'y pourrait remédier, en restant dans l'esprit de cette démonstration, que si l'on établissait cette propriété initiale comme un simple fait de calcul, par la seule multiplication exécutée des deux séries $1+mx+$ etc., $1+nx+$etc., ce qui serait long et pénible, et difficile même à établir, en général, pour un terme quelconque; en tout cas, la démonstration perdrait essentiellement ainsi toute la simplicité qui en constitue le principal mérite. Telle est mon opinion sur cette subtile inadvertance du grand Euler, qui aura sans doute été séduit par la grâce et la facilité d'une telle argumentation, sans trop s'occuper d'ailleurs du point de départ. La seule démonstration vraiment satisfaisante que je connaisse de la formule générale *du binome*, pour ceux qui en veulent absolument une, est celle que Lagrange a donnée dans *le calcul des fonctions*, d'après l'équation dérivée caractéristique $y'(1+x)=my$. Mais le mieux est encore, je le répète, de ne se faire aucun scrupule de l'extension spontanée. C'est à quoi je ne manquerais pas de réduire mes leçons si je pouvais être entièrement le maître et s'il ne fallait pas, jusqu'à un certain point, compâtir, dans l'intérêt des élèves, aux préjugés dominants, surtout en un cas où le vrai sentiment mathé-

matique est encore si imparfaitement développé chez la plupart des géomètres. Tu conçois sans peine que, même dans ma position, je ne puis, à cet égard, me donner une pleine liberté philosophique, sous peine d'exposer mes élèves à de graves contradictions, je ne dis pas chez tant de vulgaires mathématiciens, qu'on peut et qu'on doit dédaigner, mais jusque chez des analystes très-justement admirés d'ailleurs. Voilà, j'espère, quoique sommairement, de quoi te satisfaire sur cet article; je suis tout disposé à te fournir, autant que possible, de semblables éclaircissements sur les autres points qui pourraient survenir. En tout je me félicite que mon programme fructifie chez toi, comme je l'avais bien présumé; cette énonciation rationnelle de la chaîne successive des doctrines mathématiques doit, en effet, quoique très-succincte, suffire à un bon esprit géométrique pour lui suggérer de nombreuses et utiles indications. Du reste, je compte composer bientôt, une fois achevé mon ouvrage actuel, un traité spécial de philosophie mathématique, peut-être dès l'an prochain, où l'ensemble de ma manière de concevoir la science pourra être mieux apprécié qu'il n'a pu l'être dans le trop court exposé du premier volume de mon grand ouvrage. Peut-être même me déciderai-je aussi, par un travail encore plus usuel, pour satisfaire à un vœu qu'on m'a depuis longtemps témoigné et qui se manifeste de plus en plus, à publier, non mon cours entier, dont tu as le programme, ce qui me prendrait trop d'un temps dont j'ai si peu déjà pour de plus importants ouvrages, mais au moins la partie de ce cours relative à la géométrie analytique, qui en est, à mon gré, la portion

la plus essentielle et la plus caractéristique, à cause du plan entièrement neuf et de l'esprit tout nouveau que j'y ai introduit. Mais quelque utile que pût être dès à présent une semblable publication, comme tendant à régénérer en France l'enseignement mathématique, qui en a si grand besoin, je ne puis, indépendamment même du temps, m'en occuper encore, tant que je resterai examinateur, afin de ne pas encourir à mon tour, vis-à-vis de ceux qui ne me connaissent pas, le reproche si justement mérité par d'autres examinateurs, d'user de l'ascendant de leurs fonctions pour pousser à la vente forcée de leurs traités élémentaires ; quoique ma nature et tout son passé puissent sans doute me permettre de braver impunément un tel risque, il est encore plus convenable peut-être de ne pas même s'exposer au moindre soupçon sur un tel article. A la vérité, comme je ne pourrais, en tout cas, entreprendre cette publication avant l'an prochain, il est fort possible qu'alors ma situation se trouve changée de manière à me débarrasser tout naturellement de pareils scrupules.

Je te remercie bien sincèrement du favorable jugement que tu as porté sur mon quatrième volume ; j'espère que la fin, qui paraîtra ce printemps, continuera à t'en sembler digne. Ton opinion sur la valeur comparative de ce volume à l'égard des précédents ne m'étonne pas, car elle est non-seulement la mienne, mais celle aussi, à ce qu'il me semble, de la plupart des juges compétents. C'est en effet dans ce volume qu'il y a eu le plus création, non-seulement dans les détails, mais dans l'ensemble, au lieu d'une large appréciation ou d'un simple perfectionnement de coordination. En tout j'ai

lieu de me féliciter de la progression des suffrages à l'égard de ce grand travail, qui, bientôt terminé, aura finalement exigé dix ans de publication, à la vérité à cause de beaucoup d'obstacles accidentels. Le second volume a été généralement préféré au premier ; le troisième a aussi paru supérieur au second ; et enfin je vois que le quatrième est encore plus goûté que le troisième. Cette gradation est pour moi l'une des confirmations les plus décisives et l'un des plus efficaces encouragements que je puisse désirer. La discontinuité de publication aura du moins eu l'avantage de mettre une telle progression dans un plus grand jour. Aussi j'augure assez bien du succès d'une seconde édition, qui, cette fois, serait intégralement publiée, et par suite jugée. Quoique cet ouvrage n'ait pas eu les honneurs du moindre compte rendu, ni même d'aucune simple annonce de journal, je m'aperçois cependant qu'il commence à percer par son propre poids. Mon libraire m'a récemment déclaré que, à peine le quatrième volume sera-t-il complété, qu'il faudra songer à une réimpression totale, la première édition étant déjà presque épuisée. En un temps où presque tous les succès tiennent au charlatanisme des coteries et des journaux, un tel résultat me semble aussi étrange qu'encourageant ; il indique peut-être que la partie du public qui tend à se dégager du tourbillon de la presse vulgaire, prend maintenant plus d'importance et plus d'originalité que je ne l'avais d'abord espéré, et cet effet a lieu tout aussi bien en Angleterre et en Allemagne que dans notre France. Il est fâcheux de ne pouvoir compter sur une vie séculaire, qui permettrait de jouir un peu

d'un tel progrès, qui, à peine entrevu, échappe à jamais à notre individualité.

Je te remercie d'avoir attaché assez d'importance à mon travail pour en faire le sujet d'un examen critique, qui, de ta part, serait, j'en suis sûr, aussi scrupuleusement consciencieux que spontanément bienveillant, et par suite pourrait devenir fort utile, non-seulement à moi, mais au public lui-même. Quoique, comme tu me l'indiques, quelques objections prématurées aient été naturellement dissipées par la suite du travail, cela n'empêche pas qu'une telle opération, quand elle pourra reposer sur l'ensemble de l'ouvrage, ne pût avoir un grand intérêt. Si jamais mon livre est réellement soumis à un jugement public, ce ne pourra, sans doute, être que de cette manière, qui malheureusement n'est pas trop à la portée de nos juges de profession. Aussi avait-on naïvement osé me demander plusieurs fois de faire moi-même, dans tel ou tel journal, une semblable appréciation de mon ouvrage, suivant la honteuse pratique de nos industriels littéraires et scientifiques ; des hommes même fort éminents m'ont donné lieu de repousser avec indignation cette singulière marque d'amitié et de confiance, uniquement sans doute pour se dispenser d'un travail d'appréciation dont ils sentaient peut-être la difficulté. Je crois même que le désir d'esquiver le jugement raisonné de mon ouvrage n'est pas étranger à la bizarre résolution prise l'an dernier par l'Académie des sciences de ne plus admettre de rapport quelconque sur des livres imprimés, en vertu de je ne sais quel vieux règlement, longtemps oublié, qu'on s'est alors avisé de faire inopinément revivre. Mais en tout cas il s'ensuit

que cet ouvrage n'a été encore le sujet d'aucune critique raisonnée, et cela est certainement regrettable à plus d'un titre. Un de mes illustres amis (M. de Blainville) a commencé, je crois, une semblable opération sur le quatrième volume ; mais je ne sais en quoi elle consiste, et je doute d'ailleurs qu'il la termine, et surtout qu'il la publie. Personne, que je sache, n'y a songé jusqu'ici pour l'ensemble de l'ouvrage.

Comme tu ne me dis absolument rien de ta santé et de celle de Mme Valat, j'en conclus qu'elles sont l'une et l'autre en bon état, ainsi que celle de ton jeune fils. La mienne continue à être excellente, à la charge toutefois de ne point m'écarter de mon régime, rationnel à tous égards. Quant à ma femme, qui est très-sensible à tes compliments, elle est toujours un peu valétudinaire, quoique sans aucune indisposition caractérisée.

Je regrette que tu ne me dises rien de la lettre que je t'avais envoyée, en t'écrivant le 22 octobre, pour Encontre fils, mais je présume qu'il l'aura exactement reçue. Je n'ai plus eu aucune nouvelle directe ni indirecte de cet étrange M. Brandenburg, qui m'aura un peu guéri, pour l'avenir, de ma trop grande facilité à accueillir les consultations qu'on vient me demander.

Adieu, mon cher Valat ; n'oublie pas de présenter spécialement à Mme Valat l'expression de mon affectueuse estime, et reçois les vœux sincères de ton ami dévoué,

Ate Comte.

La naïveté de ton recteur m'a beaucoup amusé; il n'est pas le seul qui m'ait offert, à propos de mon ou-

vrage, des méprises aussi étranges, par suite du titre que j'ai été forcé d'adopter, faute d'une meilleure désignation, et que toutefois je parviendrai peut-être à réhabiliter convenablement auprès des bons esprits.

XXXIV

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le dimanche 10 mai 1840.

Je saisis avec empressement, mon cher Valat, un instant disponible, au milieu de travaux excessifs et continus, pour répondre à la lettre que j'ai reçue de toi le 12 avril. Tu mériterais bien, en retour de ton trop long silence, que je te fisse systématiquement attendre davantage, en m'excusant ensuite sur un état d'absorption mentale qui certes serait jugé suffisant. Mais, sans tant de malencontreuse finesse, bonne seulement à gâter la vie (qui n'en a pas besoin), il vaut mieux que chacun de nous suive librement son naturel, pourvu qu'il subsiste une certitude suffisante de sympathie réelle, dont les témoignages ne doivent point, par conséquent, devenir démesurément rares. Ce serait d'ailleurs me punir ainsi moi-même beaucoup plus sûrement, en me privant de la douce satisfaction de m'entretenir un moment, quoique bien court et très-

imparfait, avec un véritable ami d'enfance, au milieu du monde radicalement indifférent dont je suis entouré. Je t'assure, enfin, que je conçois pleinement les motifs que tu m'expliques de ce délai exceptionnel, et que j'entre réellement dans le juste chagrin qu'a dû te causer une telle perte de temps, en espérant toutefois qu'elle se réparera plus tard. Personne plus que moi, je présume, n'a observé et apprécié dans son ensemble la lutte sourde et spontanée qui existe aujourd'hui, dans notre enseignement scientifique, entre les Normaliens et les Polytechniciens, lutte qui n'est à mes yeux qu'une manifestation spéciale de l'antagonisme général entre l'École métaphysique et l'École positive. Au moins avons-nous, à cet égard, la consolation que le temps agit visiblement pour nous, ce qui n'empêche pas toutefois, en attendant, de graves perturbations individuelles.

Comme tu ne me dis rien de ta santé ni de celle de ta femme et de ton fils, j'en conclus que tout va fort bien. Quant à nous, ma femme a beaucoup souffert et souffre encore de la poitrine, quoique la saison commence à la remettre en état; pour moi, j'ai été aussi bien portant que de coutume depuis ma lettre de janvier. Toutefois le repos mental dont j'avais besoin, et que je croyais alors prêt à cesser, a dû se prolonger fort au delà de mon espérance, puisque c'est seulement depuis trois semaines que je suis vraiment en verve continue de composition de mon dernier volume. Mon accès de travail de l'an dernier m'a valu ce long intervalle, qui, du reste, quoique me paraissant chaque fois exceptionnel, rentre, au fond, je le vois bien, dans mon mode fondamental de production, puisqu'il se repro-

duit constamment plus ou moins. J'ai du moins utilisé pour mon plaisir cette prudente et indispensable intermittence en me livrant cet hiver avec délices, le plus fréquemment possible, à mes chers opéras italiens, qui heureusement sont en ce moment à ma portée (à l'Odéon). J'y suis allé beaucoup plus souvent que l'an dernier; et maintenant que les chants ont, hélas! cessé jusqu'à l'automne, pour aller trouver ces froids Anglais qui ne savent que les payer, je ne regrette au fond que de n'y être pas allé plus souvent encore. Je suis fort heureux que ce goût se soit enfin développé chez moi, quoiqu'un peu tard, d'une manière aussi franche et aussi vive, qui m'inspire à cet égard toute l'ardeur d'un jeune novice, avec la réflexion, qui heureusement la consolide sans l'altérer. Tu croiras difficilement peut-être que des chants entendus seulement deux ou trois fois au plus, il y a maintenant deux mois au moins, me reviennent involontairement au cerveau avec une netteté parfaite, pendant mes intervalles de travail, tandis que je les croyais oubliés. Rien n'est plus vrai pourtant, et ne me charme davantage aujourd'hui; car j'ai du moins le bon esprit, à cet égard, de me laisser faire, sans gâter mon plaisir par aucune vaine escrime critique, et je profite le plus possible de cette heureuse disposition. Pour la saison prochaine (six mois à partir du 1er octobre), je suis déjà décidé à m'abonner de manière à y aller régulièrement une ou deux fois la semaine sur les trois représentations qu'ils nous donnent, et qui portent presque toujours sur le même ouvrage, afin de s'adapter à ces convenances d'abonnés; j'ai même retenu d'avance la stalle que je préfère. Tu vois que rien ne

manque à mon singulier enthousiasme, si ce n'est d'être une affaire de ton et de mode, ce dont tu me sais incapable. Il est vrai, puisqu'il faut tout dire, que c'est là mon unique distraction, que je n'ai pas été une seule fois à aucun autre théâtre (même aux Français), et que surtout je ne vais pas une seule fois dans le monde, n'ayant pas même dîné, je crois, un seul jour hors de chez moi depuis mon retour de ma tournée. Du reste, ce goût esthétique n'est pas borné à la musique, quoique actuellement dominante ; il s'étend aussi à la peinture, et surtout à la poésie, pour laquelle tu connais mon ancienne prédilection, qui, après m'avoir momentanément quitté, m'est depuis longtemps pleinement revenue, et j'espère à jamais, du moins pour la vraie poésie, sans parler de la versification. Tu sais que par régime philosophique je m'abstiens soigneusement de lecture, afin de mieux préserver de toute altération mon originalité caractéristique. Or, sauf *le compte rendu* hebdomadaire de l'Académie des sciences, que je ne lis pas même toujours à temps, je ne souffre d'exception que pour les grands poëtes, de tout âge et de toute nation, qui me servent de délassement habituel quand j'ai un moment de relâche, ce qui d'ailleurs est devenu fort rare depuis que je me suis remis en pleine activité de travail, qui me laisse à peine la faculté de prendre l'exercice convenable à la conservation de ma santé. . . . . .

Tu dois aisément concevoir, en effet, que pour faire un gros volume en quatre mois, comme j'ai fait l'an dernier, et comme je referai sans doute essentiellement cette année, sans cesser cependant de faire consciencieusement chaque jour ma leçon chez M. Laville, et trois

soirées par semaine mon interrogation à l'École, il faut l'intensité de travail la plus soutenue et la plus énergique, malgré l'extrême rapidité d'exécution que j'ai heureusement conservée jusqu'ici, quand une fois je suis en verve, ce qui est d'abord lent à obtenir. La date de cette lettre doit te faire remarquer que je n'ai de suspension que le dimanche, et encore à mon grand regret, par un devoir scrupuleux, à cause de mon cours d'astronomie, à midi, toujours fort suivi, comme il l'a été depuis dix ans, et que je me ferais conscience de négliger, précisément parce que j'en suis l'arbitre et qu'il est gratuit. Peut-être ce repos forcé ne m'est-il pas d'ailleurs physiquement inutile; du moins, c'est ainsi que je tâche de l'envisager. Le reste de cette journée, ainsi coupée et par suite perdue pour le travail, se trouve alors naturellement consacré non aux affaires, car heureusement je n'en veux pas avoir, mais au petit nombre de visites que je me décide à faire sur le très-grand nombre qui m'est recommandé. Pendant la semaine, je suis à l'ouvrage depuis quatre heures du matin jusqu'au dîner, en me couchant de très-bonne heure, avec les seuls intervalles qu'exigent strictement mes devoirs quotidiens, et qui malheureusement nécessitent des efforts périodiques de réinstallation mentale. Quelque intense que soit mon activité de composition, je me suis remis trop tard à l'ouvrage pour espérer sa terminaison à l'époque de mes examens, c'est-à-dire dans deux mois presque, puisque la corvée de Paris commence le 20 juillet; du moins, je commence à le craindre, depuis que je vois s'étendre sous ma plume, au delà de ce que j'avais prévu, cette dernière partie,

qui, bien décidément désormais, quoique annoncée comme seconde moitié du quatrième volume, devra former réellement un cinquième volume très-distinct et aussi compacte que ses aînés. Je vois maintenant que d'ici aux examens je terminerai seulement la portion historique de ce cinquième volume, relative à l'appréciation philosophique de l'ensemble du passé humain, et qui doit former les trois quarts environ du volume. Quant au dernier quart, destiné aux conclusions générales de tout l'ouvrage, il faudra, je le crois bien déjà, le réserver pour le retour de ma tournée ; avec d'autant plus de raison que, quoique assez court, ce couronnement final exige, par sa nature, un intervalle spécial, à cause de son caractère très-différent du reste, et qui oblige à se replacer à un point de vue plus général. Mais, comme je ferai commencer l'impression dès la fin de ce mois, et que je compte, avant d'aller en tournée, avoir corrigé les épreuves de ces trois premiers quarts, je crois cependant que, malgré ce retard involontaire, ma grande publication sera enfin complétée en novembre prochain, ou au plus tard en décembre, onze ans après avoir été commencée.

L'intérêt que tu prends à ce travail doit m'empêcher d'oublier ici de te faire connaître une circonstance qui fera plaisir à ton amitié, et qui s'est réalisée peu de temps après ma dernière lettre. Un membre de la Chambre des Communes d'Angleterre, et qui, je crois, est un des chefs actuels du parti radical, s'est fait présenter à moi, en janvier, par M. Arago, désirant connaître l'auteur d'un ouvrage qu'il avait fort goûté en Angleterre, où il semble faire plus de sensation qu'en France.

Je m'y suis, comme tu le sens, convenablement prêté; et après son retour à Londres, ce personnage m'a envoyé le numéro de la *Revue d'Édimbourg* contenant un long article sur les deux premiers volumes de mon ouvrage. Je savais l'existence de cet article depuis longtemps, et je crois t'en avoir parlé à Bordeaux ou à Angoulême, mais je n'avais pas eu la curiosité de le lire, par suite de mon rigoureux principe d'abstinence de lecture sérieuse relative à mes sujets actuels de méditation. Cependant, ainsi poussé, la bienséance ne me permettait pas de m'en dispenser, et je suis récompensé de l'avoir lu, par la satisfaction que m'a causée cette appréciation vraiment consciencieuse, quoique l'auteur en soit au point de vue religieux. L'article est, je crois, de l'illustre physicien Brewster, toutefois sans signature; d'autres l'attribuent à Herschell le fils. Je serais heureux que le reste de mon traité pût donner lieu à un examen aussi sérieux et aussi élevé. Comme je crois que tu lis l'anglais, je t'avertirai enfin que cet article commence le cahier de *July* 1838, *Edinburgh Review*. Si tu désires en prendre connaissance, je présume que tu le trouveras aisément à Bordeaux.

La mort de Poisson donne lieu, tu le sens, à de grands mouvements, ici, dans le monde scientifique, à cause des nombreuses places qu'il avait si scandaleusement absorbées, et qui donnent lieu à une sorte de succession d'Alexandre. Par caractère, je dois être peu touché de cette agitation, qui d'ailleurs me trouve en ce moment cuirassé d'une manière invincible par l'état d'abstraction cérébrale où me place heureusement mon travail, en sorte que je ne veux pas même entendre

parler de tout cela, à plus forte raison me mêler d'aucune de ces intrigues, surtout pour mon compte. Je vois donc le drame d'un coin fort isolé, et cependant j'y suis réellement intéressé ; car il est probable que, par suite des mutations qui vont avoir lieu, je vais enfin obtenir une chaire de l'École polytechnique. Toutefois, quelque instance qu'on me fasse, je n'entends entreprendre à ce sujet d'autre démarche réelle qu'une simple lettre de déclaration motivée de ma candidature directe, quand le jour de l'élection viendra au Conseil de l'École et ensuite à l'Académie des sciences ; et si cela arrive pendant mon abscence, j'en serai fort aise, afin de n'être pas même tenté de m'en mêler d'aucune autre manière. Outre que je ne dois pas laisser entamer ma verve actuelle par ces sots tripotages, je suis d'ailleurs convaincu que les nombreuses visites qu'on me prêche me seraient essentiellement inutiles, même en cas d'échec. Du reste, j'ai la satisfaction d'apprendre qu'on s'attend presque universellement, dans le monde, à me voir arriver, surtout parmi les élèves, qui sembleraient disposés à goûter fort peu tout autre choix. L'affaire paraît plus certaine que l'an dernier, car le temps a travaillé pour moi en permettant une plus saine appréciation de chacun, malgré l'académicité. Mon concurrent paraît d'ailleurs sur le point d'en prendre son parti, s'étant désormais presque désintéressé, par la perspective à peu près certaine d'une autre place qui lui va mieux. Toutefois, même en cas de succès, je crois que je ferai encore ma tournée cette fois, à moins que ces élections ne procédassent avec une rapidité inusitée, que rien n'exige ; et je t'avoue franchement que puisque mon cours ne com-

mencerait en tout cas à l'École qu'à la rentrée de novembre, étant déjà terminé, je ne serais pas fâché, pour plusieurs motifs aisés à deviner, de faire cette dernière tournée, que je tâcherais de rendre la plus agréable possible, surtout si j'ai l'avantage de t'y pouvoir embrasser, ce que nous ne saurons qu'au commencement de juillet, où nous ferons le tirage des tournées. Je puis seulement t'assurer, à cet égard, que j'ai bonne envie de revenir à Bordeaux, et qu'il faudra, si je n'y viens pas, que ma ligne m'en ait fort écarté.

Adieu, mon cher ami, je me vois avec peine forcé de quitter ce cordial entretien, dont le temps vient d'expirer trop vite. Tout à toi,

A[te] Comte.

Ne m'oublie point, je te prie, auprès de M[me] Valat, dont les aimables bontés me sont encore vivement présentes.

Je te remercie de ta gracieuse approbation de mon programme, et je suis fort aise qu'il te soit utile, sans m'étonner qu'une aussi succincte indication t'ait pu suffire. La singulière méprise de ton recteur sur le titre de mon ouvrage m'a paru infiniment divertissante. En tout cas, je lui sais bon gré de son injuste indignation.

XXXV.

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le vendredi soir, 10 juillet 1840.

Je profite avec empressement, mon cher Valat, d'un moment de relâche à l'intense continuité de mes travaux, pour me procurer la douce satisfaction de répondre à ton aimable lettre du 21 juin, dont le commencement m'a rappelé de la manière la plus vive les heureuses émotions qui se rattachent au souvenir ineffaçable de nos anciennes relations d'enfance et de jeunesse, si agréablement ravivées dans l'âge mûr par notre délicieuse entrevue de l'an dernier, où j'ai tant confirmé que rien ne saurait remplacer l'abandon et la confiance inspirés par une amitié de collége entre des natures qui, au fond, suivant ta juste appréciation, sympathisent aussi pleinement, soit d'esprit ou de cœur, que la tienne et la mienne. Pour te rassurer d'abord sur ma santé, je te dirai que, malgré l'activité presque fabuleuse avec laquelle, depuis deux mois, je fais marcher mon cinquième volume, je continue à me porter fort bien, sauf quelques légères perturbations peu durables, tenant surtout à l'extrême irrégularité du singulier été que nous avons cette année. Je te remercie,

ainsi que ma femme, de ta sollicitude et de celle de la bonne Mme Valat à son égard. Quoique rétablie de sa maladie, elle est loin d'être réellement en heureuse santé; j'espère qu'elle passera à la campagne la majeure partie du temps de ma tournée, et qu'elle s'en trouvera bien; mais il n'y a pas à penser à lui faire partager, pour aucune portion quelconque, les fatigues inhérentes à mon voyage forcé.

Jusqu'à avant-hier, où nous avons tiré les tournées de 1840, j'avais espéré que le sort me ménagerait encore une heureuse reproduction de notre entrevue de l'an dernier. Mais maintenant il n'y a plus d'illusion possible, et je suis contraint de renoncer à cette douce perspective, que j'avais choyée, pour ainsi dire, pendant toute l'année, quoique, du reste, ma tournée soit, à cela près, aussi agréable que je puisse le désirer.

L'itinéraire étant maintenant fixé d'une manière invariable, je vais t'indiquer, comme l'an dernier, le jour de mon arrivée à chaque centre d'examen, quoique j'espère bien que nous échangerons encore une lettre avant mon départ, à la fin d'août; mais c'est pour plus de sûreté, et afin que, une fois parti, je puisse directement recevoir tes lettres (adressées alors, suivant l'usage, *poste restante*, avec indication de ma qualité officielle, pour éviter tout embarras). Je suis toujours avec M. Bourdon; mais, cette fois, je ferai le second examen, ainsi le sort l'a voulu. A un jour près, en plus ou en moins, selon la règle adoptée, je dois commencer à Reims le 5 septembre, à Metz le 9, à Nancy le 18, à Strasbourg le 22, à Besançon le 26, à Lyon le 30, à Marseille le 6 octobre, et enfin à Montpellier, der-

nier centre, le 10, d'où je retournerai directement à Paris. Le nombre des candidats surpasse de quarante, pour toute la France, celui de l'an dernier, et Paris seul fournit, comme de coutume, cent candidats de plus que tout le reste de la France, en tout cinq cent soixante-douze. En tant que second examinateur, j'aurai sans doute des examens de moins que mon collègue, et un peu plus de marge pour mes arrivées, mais tout cela bien compensé par l'ennui de présider à Paris toutes les compositions, et en province celle du latin. Enfin, il faut bien accepter la corvée telle quelle, et avec toute la grâce possible, puisque c'est peut-être ma dernière tournée. Tu vois, du reste, que c'est six cents lieues à faire en très-beau pays, presque partout, et qui, j'espère, me reposeront bien des fatigues mentales. Mais il est malheureusement évident, d'après cet itinéraire forcé, que je n'ai pas de chance de toucher à Bordeaux, à moins que de prendre ce chemin pour revenir à Paris, ce qui ne serait peut-être ni bien raisonnable, ni même praticable, en allongeant ainsi volontairement un voyage aussi étendu, à la fin duquel je me trouverai peut-être un peu las. Quoi qu'il en soit, j'aime à penser, au moins provisoirement, et pour calmer mon désappointement, à cette singulière issue, qui me permettrait de passer à Bordeaux les journées des 17 et 18 octobre, pourvu que je fusse assuré d'une place dans la malle, afin d'être à Paris le 20, jour que je ne peux, en conscience, dépasser qu'en cas de maladie réelle, à cause des besoins du service, qui souffrirait certainement d'un plus long retard. Cette combinaison me plairait d'autant plus

que j'aurais ainsi le plaisir de voir aussi, à Agen, l'ami chez lequel je logeai l'an dernier à Montpellier, et qui est maintenant l'un des deux entrepreneurs (avec notre camarade Mellet) du superbe pont-aqueduc qu'on va construire à Agen. Mais, quoique je n'hésite point à t'indiquer franchement cette extrême ressource, afin de compenser ton désappointement aussi bien que le mien, je te prie de ne pas me presser, à ce sujet, vers une résolution qui ne me tente déjà que trop, tandis que réellement elle serait peut-être déraisonnable. Du reste, nous avons, comme tu vois, le temps d'y penser tous deux avant l'exécution éventuelle. Si, ce qui sera alors décidé, cette tournée doit être la dernière, cette circonstance méritera d'être également prise en considération.

L'affaire de la chaire polytechnique ne se décidera à l'École que dans quinze jours au plus tôt, et ensuite à l'Académie. Envers celle-ci, je n'aurais aucune chance sérieuse, vu l'académicité de mon concurrent, si je n'étais pas nommé par l'École; mais aussi il paraît que si l'École me choisit, l'Académie confirmera. En sorte que tout dépend du Conseil d'Instruction de l'École. Quoique j'y aie certes de nombreux partisans, le jeu des coteries académiques est assez efficace pour que, en ce moment, les gens bien informés ne sachent pas encore en quel sens l'élection tournera finalement, malgré que tout le monde convienne, même ceux qui voteront contre moi, que je serais beaucoup meilleur professeur que mon concurrent ! Du reste, je me félicite tous les jours du parti que je t'ai annoncé dans ma dernière lettre, de m'être abstenu, dès l'origine, de toute démarche

officieuse, sauf la seule déclaration officielle de candidature motivée. Au lieu de faire des visites, j'ai énormément avancé, pendant ces deux mois, mon cinquième volume; ce qui vaut beaucoup mieux, à tous égards, ne fût-ce d'ailleurs qu'à maintenir ma philosophique sérénité, que je sais ainsi faire passer de l'abstrait au concret, au grand profit de mon bonheur réel, qui, après tout, ne tient pas tant à un tel succès. Je suis, d'ailleurs, de plus en plus convaincu que mes visites n'auraient rien changé d'essentiel aux dispositions qui me sont contraires, et qui viennent de gens sachant fort bien ce qu'ils vont faire et commettant une injustice avec pleine connaissance de cause, sans que de vains salamelecs eussent pu modifier des antipathies ou des jalousies fortement enracinées, ni même les simples préventions. Je t'avoue, d'ailleurs, que je me plais à l'idée que, si je réussis, j'aurai puissamment aidé, à mes risques et périls, à abolir, au moins pour tous ceux qui voudront se respecter convenablement, cette humiliante sujétion des visites à des gens malveillants ou prévenus, que l'aplatissement de nos caractères scientifiques a introduite de nos jours, depuis que la science est surtout devenue une industrie au lieu d'une vocation. Sans doute les intrigants, malgré cet exemple, ne se dispenseront pas de tripoter; mais les honnêtes gens pourront désormais s'en abstenir quand leurs titres seront assez réels et assez connus, ce qui est, au fait, mon cas dans cette affaire. Ma résolution, d'ailleurs, a déjà trouvé sa plus douce récompense; car, au défaut de mes sollicitations personnelles, il vient d'en surgir spontanément d'infiniment honorables, de la nature la plus exceptionnelle, et auxquelles per-

sonne ne s'attendait. En effet, la noble jeunesse qui est maintenant à l'École, et qui pourtant ne profiterait pas de mes leçons si je suis nommé (puisque je me trouverais avoir les nouveaux que va fournir le prochain concours), s'est portée héritière des traditions relatives aux leçons que je fis, il y a quatre ans, au grand contentement de tous, élèves et fonctionnaires Par pur amour de la justice et simple aversion de l'intrigue, cette généreuse jeunesse, à laquelle je ne pourrai plus penser sans une douce et profonde émotion, s'est unanimement décidée, il y a quinze jours, à faire elle-même les démarches de candidature dont j'ai cru devoir m'abstenir, et a envoyé chez tous les membres du Conseil de l'École des députations chargées de leur exprimer convenablement le vœu prononcé des élèves de m'obtenir pour professeur. Cette démarche sans exemple a été aussi heureusement exécutée que dignement conçue, de manière à obtenir même l'approbation du chef de l'École, bien loin d'attirer aucun blâme à ces bons jeunes gens, ce dont j'eusse été désolé. Je lis à peine, à travers mes larmes, cette imparfaite indication d'une telle résolution, qui, tu le sens, est bien faite, en cas d'échec, pour me consoler d'avance, puisque me voilà déjà suffisamment récompensé; et tu sais, certes, si je visai jamais à la popularité. En définitive, il faut bien que quelqu'un ait la chaire, tandis que de semblables manifestations spontanées ne sont point souvent accordées; tel est l'effet certain, sur des masses bien préparées, de la justice, du zèle et de la rectitude morale, à la longue toujours appréciés à leur valeur. Au reste, tu conçois aisément que, pour peu que les votants aient de prévoyance dans

cette affaire, une telle démarche des élèves est de nature à augmenter beaucoup mes chances de succès immédiat. Nous verrons bientôt; en tout cas, il est presque certain, quant à présent, sauf accident, que l'opération sera consommée avant mon départ, quoique je fusse tout aussi disposé, ne faisant aucune démarche, à ce qu'elle se fît pendant mon absence. Enfin, si j'échouais, il est fort possible que la chaire vînt très-prochainement à vaquer de nouveau, par suite de la tournure, aisée à prévoir dès à présent, que pourrait prendre la situation. Je sais, quant à moi, que, à la place de mon concurrent, je n'hésiterais point à me retirer après une démarche aussi significative en faveur d'un compétiteur. Je suis d'ailleurs, hors de l'École, appuyé par les vœux de tout ce qui réellement se connaît en enseignement mathématique, et surtout de Poinsot, qui me connaît depuis vingt-cinq ans et avec lequel mes relations n'ont jamais cessé. Il s'est très-hautement prononcé en ma faveur dans cette grave circonstance. En résumé, quoique j'aie beaucoup de chances, je suis tout prêt à accepter un échec dont la noble démarche des élèves a d'avance enlevé toute l'amertume morale, et dont je saurais, d'ailleurs, faire rougir un jour, à la face du public européen, ceux qui, malgré leur conscience, me l'auraient procuré. Ma position actuelle, quoiqu'un peu précaire, est au fond assez douce pour me permettre d'attendre le jour de la justice, dût-il même ne venir que lorsque je n'en jouirai plus; malgré l'amovibilité de mes fonctions actuelles, je crois pouvoir défier hautement mes plus grands ennemis d'oser me les ravir sans se déshonorer complétement. Je n'ai donc, au fond, dans tout cela,

que l'intérêt d'un peu plus de repos, à cause des vacances, dont je suis maintenant tout à fait privé. Quant à l'action que j'exercerais ainsi plus directement sur l'esprit de l'élite de notre jeunesse, je saurai bien, j'espère, si cette issue m'est décidément fermée, en retrouver ailleurs l'équivalent essentiel, d'une manière qui pourrait bien ne pas trop agréer à mes ennemis. Tous ces gens n'ont qu'une corde, et bien mince; ils ne se doutent pas de la variété des ressources que peut créer l'esprit vraiment philosophique pour ceux qui ont le bonheur aujourd'hui d'en être doués. J'ai été jusqu'ici fort pacifique, étant trop préoccupé de la vie mentale pour penser à lutter, si ce n'est par la force spontanée des conceptions ; mais, si on me forçait à la guerre, on finirait par sentir un peu trop tard que je puis la faire bien rude, sans dévier aucunement de mes principes et même sans déranger en rien mes travaux, au point de maturité qu'ils ont atteint pleinement aujourd'hui. Borné jusqu'ici à l'action écrite, je crois pourtant être propre aussi à l'action orale ; mes ennemis devraient prendre garde de me pousser à m'y lancer par des voies illégales, quoique pleinement légitimes. J'ai déjà agi sur la jeunesse sans y prétendre nullement; je crois que cela pourrait aller beaucoup plus loin si on m'obligeait à m'en faire un refuge ou un point d'appui pour résister à d'odieuses manœuvres. Du point de vue vraiment philosophique, la science est une bien grande chose; mais les savants, surtout actuels, sont en général de pauvres personnages; qu'ils ne me forcent pas à le trop démontrer. Au reste, je m'épanche librement envers ta vieille amitié, au souvenir de tant d'avanies

et d'injustes délais que m'a fait souffrir depuis longtemps l'antipathie de ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit scientifique contre l'esprit réellement philosophique, tandis que leur alliance, qui, je crois, s'est accomplie en moi autant que le permet notre époque, est la seule base actuelle du salut de l'Humanité. Mais ce naïf élan n'est d'ailleurs nullement inspiré, sois-en certain, par la prévision d'un prochain échec dans l'affaire actuelle, dont l'issue, je te le répète, est encore, aux yeux des mieux informés, essentiellement incertaine. Mais tu sais qu'un vrai philosophe doit se tenir prêt à tout; ce qui ne veut pas dire, comme on le croit trop souvent, qu'il doive être indifférent.

Je me suis laissé aller à la douce et trop rare satisfaction de m'entretenir avec toi de ce qui me concerne, sans qu'il me reste aucune place convenable pour les mille autres choses que j'avais à te dire au sujet de ta lettre, et qui seront essentiellement réservées à une autre occasion, aussi prochaine que je le pourrai avec l'énorme corvée que je vais commencer bientôt à Paris. Réponds-moi le plus promptement que tu le pourras, mais sans gêner tes diverses affaires, ni même sans forcer ta nature : tu sais le prix que j'attache à tes lettres; c'est tout te dire. Je conçois très-bien, d'ailleurs, les empêchements de ménage qui te sont propres et dont j'eusse bien désiré être également embarrassé; car j'étais fait pour goûter, dans leur entière plénitude, les émotions paternelles, dont je me sens, hélas! à jamais frustré. Nul plus que moi, je t'assure, ne saurait garantir la parfaite justesse de ton appréciation sur la conciliation normale des besoins du cœur avec les plus

sublimes élans de l'esprit : je sens profondément, au contraire, combien cette puissante compensation eût heureusement adouci et par suite même secondé, à un certain degré, mes travaux intellectuels, qui n'ont, en réalité, aucune forte diversion morale, sauf ce qui tient au sentiment des beaux-arts, faible équivalent pour moi de ces touchantes affections sans l'essor desquelles je sens bien qu'on est incomplet et qui sont loin de contrarier aucunement tout développement mental. Aussi, j'accepte avec résignation l'ensemble de ma position, mais certes sans prétendre l'ériger nullement en type, tant s'en faut.

Je partage essentiellement ton avis au sujet de l'article de l'*Edinburgh Review*. Il est clair que l'auteur ne comprend pas du tout ma pensée fondamentale ; mais il a certainement fait un travail consciencieux, et même, à certains égards, utile à la saine appréciation ultérieure de mon ouvrage, qui ne sera pas de sitôt jugé. Mon volume final sera le plus étendu de tous ; et quoiqu'ayant énormément travaillé, je n'aurai pas peut-être terminé avant mon départ, comme je l'avais espéré, toute la partie historique, quoique j'aie actuellement achevé l'antiquité et le moyen âge. Néanmoins cela n'empêchera pas, j'espère, la publication réelle en décembre, malgré l'extension imprévue qu'a reçue, sous ma plume, une appréciation aussi neuve et aussi difficile, où je vise cependant toujours à toute la condensation compatible avec la clarté. En terminant le volume, je dirai peut-être quelque chose relativement à l'accueil obtenu jusqu'ici par cet ouvrage, et surtout je ne manquerai pas de prévenir que je ne répondrai à

aucune critique quelconque qui ne serait pas conçue du point de vue même où je me suis établi, ce qui, d'ici à longtemps, me dispensera, sans doute, de toute polémique philosophique, vu le peu de gens aptes et disposés à remplir cette indispensable condition, sans laquelle les débats ne peuvent réellement produire aucun utile éclaircissement. J'aime ton indignation au sujet de la qualification *atheist* de notre critique écossais. Tout cela ne prouve, au fond, réellement qu'une nouvelle confirmation du fait bien connu relatif à l'infériorité philosophique actuelle des penseurs anglais, vis-à-vis même de nos médiocres philosophes, certes, à cet égard, bien autrement avancés : c'est de notre France, sans aucun doute, que dut surtout venir la régénération spirituelle et morale, malgré les avantages politiques secondaires qui sont propres à l'Angleterre.

Tu vois, mon cher Valat, qu'il me reste à peine la place de signer et de te présenter les affectueux embrassements de

Ton ami dévoué,

A[te] Comte.

N'oublie pas de me rappeler au bon souvenir de M[me] Valat ; je serai bien privé si je ne puis, cette année, lui offrir de nouveau mes remercîments directs pour son aimable accueil de l'an dernier.

XXXVI.

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Lille, le mercredi matin, 26 août 1840.

Ta dernière lettre, mon cher ami, m'a trouvé, il y a un mois, au milieu de mes examens de Paris, et fort empressé de poursuivre, sans la moindre discontinuité quelconque, cette immense corvée, afin de me ménager, par cette rude accélération, le seul loisir réel compatible, pendant toute l'année, avec mon existence actuelle, et qui, commencé il y a huit jours, durera encore une dizaine, puisque tu sais, d'après l'itinéraire que je t'ai envoyé, que je commence à Reims, de samedi en huit, ma longue tournée départementale. D'après ces motifs, que tu prévoyais aisément, tu n'as pas dû être étonné de ne pas recevoir de réponse immédiate, que toutefois j'aurais faite, malgré ces énormes embarras, si j'avais eu réellement quelque information directe à te transmettre sur le sujet dont tu me parles; mais, fort étranger moi-même à tout ce qui concerne l'Université, je n'y connais vraiment personne, si ce n'est quelques-uns de nos anciens camarades, trop occupés d'ailleurs de leur propre avancement pour songer à faciliter celui d'autrui. Tout ce que j'en sais, vaguement,

c'est l'extrême difficulté que présente l'accès de Paris à tout professeur de province, à moins d'heureux accidents, puisque les colléges de Paris pullulent d'agrégés impatients de s'y caser, et qui, malgré leur position précaire, ne voudraient pas aller dans les départements. Outre ces causes naturelles et involontaires du retard exceptionnel de ma réponse, j'ai préféré, depuis que mes opérations de Paris sont terminées, l'ajourner expressément encore un peu, afin, je dois l'avouer, de ménager à ce doux entretien amical une plus entière liberté, en le réservant d'ailleurs comme une heureuse diversion contre la mélancolie que m'inspire toujours, au début de chaque voyage, le pénible sentiment de mon isolement profond et néanmoins inévitable. Je me suis décidé à venir passer en Flandre, seule province que je ne connusse pas, et pourtant voisine du lieu initial de ma tournée actuelle, ce court et précieux intervalle de délassement; ce qui me constituera, une fois arrivé à Reims, en crochet d'une centaine de lieues volontaires, puisque je compte, à la fin de cette semaine, aller voir l'Océan à Dunkerque, afin que ma tournée touche à nos deux mers. Si, au lieu d'être ainsi nécessairement placé au début, ce temps disponible pouvait se trouver à la fin de ma tournée, tu sens que je n'hésiterais point à me promettre déjà la satisfaction de t'embrasser à Bordeaux. Mais l'époque effective de cette dernière excursion rend malheureusement le cas fort différent : ce n'est point, il est vrai, en ce qui concerne le temps indispensable, puisque, libre le 14 octobre à Montpellier de ma tournée totale, j'ai déjà prévenu à l'École, à tout événement, que je pourrais bien n'être de retour à

Paris que le 22 (au lieu du 19 officiel), pourvu que j'envoyasse de Montpellier même ma liste générale, afin de ne pas retarder les opérations préparatoires, et que je puisse n'arriver à Paris que pour la réunion du jury d'admission, impossible avant le 23 ; en sorte que, prenant la malle à Montpellier jusqu'à Bordeaux, et ensuite de là à Paris, ce qui pourrait être aisément assuré avec quelques précautions, j'aurais encore la faculté de passer trois jours à Bordeaux auprès de toi. Ce qui pourra m'en empêcher réellement, c'est la lassitude d'un voyage que ce dernier détour élèverait ainsi à huit cents lieues, et l'extrême besoin de reprendre ma vie de Paris, quelque nécessaire que me soit cependant ma diversion actuelle ; néanmoins tu ne dois pas douter que je ne fasse tout ce qui dépendra de moi pour me procurer le doux plaisir direct de cet amical entretien, dans lequel je pourrais épancher tant de choses qui ne sont guère susceptibles d'expression écrite.

Tu dois avoir eu indirectement de mes nouvelles, il y a trois semaines, par la réception de quelques exemplaires de ma lettre à l'Académie des sciences, dont je te raconterai, si nous nous voyons, l'histoire détaillée, qui vaut la peine d'être connue, et où tu verrais comment cette indigne et puérile oppression, concertée huit jours d'avance entre quelques meneurs de l'Académie, a été ostensiblement proposée par un membre dont j'avais, l'an dernier, refusé d'admettre le fils à l'École Polytechnique (*indè iræ*, car, sans l'estimer, je n'ai d'ailleurs aucun rapport quelconque avec lui). Il est vrai que mon collègue l'avait classé exactement comme moi ; mais M. Bourdon n'a pas la malheureuse

habitude de déclarer franchement son avis à toute réquisition, et d'ailleurs il n'a heureusement rien à démêler avec l'Académie. Cette scandaleuse mesure a dû, je présume, t'inspirer un pressentiment défavorable sur le sort effectif de ma candidature actuelle ; ce n'est point, il est vrai, par l'influence immédiate d'un tel acte, qui a réellement augmenté beaucoup la publicité et l'action de ma lettre, et dont l'Académie est maintenant très-honteuse, en voyant le fâcheux effet de cette ridicule iniquité auprès du public impartial. Le lendemain même de cette triste scène, on est venu mettre à mon entière disposition un des journaux les plus influents pour y récriminer à mon aise contre les auteurs de cette turpitude académique ; mais, en remerciant, comme je le devais, la presse périodique de cette généreuse ouverture envers un homme aussi étranger à toute coterie quelconque, scientifique ou politique, je me suis borné à répondre par l'impression immédiate de la lettre, laissant aux divers journaux à l'apprécier comme ils l'entendraient. Mais, si, à titre de cause, cet incident, auquel je ne me serais jamais attendu, quelque mauvaise opinion que j'eusse déjà de la moralité académique, m'a été, en réalité, beaucoup plus favorable que contraire, il n'en devait pas moins être fort inquiétant pour moi et mes amis, en tant qu'indice des dispositions réelles des cabales influentes, qui ne se permettent pas de semblables avanies envers ceux qu'elles croient près de réussir ; cet indice devait être d'autant plus décisif que la brutalité de quelques meneurs a été alors accompagnée d'une insigne lâcheté de la part de divers membres dont j'aurais, en ce cas,

présumé l'appui. Tout cela témoignait assez qu'on était certain du succès dans la violente intrigue laborieusement concertée contre moi depuis trois mois, par des hommes qui s'inquiètent peu de l'opinion publique, jusqu'au jour, prochain peut-être, où éclate son indignation, à laquelle d'ailleurs ils se réserveront encore d'échapper par une honteuse dénégation, au milieu de la confusion du vote secret de ces assemblées, dont chacun élude ensuite trop aisément la responsabilité personnelle. Je pense donc que tu seras peu surpris, quoique très-peiné, d'apprendre que, dans sa séance de vendredi dernier 21 août, le Conseil de l'École, principalement mené par des professeurs qui ont leurs raisons pour redouter la concurrence d'un enseignement vraiment philosophique, vient de nommer décidément mon concurrent, qui sera, tu le sens, naturellement confirmé par l'Académie, heureuse de couvrir d'une telle sanction sa tendance générale à disposer constamment des places en faveur de ses membres quelconques, à la seule charge de réciprocité. L'époque a été habilement concertée, pour faire ce choix lorsque, les cours de l'École étant terminés, les professeurs n'y seront plus, avant trois mois, en contact direct avec les élèves, préoccupés eux-mêmes de leurs graves examens généraux, et disposés d'ailleurs, les uns à quitter l'École le plus tôt possible, les autres à jouir, jusqu'à la rentrée, d'un repos bien nécessaire. En outre, on a ainsi obtenu, soit à l'École, soit à l'Académie, l'éloignement de quelques membres disposés en ma faveur, mais pas assez pour se priver de vacances à mon intention. Enfin, on compte aussi que le nouveau professeur, dont les plus

zélés partisans ont le cynisme de reconnaître eux-mêmes assez hautement la profonde incapacité didactique, n'aura cette fois affaire qu'à la promotion qui va entrer cette année ; ce qui, sans le sauver de l'indignation publique, s'il a le malheur de la mériter, lui assure en effet quelques mois de répit avant que les nouveaux venus aient pu être assez imbibés des traditions polytechniques, dont ces gens-là, quoique anciens élèves, ont oublié d'ailleurs l'irrésistible ascendant, surtout en un cas où l'injustice est, à tous égards, aussi évidente que celle dont je suis ainsi la victime. Quant à moi, je suis personnellement fort aise de tout cet ensemble de circonstances secondaires, qui m'assure, au moins, que mon indigne rival ne sera pas condamné sans avoir été convenablement entendu ; tandis que peut-être en toute autre époque j'aurais à regretter que les élèves, entraînés par leur noble sympathie pour moi, et par le sentiment trop énergique d'une telle injustice, encore plus que par la puissance naturelle de leur généreuse démarche en ma faveur, n'allassent jusqu'à mettre obstacle aux leçons de cet homme, que je désire, plus que personne, dans l'intérêt de cette digne jeunesse comme dans le mien, voir professer paisiblement tout le temps nécessaire pour que chacun de ceux qui l'ont si aveuglément et si immoralement favorisé soient convaincus de son incapacité radicale, déjà bien connue dans les colléges où il a exercé. Quand il sera, comme je le présume et l'espère, honteusement chassé d'une chaire usurpée, de l'aveu même de ceux qui l'y mettent, je ne veux pas qu'il lui reste la ressource de se dire méconnu, et de prétendre qu'on ne

lui a pas laissé le temps de faire apprécier ses talents didactiques. Tu sens que cela nous importe à tous, et je ne doute pas que les élèves ne le sentent aussi déjà ; du reste, c'est en partie pour me dérober à l'expression, trop animée peut-être, de leurs justes condoléances, que j'ai quitté Paris le plus promptement possible, ayant, à cette fin, retenu une place à la malle-poste la veille même de la délibération de l'École. Par cette conduite, s'il y avait quelque trouble immédiat, mes plus vils ennemis n'oseraient, j'espère, m'y supposer aucune part quelconque : mais, du reste, j'espère qu'il n'y aura rien avant que le nouvel élu ait pu faire une vingtaine au moins de leçons. Quoi qu'il arrive ensuite, j'ai déjà averti que l'on n'eût pas à compter sur moi pour calmer les élèves, en usant auprès d'eux de mon ascendant moral : je me tiendrai, en tout cas, parfaitement coi, et c'est tout ce qu'on a le droit d'espérer de moi. Comme je te l'ai annoncé dès l'origine, il serait fort possible, malgré cet échec immédiat, que ma tournée actuelle fût réellement la dernière, en sorte que ce ne sera point par ce motif que je ne passerai pas à Bordeaux, si j'en suis malheureusement privé ; espérons d'ailleurs que les chefs de l'École se conduiront alors avec assez de prudence pour éviter que quelques malheureux élèves ne se trouvent victimes, comme en tant d'autres occasions, des démonstrations qui pourraient précéder cette juste réhabilitation, qui, à un tel prix, me paraîtrait bien amère : mais jusqu'ici la conduite des élèves a été aussi sage que généreuse. S'ils persistent de même, et que la conduite de leurs chefs soit digne de la leur, cet homme pourra être évincé sans le

moindre trouble matériel, ce que je désire ardemment : lui-même peut-être, quoique connu pour très-peu délicat, saura prévenir, par une adroite démission, la honte d'une expulsion forcée, qui pourrait lui être proposée par les chefs eux-mêmes comme seul moyen de conserver l'ordre à l'École, si réellement il se montre aussi incapable qu'il l'a déjà fait. Dans une telle hypothèse, tu sens que, quelle que soit la forme, j'arriverais ainsi heureusement affranchi de toute obligation personnelle, si ce n'est envers cette digne jeunesse dont le dévouement ne peut se payer que par un dévouement égal à son développement intellectuel et moral.

Si j'étais resté à Paris, j'aurais eu encore longtemps à m'amuser des hypocrites consolations qui me sont déjà prodiguées par ceux même qui ont dirigé contre moi ces indignes intrigues, ou qui du moins en ont vu le succès avec une secrète satisfaction, malgré leurs déclarations apparentes. Non-seulement les gens influents m'ont annoncé, comme dédommagement, la conversion de mon poste annuel d'examinateur, au cas où je serais forcé de le garder, en une place à vie, assez rétribuée pour me dispenser de l'enseignement élémentaire ; cela pourrait bien, en effet, se réaliser, d'après la tendance que j'aperçois, quoique les gens qui m'en parlent ne soient pas disposés à se démettre volontairement du pouvoir de tracasserie que leur procure cette réélection annuelle ; on a été même jusqu'à me faire entrevoir, comme éminente réparation, la position de directeur des études de l'École polytechnique, en cas, prochain peut-être, de mort ou de retraite du directeur actuel, dont la santé

est radicalement délabrée, et lui-même paraît n'être pas étranger à cette avance, réelle ou mensongère. Mais tu me connais assez pour sentir que, sans m'enquérir davantage de la solidité de ces diverses déclarations, dont je n'ai pas le temps de m'occuper, je ne m'en laisserai nullement détourner dans la poursuite de mon but constant : c'est la chaire que j'ai toujours ambitionnée, c'est la chaire que je veux maintenant et ne cesserai de vouloir, persuadé que j'y puis être plus utile qu'en toute autre situation quelconque, du moins aujourd'hui. Si, après avoir occupé cette chaire assez longtemps pour y constituer mon type d'enseignement, ce qui exigerait que je fisse au moins deux fois le cours complet des deux années, on voulait m'élever aux fonctions de directeur, je crois que j'y pourrais alors rendre d'éminents services, et ce serait, à mes yeux, une très-heureuse retraite : mais il vaut mieux rester encore quelques années dans la milice active, quoique, à défaut de choix, je ne fusse pas assez ennemi de mon repos pour refuser aujourd'hui cette position, si l'offre m'en était sérieusement faite, puisque j'y trouverais assurée la paisible continuation de mes travaux philosophiques, maintenant poursuivis au milieu d'entraves immenses.

Je me suis laissé entraîner, mon cher ami, dans cet instant de loisir complet, à penser tout haut avec toi, certain de le pouvoir en pleine sécurité, de mes affaires personnelles, pour lesquelles je connais ta vieille sollicitude cordiale. J'espère que si, comme je le présume, cette lettre te trouve aussi dans le repos des vacances, tu me donneras également la satisfaction d'un libre

épanchement sur tes divers intérêts, sur ceux entre autres qui te sont maintenant les plus chers, en ce qui concerne l'éducation naissante de ton fils, sujet à l'égard duquel tu as bien raison de compter sur mon affectueuse sympathie. Malheureusement privé, pour mon compte personnel, de cette douce obligation, je la sens trop vivement pour n'y pas compâtir envers mes amis; puissions-nous aussi en causer longuement à Bordeaux! Je présume, par ton silence même, que ta santé et celle de ta femme continuent à être fort bonnes; quant à moi, je me porte toujours aussi bien, malgré la fatigue momentanée de mes vingt-cinq jours consécutifs d'examen à Paris : mais, en partant avant-hier soir, j'ai quitté ma femme en état de santé trop peu satisfaisant, et surtout plus gravement affectée que moi de l'indigne injustice que je viens d'essuyer, et pour laquelle elle est loin d'avoir autant que moi de diversions physiques ou intellectuelles. J'espère cependant qu'elle se décidera à passer, en divers endroits, à la campagne, comme elle en est vivement priée, une grande partie du temps de mon absence, et alors je la retrouverai, j'espère, en meilleure situation.

J'ai été très-satisfait, et M. Bourdon aussi, du concours de Paris cette année : mes collègues paraissent l'être moins de la moitié que le sort leur a assignée, quoique je n'aie pas eu le temps d'en causer avec eux. Si, comme il est possible, les bruits de guerre, bien que radicalement puérils à mon gré, se prolongent assez pour donner lieu à une promotion plus nombreuse que de coutume, ce sera cette fois sans aucun inconvénient, et même avantageux, tandis qu'il en eût été autrement

l'an dernier. En remettant au général de l'École mon classement de Paris, je lui ai franchement déclaré que l'état pourrait admettre utilement cette année jusqu'à cent quatre-vingts élèves, au lieu de cent trente annoncés. Ce sera au moins un heureux résultat durable de cette étrange velléité belliqueuse, qui, je l'espère, n'en aura pas de plus graves. Quoique disposé, par régime philosophique, à me tenir en garde contre les illusions personnelles, je ne puis, à ce sujet, m'empêcher de reconnaître une amélioration notable, à laquelle mon influence n'est certainement pas étrangère, dans l'enseignement mathématique, lorsque, malgré son imperfection actuelle, je le compare à ce qui m'a frappé en 1837, quand j'ai pris les fonctions d'examinateur. Ce progrès, très-sensible à Paris, l'est un peu moins en province, mais encore très-appréciable; il me dédommage des tracasseries et des dangers inséparables de cette position consciencieusement occupée, car c'est surtout en vue de cette action générale que j'ai accepté avec plaisir ces pénibles fonctions.

Adieu, mon cher ami ; tu vois que, malgré mon griffonnage condensé, il me reste à peine la place nécessaire pour te renouveler l'assurance bien sincère de l'inaltérable dévouement de

Ton ami,

A[te] Comte.

Ma dernière lettre t'ayant exactement indiqué mon itinéraire, je pense que tu n'éprouveras aucun embarras à me répondre directement, pour plus d'accélération ; je

te recommande seulement les désignations qui doivent garantir la sécurité formelle de cette correspondance immédiate. Adieu ; je viens de passer deux heures bien agréablement, et je vais visiter Lille dans une disposition beaucoup plus indulgente qu'hier.

XXXVII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Strasbourg, le mardi matin, 22 septembre 1840.

J'ai reçu à Nancy, il y a quelques jours, mon cher ami, ta lettre du 11, et je m'empresse d'y répondre aussitôt que je me trouve un peu de loisir, entre la terminaison de mes opérations d'ici et le début de celles de Besançon, où la malle me descendra après-demain matin. Toutefois ma lettre ne sera pas aussi longue, à beaucoup près, que celle de Lille, voulant utiliser cette journée à visiter plus en détail une ville que je ne connaissais pas, et que rend singulièrement frappante son caractère éminemment germanique; car, après un siècle et demi d'incorporation, elle n'est pas encore devenue pleinement française, tant est lente et difficile toute véritable assimilation sociale. Je me dédommagerai une autre fois de cette concision exceptionnelle; d'ailleurs

il convient, ce me semble, d'attendre une autre de tes lettres avant de te rien dire au sujet de l'éducation de ton fils, dont le plan ne me paraît pas encore suffisamment jugeable et me laisse désirer les développements prochains que tu m'annonces. Ta lettre m'a présenté, à d'autres titres, une sorte d'énigme embarrassante relativement à mon échec momentané pour la chaire de l'École polytechnique : je croyais, de Lille, m'être nettement expliqué à cet égard, et cependant ta lettre ne contient rien qui soit directement relatif à une telle issue, qui a si péniblement surpris tous ceux qui n'étaient pas au courant des intrigues de nos coteries scientifiques. Tu y prends, du reste, Liouville pour mon concurrent actuel, tandis qu'il est professeur depuis deux ans, et que c'est Sturm qui m'a été préféré. Enfin je t'avoue que je n'y comprends rien, et que je commence à craindre de m'être fort mal expliqué dans ma lettre de Lille, malgré la netteté et la précision de mes souvenirs à ce sujet. Il me semble que s'il en était autrement tes condoléances ne porteraient pas exclusivement sur l'affaire de ma lettre à l'Académie, qui n'était qu'un symptôme précurseur d'une grave injustice maintenant consommée. Du reste, j'ai maintenant la satisfaction de pouvoir t'annoncer qu'il n'y a qu'une voix d'indignation à cet égard parmi tous les anciens élèves que je trouve dans ma tournée, et surtout à Metz, où ils sont réunis en grand nombre ; tous avaient compté sur ma nomination, et sont actuellement convaincus qu'elle n'est vraiment qu'ajournée, le nouvel élu ne leur paraissant nullement susceptible de se soutenir une année à l'École ; en sorte que, à leurs yeux, je puis compter sur

une prochaine et éclatante réparation forcée. Les meneurs de cette grande intrigue sont eux-mêmes évidemment effrayés de leur succès, car au lieu d'en faire parade, ils le tiennent aussi secret que possible, afin d'éviter une explosion, qui ne saurait être ainsi qu'ajournée; délai qui me convient d'ailleurs beaucoup, comme je te l'expliquais de Lille, en m'assurant que mon étrange rival ne sera jugé qu'après avoir été suffisamment entendu. Des élèves actuels de l'École, s'intéressant beaucoup à cette affaire, et que j'ai rencontrés en province à l'issue de leurs examens, n'en ont su le résultat que par moi, bien qu'accompli auprès d'eux depuis trois semaines, tant on s'efforce de le cacher, suivant la marche ordinaire des intrigues, renforcée par le jésuitique caractère du principal meneur polytechnique de cette iniquité. Je suis donc, au fond, très-tranquille à cet égard, attendant sans impatience la crise de cet hiver, et espérant que la prudence des chefs correspondra dignement à la noble modération des élèves pour éviter qu'une telle issue présente aucun danger réel à cette intéressante jeunesse, et tourne seulement à la honte méritée de ceux qui aujourd'hui se félicitent tacitement d'un vain triomphe momentané.

Je suis jusqu'ici beaucoup moins satisfait, en masse, des examens de province, que je ne l'ai été de ceux de Paris, même à Metz, notre principal centre départemental, et qui m'avait offert, il y a deux ans, la satisfaction remarquable d'y admettre la moitié des examinés, tandis que, cette année, j'en prends seulement le quart; mon collègue a éprouvé essentiellement la même sensation générale. Toutefois, si les circonstances font aug-

menter un peu la promotion de 1840, comme cela est encore probable, je continue à croire que l'État n'en souffrira pas, vu la supériorité inaccoutumée du concours de Paris, qui présenterait alors sur le reste une prééminence extraordinaire et cependant méritée.

Mon voyage me présente, avec beaucoup de fatigue et d'ennuis, d'heureuses et honorables distractions ; il est aisé de s'apercevoir que mon récent échec détermine à mon égard un redoublement évident d'attentions spéciales. Après t'avoir écrit de Lille, d'où je comptais aller voir Dunkerque, j'ai au contraire très-agréablement passé quatre jours imprévus à Douai, chez d'excellents amis que je croyais absents, ce qui m'a constitué un heureux préambule de tournée, assez bien confirmé jusqu'ici. Je continue aussi à me bien porter, sauf l'influence accidentelle de perturbations de régime que je ne puis, malgré mes soins assidus, entièrement éviter. Enfin, j'ai déjà accompli maintenant la plus forte moitié de mes examens, sans que ce soit toutefois ainsi, à beaucoup près, pour le parcours et la fatigue. Néanmoins, avec tout cela, je t'avoue franchement que je commence déjà à désirer vivement le retour au gîte, que je n'atteindrai pourtant que dans un mois. J'ai besoin de reprendre le cours régulier de mes habitudes physiques et morales, et enfin je suis passablement ennuyé déjà, non des courses en voiture, mais des fréquents déménagements. Aussi m'efforcerai-je maintenant de simplifier le plus possible le reste de ma course en élaguant toute excursion facultative. C'est ainsi, par exemple, que, quoi que ayant le temps strict, je n'accomplis pas ici mon projet primitif d'excursion banale aux eaux

allemandes de Baden, centre de flânerie européenne, à quinze lieues d'ici ; j'ai assez de germanique par Strasbourg même, et je me bornerai seulement à aller tout à l'heure visiter en omnibus le fameux pont de Kelh, afin de n'être pas venu ici sans y voir le Rhin autrement que du haut de l'admirable cathédrale. La seule excursion que j'accomplirai peut-être sera de me rendre de Besançon à Lyon par Genève, si j'ai le temps d'y passer deux jours; ce qui d'ailleurs s'accorderait avec mon désir de seconder l'intention de mon collègue et précurseur, de retarder un peu l'examen de Lyon, pour passer un jour ou deux auprès de son fils, actuellement sous-préfet à Nantua : encore n'est-il même pas certain que je réaliserai ce petit épisode. Quant à la digression finale sur Bordeaux, je t'avoue franchement que, malgré mon vif désir, il y faut peu compter, saturé comme je le serai alors bien davantage de courses et de déménagements, et pressé de revenir au gîte. Je présume déjà que je me rendrai seulement de Montpellier à Paris par l'Auvergne, que je ne connais pas, ce qui ne retardera pas ma rentrée, en me dispensant de repasser à Lyon, où j'aurai examiné. Telles sont, à ne te rien céler, mes dispositions actuelles; sans que je les proclame inébranlables, je sens qu'il faudrait beaucoup pour m'en faire changer. Du reste, mon état physique et moral, ainsi que le régime atmosphérique, achèveront de décider à cet égard, lorsque le temps sera venu : mais je crains vivement d'être forcé de me priver de la satisfaction de causer avec toi cette année, et de remercier de nouveau la bonne Mme Valat de son aimable accueil de l'an dernier; je puis d'ailleurs avoir dans la

santé de ma femme de nouveaux motifs de hâter mon retour, ne l'ayant pas laissée très-bien portante. Adieu. J'espère trouver prochainement, dans l'un de mes quatre derniers centres d'examen, une autre de tes lettres, même avant la réponse à celle-ci.

Ton ami dévoué,

A^{TE} COMTE.

XXXVIII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Montpellier, le mardi matin, 13 octobre 1840.

Mon cher ami,

Fort pressé en ce moment, je réponds à la fois et très-rapidement à tes deux dernières lettres, que j'ai exactement reçues à Lyon et ici, surtout pour t'ôter toute inquiétude sur leur arrivée entre mes mains; car, quant au petit service que tu me demandes au sujet de ton jeune homme, tu n'aurais pas besoin, j'espère, d'une explication formelle pour y compter de ma part; aussitôt après que la séance du jury d'admission (pro-

bablement le 24 ou le 25 de ce mois) aura définitivement classé le jeune Lancelin, je ne manquerai pas de te mander immédiatement ce résultat quelconque, dussé-je n'avoir pas le temps de t'écrire autre chose, ce qui serait possible à cette époque, où je serai naturellement fort occupé de mon arriéré matériel et intellectuel.

J'ai enfin terminé hier soir mes opérations ici, et par suite l'ensemble de ma corvée départementale de 1840, dont le résultat général n'est guère plus satisfaisant que je ne l'avais d'abord éprouvé, puisque, après avoir examiné, dans ces huit villes, 80 candidats sur 115 inscrits, je n'y trouve à recruter en tout que 21 élèves; je ne pense pas que mon collègue soit plus satisfait, en sorte que la palme restera cette fois, d'une manière aussi légitime que prononcée, au concours de Paris, notablement amélioré, comme je l'ai déjà indiqué : c'est Lyon qui, en masse, m'a le plus satisfait parmi les huit centres provinciaux. Ma clôture a été ici désagréablement caractérisée par la plus monstrueuse proportion d'inadmissibles (9 sur 15) que j'aie jamais rencontrée nulle part, et tenant sans doute aux instigations intéressées de gens qui veulent se vanter d'avoir envoyé au concours un grand nombre de candidats, abstraction faite de la qualité. Enfin, tout cela est heureusement terminé jusqu'à l'an prochain, et peut-être pour toujours, sauf l'ennuyeuse séance indispensable du jury d'admission.

Je persévère plus que jamais dans la disposition que témoignent mes dernières lettres sur le mode de mon retour à Paris, que je ne ferai même point par l'Auvergne; afin de choisir la voie la plus expéditive, j'ai

profité de mon séjour à Marseille pour y arrêter ma place dans la malle qui en part pour Paris, et que je dois aller prendre samedi à Avignon, où je m'acheminerai doucement à cet effet dès demain, de manière à être rendu chez moi mardi matin 20; je suis tellement excédé de courses, que, quoique j'aie le temps, je n'exécuterai probablement pas le projet que j'avais même encore la semaine dernière de profiter de mon passage à Nîmes pour y visiter fort aisément l'ensemble du chemin de fer d'Alais à Beaucaire, quoique j'aie tout lieu de croire que c'est un ouvrage vraiment remarquable; je vais tout bonnement, je crois, me rendre à Avignon aussitôt, et je me bornerai à y savourer encore, pendant deux jours, l'admirable ciel du Midi, jusqu'au moment de monter dans ma malle de Paris, où je voudrais être déjà. Je ne regrette sincèrement, dans tout cela, que la satisfaction de passer une ou deux journées avec toi : mais, comme je te l'ai déjà dit, cette digression sur Bordeaux, très-convenable et même charmante à l'origine, devient impraticable, surtout moralement, à la fin de ma tournée; j'aurai fait près de sept cents lieues quand je rentrerai, et changé une douzaine de fois de logement en deux mois; c'est certes bien assez, sans y ajouter gratuitement. Du reste, je continue à me porter parfaitement, mais avec un vif désir d'aller, le plus promptement possible, reprendre la suite de mes travaux chéris, surtout si je puis ainsi la mettre en train avant le retour forcé de mes occupations quotidiennes au début du mois prochain. Je suis aussi (pourquoi ne l'avouerais-je pas franchement?) un peu impatient d'aller jouir de ma stalle aux Italiens, dont j'ai déjà perdu

trois jeudis, et qui m'offrent aujourd'hui le seul délassement efficace.

Je me trouve ici parfaitement bien, dans cet excellent hôtel du Midi, que je n'avais connu jusqu'à présent que de réputation, mais avec la triste sensation de me retrouver étranger dans ma ville natale, à quelques pas de mon père, que je ne puis ni ne dois voir, tant que l'indigne conduite de ma famille envers ma femme, sans parler de ce qui me concerne personnellement, n'aura pas été convenablement réparée et d'une manière dont ma femme est elle-même le seul juge légitime, sans que j'aie maintenant rien à faire qu'à persister jusqu'à ce qu'elle se déclarât satisfaite, si des démarches étaient entreprises à cet effet. Du reste, quand je pense que, depuis trois mois, mon père et ma sœur savent officiellement mon passage actuel à Montpellier, que d'ailleurs l'exemple de l'an dernier devait les instruire assez de mon inébranlable résolution, et que cependant ils n'ont rien tenté, quoiqu'ils en aient eu largement le loisir, pour modifier la situation, je ne puis m'empêcher de croire que, malgré quelques simagrées d'apparat, cette position leur convient au fond, et surtout à ma sœur, dont elle sert les envahissements, quelque douloureux que soit pour moi un tel état de choses. Enfin, pour peu que j'aie encore ainsi à revenir à Montpellier de la même manière pendant quelques autres années consécutives, peut-être parviendrai-je à prendre la triste habitude d'une telle privation totale des relations de famille.

J'ai vu avec plaisir ton excursion en Saintonge avec ta femme et ton fils, et j'espère que ta santé, ainsi

remise, se sera convenablement préparée à résister aux fatigues de la nouvelle année scolaire et aux intempéries du climat bordelais, que je ne croyais pas aussi insalubre que tu t'en plains.

Il n'y a encore rien de consommé jusqu'ici à l'Académie des sciences, du moins à ce qu'on m'assure, sur l'affaire de ma chaire polytechnique ; cela est certes bien singulier et presque sans exemple, à la veille de la rentrée, et quand l'École a prononcé depuis deux mois. Rien ne confirme mieux ce que je t'ai d'abord indiqué sur l'étrange embarras qu'éprouvent mes ennemis de leur triomphe momentané, n'osant ainsi aborder le vote qui, à priori, devait leur être, au contraire, le plus favorable. Cela tient aussi sans doute à la fausse position où se trouve dès lors placé, à l'Académie, le rapporteur choisi pour cette grave élection (M. Poinsot), qui, très-convaincu de la supériorité de mes droits, et s'étant déjà fort nettement prononcé à ce sujet, même dans une occasion quasi solennelle, craint, d'un autre côté, de se montrer mauvais confrère, et de soulever une discussion susceptible de troubler ce bienheureux repos qui lui est cher par-dessus tout. Je vais probablement rentrer à Paris sans que l'affaire soit consommée, ce que je n'aurais pu croire en partant. En tout cas, moi qui, sans aimer ni chercher les luttes, ne les crains nullement, je vais avoir vraisemblablement, cet hiver, un spectacle assez intéressant, qui toutefois, je l'espère, ne me détournera pas plus de mes éminents travaux que les commencements de cette grande affaire, où, au lieu de faire des visites, j'ai composé la moitié de mon cinquième volume ; je ne doute pas que l'autre moitié ne soit aussi

pleinement indépendante d'une telle perturbation, quelque capital qu'en soit pour moi le résultat final. Adieu.

Ton ami dévoué,

A^{TE} COMTE.

Je dîne ce soir avec Pouzin et Guillaume, qui se rappellent agréablement ton souvenir. Ces relations d'enfance se retrouvent toujours heureusement à notre âge, malgré toutes les intermittences quelconques

P. S. — Je regrette de ne pouvoir aucunement te satisfaire sur l'espèce d'enquête que me demande ton avant-dernière lettre; mais tu comprendras aisément que j'aie bien assez d'examiner mes candidats, sans m'inquiéter aucunement de leur origine scolastique quelconque. Ce renseignement statistique pourrait avoir un intérêt que je comprends aisément : mais il devrait être fourni, pour plus de sûreté et de facilité à la fois, par ceux qui en ont naturellement toutes les données, c'est-à-dire les préfectures où s'inscrivent les candidats, qui y indiquent forcément leur source, et surtout le bureau central où se forme, au ministère de la guerre, le registre total et définitif de la canditature polytechnique propre à chaque année.

XXXIX

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le vendredi 23 octobre 1840.

Mon cher ami,

Au moment où les opérations de notre jury d'admission viennent d'être terminées, je n'ai que le temps de t'annoncer simplement, mais avec une vraie satisfaction, l'admission définitive de ton élève, le jeune Lancelin, dont je t'avais promis de te mander immédiatement le sort quelconque. Le ministre nous a demandé une liste de cent-soixante-cinq, que nous avons étendue suivant l'usage jusqu'à cent-soixante-dix élus, et qu'il prendra probablement tout entière; en tout cas, le jeune Lancelin entrera certainement, puisqu'il occupe le cent soixante-deuxième rang; quoique ce soit bien reculé, c'est à lui, s'il a réellement quelque mérite, à se relever à l'École; l'essentiel était d'y entrer, et l'y voilà admis, comme il en sera officiellement informé dans une huitaine de jours.

Je suis rentré ici mardi matin, comme je te l'avais annoncé de Montpellier, par la voie la plus expéditive, la malle de Marseille, que je suis allé prendre à Avignon. Les trois nuits d'insomnie consécutive que j'ai

eu ainsi à subir m'ont d'abord beaucoup fatigué ; mais déjà je les ai oubliées, et il ne me reste, dans mon excellent état de santé ordinaire, que l'agréable souvenir d'un retour aussi rapide, dont j'ai déjà goûté hier soir un fruit bien doux par une délicieuse représentation aux Italiens ; car, sans cette promptitude, j'aurais encore perdu ce quatrième jeudi de mon abonnement, qui ne présente pas trop de semblables soirées pour en diminuer gratuitement le nombre. Adieu.

Ton ami dévoué,

A[TE] COMTE.

XL

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le dimanche soir, 29 novembre 1840.

Ta lettre du 29 octobre, à laquelle j'aurais dû, je l'avoue, répondre un peu plus promptement, m'a été remise, il y a trois semaines, par M. Lancelin, accompagné de son fils, qui venait s'installer à l'Ecole polytechnique. Quoique je n'aie point, par politesse, voulu lire cette lettre en leur présence, j'ai fait aussitôt, et

spontanément, l'essentiel de ce que tu me demandais très-naturellement pour ce jeune homme, en l'engageant affectueusement à venir, de temps en temps, causer librement avec moi, lorsqu'il sortira, sur la marche de ses études mathématiques. J'espère avoir fait cette invitation de manière à ne pas la faire prendre pour une simple formalité, et je serai fort aise qu'elle soit convenablement utilisée. Indépendamment de ta recommandation spéciale, dont tu sais le prix pour moi, ce jeune homme m'a paru intéressant par la justesse de son esprit et la spontanéité de ses goûts scientifiques. Le père, qui m'a semblé un homme très-convenable, a dû te conter que j'avais fort rassuré son fils sur le mauvais rang que nous lui avons assigné, et qui, par suite de la promotion supplémentaire, cesse déjà de le reléguer parmi les derniers. Quand on sait comment se font le plus souvent les examens, et surtout lorsqu'on a pu voir de près l'étrange manipultation de nos listes définitives, on ne peut trouver que très-puérile l'importance exagérée qu'on attache communément à un tel classement, où tant de gens s'imaginent que le mérite a été formulé avec une scrupuleuse rigueur, tandis que, en réalité, le procédé *rabelaisien*, appliqué à la masse des admissibles, aurait pu fréquemment conduire à un ordre tout aussi rationnel, sinon meilleur. Je n'attache pas au fond beaucoup plus de valeur même aux classements annuels qui se font dans l'intérieur de l'École, et qui jadis m'avaient inspiré une certaine confiance, avant qu'un grand nombre de monstrueux arrangements m'en eussent démontré le peu de solidité réelle, dû surtout à l'hétérogénéité des jugements qui y con-

courent, à l'irrationalité de leur mode officiel de combinaison, et principalement à l'abusive intervention des chiffres et des calculs dont ils sont si ridiculement l'objet. Quoiqu'on soit en général, et moi-même peut-être tout le premier, porté à s'exagérer le mérite des jeunes gens auxquels on a donné des soins spéciaux, je ne serais donc nullement étonné que ton jeune élève ne se montrât plus tard un des meilleurs de la promotion actuelle ; nous verrons l'an prochain.

Ce n'est nullement par une réserve à laquelle je ne me crois pas obligé, parce que je sais fort bien qu'on ne l'observe point envers moi, et qui d'ailleurs m'est, comme tu sais, fort peu naturelle, que je ne réponds pas à ta petite question mathématique relative à l'examen de ce jeune homme par l'un de mes chers collègues : c'est uniquement parce que la question ne me paraît pas posée avec assez de précision, et que mon opinion ne pourrait se former à ce sujet sans quelques renseignements plus spéciaux que ceux que tu m'indiques ; heureusement que le cas n'en vaut guère la peine. En supposant que, dans cette occasion, cet examinateur ait sainement jugé, je connais assez d'autres circonstances où l'on a dû déplorer l'irrationalité de ses questions et l'étrangeté de ses décisions pour qu'il soit fort oiseux de tendre à les multiplier.

J'ai repris, ce mois-ci, le cours entier de mes occupations quotidiennes et obligatoires, sans avoir eu même une pleine quinzaine franchement disponible pour me reposer de la corvée des examens. Cette succession de fatigues presque non interrompues depuis quatre ou cinq ans, et au milieu desquelles je dois nécessairement in-

tercaler mes travaux personnels, commence, je te l'avoue, à me déplaire singulièrement : il serait bien temps que ma position me laissât enfin un certain loisir périodique, destiné en partie au repos et en partie à mes accès de composition philosophique. Dans quelques jours je vais entamer la fin de mon cinquième et dernier volume, dont j'ai fait cet été, comme tu le sais, la première moitié, maintenant déjà imprimée; j'espère que cette dernière portion de mon travail ne fera pas démentir l'heureuse progression de satisfaction avec laquelle la plupart des juges compétents ont bien voulu accueillir successivement les quatre volumes précédents, dont chacun a été trouvé supérieur au précédent. Je me flatte que le fameux précepte : *non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem*, a été ainsi éminemment respecté dans l'ensemble de cette longue élaboration. Comme, selon ma coutume constante, ce dernier travail va se faire par accès très-intenses, prolongés pendant cinq à six semaines, je me hâte de t'écrire auparavant; car, une fois lancé, je te ferais attendre trop longtemps ma réponse.

Les détails que tu me donnes sur le développement de l'éducation de ton jeune fils m'intéressent beaucoup, quoique je ne puisse encore y saisir le plan et l'esprit de cette importante et difficile opération, et que même je regarde comme presque impossible, dans l'état présent de notre société, qu'une éducation quelconque soit nettement conçue et rationnellement dirigée, par suite des concessions contradictoires qu'on se trouve à peu près forcé d'y subir. Personnellement privé du bonheur d'avoir à remplir un devoir aussi délicat, je sympathise

vivement avec la sollicitude qu'éprouvent à cet égard des amis plus favorisés, et je serais trop heureux si les circonstances convenables me permettaient de goûter réellement d'assez près cette sorte de paternité indirecte, quelque imparfaite qu'elle soit à tous égards.

Si je reste encore examinateur, je ferai tous mes efforts pour être, l'an prochain, le premier de mon couple, ce que le sort me devrait en effet par voie d'alternative, comme cela est réellement arrivé jusqu'ici, quoique accidentellement. Dans ce cas, je pourrais à peu près garantir, quelle que fût ma tournée, que j'en viendrais passer à Bordeaux les quatre ou cinq derniers jours, ou peut-être même les premiers, si le lieu de début n'en était pas trop éloigné. Je ne regrette, dans mon voyage de cette année, que de n'avoir pu venir un peu m'épancher auprès de toi en toute liberté ; et, malgré les fatigues et les dégoûts d'un tel circuit, je serais cependant revenu par Bordeaux, si j'eusse été le premier examinateur, et que, par suite, en envoyant ma liste après le dernier examen, j'eusse pu disposer de quelques jours de loisir sans retarder les opérations finales, pour lesquelles, au contraire, il s'est trouvé, en dépit d'un empressement très-gênant, que j'étais impatiemment attendu. Adieu.

Ton ami dévoué,

A^TE^ COMTE.

XLI

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le samedi matin, 1er mai 1841.

La promptitude de ma réponse te prouvera suffisamment, mon cher Valat, avec quelle satisfaction cordiale j'ai reçu ta lettre du 26 avril, après l'avoir si longtemps attendue. Sans aucune vaine affectation d'amicale générosité, je t'assure même que, si elle ne fût pas encore venue, je t'aurais pareillement écrit, aujourd'hui ou demain, tant je suis disposé envers toi à expliquer avec bienveillance ce silence de pure inertie, dont je souffre toutefois vivement, et dont je t'exhorte beaucoup à sortir désormais autant que possible. Quoique ma connaissance de ton caractère m'empêche d'attribuer ces trop fréquentes intermittences à aucun motif alarmant ou déplaisant, elles ne m'en sont pas moins pénibles; comme tant d'autres disgrâces, aisément explicables. Plus j'avance dans la vie, mieux je sens le prix éminent de ces amitiés de l'enfance, si difficiles à suppléer par aucun autre lien, et que je voudrais renouer continuellement par une culture assidue. En mûrissant, on devient, ce me semble, plus indulgent pour les divergences secondaires d'humeur, d'inclination, et même de principes, parce qu'on éprouve combien sont

rares, surtout de nos jours, les parfaites convergences, et qu'on sent davantage la valeur du bien actuel, en se désabusant graduellement de la chimère d'un mieux futur.

J'ai reçu avec plaisir la confirmation de l'espoir que j'avais conçu que ce silence de cinq mois ne devait être attribué à aucun dérangement de ta santé ni de celle de ta femme. Je suis fâché qu'il en soit autrement de ton fils : je vois que tu as pris sagement la résolution de ne point le pousser au travail, et de penser, avant tout, à consolider sa santé ; je n'ai donc pas besoin de t'exhorter à persévérer sous ce rapport. Outre l'utilité ordinaire de cette pratique, trop dédaignée à une époque où la vogue recherche les petits phénomènes de serre chaude, il m'a semblé que ton Alphonse avait, à cet égard, spécialement besoin de ménagement, du moins, d'après l'ensemble de son aspect, je crois que sa poitrine doit surtout être soignée : en un mot, je pense que tu agiras prudemment en continuant à accorder, sous ce rapport, une large influence effective aux sollicitudes maternelles de la bonne et aimable Mme Valat. Pour compléter les nouvelles de ce genre, je puis t'assurer que pendant tout ce temps ma santé a toujours présenté son heureuse consistance ordinaire; mais il n'en est pas ainsi de ma femme, pour laquelle, d'ailleurs, je vous remercie vivement de votre bienveillant souvenir : sans aucun dérangement aigu et caractéristique, elle continue à présenter ce triste état valétudinaire, parfois inquiétant, dont le changement ne me paraît guère pouvoir maintenant résulter que de la crise très-chanceuse qui caractérise la maturité fémi-

nine, et qui peut encore se faire attendre plusieurs années peut-être.

Mon cinquième volume est terminé depuis longtemps. Quoique l'impression en ait un peu traîné, elle touche à sa fin, et tu le recevras sans doute pendant le cours de ce mois-ci ; en sorte que, si, comme je me plais à l'espérer, nous nous revoyons cette année, nous en pourrons causer utilement. Toutefois, ma satisfaction de cette publication très-prochaine est maintenant tempérée par la certitude de n'avoir pas encore tout à fait atteint le terme de cette grande tâche qui semble s'agrandir sous ma plume. En termes plus clairs, j'aurai certainement un sixième volume, que je compte commencer après demain ; la moitié environ sera faite avant ma tournée, c'est-à-dire pendant ce mois-ci et le suivant, le reste, après mon retour, avant la fin de 1841, à moins d'obstacles imprévus. Ce surcroît de travail vient de l'extension de ma grande élaboration historique, un peu au delà même de ce que je prévoyais l'an dernier. J'espérais alors m'en tirer avec un cinquième volume, à la vérité très-considérable ; mais, outre le retard envers le public, qui depuis près de deux ans n'a rien eu, il faudrait, pour m'en tenir à cinq volumes, terminer par un tome de quinze cents pages, qui excéderait toutes les monstruosités typographiques admissibles. Force a donc été de se résigner à ajouter un sixième volume, que cette fois j'ose garantir comme devant être certainement le dernier ; en sorte que l'ensemble de ma composition ne sera sous les yeux du public qu'au commencement de 1842, douze ans après le début de cette publication. Sans avoir ap-

porté la moindre altération à mon plan primitif, quant à l'ordre, ni à la filiation des sujets, puisque mon tableau synoptique de 1830 reste encore strictement exact, tout le changement a consisté dans l'extension forcée de ma dernière partie, qui, au lieu d'un seul volume où je m'étais d'abord flatté de pouvoir la réduire, se trouvera ainsi, par l'extrême nouveauté, la difficulté transcendante, et l'importance fondamentale d'un tel genre de conceptions, avoir exigé réellement trois gros volumes, malgré la tendance continue de mon style à concentrer le plus possible l'expression de ma pensée, sans nuire à la clarté chez le lecteur préparé et attentif.

Le volume qui va paraître est entièrement historique : malheureusement, même avec ses huit cents pages, il ne contiendra pas tout l'ensemble de la grande démonstration historique que j'ai promise et préparée à la fin du volume que tu as lu en 1839; il y manquera encore deux grands chapitres, que je vais faire avant les examens, et qui auraient beaucoup trop grossi ce tome cinquième. Néanmoins, l'entière homogénéité de ce volume, quoique la conclusion n'y soit pas, permettra, j'espère, de sentir dès à présent l'ensemble de ma philosophie sous ce nouvel aspect fondamental, dont l'importance commence aujourd'hui à être vaguement soupçonnée, malgré l'irrationnelle superficialité des travaux qui s'y rapportent. Je ne puis accepter comme exempte de toute amicale partialité ton appréciation trop bienveillante de mon entreprise philosophique. Mais j'espère cependant que ce nouveau volume ne démentira point l'heureuse progression de bon accueil successivement déterminée

par les quatre tomes précédents chez un petit nombre de bons esprits, qui, quoique très clair-semés en Europe, sont réellement les seuls que j'aie en vue pour soutenir l'activité de ma composition. Parmi beaucoup d'inconvénients que je ne me suis jamais dissimulés, ce mode partiel de ma publication aura eu l'avantage de mieux faire examiner chacune des diverses faces fondamentales de mon système philosophique, qui, dans notre temps de spécialité dispersive, où les idées d'ensemble sont si peu jugeables, n'aurait peut-être jamais pu être directement compris en totalité. Une seconde édition, que je ne laisserai publier qu'en bloc, remédiera d'ailleurs ultérieurement à cette division d'impressions, et viendra permettre la convergence directe des appréciations partielles. Du reste, cette convergence sera naturellement provoquée par le sixième et dernier volume que je vais commencer, et dont les trois derniers chapitres seront immédiatement destinés à caractériser finalement la coordination rationnelle de toutes mes diverses conceptions, dont l'intime solidarité s'est d'ailleurs, j'espère, fait sentir spontanément au lecteur, en beaucoup de cas importants, pendant tout le cours de cette longue composition. Pour en revenir au cinquième volume, qui va paraître, je me flatte que les esprits sérieux, comme le tien, même sans y être aussi bien disposés, y sentiront enfin ce que c'est que la vraie philosophie de l'histoire, dont tous les fondements essentiels s'y trouveront posés. Du reste, je suis, au fond, de ton avis sur le caractère peu rationnel de notre prétentieuse et superficielle époque, où les vaines gambades de nos étroites spécialités usurpent, même en mathématique

(et surtout en mathématique), la juste considération due aux conceptions réellement scientifiques, dont le temps est en effet passé, comme tu l'as fort judicieusement senti. Nous avons maintenant la monnaie des Lagrange, des Monge, des Fourier, etc., dans les Poisson, les Cauchy, etc.! Cette dégénération graduelle ne peut que persister provisoirement, jusqu'à ce que la culture des sciences soit enfin régénérée d'après l'ascendant rationnel de la philosophie finale : jusque-là, les marchands en détail pourront continuer à faire aisément de grosses fortunes scientifiques avec de bien futiles matériaux. Quoique cette situation normale doive probablement nous échapper personnellement, je n'en jouis pas moins d'avance d'un tel régime, dans lequel je suis, quoique idéalement, presque toujours placé. Sauf mes diverses occupations professionnelles, auxquelles je laisse prendre le moins que je peux d'empire sur mes impressions fondamentales, mes rapports avec le monde extérieur sont désormais assez philosophiquement restreints pour me permettre d'anticiper ainsi sur l'avenir humain, seule vie future maintenant possible à l'homme raisonnable. A vrai dire, mes contacts volontaires avec le siècle se réduisent maintenant à mes soirées des Italiens, qui certes ne sauraient troubler mon économie mentale, où elles ne font qu'apporter régulièrement une douce et salutaire diversion qui me devient de plus en plus précieuse. A peine y a-t-il un mois qu'elle me manque, et déjà j'en souhaite le renouvellement, que j'attendrai encore pendant cinq grands mois! Je prends patience autant que possible en relisant, pendant tous mes instants de relâche,

Dante, Pétrarque, Arioste, Tasse, etc., dont la mélodie si expressive me rappelle plus nettement les impressions musicales. Tu vois que je me félicite toujours beaucoup de la sorte de révolution esthétique qui s'est développée en moi, il y a environ trois ans, avec une si heureuse spontanéité, et qui, d'ailleurs, me prouve que je ne touche pas encore à la période descendante, puisque je continue à me trouver en état de développement.

Je peux même te dire, avec la naïve confiance de notre vieille intimité, que les derniers volumes de mon ouvrage se ressentiront utilement d'une telle évolution, ce que je n'oserais avouer à aucun autre. Comme chez moi tout est profondément solidaire, on y trouvera, j'espère, un sentiment réel des beaux-arts plus vif et plus complet que si ces volumes eussent été écrits quatre ou cinq ans plus tôt. A la vérité, dans cette hypothèse, peut-être un tel changement se fût-il accompli auparavant, car je ne doute qu'il n'y ait eu, dans ce remarquable phénomène personnel, action et réaction générale. Quoi qu'il en soit, malgré que j'aie, cet hiver, délicieusement savouré ce noble délassement, j'en suis si peu rassasié, que j'ai déjà formellement retenu ma stalle pour la saison prochaine, non-seulement pour le jeudi, mais aussi pour les deux autres représentations hebdomadaires. L'ensemble de ma position me permettant de me procurer, sans extravagance, une telle récréation, la seule que maintenant je connaisse, et d'ailleurs beaucoup moins chère qu'on n'imagine, j'espère que je conserverai désormais cette douce habitude, ayant maintenant acquis la conviction expérimentale qu'elle ne dérange aucunement mes travaux, puisque

je suis décidé finalement, dans l'intérêt de ma santé, et surtout de mes yeux, à ne plus du tout travailler le soir, à moins qu'un revers de fortune, fort peu vraisemblable, ne m'ôtât les cinq ou six heures que je puis actuellement consacrer, avant le dîner, à mes occupations philosophiques. J'ai, du reste, assez éprouvé maintenant que ce délassement réagit très-heureusement sur l'ensemble de ma santé, et même sur la plénitude de mon activité.

J'ai peu de choses à t'annoncer au sujet de mes espérances, momentanément déçues, sur ma chaire polytechnique : tu sais comment les choses se sont passées, et tu y prends vivement part. Quoique mon amour-propre soit resté pleinement à couvert, soit par la noble démarche exceptionnelle des élèves, soit par la certitude que presque tous ceux qui m'ont nui dans cette affaire étaient fort convaincus de ma supériorité, à cet égard, envers mon triste concurrent, cependant je ne passerai jamais l'éponge sur une telle iniquité, qui m'empêche d'atteindre à la position pleinement normale convenable à l'ensemble de mon caractère. Toutefois, il est probable que tout se réduira à un ajournement peu prolongé; car mon étrange compétiteur a eu cela de singulier dans son triomphe, que ceux-là même qui y ont le plus coopéré sont maintenant très-fâchés de son succès, au moins parmi les hommes qui n'ont pas écarté toute idée de devoir devant les injonctions de camaraderie. Il paraît que de mémoire d'homme il n'y a pas eu à l'École polytechnique un aussi mauvais enseignement mathématique, même au temps de M. Cauchy, qui, privé de toute aptitude

philosophique et didactique, avait au moins l'originalité de sa verve algébrique, qui donnait spontanément à ses leçons un certain intérêt réel et même quelque utilité indirecte, que ne comporte aucunement l'exposition aussi lourde que faible de celui qui a si largement exploité son demi-amendement à un beau théorème de Fourier, amendement dont l'efficacité paraîtra bientôt aussi problématique que l'originalité. Autant que j'en puis juger par la manière dont les meilleurs élèves répondent à mes interrogations, ces malheureux jeunes gens sont évidemment sacrifiés aux convenances pécuniaires d'un algébriste, assez médiocre au fond, fort indigne de l'importance éphémère qu'on lui a construite, encore plus en haine de Fourier qu'en vertu de sa propre valeur. Non-seulement ces jeunes gens n'auront pas saisi le moins du monde l'esprit général de l'analyse mathématique, ce qui est malheureusement fort ordinaire à l'École; mais, ce qui y est certainement nouveau, il ne leur restera pas même la moindre connaissance durable et applicable des principales méthodes de calcul, comme me l'a montré le dernier examen général. Du reste, le directeur même des études, auquel surtout a été dû le succès officiel de mon rival, en est maintenant bien revenu, et ne le renommerait certainement pas si la question s'élevait de nouveau : il m'a formellement avoué que jamais on n'avait vu à l'École un cours aussi vulgaire, aussi terre à terre, aussi *écolier*, c'est son terme propre. Les élèves ont d'ailleurs montré jusqu'à présent une patience vraiment exemplaire; je désirerais bien qu'elle se prolongeât jusqu'à l'entière terminaison de ce cours, qui dure, comme tu

sais, les deux années ; mais je ne sais si ce sera possible ; au moins ne pourra-t-on pas dire que le temps ne lui a pas été laissé d'être suffisamment jugé.

Quant à moi, plus l'expérience se prolonge, plus je gagne généralement à une involontaire comparaison intellectuelle. On me sait même beaucoup de gré, sous le rapport moral, de ce que je m'abstiens soigneusement de faire sentir aux élèves l'infériorité de leur professeur, ce qui me serait certes très-facile dans mes interrogations et d'ailleurs conforme à beaucoup d'autres précédents semblables, qui n'étaient certes pas aussi motivés. Des personnes qui jugent, sans doute, par ce qu'elles-mêmes feraient à ma place, regardent, suivant ce que j'en ai appris, comme une sorte de probité miraculeuse une conduite qui n'est que la suite spontanée de mon caractère, ainsi que tu le connais de longue main : j'ai toujours rempli mes fonctions de répétiteur sans m'informer du nom du professeur ; et pourquoi changerais-je, quand la comparaison à mon avantage se fait spontanément de toutes parts ? Je ne serai donc pas longtemps privé de ma chaire, selon toute apparence. Néanmoins, je ferai certainement encore cette année mes fonctions d'examinateur. C'est seulement dans deux mois que je saurai où le sort va m'envoyer ; mais il faudrait que Bordeaux fût bien écarté de ma ligne pour que je n'allasse point passer quelques jours auprès de toi. Je tenterai pour cela tout ce qui sera possible strictement.

Le jeune Lancelin n'a pas profité du tout de mon invitation bienveillante à venir causer quelquefois avec moi : j'ai seulement trouvé sa carte chez mon portier, au 1er janvier. C'est sans doute par discrétion que ce

jeune homme s'abstient d'user de cette faculté, comme quelques autres à qui je l'ai offerte : mais je n'invite pas tout le monde, et ne le fais qu'avec la prévision d'un usage effectif, qui ne me dérangerait réellement pas ; d'ailleurs, ayant encore dix-huit mois à passer à l'École, il peut largement réparer le temps perdu par cette excessive circonspection. Au reste, ma franchise m'oblige à te dire que, ayant eu récemment à l'interroger sur la mécanique, j'en ai été peu satisfait : c'était sur le théorème de Guldin, et j'ai vu à regret qu'il n'avait nullement senti l'esprit et la portée de cette importante relation générale. Sans doute, avec un aussi ignoble professeur, il est difficile que des jeunes gens apprécient un peu tout ce qui sort de l'automatisme algébrique; néanmoins, j'avais espéré que, sous l'impulsion de mes indications interrogatives, ses réflexions spontanées le serviraient mieux. Malheureusement, je vois qu'il n'est pas le seul chez qui de telles leçons tendent à atrophier ou à fausser le jugement.

Adieu, mon cher ami. J'avais encore beaucoup d'autres réponses à te faire, qui se trouvent forcément ajournées, j'espère pour peu de temps. Ne m'oublie pas auprès de Mme Valat, dont l'excellent accueil m'est toujours présent.

Ton ami dévoué,

A^TE^ COMTE.

XLII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le vendredi matin, 23 juillet 1841.

Je saisis à la hâte, mon cher ami, un instant de répit dans ma corvée annuelle déjà commencée, pour répondre un peu tard, et toutefois trop brièvement, à ta lettre du 10 juin. Quoique un peu fatigué de travail, et ayant même été dérangé par les intempéries de notre désastreux été, je continue au fond à me porter fort bien. Pour dissiper d'abord ton incertitude sur un sujet qui nous intéresse beaucoup tous deux, je dois malheureusement te dire que le sort ne m'a pas favorisé davantage cette année dans le tirage des tournées, puisque j'ai absolument la même que l'an dernier; je l'indique ici, afin de n'y plus revenir, en marquant le jour d'ouverture de mes examens en chaque centre départemental, ce qui te guidera dans notre correspondance : 1° Reims, 1er septembre; 2° Metz, 6 septembre; 3° Nancy, 12 septembre; 4° Strasbourg, 16 septembre; 5° Besançon, 21 septembre; 6° Dijon, 24 septembre; 7° Lyon, 28 septembre; 8° Marseille, 5 octobre; 9° Montpellier, 10 octobre. Je regrette d'autant plus de n'avoir pas la tournée de l'Ouest que cette année Angoulême se trouve

le plus chargé de tous les centres départementaux; en sorte que, y compris l'école forestière dont on nous a grevés cette année, les examens y dureront huit jours, que nous aurions pu passer ensemble comme en 1839, sans préjudice des trois ou quatre jours d'heureuse relâche que je me serais ménagés à Bordeaux en allant à Toulouse! A cela près, et aussi à cause de Douai, où j'aurais également vu de bons amis, quoique bien moins anciens, je ne regrette pas ma tournée actuelle, où se trouve certainement la plus belle partie de notre France. Toutefois, je n'ai pas besoin de t'exprimer combien je suis d'avance peiné de la douloureuse position personnelle où je vais encore me retrouver à Montpellier. Néanmoins, l'ensemble de ma tournée est moins défavorable que l'an dernier, parce que je me trouve le premier examinateur, ce qui, pour le retour, me permet de rester quatre ou cinq jours de plus sans déranger aucunement le service, pourvu que j'envoie d'avance ma liste par la poste. C'est pourquoi, mon cher Valat, je n'ai pas encore perdu tout espoir de nous réunir cette année pendant quelques jours; car je compte revenir de Montpellier à Paris par Bordeaux, ce qui ne m'était vraiment pas possible l'an dernier, où, étant le second, je devais rentrer le plus tôt possible. En m'arrangeant, dès Marseille, pour m'assurer la malle de Montpellier jusqu'à Bordeaux, je pourrai, j'espère, passer avec toi trois ou quatre jours, fatigué de cette longue corvée parisienne et provinciale, mais enfin libre de tous soins ultérieurs. Comme cette heureuse diversion ne pourra se réaliser que le 15 octobre, tu sens que ce projet ne dérange nullement tes vacances, qui seront

alors terminées. En partant de Bordeaux dans la malle du 19 octobre, je serai encore à Paris assez à temps pour que le service public n'ait aucunement souffert de cette douce excursion. Tel est donc maintenant mon projet chéri. Mais, quoiqu'il soit d'ailleurs raisonnable et que ce doive être ma seule modification probable à notre course légale, tu sais que son exécution sera nécessairement subordonnée aux fatigues préalables de cette longue tournée : l'essentiel cependant, outre ma bonne volonté dont tu ne doutes pas, c'est que j'aie cette fois le temps de le réaliser, en sorte que son accomplissement doit être déjà regardé, sauf accident, comme très-vraisemblable.

Quelques jours après ma dernière lettre (du 1er mai) j'ai commencé, comme je te l'annonçais, mon sixième et dernier volume, et j'ai maintenant la satisfaction de t'apprendre qu'il est déjà plus d'à moitié fait, et que mon opiniâtre intensité de travail a eu la récompense que je poursuivais, en ne me laissant plus à faire, au retour de ma tournée, que mes conclusions finales, d'abord politiques, puis philosophiques, qui composeront environ les deux cinquièmes de ce volume extrême. Il est vrai que, pour en venir là, il a fallu travailler sans relâche jusqu'au jour de la répartition de nos candidats; mais enfin je suis venu à bout de ce que je m'étais proposé, et c'est sans doute la dernière année où je doive avoir une opération aussi forcée. Y compris le dernier tiers de mon cinquième volume, j'aurai ainsi fait cette année, de février en juillet, en prenant deux mois de relâche, l'équivalent d'un gros volume. J'espère que tu as lu maintenant le cinquième, ou au moins que j'en pour-

rai avoir ton judicieux avis quand nous nous verrons en octobre.

Le nombre des candidats polytechniques n'a nullement diminué cette année, ni à Paris, ni en province, malgré la râfle extraordinaire de l'an dernier; et on nous a chargés, en outre, des candidats forestiers, qui, sans être nombreux, augmenteront sensiblement en province la difficulté de nos opérations, parce qu'on ne les a pas comptés en établissant notre itinéraire. Notre tournée de l'est offre, à moi et à M. Bourdon, cent soixante-quinze candidats inscrits à Paris, plus neuf forestiers, et cent vingt-quatre en province, plus trente-cinq forestiers; la tournée de l'ouest présente naturellement les mêmes nombres, sauf une dizaine de forestiers de moins en province.

Adieu, mon cher ami; je n'ai que le temps de t'embrasser avant de retourner à l'Hôtel de Ville, où, par mon active persévérance, je veux, comme l'an dernier, me ménager, s'il est possible, une douzaine de jours de relâche entre Paris et Reims, sans être encore bien fixé sur l'emploi que j'en ferai.

Ton ami dévoué,

A^te^ Comte.

Mes affectueux hommages à Mme Valat, à laquelle j'espère pouvoir renouveler de vive voix la sincère expression de ma gratitude pour le bon accueil qu'elle m'a fait en 1839.

Quoique très-pressé, je suis obligé de rouvrir ma lettre

pour te prévenir que depuis quelques jours nous venons de déménager : je demeure maintenant 10, rue Monsieur-le-Prince, près l'Odéon.

XLIII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Marseille, le mardi matin, 5 octobre 1841.

Mon cher Valat,

Depuis que j'ai reçu, à Nancy (le 12 septembre), ta lettre du 6 septembre, j'ai été tellement encombré, grâce à la fastidieuse surcharge des examens forestiers dont on nous a subitement grevés cette année, sans élargir notre itinéraire, que je n'ai pas encore pu trouver un moment de loisir pour y répondre convenablement. Ici même, où je suis en retard d'un jour, par suite d'un voyage malencontreux, je n'aurais pas le temps de t'écrire à mon aise, suivant ma nature, et je ne prendrais pas la plume si je n'y étais forcé par la nécessité de t'avertir que je ne reviendrai point par Bordeaux, comme je l'avais d'abord espéré. En allant jeter cette lettre, je vais tout à l'heure arrêter ma place dans la malle qui partira d'ici le 17 octobre, et que j'irai, comme l'an dernier, attendre à son passage à Avignon, après avoir terminé ma tournée à Montpel-

lier, où je commencerai dimanche prochain, et de manière à me trouver enfin de retour à Paris le 20 au matin. Ce changement de détermination, qui d'ailleurs accélérera un peu le service public, est surtout déterminé, je te l'avoue franchement, par le dégoût naturel que doit inspirer, à la fin d'une aussi rude tournée, l'addition d'une excursion superflue à tant de voyages indispensables. J'ai, comme l'an dernier, successivement élagué, à l'instant de l'exécution, chaque digression que je m'étais d'abord plu à projeter, et il ne me reste, depuis plus de quinze jours, que le besoin d'aller reprendre ma vie accoutumée, par la voie la plus directe et la plus rapide. L'expérience de cette année achève de me faire sentir que je ne pourrai réellement avoir la satisfaction de t'embrasser à Bordeaux qu'autant que le sort me favorisera de la tournée de l'ouest, ce qui, je l'espère, ne me manquera pas l'an prochain. Je te prie de recevoir, à ce sujet, l'expression de mes regrets bien sincères.

Plus je vieillis, plus ces tournées m'ennuient maintenant; mais elles continuent à m'être physiquement très-salutaires. Ma santé n'a pas souffert, depuis mon départ, le moindre dérangement, et s'est, au contraire, mieux raffermie. Cet immense parcours, qui tire heureusement à sa fin, n'a pas offert plus d'accident cette année que dans les précédentes, sauf pendant mon dernier voyage partiel pour me rendre de Lyon ici. Ayant, par divers motifs raisonnables, renoncé à la descente du Rhône, que j'avais d'ailleurs faite l'an dernier, j'ai voulu venir à Marseille par Grenoble et les Alpes, suivant une ligne nouvelle, et encore peu usitée,

mais en voie de prospérité prochaine. Dans ce trajet, d'ailleurs très-pittoresque, j'ai couru avant-hier le seul danger sérieux que présente jusqu'ici l'ensemble de mes cinq itinéraires annuels, en passant à gué un torrent rapide, subitement grossi par une pluie intense. Je n'ai pas eu le moindre mal, et tout s'est réduit à un énorme retard; mais il s'en est fallu de bien peu que mon sixième volume restât inachevé.

Quand même j'en aurais aujourd'hui le loisir, je ne répondrais pas encore aux observations critiques contenues dans ta dernière lettre, parce que je suis convaincu que la suite de la lecture de mon cinquième volume aura spontanément dissipé la plupart de ces objections initiales. A te parler franchement, je ne puis, en principe général, nullement approuver ta méthode d'appréciation, commençant par une critique de détails successifs et terminant par une lecture d'ensemble. Cette marche me paraît être précisément l'inverse de ce qu'exige la vraie rationalité philosophique envers tout ouvrage considérable, mais plus particulièrement à l'égard d'un livre qui, pour être lu dans le même esprit où il a été écrit, doit partout laisser prévaloir la disposition synthétique sur les tendances analytiques. Avec une telle opposition radicale dans la manière de concevoir et de juger un semblable travail, toute discussion serait nécessairement infructueuse entre nous et ne pourrait guère qu'augmenter les divergences naturelles du point de vue philosophique.

Adieu, mon cher ami; reçois de nouveau les regrets et les vœux de ton ami dévoué,

A^{TE} COMTE.

XLIV

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le lundi matin, 1er août 1842.

Mon cher Valat,

Quoique, depuis dix jours consécutifs, je passe la majeure partie de ma journée à l'Hôtel de Ville, pour examiner quotidiennement sept candidats, et que, rentré chez moi, j'aie encore à corriger des épreuves pendant le peu d'instants perdus que me laissent la révision journalière de mes notes et le classement graduel de mes examinés, je saisis avec joie un moment pour répondre sommairement à la bonne lettre que j'ai reçue de toi hier, et que j'attendais, je l'avoue, depuis longtemps, non sans une cordiale impatience. Quelque pressé que je sois, je dois trouver quelques minutes pour renouer aussi promptement que possible nos douces relations d'enfance, qu'il m'avait été si pénible d'interrompre depuis ma tournée dernière.

L'explication que tu me demandes se rapporte sans doute à quelque malentendu réciproque, et peut-être à quelque lettre perdue de part ou d'autre. En tout cas, la peine que tu veux bien prendre au sujet de tes ten-

tatives de visite à ma femme pendant ton court passage à Paris, l'an dernier, était assurément superflue, car je n'ai jamais eu le moindre doute sur ton empressement convenable envers elle dans cette occasion spéciale. Notre intermittence n'a donc nullement tenu à cela. J'ai reçu de toi, pendant ma tournée, deux lettres seulement : l'une au commencement, datée d'Angoulême, qui me parvint à Nancy; l'autre à la fin, que je trouvai à Montpellier, et qui était datée de Saint-Flour, où tu t'arrêtas un jour, en revenant de Paris. Or, quant à la première, j'y avais d'avance longuement répondu de Marseille quand je reçus la seconde ; cette réponse était surtout destinée à t'informer que je ne pourrais point passer à Bordeaux en rentrant à Paris, comme je l'avais projeté au début. J'ignore si cette lettre de Marseille, qui a dû te trouver absent de Bordeaux, t'est réellement jamais parvenue, puisque tu ne m'en parles point maintenant. En tout cas, c'est le défaut de réponse à cette lettre qui a été l'unique cause de mon propre silence, comme de ta part, sans doute, quant à ta lettre de Saint-Flour; en sorte que nous sommes ici à peu près également coupables, ou plutôt également innocents, quoique, sans le moindre doute, également punis déjà par cette triste intermittence de dix mois. Tu sais pourtant combien je suis peu formaliste; mais je me suis alors souvenu que, dans plusieurs occasions antérieures, j'avais été le premier à rompre des silences de ce genre, et j'ai pensé que c'était enfin ton tour; en sorte que j'étais bien décidé, cette fois, à ne pas prendre l'initiative; ce qui, au reste, eût tout au plus prolongé cette

fâcheuse bouderie jusqu'à mon passage à Bordeaux, à la fin du mois prochain, à moins, toutefois, d'un nouveau voyage de ta part à cette époque. Voilà, mon cher Valat, l'explication que tu me demandes, et que j'ai tant de plaisir à donner. Plus j'avance dans la vie, plus je sens, à tous égards, le prix de notre vieille amitié d'enfance, et plus je déplore les légers nuages qui peuvent momentanément en suspendre le témoignage. Espérons que celui-ci sera le dernier.

J'aurais beaucoup à te dire sur ma vie depuis un an, si je n'étais maintenant si absorbé. Mais j'espère que j'aurai encore l'occasion de te répondre, et plus librement qu'aujourd'hui, avant de quitter Paris, dans les derniers jours du mois qui commence. Quoique je pense que les journaux ont déjà, comme de coutume, publié mon itinéraire officiel, comme je ne les lis nullement, et que peut-être agis-tu de même, il est, je crois, plus sûr de te le noter ici sommairement, une fois pour toutes, en vue de notre correspondance chérie, qui, à raison de cette longue suspension, devra sans doute éprouver, pendant les deux ou trois mois qui vont suivre, un surcroît d'activité. Mes opérations départementales doivent donc commencer : 1° à Rouen, le 8 septembre; 2° à Rennes, le 14; 3° à La Flèche, le 18; 4° à Angoulême, le 24; 5° à Toulouse, le 2 octobre; 6° enfin à Montpellier, le 8 octobre, d'où je retournerai directement à Paris, où je compte rentrer le 18 au matin. Tu vois que, cette fois enfin, si tu n'as pas d'excursion, nous ne pouvons manquer de nous revoir, d'abord à Angoulême, pendant les examens, comme en 1839, et puis à Bordeaux, où je m'arrangerai pour séjourner trois jours

entiers. C'est là le beau côté de ma tournée : sans cela, j'eusse préféré retourner encore dans l'est.

J'ai enfin totalement achevé, mais seulement la veille de l'ouverture de mes examens, le sixième et dernier volume de mon grand ouvrage, y compris même la table des matières, et sans oublier une importante préface personnelle qui fera peur à mes amis, sans faire rire mes ennemis. Quoique l'impression ait d'abord traîné, elle marche maintenant de manière à me faire présumer que dans quinze jours le volume sera publié, puisque je n'ai plus à recevoir que les épreuves des six dernières feuilles; en sorte que, avant mon départ, je pourrai avoir vu un commencement d'effet de ce volume final, le plus étendu et le plus décisif de tous. Si tes mesures sont prises convenablement avec mon libraire pour qu'il ne t'en fasse pas attendre l'envoi, tu dois l'avoir avant la fin de ce mois; en sorte que, quand nous nous verrons à la fin de septembre, tu auras déjà pu le lire. Adieu.

Ton ami dévoué,

A^TE^ COMTE.

XLV

À Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le lundi matin, 29 août 1842.

Mon cher Valat,

Malgré ta lenteur imprévue à répondre à ma lettre du 1er août, je m'empresse de répondre ce matin à la tienne du 25, que j'ai reçue avant-hier, en profitant d'un moment de loisir qui me reste inopinément au milieu des préparatifs de mon départ de demain pour aller goûter au Havre quelques jours de distraction, bien gagnée, avant d'aller commencer, à Rouen, ma corvée provinciale. Toutefois, cet empressement inattendu ne réglera pas l'avenir; car, tout en promettant bien de ne pas laisser aucune de tes lettres sans réponse, quelque occupé que je puisse être, je dois t'avertir franchement que je suis disposé à mesurer désormais mon exactitude épistolaire sur la tienne propre.

Si je suis privé de la satisfaction de me trouver avec toi à Angoulême, les divers motifs que tu me donnes déjà d'un tel empêchement sont assurément trop légitimes pour que je puisse, tout en le regrettant, en être

aucunement choqué, ni même surpris. Mais si je suis assez heureux, au contraire, pour voir réaliser, à ce sujet, l'espoir que néanmoins tu me laisses encore, j'avoue que je ne comprends pas les scrupules qui terminent tes explications.

Je crois être assez connu pour n'avoir, à cet égard, à craindre aucun soupçon : il serait certes plaisant que je fusse moins intime en public avec un vieil ami d'enfance, parce qu'il présente aussi des candidats, dont j'espère que nous ne parlerions guère; on sait assez d'ailleurs que ce genre de conversation n'est pas fort attrayant à mes yeux. En tous cas, je ne suis pas plus disposé à jouer l'indifférence que l'intimité, et peu m'importent les caquets. Je compte descendre, à Angoulême, au nouvel hôtel de la Poste (rue d'Iéna, je crois), qui était en construction en 1839, et nullement à cet antique hôtel de la Table Royale, où nous eûmes tant de difficultés à trouver des sonnettes. Quant à Bordeaux, où, dans toute hypothèse, je vois avec plaisir que nous sommes certains de nous voir, j'y descendrai cette fois à l'hôtel Marin.

Quoique je n'aie pas cette fois le temps de t'écrire une longue lettre, ce dont j'espère que tu me fourniras, pendant ma tournée, le moyen de me dédommager, je crois devoir te signaler, dès aujourd'hui, de manière même à m'éviter d'y revenir, l'impression fâcheuse que m'ont faite, je dois le dire avec franchise, les objections inopportunes qui terminent ta lettre. Elle a réveillé le souvenir analogue, que j'aurais voulu écarter, d'un effet semblable produit l'an dernier par d'autres remarques que je lus à Nancy sur mon cinquième volume. Tu

dois me connaître assez pour être convaincu que ce n'est pas leur gravité qui m'a contrarié, mais, au contraire, leur peu de fondement; je dois ajouter, sans détour, que j'ai été surtout peiné de la disposition à critiquer quand même, qui m'a paru y percer nettement. A te dire le vrai, tes objections philosophiques de cette année, comme tes objections historiques de l'an dernier, me semblent indiquer une entier défaut d'appréciation du dessein fondamental et de l'esprit général de mon grand travail. Si cette méconnaissance radicale persiste après la lecture du volume final, ce sera une triste preuve de plus à mes yeux de l'impossibilité où sont, je crois, les meilleurs esprits de comprendre cette nouvelle philosophie quand ils ont eu le malheur d'enseigner officiellement la philosophie courante, même dans une phase passagère, dont le reste de la vie mentale se ressent toujours plus ou moins. Le phénomène très-remarquable du silence, peut-être sans exemple, gardé par les divers degrés de la presse française au sujet d'une publication qui a duré douze ans, méritait, je crois, une tout autre appréciation que celle où tu t'es arrêté; ce ne sont jamais les défauts d'un ouvrage qui empêchent certes les critiques de s'en occuper; et, c'est pourtant là le fond de ton explication prétendue. Quand tu auras lu la préface du volume qui vient de paraître et où ce phénomène est sommairement analysé, je crois que tu cesseras de l'attribuer aux imperfections, quelque grandes qu'elles puissent être, que doit présenter tout travail créateur, surtout dans une aussi longue composition. Si, en général, la lecture de ce volume extrême ne rectifiait pas spontanément tes dispositions à ce su-

jet, il serait alors fort sage de nous abstenir de causer philosophie, puisqu'il serait ainsi constaté que nous ne convergerions jamais sur les points fondamentaux et qu'alors les discussions, impossibles sans principes communs, ne pourraient avoir d'autre résultat effectif que d'altérer notre amitié. Dans cette fâcheuse hypothèse, il nous resterait la ressource de nous entendre par le cœur, à défaut de l'esprit, et ce serait certes un motif suffisant pour donner un vif intérêt à une entrevue de quelques jours entre deux amis d'enfance. Mais tu dois bien sentir que, à mon âge et dans le degré de maturité de mon système mental, personne ne saurait avoir la prétention de refaire mon éducation philosophique, si on la trouvait mal dirigée en quelques points importants; car il n'est certes plus temps de rien changer d'essentiel à une philosophie aussi pleinement caractérisée. Qu'on ne l'adopte pas, à la bonne heure; je ne cours point après les prosélytes et j'attends tout de la méditation solitaire et spontanée, dont aucune discussion ne peut maintenant accélérer beaucoup l'efficacité; mais, à défaut d'un tel assentiment, il faut désormais avec moi parler d'autre chose, car je n'ai ni le temps, ni l'envie d'être converti ni redressé, pas plus à la métaphysique qu'à la théologie, qui, pour moi, appartiennent également au passé de l'Humanité et n'indiquent plus que des situations mentales purement provisoires, pareillement destinées aujourd'hui à une transformation totale et irrévocable. Je ne peux réellement m'entendre qu'avec ceux chez lesquels cette extrême évolution est accomplie ou tout près de l'être. Avec tous les autres, quelle que puisse être leur valeur spéculative, je

ne saurais entretenir un vrai commerce philosophique; mais je puis rester, quand il y a lieu, un bon compagnon et même un véritable ami, pourvu qu'on ne me veuille pas régenter sans opportunité ou conseiller sans sollicitation. Quels que puissent être les inconvénients momentanés d'une pareille déclaration, je crois que la franchise de nos relations continues la rendait nécessaire, et qu'il vaut beaucoup mieux la faire ainsi précéder notre cordiale entrevue que d'attendre à la voir surgir avec embarras et peut-être avec une funeste aigreur de discussions animées qui pourront dès lors être évitées par notre mutuelle modification spontanée, si malheureusement les conditions essentielles de leur efficacité ne peuvent être suffisamment remplies, par suite de ma résolution bien prononcée de ne point modifier mes idées d'après nos conversations, et de ton impossibilité d'en adopter consciencieusement les principes. Nous ne manquerions pas, même alors, d'autre intéressant sujet d'entretien, ne fût-ce qu'à raison des épanchements naturels que nous devons avoir à nous faire depuis l'entrevue de 1839 et du nouvel aspect que peut présenter à chacun de nous sa situation ultérieure, double sujet qui n'a guère pu être suffisamment développé dans notre correspondance, quelque libre qu'elle soit. La convergence mentale est sans doute indispensable à toute active association, mais non pas à un intime épanchement, pour lequel il suffit que les cœurs s'entendent; et d'ailleurs toute tentative prématurée à ce sujet ne peut qu'éloigner au lieu de rapprocher l'instant de la coïncidence spontanée, dans les cas où elle est vraiment possible. Adieu. A une autre fois la suite d'un

entretien que les préparatifs de mon départ de demain me forcent ici de couper brusquement.

Tout à toi,

A^TE COMTE.

XLVI

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

La Flèche, le samedi soir, 17 septembre 1842.

Mon cher Valat,

Quoique je sois en ce moment surchargé, à divers égards, de besogne irrémissible, je ne dois pas tarder davantage à répondre, au moins sommairement, à ta lettre du 11, que j'ai reçue à Rennes le 13, si je veux que ma réponse précède suffisamment notre prochaine entrevue à Angoulême, où je compte arriver jeudi prochain 22, ou, en tout cas, le lendemain, si je ne pouvais trouver de voiture à Tours. Il est indispensable, en effet, pour ne pas altérer la douceur de notre réunion si passagère, qu'une explication, à certains égards désagréable, soit accomplie avant ce moment, puisqu'elle est déjà fatalement commencée, afin qu'il n'en soit plus question dans la vivacité du tête-à-tête.

Je suis très-fâché que tu aies aussi complétement entendu au rebours de mon sens, que j'aurai probablement mal expliqué, l'avis très-naturel que j'ai dû te donner, et qui n'était destiné qu'à éviter les discussions sans résultat intellectuel, et seulement dangereuses à notre harmonie cordiale. Quelque irritable que puisse être, à cet égard, ton amour-propre, j'espère qu'il sera calmé par un exemple décisif, qui, me dispensant de longs commentaires, te fera sentir qu'il ne s'agit ici nullement de paternité plus ou moins déplacée, mais simplement de prudence ou de réserve, fort naturelle et très-convenable. Il y a trois ans, je refusai formellement de prendre connaissance des notes appréciatives que mon éminent ami M. de Blainville avait pris la peine de rédiger au sujet de mon quatrième volume, et je lui déclarai nettement que j'étais d'avance décidé à n'y rien répondre, du moins alors. Après un premier mouvement bientôt assoupi, cette franchise philosophique n'altéra nullement notre sincère amitié, parce que cet illustre penseur, naturaliste avant tout, comprit fort bien, pour mon propre compte, comme il l'eût fait pour le sien, que la discussion est fort inopportune pendant la production, et que mon refus même était un témoignage irrécusable de l'importance que j'attachais à ses objections. J'espère que, en voyant à qui je t'assimile, tu cesseras d'avoir à ce sujet la moindre rancune, quand même tu n'approuverais pas complétement l'hygiène mentale que je me suis depuis longtemps prescrite et dont je me trouve personnellement très-bien, ce que seul je peux juger. En général, je pense d'ailleurs qu'il n'y a de véritable discussion possible qu'entre ceux qui, partant des mêmes

principes, ne divergent que sur les conséquences; autrement, chacun disserte de son côté, sans aucun résultat utile, ni même agréable. Comme tu le verras dans la préface de mon dernier volume, je suis bien résolu désormais à ne pas laisser entraver le cours de mes travaux ultérieurs par aucune polémique; et je ne pense pas que mes amis veuillent à cet égard exercer sur moi un pouvoir perturbateur que je refuse à mes ennemis. Ceux qui passent leur vie à refaire constamment leur point de départ ne sauraient certainement aboutir à rien de grand, soit pour eux, soit pour l'Humanité surtout. A mon âge et dans le degré actuel de maturité de mes idées, je dois me borner à poursuivre l'exposition et l'application de mes principes, sans penser aucunement à les modifier, quand même ils seraient à quelques égards vicieux, ce que je suis certes très loin de penser maintenant. Je ne dois modifier que les conséquences qui en résultent, en tant qu'on me prouverait qu'elles n'y sont pas assez conformes, comme j'en pourrais déjà citer quelques exemples secondaires, où des objections convenables m'ont utilement rectifié. Quant aux principes eux-mêmes, je n'accepterai de personne aucune discussion directe; je les expose aussi clairement et les applique aussi rigoureusement qu'il m'est possible : c'est là tout ce qu'on peut raisonnablement demander à celui qui sent fort bien qu'il lui reste encore une quinzaine d'années au plus à travailler activement, et qu'aucune parcelle de ce temps n'est à négliger pour toute la besogne qu'il s'est taillée dans l'ouvrage fondamental qu'il vient de terminer.

Aux lieux d'où je t'écris, je me sens tout plein des

souvenirs de Descartes, dont les premiers germes philosophiques y furent probablement déjà naissants dans ce même collége où j'examinerai demain nos candidats. Or, en sentant que je viens terminer la révolution philosophique que Descartes a commencée, je comprends aussi que je dois éviter la grande perte de temps et de calme que lui causa sa trop active participation à la polémique dirigée contre sa philosophie. Si mes principes sont bons et opportuns, comme j'en suis convaincu, ils se défendront par leur propre poids et par la supériorité de leur application continue, sans qu'il y ait lieu à les discuter non-seulement avec les théologiens, mais même avec les diverses nuances de métaphysiciens. La manie argumentative, comme celle que dépeint Gil Blas à son début, tient d'ailleurs au régime métaphysique. Le régime positif est beaucoup plus silencieux; il est moins pressé de faire des prosélytes, ou, ce qui revient au même, il compte beaucoup plus sur la spontanéité de la méditation solitaire que sur les bruyants triomphes du tournoi scolastique. Ainsi l'âge de la discussion est au fond passé pour moi; c'était bon quand je cherchais; maintenant que j'ai trouvé, je ne puis me plaire qu'à l'exposition du résultat final de mes trente années d'intense méditation continue. Je ne prétends nullement fermer ainsi la bouche à personne, et surtout à mes amis; mais il m'est bien permis à mon tour de garder le silence, quand il me convient, dût-il être interprété en symptôme de défaite. Je ne peux, en ce qui te concerne, m'empêcher de croire, après tes objections de l'an dernier et celles de cette année, que tu n'as pas encore suffisamment compris le dessein fon-

damental d'un ouvrage que tu as déjà jugé dans son ensemble sans en avoir encore lu la dernière et principale partie ; et je persiste à nier que cette méconnaissance, qui, en un tel cas, s'explique aisément, doive être érigée en preuve d'une obscurité ou d'une confusion dont mes adversaires les plus prononcés ne m'ont certes nullement accusé ni soupçonné. Mais permis à toi d'interpréter autrement cet effet actuel. Je crois, en cas de dissidences graves sur les points fondamentaux, être de beaucoup le plus tolérant de nous deux ; car je respecterai toujours ta manière de voir sans la partager, ou plutôt en m'en expliquant l'origine, sans tenter mal à propos une conversion impossible ou prématurée. L'exemple irrécusable de ma liaison intime, non-seulement morale, mais aussi et même surtout mentale, avec M. de Blainville, malgré la direction religieuse et monarchique, au moins en principe, de ses opinions philosophiques et politiques, prouve, ce me semble, que je peux trouver beaucoup d'attrait dans la société de quelqu'un qui pense et procède au rebours de moi, sans que, depuis longues années, nous ayons fait ni l'un ni l'autre aucun effort direct pour nous convertir mutuellement, chacun respectant, sans vaine concession pourtant, la marche propre de son ami, dont l'opposition n'empêche pas d'apprécier la valeur réelle. Il me semble qu'une telle parité ne peut avoir rien de blessant pour toi. Pourquoi notre amitié d'enfance ne résisterait-elle pas aussi bien à la divergence de nos directions mentales si, après tout, cette divergence est réelle ? Mais, pour être pleinement sincère, je dois avouer de nouveau que j'ai cru voir aussi dans ton obstination critique

envers moi, l'an dernier et cette année, une certaine tendance à la taquinerie qui m'alarme réellement pour notre amitié, et dont ta dernière lettre se défend très-faiblement. Cette tendance était, surtout l'an dernier, tellement spontanée, qu'elle s'exerçait non-seulement sur mon ouvrage, mais aussi sur mes examens, à l'égard desquels tu t'étais fort laissé émouvoir par les jalouses criailleries des professeurs de Paris, dont chacun croit maintenant avoir mérité mon poste, depuis que le conseil de l'École a fait la sottise de nommer pour me suppléer, en cas d'empêchement momentané, deux gamins sans expérience et au fond sans valeur. J'ai dû voir là, de ta part, un accès de taquinerie, puisque tu avais pu pleinement juger par toi-même de ma manière d'examiner, au lieu de t'en rapporter aux envieux ou aux incapables. Je m'arrête ici, pressé par le temps, quoique j'eusse encore beaucoup à dire, mais avec la certitude d'avoir au moins indiqué l'essentiel de mes dispositions invariables : si elles pouvaient ne pas te convenir, il vaudrait mieux ne point nous voir que de passer un temps si court et si précieux en vaines récriminations ou en froideurs équivalentes. J'ai des motifs que je ne puis encore te dire pour mieux sentir que jamais le besoin des affections sincères, surtout datant de l'enfance; mais je n'ai pas le pouvoir de me modifier au gré de mes amis si, à tout prendre, ils ne me trouvent pas acceptable tel que je suis.

Adieu, tout à toi,

A^te^ Comte.

XLVII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Angoulême, le vendredi 23 septembre 1842.

Mon cher ami,

Arrivé ici au milieu de la nuit dernière, j'y ai reçu, à mon prompt réveil, ta lettre du 20, dont l'affectueuse impression me détermine à y répondre le jour même, quoique tu aies dû recevoir avant-hier ma lettre de La Flèche du 17, en réponse à celle que j'avais reçue de toi à Rennes. Mes examens ne devant commencer que demain, je ne puis, malgré ma fatigue, mieux employer un instant de loisir fugitif qu'à t'exprimer mon regret de ce que tu ne peux venir à Angoulême, et surtout du touchant motif qui t'en empêche si impérieusement. Je serais heureux que ma courte excursion à Bordeaux pût exercer sur la santé de Mme Valat l'utile diversion qu'elle et toi voulez bien en espérer; car je vous assure tous deux que je prends une bien vive part à cette intéressante situation. Cette sympathie très-naturelle me détermine à hâter le plus possible mon arrivée à Bordeaux, et à y séjourner tout le temps qui pourra être

strictement compatible avec mes rigoureux devoirs dans un itinéraire aussi étroitement circonscrit. Après m'être assuré ce matin du nombre effectif de mes examens d'ici, pour mesurer exactement le temps que je dois rester à Angoulême, je viens d'arrêter ma place pour Bordeaux dans la voiture des Messageries royales, qui passera ici mercredi matin, 28, et qui, par suite, me permettra de coucher le 28 à l'hôtel Marin. En ne prenant ainsi que quatre jours pour vingt-sept examens, suivis de deux à trois heures de paperasses officielles, tu vois que je constate clairement mon désir de hâter le plus possible notre entrevue. Je resterai à Bordeaux les trois journées pleines des 29, du 30 et du 1er octobre, pour m'acheminer à Toulouse par la malle du 2, où je vais d'ici retenir déjà une place, puisque je crois qu'elle ne prend qu'un seul voyageur. C'est sur cette voie expéditive, quoique fatigante, que repose surtout un tel prolongement de notre entrevue. Tu sais même, d'après mon itinéraire, que je devrais commencer à Toulouse le 2, et je n'y pourrai commencer ainsi à examiner que le 3, en descendant presque de la malle (qui arrive à six heures du matin), après une nuit d'entière insomnie. Si ce n'était à ta considération, tu sens que, quelque plaisir que j'aie à revoir Bordeaux, je n'y resterais pas aussi longtemps, et tiendrais davantage à éviter une opération forcée aussi fatigante. Je m'arrangerai, du reste, pour en souffrir seul, et que le service des examens n'en soit pas réellement affecté, en prévenant de Bordeaux, à cet effet, M. le préfet de Toulouse, pour que mes candidats se trouvent officiellement réunis au moment de mon arrivée.

Quoique je n'aie pas aujourd'hui le temps de te parler d'autre chose que de l'instant précis de notre prochaine entrevue, je ne puis m'empêcher de t'indiquer combien je partage, et même au delà, ta réprobation de la désastreuse formalité universitaire qu'on a été sur le point d'exiger de nos candidats, mais qui, j'espère, n'aura pas d'exécution. Sans savoir quel est l'auteur de cette belle invention, il est évident qu'elle tient surtout à l'instinct naturel qui porte l'Université, corporation pourrie, ou du moins caduque, dont la démolition ne saurait être fort éloignée, à se raccrocher, dans sa décrépitude, à tout ce qui a vie, en mariant, sous de spécieux prétextes, ses vieux diplômes à nos modernes appréciations positives. C'est un nouvel effort de la métaphysique et du verbiage pour se rendre nécessaires; mais il y a encore lieu d'espérer qu'il échouera, et que cette sotte entrave ne viendra pas restreindre encore des choix qui sont déjà beaucoup trop circonscrits; néanmoins le peu de portée administrative ou sociale des chefs polytechniques donne, à cet égard, beaucoup de prise aux intrigues universitaires, qui ne seront repoussées que par l'instinct public, insurmontable à la longue, quoique peu bruyant.

Je n'ose dire que je sois fort étonné de la négligence de Bachelier à t'envoyer mon volume final, que j'ai reçu, moi, dès le 18 août. Un de mes meilleurs amis de Londres m'y écrit, en date du 10 septembre, que personne n'y a encore entendu parler de ce volume, que je croyais naïvement bien connu déjà des penseurs qui s'y intéressent, à cause de la grande facilité des communications entre Paris et Londres, d'où je reçois com-

munément des lettres en moins de quarante heures, plus tôt même que de Lyon. Notre négligence commerciale est proverbiale en Europe, et ce défaut de ponctualité y fait, en général, beaucoup de tort à l'industrie française; mais cette fois la mesure ordinaire me semble dépassée. Un de mes amis de Rennes m'y a déclaré n'avoir reçu ce volume que le 9, et cela après avoir écrit à Bachelier plusieurs lettres spéciales, dont il avait eu soin de ne pas affranchir la dernière. Je t'engage à user sans ménagement d'un semblable stimulant, qui sera sans doute efficace. J'ai personnellement, comme je te l'expliquerai, beaucoup à me plaindre de cet ignoble libraire, dont j'espère, au reste, pouvoir bientôt me débarrasser, par suite même de ses torts récents envers moi. Mais ici c'est son propre intérêt commercial qui souffre de sa nonchalance autant que mon désir naturel d'une prompte appréciation finale. Je regrette bien vivement que la lecture de ce volume n'ait pas pu précéder notre entrevue, qui en eût été philosophiquement bien plus complète, comme j'avais cru pouvoir raisonnablement l'espérer quant à un livre publié quarante jours auparavant. La communication rapide et insuffisante de mon exemplaire, que j'ai heureusement joint à mon bagage, ne pourra suppléer que d'une manière très-imparfaite à un tel préambule. Ce sera, sans doute, un motif de plus de faire surtout consister notre entrevue en un cordial épanchement, après trois ans de séparation, dont nous connaissons bien peu tous deux le cours réciproque, plutôt qu'en une discussion spéculative qui, faute d'une telle préparation, pourrait aisément aboutir à de funestes dissentiments. Adieu. A notre prochain

revoir. J'espère, malgré tes inquiétudes si naturelles, te trouver un peu rassuré sur l'état de Mme Valat.

Tout à toi.

A^TE^ COMTE.

XLVIII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le jeudi matin, 27 octobre 1842.

Mon cher Valat,

Rentré depuis dix jours, j'ai été jusqu'à ce moment dérangé par les affaires relatives à ma tournée, et même préoccupé des soins de santé qu'exigeait le régime antigastrique auquel je suis resté soumis cette année dans le Midi plus longtemps que de coutume; en sorte qu'il ne m'a pas été possible de reprendre plus tôt notre douce correspondance, en t'adressant, ainsi qu'à ton excellente épouse, aussi promptement que je l'eusse désiré, mes remercîments bien sincères pour l'affectueux accueil que j'ai reçu de vous à Bordeaux à cette nouvelle station. A cela près de mon dérangement d'estomac, que mon scrupuleux régime parisien dissipe d'ailleurs journellement, je me porte toujours fort bien,

et même mieux qu'avant ma tournée, qui, comme les précédentes, m'aura été, sinon agréable, sauf mon court épisode de Bordeaux, du moins salutaire. Les huit grands jours que j'ai passés à Montpellier afin d'attendre mon collègue m'auraient paru bien longs, et même fort pénibles, à cause de ma triste situation de famille, qui n'y a pas subi le moindre amendement, si je n'y avais heureusement trouvé réunis plusieurs de mes bons camarades d'enfance, surtout Pouzin et Guillaume, qui en étaient absents l'année précédente. Du reste, j'ai ainsi réalisé mon projet de revenir avec mon collègue M. Bourdon, dans un agréable trajet de soixante heures, de Montpellier à Paris, sans nous casser le cou dans les montagnes du Gévaudan et de l'Auvergne, quoique notre courrier nous ait ensuite appris que nous avions touché de très-près, à deux reprises, à une périlleuse culbute.

Je n'ai pas encore pu trouver l'occasion, surtout avec ma vie solitaire, de constater l'effet de mon volume final. Mais j'ai appris avec une grande satisfaction, quoique sans beaucoup d'étonnement, que, même avant cette publication définitive, mon ouvrage donnait déjà lieu, en Allemagne, à deux traductions simultanées, l'une à Gœttingue, l'autre à Berlin; ce qui est, comme de coutume, le signe le moins équivoque d'un succès réel, que le sixième volume ne pourra sans doute qu'augmenter, puisque c'est particulièrement aux penseurs allemands que doit appartenir, à mon gré, l'appréciation sérieuse de mes conclusions générales. Du reste, je me dispose à rendre à ces messieurs une politesse équivalente, en commençant dès la semaine pro-

chaine, à ma manière, la lecture originale de Gœthe, afin de me mettre bientôt en état, suivant ma promesse, d'apprécier à leur source les principales conceptions germaniques.

Le cours naturel des événements me conduit de plus en plus à me féliciter de la démarche décisive que j'ai osé entreprendre par ma préface insolite. Non-seulement je viens d'être renommé, sans plus de difficulté qu'à l'ordinaire, comme répétiteur, ce qui garantit sans doute mon autre réélection comme examinateur quand l'époque en surviendra (en juin prochain); mais je vois clairement, par une foule de symptômes indirects, que ma position polytechnique a pris ainsi, dans son ensemble, une plus grande consistance, par l'empressement qu'on met aujourd'hui de toutes parts à m'y éviter tous désagréments, et même à m'y être agréable, comme à quelqu'un qu'on sent en état d'ascension prochaine. Notre jury d'admission, tenu samedi dernier, m'en a offert une sensible confirmation, par l'absence de toute espèce d'attaque, directe ou indirecte, de la part du beau-frère d'Arago, qui en fait officiellement partie, et dont j'étais obligé jusqu'alors de réprimer chaque année, quelquefois un peu rudement, les sottes taquineries : il n'a plus soufflé mot cette fois. Si M. Coriolis se retire, il est presque impossible à mes ennemis de m'empêcher d'arriver à ma chaire, et sans en avoir heureusement aucune obligation à personne, sinon à cette noble jeunesse envers laquelle la reconnaissance ne peut se manifester que par un heureux dévouement au devoir. Toutefois, jusqu'à présent, M. Coriolis, qui me montre d'ailleurs une bienveil-

lance croissante, ne parle pas encore de démission, quoiqu'ayant déjà le temps de service exigé pour le maximum de retraite : peut-être se réserve-t-il de choisir le moment d'une telle déclaration, de manière à ce que cet acte serve à éviter ou à neutraliser quelque conflit intérieur à l'École, ce qui pourrait bien arriver prochainement. Quoi qu'il en soit, mes amis doivent être maintenant rassurés sur l'effet personnel de mon audacieuse préface : si ma position ne change pas cette année, ce qui serait strictement possible, elle sera du moins consolidée, comme je me l'étais proposé ; et si elle change, ce ne pourra être qu'en mieux, selon toute apparence, sinon quant au revenu, du moins pour l'influence et la sécurité.

J'ai déjà entrepris la première démarche de mon procès contre Bachelier, dont tu dois maintenant connaître à fond l'ignoble conduite, car je pense que ton exemplaire t'est enfin parvenu. Après mûre délibération, je me suis décidé à ne point lui faire la grâce de lui proposer une résiliation à l'amiable, qu'il eût, je crois, avidement acceptée, poussé par Arago, afin d'éviter à tout prix un éclat qui ne peut qu'altérer beaucoup la considération usurpée dont jouit le sultan de l'observatoire. Mais, à cette turpitude publique il faut, ce me semble, un châtiment public, en poussant l'affaire jusqu'au tribunal de commerce, où, parlant moi-même, sans aucun légiste, je pourrai traiter ces deux personnages comme ils l'ont si bien mérité. J'aurai sans doute ainsi plus de peine et de lenteur à me défaire d'un tel éditeur ; mais j'aurai agi dans l'intérêt de tous les auteurs indépendants, dont je dois être ici l'organe,

afin de ne pas laisser passer un tel précédent. Tout le monde est ici choqué de la conduite du libraire et de son patron, et je vois, par une lettre de Mill reçue hier, qu'il en est de même à Londres, depuis que mon volume y est enfin parvenu. D'expérimentés légistes que j'ai pu consulter amicalement, me garantissent comme presque infaillible le succès légal. Je crains même que Bachelier ne cède trop facilement, dès l'assignation initiale, afin d'éviter, pour lui et Arago, l'éclat de l'audience publique, à laquelle j'aurai soin d'inviter quelques journalistes influents, de manière à ce que la publicité n'en soit pas amortie. Mais j'éviterai, j'espère, une capitulation trop aisée, en joignant, comme on me le conseille, suivant l'usage des affaires commerciales, à ma demande en résiliation ultérieure, une demande formelle en dommages-intérêts, sauf, si je les obtiens, à en faire très-ostensiblement cadeau aux pauvres de Paris, pour ne pas me souiller d'un argent ainsi obtenu. Par une telle adjonction, j'espère exciter assez l'avare opposition de Bachelier pour qu'il laisse au procès tout son cours légal, ce que je désire par-dessus tout à cet égard. Du reste, si, même ainsi, il cédait trop tôt, j'aurais toujours acquis le droit, puisque rien ne se ferait à l'amiable, de faire au moins convenablement connaître au public l'ensemble de cette affaire inouïe, par une courte note insérée dans les principaux journaux. Mais ce libraire tient trop à son argent pour qu'une telle issue soit vraisemblable.

Je viens d'entamer déjà, avec un autre libraire, une négociation, qui va se conclure dans quelques jours, au sujet de la petite publication mathématique dont je t'ai

parlé, pour le cours de géométrie analytique que je vais recommencer mercredi chez M. Laville, et qui paraîtrait à la fin de février prochain. En m'assujettissant ainsi à rédiger ces leçons à mesure que je les aurai professées, tu vois qu'avec mes occupations ordinaires, l'année de repos que je me suis réservée pour 1843, et qui en effet sera une intermittence de ma grande élaboration philosophique, se trouvera certes bien remplie, surtout si, comme il est probable, une fois ce cours publié, j'entreprends en outre immédiatement la publication de mon cours populaire d'astronomie, qui m'est instamment demandée depuis dix ans. Tu sais d'ailleurs que je projette, pour l'été prochain, un important mémoire sur l'organisation de l'École polytechnique. Voilà les divers incidents qui vont caractériser, à moins d'accident, mon repos de 1843!

Obligé de me rendre tout à l'heure à notre petit jury forestier, je quitte à regret la reprise agréable de cette précieuse correspondance, où je trouve, auprès de toi, le plaisir de penser tout haut pendant quelques instants, plaisir que ma nouvelle situation domestique doit désormais me faire goûter de plus en plus. Mais j'espère que ta cordiale exactitude me permettra bientôt de renouveler ce libre épanchement.

Ton ami dévoué,

ATE COMTE.

10, rue Monsieur-le-Prince, près l'Odéon.

Mes affectueux hommages à Mme Valat, dont j'espère que la santé va être bientôt consolidée par un

heureux accouchement. Je n'oublie pas ton aimable fils, que j'ai vu trop peu cette année, mais qui m'a paru avoir beaucoup gagné sous tous les rapports depuis ma visite de 1839.

Tu apprendras bientôt officiellement qu'il n'y a de reçus, comme je l'avais prévu, que deux des candidats examinés à Angoulême (*Levavasseur* et *Dumont*), quoique nous ayons poussé la liste jusqu'à cent cinquante. Il serait pourtant possible que nous fussions prochainement convoqués, à notre grand regret, pour dresser, comme l'an dernier, une liste supplémentaire, où pourraient trouver place un ou deux autres de ces candidats.

XLIX

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le mardi 13 décembre 1842.

J'étais si peu disposé, mon cher Valat, à t'accuser cette fois de négligence, que je regrette d'avoir été moi-même obligé de remettre jusqu'à ce moment ma réponse à la lettre que j'ai reçue de toi le 2. Sans connaître ni soupçonner assurément les étranges corvées scolastiques dont tu me peins l'encombrement, je savais que l'état

critique de Mme Valat constituait alors une préoccupation déjà bien suffisante, non pour enlever le loisir matériel d'écrire, mais pour suspendre cette heureuse disposition qui doit faire le charme habituel de notre correspondance. J'apprends avec beaucoup de satisfaction la douce issue de ce pénible travail, et je vous en félicite bien sincèrement l'un et l'autre, quoique chaque semblable événement renouvelle naturellement en moi le regret de n'avoir jamais obtenu un tel bonheur. C'est, je t'assure, sans la moindre envie, et, au contraire, avec une tendance bien prononcée à adorer cordialement les enfants de mes amis, pour peu qu'ils me témoignent de confiance. Comme vous deux, je pense qu'il n'y a rien à craindre ici de la jalousie, soit actuelle, soit même ultérieure, de ton fils envers cette charmante nouvelle venue. La différence de sexe se joindra heureusement à l'inégalité d'âge pour ériger toujours Alphonse en patron naturel de sa petite sœur, jusqu'au temps où ils seront tous deux assez formés pour avoir pris une direction fixe. J'espère donc que vous n'aurez essentiellement que d'heureux résultats d'une telle extension domestique, et je prie spécialement Mme Valat d'accueillir ma cordiale participation à ses souffrances, à ses dangers, et maintenant à ses délicieuses émotions. Le mode d'allaitement se trouve ici très-favorable à tous égards, et surtout moralement. Quand les suites pénibles de la gestation seront totalement dissipées, vous n'aurez tous deux qu'à jouir de ce nouvel ordre de sentiments, sauf des inquiétudes inévitables, mais passagères.

Je suis vraiment très-surpris que tu n'aies pas encore

reçu mon volume, et sans mon état d'hostilité radicale avec Bachelier, je serais allé le tancer à ce sujet. Un de mes lecteurs de Montpellier avait déjà reçu son exemplaire quand j'y étais, à la mi-octobre, et vers ce même temps Mill m'écrivait de Londres qu'il avait lu soigneusement le sien. Je ne comprends rien au retard spécial qui te concerne; ton libraire, du reste, te l'aura sans doute expliqué à son retour. Mon procès légal contre Bachelier, et moral contre Arago, a pris, depuis ma dernière lettre, une grande importance par l'intérêt qu'y vont mettre probablement les divers journaux opposés, les uns pour attaquer, à cette occasion, l'ensemble de la conduite d'Arago, les autres pour défendre quand même leur allié politique. Tu sens d'ailleurs que, conservant (avec un soin spécial) mon heureuse hygiène mentale sur une sévère abstinence de tous journaux, je ne prendrai aucune part à ces divers conflits, où je ne dois voir qu'un moyen de remplir mon but principal, en garantissant la publicité de cette grave affaire; je ne pouvais me l'assurer que d'après l'appât qu'elle devait ainsi offrir à des passions plus ou moins pures. Les journaux libéraux sont tous, je crois, à la dévotion d'Arago, au point de vouloir défendre tous ses actes : je n'ai donc pu obtenir la publicité nécessaire de cette audience que chez le *Journal des Débats*, qui y enverra un sténographe spécial, de manière à m'éviter de rien écrire de mon discours. C'est après-demain jeudi qu'aura lieu cette importante discussion, au Tribunal de commerce, pendant que tu liras cette lettre. Je me dispenserai de t'en annoncer spécialement le résultat, dont les journaux t'informeront suffisam-

ment. Quelque antipathique que soit un tel genre d'activité à mon caractère et à mes habitudes, je ne dois pourtant pas laisser inachevé ce que j'ai commencé. Si donc le tribunal ne m'accordait qu'un succès insuffisant, c'est-à-dire la suppression de l'ignoble carton, sans la résiliation du traité, j'appellerais à la cour royale, où l'affaire prendrait alors une plus grande physionomie. Sois certain que je ne laisserai pas établir impunément un précédent aussi contraire à toute vraie liberté de discussion, et que, au nom de tous les auteurs indépendants, je saurai étouffer à sa naissance cette censure officieuse, qui, arbitraire, occulte et irresponsable, serait beaucoup plus dangereuse qu'aucune censure officielle aujourd'hui possible. Mais cette grave situation n'est pas sans péril pour moi, ayant à lutter contre un adversaire qui ne recule devant aucun moyen, sauf l'assassinat, heureusement impossible désormais en France. Ce dernier rapprochement ne te paraîtra plus trop fort quand tu sauras que déjà ces misérables pensent à m'enlever, d'après la formalité de la réélection annuelle, mes moyens actuels d'existence. J'en ai été formellement averti et même menacé, si je me permettais de parler d'Arago au tribunal. Au reste, on me sacrifierait volontiers son servile agent; mais tu sais bien que je n'ai nullement fléchi, et ils le sauront jeudi. L.......... Mathieu, le digne beau-frère d'Arago, a osé se vanter (je désire qu'on le sache officieusement), dans les bureaux du *National*, qu'il obtiendrait du Conseil de l'École ma non-réélection, en mai prochain, comme examinateur, si je ne consentais à passer entièrement sous silence le nom d'Arago. J'annoncerai moi-même

cette menace au tribunal à la fin de mon discours, sans toutefois lui nommer, à moins qu'il ne l'exigeât, l'auteur ni le lieu. Je suis persuadé que ces gens-là se croient beaucoup plus de pouvoir qu'ils n'en ont. Le conseil, quoique mal disposé à mon égard, ne me paraît ni si vil ni si audacieux que l'exigerait une telle iniquité. Du reste, comme je suis toujours de l'avis de Sganarelle, qui, en rentrant chez lui, supposait chaque fois la possibilité des plus sinistres accidents, je me suis déjà préparé à redonner, s'il le fallait, de pénibles leçons particulières de mathématiques, comme je l'ai fait pour vivre vingt ans; et ces misérables n'obtiendraient pas de moi la moindre concession. Mais je crains peu une telle issue, et tu sens d'ailleurs que je ne me laisserais pas assassiner paisiblement. Si cette iniquité arrivait jamais, j'en appellerais aussitôt, avec toute mon énergie, d'une part, à mon grand ami le public, et, de l'autre, à l'autorité supérieure, en demandant directement au ministre, et ensuite, s'il le fallait, aux Chambres, de casser une telle décision du conseil, que j'accuserais alors formellement de prévarication ouverte. Il faut aller jusque-là, au moins en idée, pour avoir de la sécurité et du sang-froid, quoique je ne redoute guère la réalisation de ces abominables projets. Attends-toi donc, malgré ces drôles, à me revoir en septembre ou octobre prochain, si j'ai encore la tournée de l'ouest, à moins que la retraite de M. Coriolis ne m'ait ouvert une issue encore plus convenable. Du reste, on parle beaucoup moins de cette démission, et je t'avoue que, dans la présente situation, j'en suis bien aise, car il m'importe beaucoup cette année qu'il y ait là un homme

vraiment probe, et tu sais que M. Coriolis m'a récemment prouvé qu'il méritait cette rare qualification, quoique s'étant trompé à mes dépens, il y a deux ans. Son successeur présumé ne m'inspirerait, à cet égard, aucune confiance, ou plutôt j'en aurais tout à craindre, sinon ouvertement, du moins en secret. Après tout, cependant, mon principal appui est, en dehors de tout ce monde, en moi-même, dans cette constante observance de mes plus pénibles devoirs, dans cette vie déjà avancée, parce qu'elle a tôt commencé, pure de toute lâche concession contraire à mes convictions, au prix des plus grands sacrifices. Il y a dans un tel ensemble, convenablement manifesté, une force morale que ne peuvent pas connaître tous ces ignobles intrigants, et contre laquelle viendront, j'espère, expirer tous leurs complots. On devrait désespérer de la moralité humaine si le cours d'une pareille vie ne me garantissait une semblable réaction publique.

J'ai déjà écrit près de la moitié de ma *Géométrie analytique*, en m'assujettissant, au milieu des divers préparatifs de mon procès, à rédiger chaque semaine mes quatre leçons de la précédente; quoique ce travail m'ennuie, à te parler franchement, cependant il ne me fatigue nullement, et je me porte à merveille. Ce sera, j'espère, une chose utile. L'impression vient de commencer, et, sauf accident, l'ouvrage paraîtra au mois de mars. Quant à moi, j'en serai quitte, à moins d'indisposition, avant la fin de février. Il ne me serait pas possible de te faire envoyer les feuilles à mesure; mais, quant à l'exemplaire, ne t'en occupe pas, c'est moi qui m'en charge, si tu veux bien accepter l'un de mes vingt

exemplaires d'auteur; il en sera de même pour le *Cours d'astronomie*, que je suis décidé à écrire à partir de mars. Du reste, mes éditeurs mathématiques sont maintenant les libraires-associés Carillian-Gœury et Victor Dalmont, 39, quai des Augustins, auxquels tu pourrais t'adresser à ce sujet, non pour toi, mais pour d'autres lecteurs: c'est la librairie des Ponts et Chaussées. Il est probable que la même maison éditera aussi le volume astronomique.

Adieu bien cordialement;

Tout à toi,

A[te] Comte.

L

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le lundi 17 juillet 1843.

Mon cher Valat,

D'après la nature de ta lettre du 6 mars, où tu motivais si bien ta répugnance involontaire à conserver pendant quelque temps à notre douce correspondance son activité accoutumée, qui ne saurait exister longtemps sans réciprocité, tu n'as pas dû être étonné de l'inter-

mittence qu'a subie jusque aujourd'hui la suite de nos relations, conformément à mes sincères avis antérieurs. Aussi, sans aucune vaine susceptibilité, ai-je pleinement respecté les motifs trop légitimes de sur-occupations et d'inquiétudes morales qui t'éloignaient alors de m'écrire, et je me suis borné à t'envoyer simplement, vers la fin de mars, le petit traité mathématique que j'ai écrit cet hiver, en me dispensant d'y joindre aucune lettre. Suivant les prévisions suggérées par l'ensemble de ta dernière lettre (celle du 6 mars), j'ai lieu de présumer que ces influences passagères sont maintenant assez atténuées pour ne plus s'opposer à la reprise d'une correspondance suffisamment active de part et d'autre. Ta surcharge scolastique aura probablement cessé quand tu liras cette lettre, et j'espère aussi que tes alarmes, soit comme époux, soit comme père, sont aujourd'hui essentiellement dissipées, du moins pour un bon laps de temps. C'est pourquoi je me décide spontanément à reprendre notre cordial entretien, sans attendre aucune excitation de ta part, quoique plusieurs cas inverses m'eussent peut-être donné antérieurement le droit de me faire presser un peu. Je profite, à cet effet, du court intervalle qui s'écoule maintenant entre la récente détermination de nos tournées et la trop prochaine ouverture de ma corvée parisienne.

Le sort m'a, cette fois encore, assigné la tournée de l'ouest, exactement composée des mêmes stations que l'an dernier. Elle commence aussi précisément à la même époque, mais elle se prolonge une semaine de plus, sans toutefois que le nombre des candidats s'y trouve sensiblement augmenté, et uniquement pour se

niveler avec la tournée de l'est, cette fois notablement plus chargée, et dont, par suite, je regrette peu de ne pas avoir été doté, quoique le parcours en soit certainement plus agréable. Tu vois ainsi que mes fonctions annuelles vont cette fois s'accomplir assez doucement, quand j'aurai enfin achevé l'horrible opération de Paris, où m'attendent deux cent cinquante candidats polytechniques et dix-sept forestiers; l'autre couple étant chargé de deux cent trente-quatre des uns et quinze des autres. La rude épreuve de l'an dernier m'a cependant assez familiarisé avec cette énorme besogne pour que je me sente prêt aujourd'hui à l'aborder sans effroi, puisque l'accroissement actuel d'une vingtaine d'inscriptions des deux sortes est insignifiant envers de tels nombres. Je suis d'ailleurs beaucoup plus dispos que l'autre année, où je sortais d'achever la plus décisive partie de mon grand ouvrage philosophique, tandis que l'année actuelle a été, sauf les occupations professionnelles, une sorte de temps d'arrêt essentiel, comme je l'avais désiré et projeté, en ne comptant pas le petit ouvrage de géométrie analytique qui ne m'a réellement occasionné que trois mois d'ennui plutôt que de fatigue. Mon cours populaire d'astronomie, que je comptais d'abord rédiger aussi, est réservé pour les deux derniers mois de 1843, ainsi qu'un important *Discours sur l'École polytechnique*, dont je crois t'avoir parlé. Ces explications me dispensent de te garantir expressément que ma santé est actuellement excellente : la parfaite quiétude domestique dont je jouis depuis un an, quoiqu'elle ressemble beaucoup à celle des tombeaux, y a sans doute notablement contribué.

Quoique je doive peut-être avoir encore lieu de t'écrire une fois avant de quitter Paris à la fin d'août, je crois pourtant convenable de t'indiquer, dès aujourd'hui, mon itinéraire officiel, afin d'assurer, comme de coutume, la continuité de notre correspondance, qui va, j'espère, acquérir momentanément une activité inusitée, après l'intermittence de quatre mois que je termine maintenant. En ma qualité ordinaire de premier examinateur, je dois ouvrir les examens de province : 1° à *Rouen*, le 8 septembre; 2° à *Rennes*, le 16; 3° à *La Flèche*, le 22; 4° à *Angoulême*, le 29; 5° à *Toulouse*, le 9 octobre; 6° enfin, à *Montpellier*, le 15, d'où je retournerai directement à Paris, où je dois officiellement rentrer le 23 octobre, espérant bien toutefois y arriver le 22. Tu vois que la station d'Angoulême, où j'ai trente-huit inscriptions polytechniques et quatre forestières, est, cette fois, constituée de manière à me permettre probablement de passer auprès de toi trois pleines journées de douce relâche à Bordeaux, en partant d'Angoulême le 3 ou 4 octobre et m'acheminant vers Toulouse, par ma voie ordinaire, le 7 ou le 8, sans être obligé, comme l'an dernier, de m'y faire attendre un jour, même en y examinant au sortir de la malle. Si, suivant mon espoir, tu as cette fois le loisir de te rendre aux examens d'Angoulême, nous pourrons donc passer ensemble une décade fraternelle. En tout cas, j'aurai sans doute le plaisir d'embrasser à Bordeaux ta chère petite fille, en faisant à Mme Valat mes sincères compliments du beau cadeau qu'elle t'a fait ainsi cet hiver. A la vérité, tout cela suppose que tu n'auras pas de ton côté d'autre excursion forcée vers cette époque, et que

le nombre des absents sera à peu près le même à Angoulême que l'an dernier ; mais au moins sous cet aspect la vraisemblance est fortement en ma faveur, puisque la proportion des renonçants ne saurait naturellement diminuer quand la masse totale des candidats augmente partout.

Les annonces précédentes ont déjà dû te rassurer pleinement sur l'issue de la crise personnelle que tu avais justement redoutée à mon égard, d'après l'ensemble de ma situation récente. Je me réserve de t'en décrire amplement les principales phases et d'en caractériser la réaction ultérieure dans notre fraternelle entrevue. Quant à présent, qu'il te suffise de savoir que la lutte a été longue et orageuse, mes ennemis y ayant réuni toute leur puissance et leur déloyauté, mais que j'en suis finalement sorti de la manière la plus satisfaisante, par une réélection à l'*unanimité*, sans cependant y faire la moindre concession réelle, ni y encourir aucune obligation envers aucun de mes adversaires directs ou indirects. L'ensemble de cet événement, car c'en fut un véritable pour l'École, m'a même donné tout naturellement lieu, comme je te l'expliquerai, de demander formellement au ministre, au retour de ma tournée, avec beaucoup de chances de succès et surtout sans que personne puisse désormais s'en formaliser, d'instituer mes fonctions à vie, de manière à consolider irrévocablement ma situation actuelle, si toutefois j'y dois persister, ce qui pourrait bien cesser prochainement d'être convenable, vu les mutations qui résulteront bientôt peut-être de la retraite de plus en plus probable de M. Coriolis, dont la santé empire beaucoup. Mais

quelque sommaire que soit, à ces divers titres, mon indication actuelle, je remplis un devoir bien doux en ne négligeant pas de te signaler déjà expressément la noble conduite tenue envers moi par M. Poinsot dans cette occasion solennelle, où son éminente manifestation a beaucoup contribué à mon succès. Sans aucune sollicitation de ma part ni d'aucun de mes amis, cet illustre géomètre avait spontanément tenté, dès l'issue de mon procès, au début de cette année, de prévenir cet orage en témoignant activement sa profonde indignation des ignobles menaces dont j'avais été l'objet. Quand ces menaces sont devenues réalisables, son intervention, toujours pareillement spontanée, n'a jamais cessé de faire sentir en ma faveur sa tutélaire influence. L'ensemble de cette conduite, si rare aujourd'hui, surtout dans une classe non moins haineuse et plus lâche que celle des prêtres, a d'ailleurs formé, pour les observateurs judicieux, un contraste fort instructif avec la misérable attitude du fameux Arago, qui, suivant son jésuitisme ordinaire, sans s'exposer au reproche formel d'aller quêter des voix contre moi, n'a jamais rien fait pour calmer un orage qui s'excitait surtout en son nom et sous sa secrète instigation initiale, tandis qu'un seul mot de sa part l'eût fait immédiatement cesser; quoique je sois, du reste, fort aise maintenant d'avoir réussi sans aucun acte de générosité, réelle ou apparente, de ce brouillon sans portée, que j'ai désormais acquis le droit de partout traiter ouvertement selon ses mérites. Tu sens en outre que la marche de M. Poinsot est d'autant plus honorable pour lui, et même pour moi, que je m'étais plaint solennellement de lui, à la vérité

d'après des motifs antérieurs trop légitimes, mais de manière pourtant à ce que beaucoup d'autres à sa place se seraient crus, de nos jours, assez généreux en n'agissant pas contre moi. Aussi, sans croire toutefois devoir reprendre envers lui mes anciennes relations familières, me suis-je empressé de lui témoigner par écrit, à l'issue de cette affaire, ma parfaite satisfaction et ma profonde gratitude pour une telle conduite. Dans la seconde édition de mon ouvrage, en complétant la fameuse préface du volume final par la sommaire appréciation de la crise qui en est résultée, je ne manquerai pas de signaler dignement au public impartial ce rare exemple de délicatesse et de loyauté, de manière à neutraliser convenablement l'influence personnelle de mes plaintes antérieures, dont toutefois la pleine légitimité me commandera de maintenir la juste sévérité.

Pendant que ce grave événement s'accomplissait, j'ai heureusement éprouvé une puissante impression de toute autre nature, par l'apparition d'un important ouvrage philosophique de mon éminent ami J^n^ S. Mill, sous le titre : *A system of logic, rational and inductive,* en deux gros in-8°, chez le libraire John Parker, West Strand, à Londres, ou, je crois, aussi chez Bossange, quai Voltaire, à Paris. Sans attendre la prochaine traduction française de ce traité, ta connaissance de l'anglais te permettra peut-être de te procurer une précieuse satisfaction par une lecture aussi profondément intéressante, qui te donnera une juste confirmation de la haute opinion que je t'ai souvent exprimée sur la portée mentale de l'auteur, qui maintenant constitue, avec moi, le seul penseur qui puisse être sérieusement

qualifié de philosophe pleinement positif. En ce que ses principales vues ont de réellement spontané, elles concourent avec les miennes de manière à fournir la plus décisive confirmation de la justesse fondamentale, et même de l'opportunité essentielle de notre commune tendance. Ton amitié sera d'ailleurs flattée de la parfaite justice philosophique qui m'y est si fréquemment rendue, de manière à m'offrir la plus précieuse récompense de l'ensemble de mes méditations en me proclamant solennellement le chef général de la nouvelle philosophie. Comme l'influence ombrageuse des coteries métaphysiques qui, en divers sens, dominent la presse actuelle, pourrait bien conduire le traducteur à altérer notablement cette partie du texte, malgré les précautions de l'auteur, je t'engage d'avance à lire l'original, qui arrive ainsi bien mal à propos pour nos idéologues ou psychologues, en tant que tendant à déconcerter par une énergique manifestation, dont l'indépendance n'est pas plus contestable que la valeur, l'étrange silence, d'abord spontané, mais déjà systématique, par lequel les écoles les plus opposées s'efforcent aujourd'hui de comprimer l'essor désormais irrésistible d'une philosophie qui tend radicalement à les écarter à la fois et à jamais.

Je t'adresse ci-joints quelques exemplaires de l'*Extrait* sommaire, mais suffisant, du jugement définitif que j'ai obtenu, au tribunal de commerce, contre mon ancien éditeur, dans l'intérêt universel d'une indispensable liberté de discussion légitime. Cet extrait est imprimé de manière à s'accoler commodément au carton condamné, afin que le souvenir d'un aussi

étrange procédé se lie désormais irrévocablement à celui de son immédiate répression légale. Quand tu auras ainsi purifié ton exemplaire, je te prie de procurer, autant que possible, la même faculté, si l'occasion s'en présente, à ceux de tes amis qui ont déjà mon ouvrage.

Après avoir, mon cher Valat, heureusement employé quelques heures à renouer cordialement notre correspondance, il me reste à attendre de toi assez d'activité épistolaire pour n'avoir plus à craindre le retour d'une pareille intermittence, dont la prolongation préparerait bien mal notre entrevue fraternelle d'octobre 1843. N'oublie pas d'offrir à Mme Valat mes affectueux hommages, et reçois les adieux de

Ton tout dévoué,

A^TE^ COMTE.

LI

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le vendredi 25 août 1843.

Tu n'as pas dû t'étonner, mon cher Valat, de ne point recevoir une prompte réponse à ton intéressante lettre du 23 juillet, sachant d'avance que je la recevrais

au milieu de mon énorme corvée de Paris. Mes deux cent quatre examens effectifs, sans préjudice de quatorze forestiers, en trente journées consécutives à l'hôtel de ville, se sont enfin terminés lundi dernier, et je me hâte d'utiliser le premier instant de relâche que me laissent les écritures indispensables, pour te répondre sommairement avant que tu aies quitté Bordeaux, sauf à reprendre convenablement, dans notre heureuse entrevue d'octobre, une explication que je ne puis ici qu'ébaucher très-imparfaitement. Au reste, un contretemps imprévu vient de me forcer à renoncer cette année à la petite excursion préalable par laquelle j'avais compté préparer au Havre le début de ma tournée provinciale, et je ne quitterai Paris que pour me rendre directement, le 5 ou le 6 septembre, par le chemin de fer, à Rouen, où doivent commencer ces opérations.

J'ai appris avec plaisir que la santé de Mme Valat lui permettra de réaliser enfin ce petit voyage à Paris projeté depuis si longtemps, et qui lui sera, j'espère, fort agréable, ou même très-salutaire. Mais je regrette seulement que l'exécution de cet heureux projet s'opère pendant ma propre absence, de manière à me priver du bonheur de t'aider à lui faire parcourir notre capitale.

Ton intime épanchement personnel sur ta situation mentale et morale m'a sans doute surpris et, à quelques égards, affligé par les craintes naturelles qu'il suggère sur la plénitude et la stabilité de nos sympathies fondamentales, que je crois toutefois assez développées depuis notre enfance pour résister suffisamment même à d'aussi graves dissentiments, pourvu que nous sachions toujours observer tous deux, à ce sujet, une

prudente tolérance mutuelle, qui n'est nullement incompatible avec le cordial abandon de notre vieille amitié. Cette confidence décisive m'a d'ailleurs expliqué spontanément certaines discordances partielles sur la source desquelles je m'étais peut-être mépris quelquefois. Mais je t'avoue que j'ai appris avec plaisir que, en retournant à l'état théologique, ton esprit et ton cœur ne se soient pas arrêtés à l'impuissante phase d'un déisme métaphysique qui empêche aujourd'hui toute régénération fondamentale, tandis qu'il est et a toujours été lui-même radicalement incapable de rien organiser. J'aime beaucoup mieux te voir franchement catholique, c'est-à-dire tendre, autant que le permet le milieu actuel, à un système vraiment logique et social qui a largement rempli jadis les grandes conditions de l'existence normale, bien qu'il soit à mes yeux devenu depuis quelques siècles essentiellement rétrograde et même chimérique. Cette situation est certainement celle à laquelle j'arriverais moi-même aussitôt si jamais, par impossible, je rétrogradais à ce point Toutefois, dans l'ensemble de ma théorie historique, je suis très-convaincu que le polythéisme constitue seul la plénitude vraiment normale de l'esprit religieux, pour lequel le catholicisme lui-même ne fut réellement qu'une longue transition indispensable vers l'état final de notre virilité mentale. Mais, comme aucun moderne ne saurait, quoi qu'il fasse, reprendre effectivement cette antique situation, je conçois très-bien la tendance catholique de ceux qui reviennent de nos jours à la vie religieuse, et je les en estime davantage, je le répète, aussi bien moralement qu'intellectuellement, pour avoir confusément senti la

nullité organique du voltairianisme, d'ailleurs utile et même indispensable, à mes yeux, en son temps et à sa manière. Le besoin, si naturellement intense aujourd'hui, de la quiétude mentale et morale t'a conduit finalement à cette sorte de rétrogradation involontaire : je désire que tu y trouves ton compte, c'est-à dire que tu atteignes ainsi réellement cet état de conviction directe et inébranlable qui constitue notre situation vraiment normale. Seulement je doute beaucoup d'une telle efficacité du remède antisceptique que tu as choisi et dont l'expérience journalière me montre la vieille vertu comme étant désormais essentiellement épuisée. En perdant l'aptitude à lier profondément les divers individus, comme le témoigne depuis trois siècles le progrès du désordre spirituel en Europe occidentale, le catholicisme a aussi perdu, presque également, par une suite inévitable de la même décomposition spontanée, sa propriété antique d'établir ou de garantir l'harmonie totale de chaque entendement isolé. Le milieu actuel s'oppose même essentiellement à toute véritable restauration de l'état pleinement catholique chez aucune intelligence cultivée, quelle que puisse être à cet égard l'énergie de la volonté individuelle. Aucun croyant instruit ne peut plus apporter, dans cette disposition, la parfaite soumission d'esprit indispensable à l'efficacité d'une telle tendance au sujet de divers dogmes qui révoltent désormais les plus disciplinés, et que pourtant l'Église proclame justement nécessaires à l'efficacité sociale du système correspondant. Ni toi, ni personne, j'ose le dire, ne pourra maintenant croire suffisamment, par exemple, à l'éternelle damnation de tous ceux qui,

comme moi et bien d'autres, ont rejeté tout dogme théologique et pratiquent néanmoins scrupuleusement l'ensemble des vertus morales. Je défie le plus systématique théologien d'en venir là aujourd'hui; et pourtant c'est avec toute raison qu'il présentera cette horrible croyance comme indispensable à l'organisme catholique. Il serait trop aisé d'indiquer plusieurs autres points fondamentaux sur lesquels l'esprit le plus soumis doit, dans notre siècle, se trouver involontairement rebelle, pour peu qu'il ait respiré suffisamment l'atmosphère moderne. Par ces motifs, je suis malheureusement très-enclin à croire que tu n'as nullement atteint encore le terme, si désirable et si vainement cherché de nos jours, de tes intimes inquiétudes mentales et morales. Sans aucun prosélytisme intempestif, je ne puis m'empêcher de te déclarer franchement que la philosophie vraiment positive, quoique encore si imparfaitement ébauchée, me semble, au contraire, seule susceptible aujourd'hui d'établir et de maintenir cet état de calme fondamental qu'un vieil empirisme érige encore, malgré tant de démentis journaliers, en propriété exclusive de l'état théologique. Quoique mon expérience personnelle soit certes bien peu étendue, je pourrais, à cet égard, citer déjà un assez bon nombre d'exemples d'individus, les uns jeunes, les autres âgés, les uns peu cultivés, les autres fort instruits, qui se félicitent journellement d'être ainsi parvenus, depuis plusieurs années, à une stabilité mentale qu'ils avaient jusqu'alors cherchée vainement ailleurs et dont ils m'ont souvent remercié d'avoir directement secondé en eux l'établissement spontané.

Je ne prolonge pas davantage aujourd'hui ce germe d'explication sur un sujet qui pourra se développer naturellement dans notre prochaine entrevue, si toutefois je n'ai pas lieu d'y devoir réprimer, comme indiscrète, une tendance à laquelle je ne tiens, dans notre cordial épanchement, qu'en tant qu'elle concourrait avec tes propres efforts vers la quiétude que tu poursuis, et qu'elle contribuerait d'ailleurs à resserrer nos sympathies, dont le maintien doit, avant tout, constituer, ce me semble, le principal but spécial de nos entretiens oraux ou écrits. Adieu.

Ton ami dévoué,

A^te COMTE.

J'apprends avec satisfaction par ta lettre que ton excursion prochaine à Paris ne t'empêchera point d'arriver à temps à notre entrevue de Bordeaux, où je compte toujours me trouver le 4 octobre.

LII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Rouen, le mercredi soir, 6 septembre 1843.

Mon cher Valat,

En t'écrivant à la hâte ce matin, au moment du départ, j'ai oublié de t'indiquer l'adresse du bon M. Lenoir. Afin que tu puisses commodément utiliser sa serviabilité, je m'empresse, avant d'entamer aucunement ma corvée provinciale, de t'informer qu'il demeure dans mon voisinage, 19, rue Saint-Hyacinthe, près la place Saint-Michel; où tu seras toujours certain de le trouver le matin, à l'heure ordinaire des célibataires, c'est-à-dire entre huit et neuf heures. Adieu, tu vois que le souterrain de Rolleboise ne m'a point écrasé cette fois.

Tout à toi,

Ate Comte.

LIII

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Angoulême, le jeudi soir, 28 septembre 1843.

Mon cher Valat,

Notre prochaine entrevue me détourne naturellement aujourd'hui de répondre longuement à l'aimable lettre que j'ai reçue de toi dimanche à La Flèche ; quand tu as dû passer ici ce matin, j'y étais rendu depuis quarante-huit heures, ayant eu lieu d'y venir très-rapidement, et je m'en félicite pour le petit intermède que j'y ai heureusement goûté avant d'y commencer demain matin la plus rude portion de ma corvée départementale, qui semble devoir y être d'autant plus désagréable que le nombre des renonçants s'y trouve proportionnellement moindre que partout ailleurs, même à Paris, ce qui doit faire naturellement présumer une plus forte dose de mauvais examens. Je viens en effet de reconnaître sur ma liste un assez bon nombre de candidats que j'avais presque irrévocablement condamnés l'an dernier, sans préjudice des nouveaux venus. Toutefois, quoique je sois menacé de *trente* examens effectifs, outre *trois* forestiers, je ne compte pas y employer plus de quatre

pleines journées, dussé-je me fatiguer un peu pour ce dernier coup de collier, le seul dont la continuité puisse me rappeler en province, mais bien faiblement, le souvenir de ma monstrueuse besogne parisienne. J'espère donc pouvoir partir d'ici mardi matin 3 octobre (le jour, hélas! de l'ouverture des Italiens), de manière à être rendu le soir à Bordeaux, où je vais écrire déjà pour retenir une place dans la malle de Toulouse du 7. Je vais aussi retenir en même temps mon petit appartement de l'an dernier à l'hôtel Marin, s'il est vacant pour ce jour-là. Néanmoins, si par miracle les bons candidats abondaient ici, ou que, par exception, je me sentisse forcé d'enrayer, je n'arriverais à ce lieu de relâche que vingt-quatre heures plus tard. Il me tarde d'avoir le plaisir de t'y voir à l'aise, ce que je n'ai pu faire à Paris, et d'exprimer à Mme Valat combien je me suis senti malheureux de ne pouvoir, pas même à la veille d'un tel départ, avoir la satisfaction de lui donner à dîner, sans pouvoir d'ailleurs compter ultérieurement sur une revanche vraisemblable, au moins assez prochaine. Je conçois très-bien ton désir et sans doute aussi le sien, de rentrer au gîte, pour y digérer à l'aise le souvenir animé de cette course précipitée à travers Paris, quelque habitué que je doive être maintenant à mes tournées, et malgré le sentiment continu des devoirs à y remplir, c'est toujours chaque année avec un vif plaisir longuement désiré que je retourne à mes pénates, sans même y pouvoir espérer autant d'attrait moral que toi. Ma tournée continue pourtant à m'être physiquement salutaire; je me porte déjà bien mieux qu'en quittant Paris; en outre, j'ai éprouvé cette année, par une heureuse exception, l'ab-

sence presque totale de cette tendance mélancolique que je subissais d'ordinaire au début de chaque tournée, jusqu'à ce que je me fusse acclimaté à cette vie anormale. J'attribue surtout ce changement à ce que j'ai été, par circonstance, forcé de rester chez moi jusqu'au dernier moment officiel, en m'abstenant de ces excursions préalables qui, tendant à me faire envisager mon voyage comme une sorte d'agréable diversion, déterminaient par suite un mélancolique désappointement, d'après l'inévitable contraste d'une triste réalité. Ne m'attendant cette année qu'à une corvée obligatoire; comme est au fond une telle tournée, chaque diversion accessoire qui m'y survient çà et là est pleinement savourée, à titre d'aubaine imprévue. Profitant même de cette expérience spontanée, si je reste examinateur, je m'abstiendrai volontairement désormais de ces excursions préliminaires, à moins d'un motif spécial et intéressant, me bornant à parcourir, le plus directement possible, mon seul circuit officiel, dans le même esprit que je déroule successivement la longue série de mes examens parisiens. Au reste, ce meilleur effet de la tournée actuelle m'a été beaucoup aidé par un temps presque toujours beau, et aussi par la raisonnable modération de notre itinéraire, qui, nous accordant cette année une semaine de plus que l'an dernier, entre Rouen et Montpellier, rend notre voyage moins fatigant.

Je te félicite bien sincèrement de l'heureux succès de tes démarches personnelles auprès de l'Université, enfin décidée, par exception, à faire justice. Quand on a d'aussi modestes prétentions que les tiennes, il serait bien déplorable d'être longtemps rebuté. Ta sage modé-

ration m'est trop connue pour que je m'étonne de te voir regarder ce petit succès comme un extrême triomphe universitaire. Mais, à vrai dire, je crois que tu sens très-judicieusement, en regardant Bordeaux comme ta meilleure résidence professorale, tant que tu ne pourras pas obtenir à Paris un poste vraiment équivalent, ce qui devient de jour en jour plus difficile.

Tes conjectures sur la réaction indirecte que la mort du pauvre Coriolis pourra exercer sur ma position personnelle sont, en général, très-judicieuses ; mais, bien loin de croire que mon absence puisse réellement me nuire, je me félicite que tout le jeu de ces intrigues s'opère pendant ma tournée, afin de ne pas en entendre parler; mon intervention active serait, d'ailleurs, selon toute apparence, plus irritante qu'utile. Si je dois arriver, ce sera par la force propre de ma situation, et malgré l'incurable antipathie de plusieurs grands meneurs; or, en ce cas, la petite lettre officielle que je t'ai lue à Paris, et que j'ai laissée éventuellement à notre général, constitue de ma part la seule démarche qui réellement soit digne et convenable; présent, je n'en ferais pas davantage, et j'aurais de plus à repousser d'indiscrets conseils bienveillants. On t'a bien informé en t'annonçant que Duhamel succédera très-probablement à Coriolis, malgré les ambitieuses menées du petit Liouville. Cela posé, tout dépend pour moi de la manière dont sera remplie la place d'examinateur de sortie, ainsi devenue vacante. Si Lamé l'obtient, et c'est assurément lui qui mérite le mieux cette honorable retraite, tout procède comme tu l'as prévu, et je conserve ma position actuelle, sauf les nouvelles chances que

j'acquerrais par là de me faire directement instituer à vie par le ministre, selon le projet que j'ai arrêté depuis le dénoûment de l'indigne crise que j'ai eu à subir ce printemps. Mais il y a une autre hypothèse qui a peut-être plus de vraisemblance : c'est qu'une telle place soit, contre toute justice, enlevée par Liouville, qui la convoite depuis longtemps, et dont la puissante coterie fera valoir la nécessité de compenser ainsi son récent échec au Collége de France. C'est seulement alors que *ma chaire* redeviendrait vacante, et, dans ce cas, je ne sais comment on pourrait aujourd'hui m'y éviter, puisque aucun personnage, de pâte académique, ne semble jusqu'ici m'y faire sérieusement concurrence. Mon inaction actuelle est donc d'autant plus raisonnable que l'unique hypothèse relative à moi ne se réalisera peut-être pas.

Adieu mon cher ami, jusqu'à notre prochaine entrevue, où je m'attends à trouver la santé de Mme Valat pleinement raffermie par l'agréable course qu'elle vient de faire en famille.

Tout à toi,

ATE COMTE.

LIV

A Monsieur VALAT, à Bordeaux.

Paris, le mercredi 22 novembre 1843.

Mon cher Valat,

C'est seulement avant-hier 20 que j'ai reçu ta lettre du 11 ; je m'empresse de profiter d'un moment de loisir imprévu pour y répondre sommairement.

Je participe bien sincèrement à tes ennuis de déménagement et surtout à tes inquiétudes paternelles, ton préambule m'avait d'abord effrayé pour ta chère enfant ; mais je vois que tout est maintenant rentré dans l'état normal, après un de ces troubles profonds mais passagers auxquels sont exposés tous les enfants, et qu'il faut s'attendre à trouver plus fréquents chez cette petite fille, qui paraît très-nerveuse et fort irritable, quoiqu'elle annonce d'ailleurs une bonne constitution.

Tes explications sur le jeune Seignouret sont pleinement satisfaisantes, et je conçois très-bien comment l'aveugle routine de son père l'a forcé d'accepter une humble admission, qui peut, à plus d'un titre, se trouver assez prématurée pour troubler gravement son avenir. Si mes conseils ou mes secours peuvent contribuer à prévenir ce fâcheux résultat, tu peux assurer ce

jeune homme que, à ta considération, je me ferai un plaisir spécial de les lui donner, toutes les fois qu'il en sentira vraiment le besoin ou même l'utilité.

Mon récit de la visite de Mill sera malheureusement fort court, car quelques heures avant de monter, le 18 octobre, dans la malle qui m'a rapidement conduit de Montpellier à Paris, j'ai reçu de lui la fâcheuse nouvelle que des obstacles imprévus venaient, encore une fois, le forcer d'ajourner, il ne sait à quand, cette fraternelle entrevue, si désirée de tous deux depuis longtemps; une lettre de précaution que j'ai trouvée ici en rentrant le 21 m'a confirmé et expliqué ce triste désappointement.

Rien n'est encore consommé dans les nouvelles affaires de l'École polytechnique; la rentrée s'est accomplie sous l'intérim, qui pourrait, à la vérité, durer bien plus longtemps sans aucun grave inconvénient réel. Cependant on peut déjà tenir pour assuré le prochain avénement de Duhamel à la direction des études. Quant aux suites, elles sont un peu incertaines jusqu'ici, quoiqu'il soit très-vraisemblable que Liouville, malgré sa répugnance actuelle, se laissera nommer examinateur de sortie, après qu'il aura dûment reconnu l'impossibilité de devenir directeur, malgré les puissants et infatigables efforts de la coterie Arago, qui commence à déchoir très-sensiblement. Si la chaire mathématique devient ainsi vacante, tout le monde s'attend à m'y voir arriver cette fois, quelque mauvaise volonté que doivent m'opposer les incurables antipathies de certains meneurs, dont l'omnipotence vient d'ailleurs de recevoir brusquement une grave altération par la judicieuse or-

donnance que le ministre a eu la fermeté inattendue de rendre tout récemment, pour briser, ou du moins tempérer notablement cette pédantocratie, qui, depuis dix ans, a tant produit d'abus déplorables. Cet acte de sage vigueur ministérielle a été, en effet, accueilli des plus virulentes diatribes chez les organes de la coterie ci-devant régnante, à ce que j'entends dire à ceux de mes amis qui lisent les journaux. Il y a réellement pour eux un juste motif de déplorer cette heureuse disposition, qui, sans être vraiment autre chose qu'une demi-mesure, comme tout ce qui s'opère aujourd'hui, diminue considérablement l'influence de ces messieurs, malgré l'artifice des *hommes de paille*, auxquels ils pensent déjà pour en éluder l'efficacité. Au reste, l'action morale et comminatoire de cette nouvelle ordonnance sera peut-être plus prononcée, au fond, que son effet réel et immédiat, en montrant le ministre comme disposé à retirer totalement aux corps savants ce droit exclusif de présentation qu'on se borne maintenant à restreindre, si l'expérience venait à témoigner l'insuffisance pratique de cette restriction contre les abus qu'on y a eus évidemment en vue. En ce qui me concerne, je ne doute pas que ce nouveau mode ne soit vraiment très-favorable à mon avancement, si *ma* chaire vient effectivement à vaquer ; car les plus mal disposés envers moi ne pourront probablement pas alors se dispenser de m'inscrire parmi les trois candidats, en présence des gamins qui seront vraisemblablement mes seuls concurrents ; et en ce cas, je compte pleinement sur la préférence du ministre, sans même avoir besoin de la demander explicitement. Il y a d'ailleurs tout lieu de présumer que

l'histoire, naturellement propagée jusqu'au ministère, de l'indigne lutte que ma position a eu à subir ce printemps, n'est pas étrangère aux motifs qui ont décidé le ministre à cette nouvelle disposition, dont l'existence préalable eût, en effet, empêché très-probablement une telle intrigue.

Je suis fort aise que tu reprennes à loisir et avec la plume du critique la lecture continue de mon ouvrage. Quand elle sera terminée, je ne serai pas fâché de connaître les principales observations qu'elle t'aura suggérées, et qui maintenant rempliront la condition fondamentale d'efficacité, puisqu'elles se rapporteront directement à l'ensemble de ma philosophie. Malgré la divergence désormais nettement convenue de nos directions générales, je suis d'avance persuadé que cette appréciation pourra m'être fort utile pour améliorer ma seconde édition, conjointement avec la puissante critique de Blainville, dont la philosophie propre n'est guère davantage conforme à la mienne, et qui, cependant, m'a rendu à tant d'égards une loyale et honorable justice, même publique. Ce sont là les seules objections dont je fasse cas, comme tendant à perfectionner mon exposition d'une conception fondamentale qu'il n'est plus au pouvoir de personne de changer aujourd'hui; tu sais d'ailleurs que mon heureuse abstinence systématique de tous journaux, revues, etc., m'empêcherait de connaître aucune autre appréciation sérieuse de mes travaux, quand même ces recueils s'occuperaient davantage de moi.

J'écris en ce moment mon *discours sur l'École polytechnique*, où l'on trouvera une large application na-

turelle de l'ensemble de ma philosophie, qui me conduit spontanément à la vraie constitution systématique de notre grande école positive, dont la conception fondamentale est, en vérité, restée jusqu'ici vague et confuse. La publication de cet opuscule sera probablement très-prochaine; je t'enverrai l'un des premiers exemplaires. Après ce petit travail, je compte me mettre, dès le mois prochain, à rédiger enfin, pour paraître en mars, mon *Cours d'Astronomie*, dont la publication m'est instamment redemandée depuis dix ans; si je ne l'écrivais pas maintenant, il faudrait y renoncer entièrement. Car je compte bien composer dans le courant de 1844 le premier volume de mon grand traité spécial de philosophie politique, qui ouvrira pour moi une série continue de travaux philosophiques déjà promis, auxquels tout le reste de ma carrière intellectuelle aura peine à suffire, même avec une meilleure position de travail, sans que je puisse en rien détourner envers aucune élaboration accessoire.

Adieu,

Ton ami dévoué,

A^{te} Comte.

Mes affectueux hommages à ton aimable compagne.

Il est presque superflu de t'assurer que ma santé est toujours aussi bonne que tu l'as vue récemment à Bordeaux.

Si on tarde trop à te procurer l'ouvrage de Mill, tu pourrais écrire directement au libraire Bossange, du

quai Voltaire, qui est le correspondant de l'éditeur anglais; mais jusqu'ici les délais dont tu te plains n'excèdent vraiment pas les limites habituelles de notre *ponctualité* française.

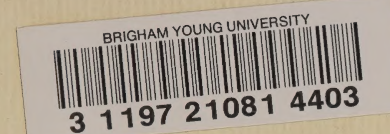
FIN.

Achevé le 15 avril 1870

PAR D. JOUAUST, IMPRIMEUR

RUE SAINT-HONORÉ, 338

A PARIS.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21081 4403


G.E.STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)